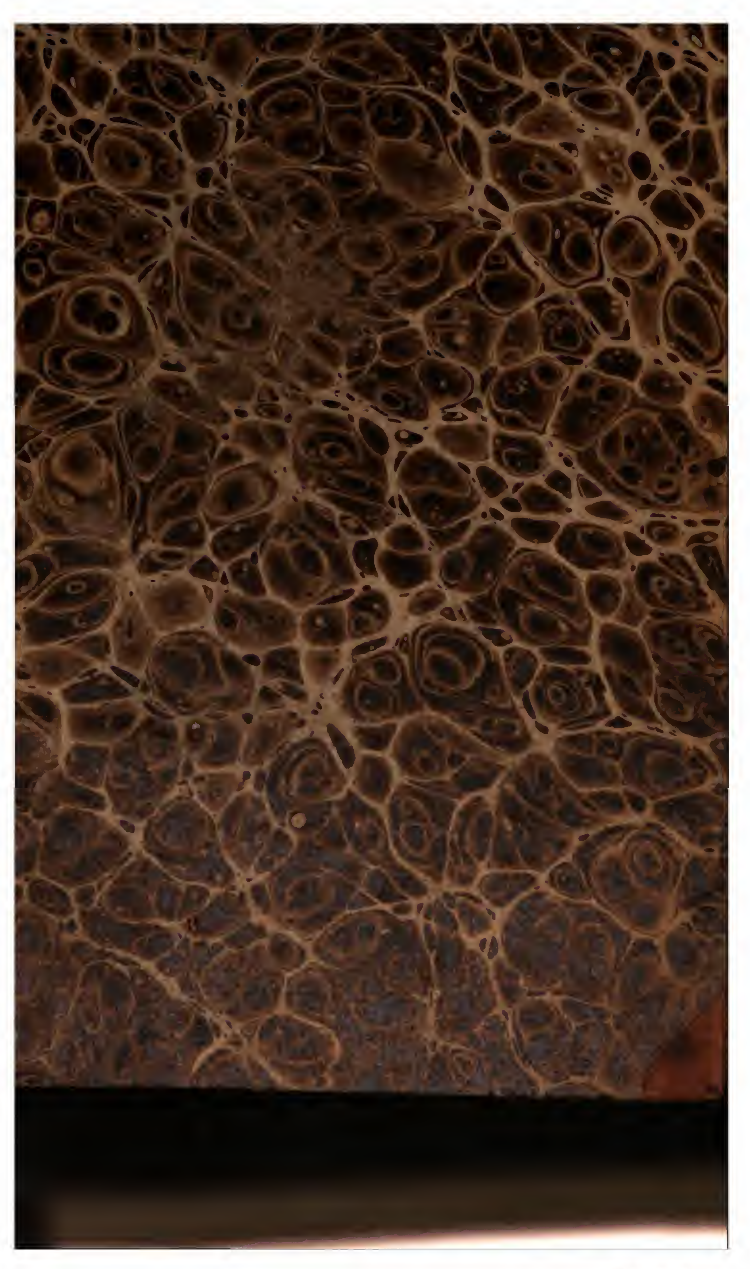




COURS D'HISTOIRE

DES

ÉTATS EUROPÉENS,

DEPUIS LE BOULEVERSEMENT DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'EN 1789.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

COURS D'HISTOIRE

DES

ÉTATS EUROPÉENS,

DEPUIS LE BOULEVERSEMENT DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'EN 1789;

PAR

MAX. SAMSON-FRÉD. SCHOELL,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES TRAITÉS DE PAIX, ET DE CELLES DES LITTÉRATURES GRECQUE ET ROMAINE;

AVEC DES OBSERVATIONS SUR LES VOLUMES PRÉCÉDENS,

PAR M. LE BARON DE ZACH.

TOME VINGT-UNIÈME.

PARIS,

L'AUTEUR, rue du Cherche-Midi, nº 14.
A. PIHAN DELAFOREST, rue des Noyers, nº 37.
GIDE FILS, rue Saint-Marc, nº 20.

BERLIN,

DUNCKER ET HUMBLOT.

1832.


Bayerische
Staatsbibliothek
München

SUITE DU LIVRE VI.

SUITE DU CHAPITRE XVII.

Hongrie, Transilvanie et Bohême.

SECTION II.

Règne de Ferdinand d'Autriche et de Maximilien, 1526—1576.

Ferdinand d'Autriche est élu roi d'Hongrie et de Bohême, 1526.

Comme Louis II n'avait pas laissé de postérité, les trônes d'Hongrie et de Bohême se trouvèrent vacans par sa mort. L'archiduc Ferdinand y forma des prétentions, comme époux de la princesse Anne, sœur de Louis II. Les États de Bohême avaient reconnu ses droits; ils procédèrent cependant à une nouvelle élection, et choisirent Ferdinand, le 24 octobre 1526. Ce prince confirma leurs privilèges, et fut couronné à Prague, le 24 février 1527.

Indépendamment des droits de son épouse, l'archiduc fondait ses prétentions au trône d'Hongrie sur les droits que sa maison avait acquis par les traités conclus avec les empereurs Frédéric III et Maximilien Ier. Néanmoins Jean de Zapolya, comte de Zips et vayvode de Transilvanie, qui était à la tête d'une puissante faction et d'une armée qui avait été levée pour marcher au secours de Louis II, se fit proclamer roi à Tokaï, et couronner, le 11 novembre 1526, à Albe-

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Royale, par des évêques qu'il avait nommés à la place de ceux qui avaient péri à Mohacz. La reine et le palatin d'Hongrie, Étienne Bathori, avaient convoqué une diète à Presbourg, et ce fut là que l'archiduc Ferdinand fut élu, le 26 novembre. Comme ce prince, occupé à prendre possession de la Bohême et des pays qui en dépendaient, ne pouvait pas se rendre sur-le-champ en Hongrie, on ouvrit des négociations à Olmütz. Ferdinand Ier offrit à son concurrent le royaume de Bosnie et une somme d'argent; mais les plénipotentiaires des deux parties ne purent s'accorder, et Ferdinand entra en Hongrie, au mois d'août 1527, à la tête d'une armée. Battu à plusieurs reprises par Nicolas comte de Salm, général de Ferdinand, abandonné par la plupart de ses adhérens, Jean de Zapolya se sauva en Transilvanie, et Ferdinand fut élu une seconde fois et couronné, le 3 novembre 1527, à Albe-Royale, avec la couronne angélique que Pierre Perényi, garde de ce palladium, y avait apportée. Jean de Zapolya fut déclaré traître pour avoir négligé de porter des secours au roi Louis II, à Mohacz.

Jean de Zapolya, roi d'une partie de la Hongrie.

Cet ambitieux prit alors un parti extrême; il se jeta entre les bras des Turcs. Par un traité conclu à Constantinople, le 29 février 1528, par Jérôme Laszky, ambassadeur de Zapolya, Soliman Ier le prit sous sa protection, et lui céda la Hongrie, comme étant sa conquête. Jean se reconnut vassal du sultan.

Campagne de 1529.

Ferdinand aussi envoya des ambassadeurs à la Porte, Jean Hobordansky de Szalathnok et Sigismond Weichselberger, pour négocier une paix ou

une trève, et pour demander la restitution des places enlevées. Soliman fit dire en réponse à Ferdinand qu'il se proposait de venir dans son pays, pour traiter avec lui de cette restitution. Il tint parole. Le 10 mai 1529, il partit de Constantinople, à la tête d'une armée de 150,000 hommes. Il trouva si peu de résistance en Hongrie, qu'il prit, presque sans coup-férir, Bude, le 9 septembre; ensuite Strigonie, par la trahison de l'évêque, Paul Varday, et arriva, le 27 du même mois de septembre, à Simmering, devant Vienne [1]. Il investit cette capitale, sans pouvoir en former un siège régulier, faute de grosse artillerie. La garnison qui était assez faible, mais que commandaient le comte Palatin Philippe [2], le comte Nicolas de Salm [3] et Guillaume baron de Roggendorf, se défendit si vaillamment contre les assauts répétés des Turcs, que la rigueur de la saison et la rareté des vivres forcèrent Soliman d'ordonner la retraite qui commença le 16 octobre. Soliman laissa l'Autriche dévastée d'un bout à l'autre. Arrivé à Bude, il remit à Jean de Zapolya la couronne angélique, qui lui avait été envoyée par Jean Szercosen, évêque de Cinq-Églises. Ce prélat l'avait enlevée à Pierre Perényi, garde de la couronne, qu'il avait nuitamment surpris. Soliman se retira à Constantinople, laissant une garnison à Bude, et emmenant 60,000 chrétiens réduits en esclavage. La guerre civile continua en Hongrie qui était partagée entre les deux compétiteurs.

[1] Voy. vol. XV, p. 72.

[2] Frère de l'électeur Otton-Henri. [3] Non Solms.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Commencement de la réformation en Hongrie.

Ferdinand trouvait de l'appui de la part des Hongrais luthériens, non que les adhérens de la réformation se flattassent qu'il fût attaché à leur doctrine, mais parce que, naturellement doux, il ne montrait pas autant de zèle que Jean de Zapolya pour extirper l'hérésie. Les principes de la réformation avaient été portés en Hongrie par Martin Cyriaci de Lœtse (Leutschau) qui les avait sucés à Wittemberg. Quoique la Hongrie où Mathias Corvin avait semé les premiers germes de la littérature classique, et où les Hussites n'avaient trouvé que peu de faveur, fût moins préparée que plusieurs autres pays à recevoir la doctrine nouvelle, cependant le luthéranisme s'y répandit promptement, et, dès 1522, Michael Siklosi fit la première tentative d'introduire le nouveau culte à Ujhely. Le clergé et les magnats prièrent, en 1523, le roi Louis II de faire sévir contre les Luthériens, leurs fauteurs et adhérens, comme hérétiques et ennemis de la Sainte-Vierge. La diète de Pesth de l'année 1525 décréta que tous les Luthériens seraient exterminés par le feu. La persécution ne put arrêter les progrès de la réformation. La réputation de Luther attira de plus en plus la jeunesse studieuse madgyare, et Wittemberg envoya en Hongrie des essaims de jeunes prédicateurs. En 1525, cinq villes royales de la Hongrie supérieure, Lœtse, Szebeny (*Cibinium minus*), Bartfeld, Éperies et Cassovié se déclarèrent luthériennes, et à Bude même une communauté luthérienne commença à se former. Après la bataille de Mohacz, Pierre Perényi, garde de la cou-

ronne, Valentin Török, Émeric Czibak, François Bodó, Gaspard Petrusics, Jean Szercoseu et Paul Bakics se mirent en possession des domaines des évêques d'Agrie (Erlau, Éger) Nitra, Várad (Grosswardein), Csanad et Javarin qui avaient péri par le fer des Ottomans, et se déclarèrent Luthériens. Le clergé souffrit par là une perte considérable dans ses richesses. Pour se rendre cette caste favorable, Jean Zapolya publia une ordonnance sévère contre les hérétiques. Il est vrai que Ferdinand aussi ordonna la persécution des Luthériens, par des lettres patentes du 20 août 1522; mais ce parti n'en fut pas effrayé, parce qu'il comptait sur l'indulgence de ce prince.

La première église luthérienne fut bâtie en 1532; Pierre Perényi la fit construire à Patak. Le plus distingué parmi les réformateurs hongrais fut Mathias Darvas ou Devay qui avait été commensal de Luther. Son zèle le plongea plusieurs fois en prison, mais Ferdinand le fit mettre en liberté. Plus tard Devay causa à son maître et à ses amis de Wittemberg un cuisant chagrin en manifestant son penchant vers le calvinisme. La pure doctrine de Luther eut depuis 1539 un actif apôtre dans Léonard Stœckel qui pendant vingt ans fut recteur du gymnase de Bartfeld, et aussi bon humaniste et homme de bien que zélé Luthérien. En 1536 les Hongrais eurent une traduction des quatre Évangiles en langue vulgaire, rédigée par Gabriel Pannonius; et, en 1541, parut à Csepregh, aux frais de Thomas Nádasdy, un Nouveau Testament traduit par Jean Sylvester, disciple de Melanchthon.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Campagne de 1530.

Au mois de novembre 1530, Guillaume de Roggendorf, à la tête d'une armée du roi Ferdinand, fit une tentative de reprendre Bude; après un siège de six semaines, il fut obligé d'y renoncer le 19 décembre.

Au même moment où le baron de Roggendorf assiégeait Bude, il y avait à Constantinople deux ambassadeurs du roi Ferdinand chargés de faire encore un essai pour obtenir la paix : c'étaient Nicolas Jurisich, camérier héréditaire de la Croatie, et Joseph comte de Lamberg, l'un et l'autre habiles politiques et célèbres capitaines. Ils furent traités avec beaucoup de morgue. Le grand visir Ibrahim ne donna jamais à Ferdinand le titre de roi; il affectait de ne voir en lui que le lieutenant de Charles-Quint, et dans celui-ci qu'un roi d'Espagne. Il prétendit qu'en 1529 Soliman n'avait eu d'autre intention que de visiter Ferdinand; que, ne l'ayant pas trouvé à Bude ou sur la frontière de l'Autriche, il avait été obligé d'aller jusqu'à Vienne; qu'arrivé devant cette ville, il avait appris que Ferdinand l'avait quittée; qu'offensé par cette fuite il avait ordonné à ses troupes légères de se répandre dans le pays pour laisser un souvenir que le maître y avait été; que cependant il avait trouvé que Vienne était une bonne ville, digne d'être la résidence d'un empereur; qu'en conséquence il s'était fait construire une maison pour y attendre ses bons amis; que n'ayant pas quitté Constantinople pour faire des conquêtes, il n'avait pas traîné avec lui de la grosse artillerie; que toutefois, pour faire voir qu'il n'était pas

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

homme à endurer un affront, il avait fait abattre quelques toises du mur de Vienne et fait jeter quelque poudre dans la ville; que, n'ayant pas reçu de nouvelle de Ferdinand et l'hiver étant survenu, il s'en était retourné chez lui, dans son royaume d'Hongrie dont il avait nommé roi son serviteur Janusz [1]. Il demanda où était donc située cette autre Hongrie dont Ferdinand se qualifiait roi. Enfin il dit qu'on ne pouvait conclure la paix qu'à condition que Ferdinand renonçât à la Hongrie, en cédant même les villes qu'il en tenait encore, et que lui et son frère quittassent l'Allemagne pour se retirer dans leur Espagne [2].

Campagne de 1532.

Les ambassadeurs furent congédiés le 15 novembre 1530. Le 26 avril 1532, Soliman partit de Constantinople à la tête de 200,000 hommes dont 60,000 de troupes légères, auxquels se joignit en route, près d'Essek, le gouverneur de Bosnie avec 100,000 hommes. Le 9 août, le grand seigneur et le grand visir Ibrahim mirent le siège devant Güns (Köszög) que commandait Nicolas Jurisich. Sa défense lui assigna une place dans la liste des héros de la Hongrie [3]; elle inspira une grande estime à Soliman lui-même. Après un assaut terrible livré le 28 août, et que d'après la persuasion des deux parties l'intervention immédiate des armées célestes avait fait manquer, le grand visir fit inviter le commandant à un rendez-vous au camp

[1] C'est ainsi que les Turcs nomment Jean de Zapolya.

[2] Tiré des rapports officiels qui sont aux archives de Vienne, d'après HAMMER.

[3] Voy. vol. XV, p. 82.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

ottoman; là il lui déclara qu'il se désistait du siége. La brèche des murs était si grande, que la garnison réduite à 350 hommes ne fut pas assez nombreuse pour la combler promptement: Jurisich demanda au grand visir un corps de Turcs pour lui rendre ce service; ce corps occupa la brèche les drapeaux déployés et en faisant jouer la musique, rebâtit le mur et remit la forteresse au commandant.

De Güns Soliman se tourna vers les possessions de la maison d'Autriche en Allemagne, dévasta horriblement l'archiduché et la Stirie, essaya de s'emparer de Grætz, passa la Drave le 21 septembre, et se retira à Belgrade, et de là à Constantinople, emmenant avec lui 30,000 esclaves d'Hongrie, de Stirie et d'Esclavonie.

Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie et en Autriche, Charles-Quint fit une diversion en faveur de son frère. André Doria, son amiral, s'empara, le 19 septembre 1532, de Corone en Morée, un des ports les plus importans des Turcs, et de la ville de Patras [1].

Première paix avec les Turcs.

Cette conquête, ou l'expédition en Perse que Soliman projetait, lui faisait désirer la paix. Comme Ferdinand en avait un extrême besoin, on s'entendit assez facilement. Au commencement du mois de janvier 1533, Jérôme de Zara, frère de Jurisich, le défenseur de Güns, arriva comme ambassadeur de Ferdinand à Constantinople. Il demanda à conclure la paix; on lui accorda une trève qui serait changée en paix, aussi-

[1] Voy. vol. XV, p. 83.

tôt que Ferdinand, en signe de soumission, enverrait les clefs de Strigonie. Un *tsaousch* (messager) fut envoyé à Vienne avec Vespasien de Zara, fils de Jérôme. Ce fut la première fois qu'on vit dans la capitale de l'Autriche un envoyé de la Porte. Le 29 mai 1533, un second ambassadeur destiné à assister Jérôme de Zara, partit pour Constantinople porteur des clefs de Strigonie : ce fut Cornelius-Duplicius Schepper, chargé en même temps des intérêts de Marie, reine douairière d'Hongrie, dont le douaire était entre les mains des Turcs, et de porter à Soliman une lettre de Charles-Quint, par laquelle il priait le sultan de laisser la Hongrie à son frère Ferdinand. Les rapports des deux ambassadeurs, écrits en latin, existent; M. de Hammer, dans son Histoire de l'Empire ottoman, en a publié des extraits fort intéressans, qui fournissent un exemple de ce mélange d'orgueil, d'ignorance et de bon sens, qui presque toujours a caractérisé le gouvernement ottoman. Pour obtenir la paix, il fallut que le fier Ferdinand adoptât Soliman comme père, et son favori, le grand-visir Ibrahim, pour son frère et protecteur; qu'il demandât pardon d'avoir par ignorance agi contre la volonté de son *père*, en attaquant la Hongrie, parce qu'il ne savait pas que Soliman avait résolu de la garder. Celui-ci accorda la paix à son *fils* soumis, non pour un certain nombre d'années, mais pour toujours, et promit de rendre à la reine Marie son douaire, et d'approuver l'arrangement que Ferdinand conclurait avec Jean de Zapolya.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Telles furent les humiliations auxquelles il fallut que la maison d'Autriche se soumît, avant que pût être conclue sa première paix avec la Porte. L'instrument qui n'a pas la forme d'un traité, mais qui est plutôt une capitulation accordée par la Sublime Porte, fut signé au mois de juillet 1533.

Cependant il arriva un événement peu important par lui-même, mais qui eut de graves suites, ou plutôt qui servit de prétexte à la Porte pour reprendre quelques années après les hostilités. Un certain Louis Gritti, fils naturel d'André Gritti, doge de Venise, homme avide qui se vendait à qui voulait l'acheter, et dont le grand visir se servait dans ses négociations avec les ambassadeurs étrangers, ayant été envoyé par Soliman Ier auprès de Jean de Zapolya, 'ou en Transilvanie, y commit plusieurs actes arbitraires, comme de faire couper la tête à Émeric Czibak, gouverneur de la Transilvanie, pendant qu'il dormait. Cette action produisit un grand mouvement. Étienne Mailath, un des amis de Czibak, réunit 40,000 Sicules, Saxons et Moldaves, attaqua Kronstadt où était Gritti; dans une sortie Gritti fut fait prisonnier, et Mailath ordonna de le décapiter. Jérôme Laszky, qu'on accusait d'être son complice, fut d'abord arrêté à Bude, puis élargi. Il passa sur-le-champ du côté de Ferdinand.

Traité de Grand-Varadin, de 1538, entre les deux rois d'Hongrie.

Après de longues négociations, les deux compétiteurs de la couronne d'Hongrie conclurent, le 24 février 1538, à Nagy-Várad ou Grand-Varadin, un arrangement. Ferdinand reconnut Jean comme roi d'Hongrie, et lui abandonna, pour en jouir sa vie

FERDINAND D'AUTRICHE. 1526.

durant, la partie de ce pays dont il était en possession, à condition qu'à sa mort le tout reviendrait à Ferdinand; si Jean laissait un fils, celui-ci devait avoir les terres de sa maison et le comté de Zips, sans prétendre à la couronne d'Hongrie. Ce traité fut caché à Soliman, qui certainement n'aurait pas consenti à la condition de la réversibilité stipulée par ce traité, puisqu'il regardait comme sienne la partie de la Hongrie qui était entre les mains de Zapolya. Reconnu souverain par Ferdinand, Jean crut pouvoir prétendre à la main d'une princesse; le 1er février 1539, il épousa Isabelle, fille de Sigismond Ier, roi de Pologne, et de Bonne Sforce qui, outre une dot de 70,000 ducats, apporta à Jean l'espoir d'hériter un jour d'une partie des terres de sa mère en Pologne et en Italie [1].

Le contenu du traité de Grand-Varadin ayant été découvert par Soliman, de la manière que nous le dirons, Jean de Zapolya se vit sur le point d'être attaqué par les Turcs. Il fut tiré de cet embarras par la mort qui vint le frapper.

Jean-Sigismond, roi d'Hongrie pour une partie.

Son fils, âgé de quinze jours, nommé Jean-Sigismond, fut reconnu roi d'Hongrie par son parti. Ferdinand somma la reine Isabelle d'exécuter le traité de 1538, et comme elle s'y refusa, il fit entrer en Hongrie une armée qui s'empara de Strigonie, Pesth, Albe-Royale et autres places.

Échauffourée de Katzianer.

Le sultan n'était probablement pas fâché d'avoir, pour rompre la paix de 1535, un prétexte plus plausible que l'exécution de Gritti, dont il faisait un

[1] C'est-à-dire le duché de Bari.



FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

crime à Ferdinand qui ne l'avait pas ordonnée. Occupé d'une expédition à Bagdad et Tauris, il ne cessa jamais de demander satisfaction, se ménageant ainsi un moyen de la prendre lui-même. Aussitôt qu'il fut de retour à Constantinople, Ferdinand envoya auprès de lui, le 14 mai 1536, Marie Barcizi, commandeur de Brixen, pour lui faire ses félicitations comme un fils à son père; mais en même temps pour se plaindre de ce que la restitution du douaire de la reine Marie, promise par le traité, n'avait pas eu lieu. On répondit à cet ambassadeur que la mort de Gritti en était la cause. Il survint ensuite un incident qui augmenta l'animosité. Les traités de paix que la Porte concluait avec ses voisins, n'empêchaient jamais les gouverneurs des provinces limitrophes de faire de temps en temps des incursions sur le territoire étranger. Le gouverneur de Semendria usait largement de ce privilège. Pour mettre des bornes à son pillage, 24,000 Hongrais, Bohémiens, Autrichiens, Stiriens et autres, sous le commandement du général Jean baron de Katzianer, lui firent la guerre. Après plusieurs affaires sanglantes, cette armée se trouva enfermée par les Turcs dans une vallée étroite, dans les environs de Valpo en Esclavonie. Pendant la nuit du 1er au 2 décembre 1537, les Hongrais, les Stiriens et les Carnioliens, avec Katzianer, Jean Ungnad, et Louis Pekry qui les commandaient, désertèrent leurs camarades; les Tiroliens, les Carinthiens, les Autrichiens et les Bohémiens, ayant à leur tête Louis comte de Lodron, Érasme Mager, Jules comte de Harrach (car il est juste de

nommer les braves à côté des lâches et des traîtres), se voyant abandonnés, livrèrent, le 2 décembre, un combat meurtrier, dans lequel Albert Schlick, qui commandait les Bohémiens, prouva qu'il appartenait aux lâches, en se sauvant, mais sans son corps qui fut exterminé. Tel fut le sort de tous les autres, excepté un petit nombre de prisonniers.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Après cet événement qu'on appelle l'échauffourée de Katzianer, Ferdinand envoya à Constantinople Jérôme Laszky, qui ne respirait que la vengeance contre Jean Zapolya. Ce fut lui qui, arrivé à Constantinople, le 8 octobre 1539, révéla à Soliman le contenu du traité de Grand-Varadin. La colère du sultan aurait éclaté contre Zapolya, si celui-ci n'était mort quelques mois après. Soliman accorda sa protection à l'enfant qu'il avait laissé. Laszky, envoyé une seconde fois à Constantinople, au mois de novembre 1540, ne put détourner l'orage qui menaçait la Hongrie.

Renouvellement de la guerre des Turcs, 1541.

Après la prise d'Albe-Royale, Ferdinand avait envoyé Guillaume de Roggendorf pour assiéger Bude. Les tuteurs de Jean-Sigismond, et principalement George Martinuzzi, évêque de Varadin, réclamèrent la protection de Soliman Ier. Le 23 juin 1541, celui-ci, à la tête de son armée, se mit en route. Roggendorf leva alors le siége, et passa le Danube, pour se retirer à Pesth. Dans cette marche, il fut attaqué, le 24 août, par l'avant-garde ottomane, sous les ordres des bassas de Semendrie et de Bosnie. Son armée fut exterminée, et lui-même mortellement blessé. Le 25,

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Soliman arriva dans les environs de Bude; le 28, il fit exprimer à la reine Isabelle, qui résidait au château de cette ville, ses regrets de ce que la loi du prophète ne lui permettait pas de la visiter, et son désir de voir le jeune roi. Ce message effraya beaucoup la reine; mais elle ne put désobéir à un ordre souverain. Le 29 août, les six premiers conseillers d'Isabelle accompagnèrent l'enfant-roi que sa nourrice porta au camp turc. Comme il ne voulut pas quitter les bras de celle-ci, il fallut qu'elle le portât elle-même devant le trône de Soliman. Celui-ci annonça aux conseillers que comme il avait la conviction que le parti de Jean-Sigismond n'était pas assez fort pour défendre Bude, il avait résolu d'occuper cette ville jusqu'à la majorité du jeune roi. Pendant qu'il leur parlait encore, cette mesure s'exécutait. Le 2 septembre, Soliman fit son entrée à Bude, et consacra l'église de Notre-Dame en mosquée. Le 4, il fit remettre à Isabelle un diplôme renfermant le serment qu'il rendrait Bude immédiatement après la majorité du roi. En même temps, il conféra au roi le gouvernement de Transilvanie. Le 18, Isabelle évacua le château de Bude, pour se retirer avec son fils à Lippa. Bientôt après, le grand-seigneur s'en retourna à Constantinople.

Soliman occupe Bude, 1541.

Ferdinand réclama de la manière la plus pressante l'assistance de l'Empire; mais le danger dans lequel se trouvaient ses états héréditaires ne servit qu'à rendre les Protestans plus exigeans. Il fallut tenir encore deux diètes en 1542, l'une à Spire, et l'autre à Nuremberg, avant d'obtenir qu'ils se missent en mouve-

ment. Enfin, au mois de septembre 1542, une armée formidable d'Allemands, de Hongrais et d'Italiens, ces derniers sour les ordres d'Alexandre Vitelli, entra en Hongrie. Joachim II, électeur de Brandebourg, en avait le commandement en chef. Il entreprit le siège de Pesth, mais un assaut qu'il livra à cette place fut si malheureux que cette grande armée se vit hors d'état de tenir la campagne, et fut obligée de s'en retourner en Allemagne. La fortune ne fut pas plus favorable à Ferdinand en 1543. Soliman s'empara de Valpo, Siklos, Cinq-Églises, Strigonie, siège du primat, et Albe-Royale; et, en 1544, ses troupes prirent Viségrad ou Plindenbourg, château situé sur un rocher élevé où la couronne angélique était anciennement gardée.

Au milieu de ces événemens Ferdinand ne cessait de travailler au rétablissement de la paix par des négociations dont les preuves se trouvent aux archives de Vienne [1]. Au mois de juin 1544, il envoya à Constantinople Jérôme Adurno, prévot d'Agria (Erlau); mais à peine arrivé à Andrinople, cet internonce mourut. Ferdinand qui reçut cette nouvelle à Worms, nomma, à la place d'Adurno, un docteur en droit, Nicolas Sicco, dont les instructions portaient qu'il devait tâcher de faire admettre le *statu quo*, et promettre un don annuel de 10,000 ducats pour le sultan, 5,000 pour le grand visir, et 1,000 pour chacun des trois autres visirs. En même temps Charles-Quint envoya à Constantinople un Flamand nommé Velt-

[1] Où M. de HAMMER en a puisé les notices qu'il a publiées.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

wyck, chargé de négocier la paix pour l'Empire germanique et pour la maison d'Autriche. Ces deux négociateurs obtinrent une trève de dix-huit mois qui fut conclue à Andrinople le 10 novembre 1545: pendant l'intervalle on devait s'occuper de la paix.

Seconde paix avec les Turcs, 1547.

Vers le milieu de l'année 1546 Veltwyck fut envoyé une seconde fois à Constantinople, mais cette fois-ci comme ambassadeur de Ferdinand et de Charles-Quint. Les Turcs prétendirent qu'on leur payât la valeur des terres des magnats qui, après s'être soumis à la Porte, étaient retournés sous l'obéissance de leur souverain légitime, et que les sujets de Ferdinand qui s'étaient soumis à la Porte fussent rétablis dans la possession des biens qu'on avait confisqués sur eux. Ces réclamations se montaient à une somme annuelle de 30,000 ducats, au lieu des 10,000 dont on était convenu d'abord. Ferdinand se chargea de ce paiement par la trève de cinq ans que Veltwyck signa le 19 juin 1547. L'empereur Charles-Quint, le pape, le roi de France et la république de Venise y furent compris. Charles-Quint ratifia ce traité à Augsbourg le 1er août 1547. Cette ratification et celle de Ferdinand furent portées à Constantinople et échangées le 10 octobre.

Ainsi ce fut au prix d'un tribut annuel de 30,000 ducats que la maison d'Autriche acheta la paix.

Progrès de la réformation.

Pendant ce temps la réformation continua de plus en plus de faire des progrès en Hongrie. Le clergé s'en plaignit en 1543 à Ferdinand, et ce monarque fit des reproches au vice-palatin de ne pas avoir déployé plus

de zèle contre les hérétiques. Mais, en vérité, ce n'était pas le moment pour un gouvernement mal établi, de se brouiller avec un parti devenu puissant. Sous la protection de Gaspard Dragfi, un des premiers magnats du royaume, vingt-neuf ministres luthériens tinrent en 1545 à Erdöd, dans le comté de Szathmar, un synode où ils dressèrent une confession de foi en douze articles, qui n'est pas connue. L'année suivante, les cinq villes réunies de la Haute-Hongrie tinrent une assemblée semblable à Éperies, et signèrent une confession de foi en seize articles, entièrement conforme à celle d'Augsbourg.

A plusieurs reprises le clergé hongrais proposa à la diète d'opposer par des lois sévères une digue aux progrès de la réformation; mais le parti luthérien était si fort parmi la noblesse, que les évêques échouèrent dans leurs tentatives. A la diète de Presbourg de 1548, ils firent passer, il est vrai, un décret contre les hérétiques; mais les Anabaptistes et les Sacramentaires seuls y furent nominativement désignés comme tels. Aux diètes de 1550 et de 1553, où le clergé reproduisit ses plaintes, la noblesse déclara que le vrai moyen d'arrêter les progrès de la réformation, était de donner une meilleure organisation aux écoles.

En 1554, le parti protestant remporta un grand triomphe. Thomas Nádasdi, le plus zélé adhérent de ce parti, fut nommé palatin. Les Calvinistes aussi augmentèrent beaucoup en Hongrie, surtout parmi les Madgyars, tandis que les Allemands professaient

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

ordinairement la confession d'Augsbourg [1]. Les Réformés signèrent à Czenger, on ne sait pas précisément dans quelle année, une confession de foi (*Czengerina confessio*), en onze articles, dans laquelle la présence réelle dans l'eucharistie est nommée *sarcophagia corporalis et cruenta*.

La couronne d'Hongrie devient héréditaire, 1547.

La reine Anne, épouse de Ferdinand Ier, étant morte le 27 janvier 1547, laissant une postérité nombreuse, les États d'Hongrie assemblés à Tyrnau déclarèrent le royaume héréditaire dans sa famille à perpétuité, sans pourtant renoncer au droit d'élire le membre de la famille qui leur conviendrait.

Convention de Clausenbourg de 1551.

La reine Isabelle, mère de Jean-Sigismond, s'était brouillée avec l'évêque George Martinuzzi, un des tuteurs de son fils, prélat arrogant. Pour se venger, il lui suscita toutes sortes d'embarras et de querelles avec les États du pays, entra en liaison avec la cour de Vienne, et obligea la reine de résigner les états de son fils mineur en faveur de Ferdinand, et de lui remettre la couronne et les joyaux qui étaient restés entre ses mains. Cet acte se passa à Claudiople ou Kolosvar (en allemand Clausenbourg), le 18 juillet 1551. Jean-Sigismond conserva les terres de sa famille, nommément le comté de Zips, et reçut les duchés d'Oppeln, de Ratibor et de Munsterberg : on restitua à elle-même son douaire moyennant 100,000 ducats. Martinuzzi fut nommé gouverneur de la Transilvanie, et Ferdinand demanda pour lui le chapeau

[1] Aussi la religion luthérienne est-elle nommée en hongrais *Némèt-hit* (la croyance allemande); la calviniste *Madgyar-hit*.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

de cardinal. L'Espagnol Jean-Baptiste Castaldo obtint le commandement des troupes. Il s'éleva bientôt des contestations d'autorité entre ces deux chefs, et Castaldo accusa le cardinal Martinuzzi (car il venait de recevoir la pourpre), d'être d'intelligence avec les Turcs. Ferdinand à qui il transmit les preuves, au moins spécieuses de cette trahison, l'autorisa à faire ce qu'il jugeait à propos pour le bien de l'état. En conséquence il fit tuer le cardinal, le 17 décembre 1551, et Ferdinand approuva publiquement ce meurtre.

Renouvellement de la guerre avec les Turcs.

Le traité de Claudiople enveloppa Ferdinand dans une nouvelle guerre avec la Porte, ou plutôt il fournit à Soliman un prétexte pour s'emparer successivement d'une ville hongraise après l'autre. Mohammed Sokolli, beglerbeg de Roumili, à la tête de 80,000 hommes, passa, le 7 septembre 1551, le Danube à Peterwaradin, la Theiss à Titel, prit Becse, Csanad et Lippa, et assiégea sans succès Temeswar. En 1552 les Turcs prirent Wessprim et Temeswar, mais tous leurs efforts ne purent réduire Agria, vaillamment défendue par Étienne Dobó. Ferdinand fut spectateur tranquille de tous ces événemens : les affaires d'Allemagne lui donnaient trop d'occupation pour pouvoir défendre ce qui lui restait encore en Hongrie. Les seules armes dont il put se servir étaient les négociations. Il commença par demander au grand visir qui était alors Roustem, la mise en liberté de Malvezzi, qui, après la paix de 1547, à la conclusion de laquelle il avait eu part, était resté à Constantinople en qualité d'internonce, mais qui, regardé par les Turcs comme

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

otage de Ferdinand, avait été mis en prison après le traité de Clausenbourg. Ferdinand demandait en même temps des passe-ports pour deux ambassadeurs qu'il se proposait d'envoyer à la Porte avec des présens. Au printemps de 1553, les ambassadeurs partirent en effet, c'étaient Antoine Wranczy (Verantius) et François Zay. Leurs instructions les autorisaient à porter à 150,000 ducats le présent annuel ou le tribut, s'ils pouvaient obtenir toute la Hongrie, et à 40,000 pour la Hongrie supérieure et la Transilvanie. Ils arrivèrent à Constantinople le 25 août 1553. On leur déclara que l'article préliminaire de la paix devait être la cession de la Transilvanie en faveur de Jean-Sigismond; cependant à cause des pertes que Ferdinand avait faites en Hongrie, le tribut devait être réduit à 15,000 ducats. Malvezzi fut envoyé à Vienne pour chercher le consentement de Ferdinand. En même temps les beglerbegs de Bude et de Temeswar reçurent l'ordre de remettre Jean-Sigismond en possession de la Transilvanie.

Négociations de Busbecq à la Porte.

A la place de Malvezzi qui mourut, Ferdinand envoya le célèbre Auger Gislen Busbecq à Constantinople où il arriva le 20 janvier 1555. Lui et les deux autres ambassadeurs furent appelés à Amasie [1] où Soliman se trouvait. Ils s'efforcèrent de prouver la légitimité des prétentions de Ferdinand sur la Transilvanie, soit par des motifs de droit, soit en offrant 80,000 ducats au sultan, 20,000 au grand visir, et 14, 10

[1] Nous devons à ce voyage la découverte du monument d'Adule. Voy. SCHŒLL, Hist. de la littérature romaine, vol. II, p. 31.

et 4,000 aux trois autres visirs. Tout fut inutile; ils n'obtinrent qu'un armistice de six mois, et Busbecq fut renvoyé pour chercher de nouvelles instructions.

L'armistice fut observé comme les précédens, c'est-à-dire que les gouverneurs des provinces limitrophes continuèrent les invasions, chacun de son côté, et le palatin Thomas Nádasdy, ainsi que d'autres généraux autrichiens, leur rendirent la pareille. Le fait le plus important dans cette suite de petites guerres fut la surprise de Tata par Hamsabeg, sandjak d'Albe-Royale, au mois de mai 1558.

Busbecq revint à Constantinople au mois de juin 1556 avec des instructions qui n'avancèrent pas les négociations. Comme dans l'intervalle le beglerbeg de Bude avait été obligé de se retirer de Szigeth en Esclavonie, dont le siége lui avait coûté 10,000 hommes, Soliman demanda que cette place lui fût remise, et renvoya les deux collègues de Busbecq avec une lettre du mois d'avril 1557, dans laquelle cette nouvelle prétention était énoncée. Ferdinand la rejeta comme offensante pour son honneur, et exigea la restitution de Tata. On ne put s'accorder que sur une prolongation de l'armistice pour sept mois, qui fut convenue vers la fin de l'année 1558.

Cependant la reine Isabelle avait été rappelée, en 1556, en Transilvanie par les États du pays qui proclamèrent de nouveau Jean-Sigismond. Elle ne s'y maintint qu'avec peine contre les magnats qui se plaignaient de l'éducation efféminée qu'elle donnait à son fils, et voulaient la forcer d'abandonner les rènes du

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

gouvernement à ce prince, parvenu à l'âge de seize ans. Plutôt que de s'y résoudre, elle conclut avec Ferdinand un arrangement d'après lequel Jean-Sigismond devait renoncer au titre de roi, et posséder la Transilvanie et la Basse-Hongrie comme fiefs d'Hongrie et de Ferdinand; mais elle mourut, le 15 septembre 1558, au moment où l'on allait mettre la dernière main à cette convention.

Les négociations de Busbecq continuèrent en 1559. Le 29 avril, Ferdinand lui envoya d'Augsbourg, par Albert de Vyss, quatre projets de traité, l'un plus avantageux que l'autre pour la Porte, afin qu'il les présentât successivement et par gradation. Busbecq jugea qu'il serait difficile de faire adopter même celui qui était le plus défavorable à sa cour; il ne présenta que celui-là. Il ne s'était pas trompé; son projet fut rejeté, parce qu'il ne donnait pas Szigeth à la Porte. Busbecq qui avait suivi Soliman pour être près du théâtre où ses fils se faisaient la guerre l'un à l'autre, s'était rendu à Scutari. Ce fut là qu'il recueillit les matériaux de l'excellent ouvrage qu'il publia en langue latine sur le militaire ottoman. Revenu à Constantinople, il fut tenu dans une prison fort décente où il s'occupa d'études. Il envoya à Vienne deux cent quarante manuscrits grecs, et entre autres celui de Dioscoride écrit par Juliana Anicia, fille de l'empereur Olybrius (en 472) [1], des animaux asiatiques et des plantes de l'Orient : les livres et les animaux enrichirent la bibliothèque et la ménagerie impériales, les

[1] Voy. SCHOELL, Hist. de la littér. grecque, vol. V, p. 334.

plantes, les jardins de l'Europe. L'Occident lui doit deux ornemens de nos jardins, le lilas de Perse et la tulipe.

FERDINAND D'AUTRICHE, 1526.

Paix de Constantinople de 1562.

En 1561, le grand visir Roustem, homme dur et avide mourut, et fut remplacé par Ali, ministre d'un caractère tout-à-fait opposé. Désintéressé, facile et jovial, il renoua les négociations avec Busbecq; la paix fut signée [1]. Nous ignorons la date du traité, mais nous voyons que la ratification impériale qui se trouve aux archives de Vienne, est datée de Prague le 1er juin 1562. Ferdinand promit de payer annuellement un tribut de 30,000 ducats; il renonça à la Transilvanie. Pour régler les limites, on devait nommer des commissaires. La paix devait durer huit ans.

L'année suivante, 1563, les États d'Hongrie élurent Maximilien, fils aîné de Ferdinand, son successeur au trône. Comme Bude et Albe-Royale étaient au pouvoir des Turcs, il fut couronné, le 15 septembre, à Presbourg. Il succéda à son père, qui mourut le 25 juillet 1564, se trouvant à Prague.

Maximilien 1564-1576.

Guerre de Transilvanie.

Dès le commencement de son règne, *Maximilien* eut une guerre à soutenir contre Jean-Sigismond qui, ne se contentant pas de la Transilvanie que la paix de 1562 lui avait laissée, résolut de reprendre les places d'Hongrie qui avaient appartenu à son père, entra à main armée en Hongrie et s'empara de Szathmar et de quelques autres places fortes. L'empereur envoya contre lui un célèbre capitaine, Lazare Schwendi qui prit Tokaï et força Jean-Sigismond à signer,

[1] L'original ne se trouve pas aux archives.

MAXIMILIEN, 1560.

en 1565, à Szathmar un traité, par lequel, en déposant le titre de roi, il devait conserver la Transilvanie, à condition que s'il mourait sans héritiers, cette principauté reviendrait à Maximilien; mais ce traité ne fut pas ratifié par l'empereur, parce que Soliman exigeait que Tokaï fut rendu à son protégé. Ainsi la guerre recommença et les Turcs y prirent part.

Vers le milieu de 1566, Soliman arriva en Hongrie à la tête d'une armée innombrable. L'empereur l'attendit avec 80,000 hommes de pied et 25,000 cavaliers dans un camp retranché près Javarin ou Raab; mais Soliman se tourna vers Szigeth. Nicolas Serini (Szrini) défendit vaillamment cette place avec 25,000 hommes et repoussa quinze assauts. Réduit enfin à 600 hommes, il fit une sortie et se jeta au milieu des ennemis. Frappé de deux boulets de canon à la poitrine, mais respirant encore, il fut porté dans le camp ottoman et couché sur un canon; dans cette position on lui coupa la tête. Le canon avait appartenu à Katzianer et portait son nom. Szrini avait fait tuer Katzianer, lorsque quelque temps après son échauffourée, projetant la trahison, il s'était rendu auprès de Szrini pour l'entraîner dans son crime. Les Turcs entrèrent à Szigeth, le 7 septembre 1566; mais cette conquête leur coûta 20,000 hommes.

Soliman Ier était mort trois jours auparavant. Le grand visir cacha soigneusement cet incident jusqu'à l'arivée du nouveau sultan Sélim II. Celui-ci ramena l'armée à Constantinople.

Paix de 1567 avec la Porte,

Peu de temps après la mort de Soliman Ier, des né-

gociations pour le rétablissement de la paix entre les cours de Vienne et de Constantinople, furent entamées, et, le 1[er] mai 1567, Sélim II signa les passe-ports pour trois ambassadeurs que Maximilien II envoya auprès de lui : ce furent Antoine Wranczy (Verantius), évêque d'Agria (Erlau), et plus tard archevêque de Strigonie; Christophe de Teuffenbach et Albert de Vyss (celui-ci était déjà à Constantinople). De magnifiques présens qu'ils apportèrent aux visirs, drogmans et autres personnes influentes, leur procurèrent une réception favorable. Après quatorze conférences, la paix fut signée le 21 septembre 1567, pour huit ans. L'empereur conserva tout ce qu'il possédait en Hongrie, Dalmatie, Croatie, Esclavonie, et promit de ne pas troubler les vaivodes de Transilvanie, Moldavie et Walachie, dans la possession du leur. Il s'obligea à un présent ou tribut annuel de 30,000 ducats. Des ambassadeurs envoyés par Jean-Sigismond pour contrarier la négociation, arrivèrent trop tard; ils emportèrent cependant la promesse que si leur prince mourait sans descendance mâle, les États de Transilvanie seraient maintenus dans le droit d'élire son successeur.

L'Europe doit au voyage de Wranzy les premières idées justes sur l'histoire de l'empire ottoman : il en rapporta un exemplaire du *Tarichi Ali Osman*, ancienne chronique de cet empire, par un inconnu. Il le traduisit en latin ; cette version n'a pas été imprimée; mais elle a servi à Lœwenklau à composer ses Annales des Sultans Osmanides, le premier livre sur

MAXIMILIEN, 1560.

cette partie de l'histoire qui ait été écrit dans une langue occidentale.

Paix de Prague, de 1517, avec Jean-Sigismond.

Après la transaction de Constantinople, il importait également à Maximilien et à Jean-Sigismond, qu'il y eût paix et amitié entre eux. Le roi de Pologne s'interposa comme médiateur, et Jean-Sigismond envoya, en 1570, un ambassadeur à Spire, où était l'empereur. Il y fut convenu que Jean-Sigismond déposerait le titre de roi, et conserverait la Transilvanie pour lui et ses descendans mâles, Waradin, Marmaros, Huszt, et Kraszna, le Szolnok extérieur et les salines, sa vie durant. S'il mourait sans descendans mâles, les États de Transilvanie éliraient son successeur, qui recevrait l'investiture de l'empereur. Si Jean-Sigismond, en haine de ce traité, était chassé par les Turcs, l'empereur lui donnerait le duché d'Oppeln. On devait, au reste, cacher soigneusement ce traité à la Porte. Trente députés des États à qui on avait communiqué le traité, l'ayant juré, l'empereur le signa à Prague, le 31 janvier 1571.

Etienne Bathory est élu prince de Transilvanie.

Il était aussi question d'un mariage pour Jean-Sigismond; mais ce prince mourut le 16 mars 1571, et, le 25 mai suivant, les États de Transilvanie élurent pour leur prince Étienne Bathory, ministre de l'empereur. Cette élection fut confirmée à Vienne et à Constantinople.

Renouvellement de la paix avec la Porte.

La paix de Constantinople de 1567 fut renouvelée avant son expiration, pour les huit années suivantes, par Rym de Estenbek et David Ungnad, baron de Sonnigk, ambassadeurs de l'empereur à Constanti-

nople. Cette signature eut lieu au mois de décembre 1574, peu de jours avant la mort de Sélim II. Les ratifications de Mourad III et de Maximilien furent échangées le 22 novembre 1575. Dans l'intervalle, il y avait eu, comme à l'ordinaire, des hostilités sur les frontières. Dans une de ces affaires, qui eut lieu le 22 septembre 1575, près de Budatsky, périt le gouverneur de la Carniole, Herbart baron d'Auersperg, souche des princes de ce nom. Son épouse ayant demandé le corps pour l'ensevelir, le vainqueur renvoya le tronc, la tête empaillée devant servir de trophée. La première fête à laquelle, après les ratifications du traité, le baron d'Ungnad assista, fut l'entrée triomphale du vainqueur de Budatsky, où la tête d'Auersberg fut portée sur une pique.

MAXIMILIEN, 1560.

Progrès de la réformation.

La tolérance religieuse que Maximilien professait fut très-avantageuse à la propagation du luthéranisme. Nicolas Oláhi, archevêque de Strigonie, primat du royaume, en était l'adversaire le plus actif. La manière pressante avec laquelle il sollicita les sept villes des mines de la Basse-Hongrie (Kremnitz, Schemnitz, Neusohl, Liebethen, Dilne, Pukanetz et Kœnigsberg) d'abjurer les erreurs des novateurs, fut cause que ces villes dressèrent, le 6 décembre 1559, à Schemnitz, une confession de foi qui jouit, dans la partie de la Hongrie située sur le Danube, d'une autorité pareille à celle des cinq villes sur la Theiss. Cette résistance engagea le primat à publier, en 1560, à Tyrnau, une Exposition de la foi catholique et son apologie contre les novateurs. La religion catholique se trouva



MAXIMILIEN, 1560.

dans un grand danger en Hongrie, s'il est vrai qu'en 1559 il n'y avait que trois magnats et un petit nombre de nobles qui n'eussent pas adopté le culte protestant. Oláhi eut recours alors à un moyen qui devait le conduire à son but plus sûrement que les professions de foi. Il appela en Hongrie l'ordre des Jésuites, et lui céda le prieuré de Tyrnau, concession qui fut confirmée, le 1er janvier 1561, par l'empereur Ferdinand. Le 10 avril 1560, l'empereur avait publié un édit de constitution, en vertu duquel tous les biens ecclésiastiques devaient être rendus à leur destination primitive. Cependant le même empereur continua de solliciter la permission du calice pour les laïcs, que le pape lui accorda sous certaines restrictions.

Son successeur Maximilien traita les Luthériens avec une tolérance qui alla jusqu'à la bienveillance. Il ne l'accorda pas aux Réformés. Ce parti ayant tenu, en 1566, un synode à Gœntz dans le comté d'Abaujvar, pour confirmer la confession de foi de Genève et introduire le catéchisme de Calvin, Maximilien ordonna, en 1567, aux magistrats de Soprony (Œdenbourg) de chasser les prédicateurs de la secte calviniste ou sacramentaire et d'autres hérésies condamnées.

SECTION III.

Règnes de Rodolphe et de Mathias II, 1576—1618.

Rodolphe, 1576-1618.

Maximilien ayant fait nommer, le 2 février 1572, son fils aîné *Rodolphe* son successeur en Hongrie, celui-ci prit les rênes du gouvernement après la mort de son père, qui arriva le 12 octobre 1576. Un de ses premiers soins fut de renouveler la paix avec la Porte pour huit ans, à dater du 1er janvier 1577; mais elle fut fréquemment troublée par des incursions des commandans des frontières turques.

Sous Rodolphe les querelles entre les deux partis protestans donnèrent lieu en Hongrie aux mêmes scènes scandaleuses qu'en Allemagne. Un synode des cinq villes, tenu en 1594 à Bartfa ou Bartfeld, statua que toutes les discussions sur des opinions religieuses seraient décidées d'après les écrits de Luther. C'était s'écarter du principe fondamental du luthéranisme même. Ainsi l'autorité d'un homme devait remplacer celle de l'Église, contre laquelle on s'était révolté. A un autre synode qu'ils tinrent en 1600 à Bitcha dans le comté de Trentsin, les Protestans publièrent plusieurs décrets sages, mais aussi quelques-uns de trop sévères sur la discipline ecclésiastique : il fut défendu par exemple d'admettre les impies aux sacremens; tous les adultères, voleurs, usuriers, jureurs et joueurs furent exclus de la faculté d'être parains; on mit des

RODOLPHE, 1576-1618.

entraves aux mariages entre personnes de différens âges, etc.

Le sort des Protestans en Hongrie commença à éprouver un changement en 1603. On leur enleva de force leur temple à Caschau, et on leur interdit sous les peines les plus sévères d'exercer le culte dans leurs domiciles. L'archevêque de Colocza chassa leurs prédicateurs du comté de Zips; ils adressèrent leurs plaintes à Rodolphe, mais leurs députés ne furent pas même admis en sa présence. A la diète de Presbourg du mois de février 1604, Rodolphe non-seulement rejeta leur plainte comme non fondée, mais ajouta, arbitrairement, aux lois rendues par la diète, un article 22, par lequel il confirma toutes les lois rendues contre les hérésies depuis S. Étienne, et défendit sous des peines sévères de porter des griefs de religion à la diète.

Nous verrons les suites de ces mesures, après que nous aurons rapporté les événemens politiques du règne de Rodolphe, depuis le commencement.

Guerre de Turquie, ou des Uskoks.

La trève de 1567 renouvelée en 1573 et 1584 avec le sultan Mourad III, fut encore renouvelée pour huit ans en 1591; mais nous l'avons déjà dit, les trèves que signaient les Turcs ne les empêchaient pas de faire de temps en temps des irruptions dans le territoire de leurs voisins, et d'y exercer des brigandages, qu'ils ne regardaient pas comme des hostilités, pourvu qu'elles se fissent sans artillerie. Les Hongrais de leur côté, leur rendaient la pareille, et les deux gouvernemens regardaient ces expéditions comme utiles, parce

qu'elles forçaient les troupes des frontières à la vigilance, et exerçaient leur courage. L'archiduc Charles de Grætz, frère de Rodolphe, avait, du consentement de celui-ci, établi sur les frontières de la Croatie une espèce de marche militaire; il avait acheté du comte Sernaï un territoire désert sur lequel il construisit Carlstadt, et cantonna une armée permanente, dont le commandement lui fut conféré à titre de généralat perpétuel. L'Empire contribua de 705,000, et les États de Stirie de 140,000 florins, pour l'établissement de cette frontière militaire, destinée à préserver l'Allemagne d'invasions de la part des Ottomans. L'intention de l'archiduc était de fonder un ordre militaire pour la défense de la frontière.

Il existait en Croatie une autre milice, dont les rois d'Hongrie se servaient utilement contre les Turcs. C'étaient des habitans des provinces occupées successivement par les Ottomans, lesquels, pour se soustraire au joug de ces nouveaux maîtres, et pour ne pas être troublés dans l'exercice de leur religion, étaient venus, sous le règne de Ferdinand I[er], s'établir dans les environs de Clissa, ville de la Dalmatie appartenant aux Hongrais. Les Turcs les appelaient *Uskoks*, c'est-à-dire déserteurs et transfuges, et ils sont connus sous ce nom dans l'histoire. Les incursions que de leurs nouveaux siéges ils ne cessaient de faire dans les provinces turques voisines, engagèrent les Turcs à assiéger Clissa. Cette place réputée imprenable étant tombée entre leurs mains, les Uskoks se réfugièrent en Croatie, où on leur assigna la ville maritime de

Zengh. Ils continuèrent leurs expéditions contre les Turcs, mais bientôt la proximité de la mer Adriatique leur donna du goût pour la piraterie, et ils devinrent la terreur des vaisseaux vénitiens. La république exigea que Rodolphe les expulsât; le cabinet impérial n'osa s'y résoudre, de peur que ces brigands, réduits au désespoir, ne fissent cause commune avec les Turcs. Le nombre des Uskoks augmenta continuellement, parce que tous les malfaiteurs et bandits d'Italie vinrent s'y joindre.

Enfin Hassan, pacha de Bosnie, obtint du divan de Constantinople la permission de délivrer l'empire ottoman de cette peste; il attaqua à la fois les Uskoks et leur protecteur, l'empereur Rodolphe; en 1592, il entra, à la tête de 30,000 hommes, en Croatie, s'empara de la place importante de Wihitz et défit, le 17 septembre, Thomas Erdödy, ban d'Esclavonie. L'année suivante, il assiégea Sissek. Ce fut là que André d'Auersberg, commandant de Carlstadt, l'attaqua et le défit, le 12 juin 1593, à l'endroit où l'Odra tombe dans la Koulpa. Plus de 12,000 Turcs y périrent : Hassan et plusieurs descendans de filles de sultan furent du nombre des tués : ce qui est cause que cette année est nommée par les Turcs l'*année du désastre*.

Cet échec fut proprement le signal de la guerre. Le grand visir Sinan sortit de Constantinople à la tête de l'armée ottomane; mais comme la saison était trop avancée, ses exploits se bornèrent à la prise de Weszprim. Dans d'autres parties de la Hongrie, les généraux de l'empereur, Ferdinand comte de Hardeck,

et Christophe de Teufenbach, eurent des avantages contre les Turcs. La diète germanique accorda à Rodolphe 80 mois romains pour continuer la guerre avec vigueur. L'archiduc Mathias, frère de l'empereur, qui prit le commandement en chef de l'armée, ne fut pas heureux. Il se laissa surprendre, le 29 août 1594, dans son camp retranché et fut entièrement défait. Ferdinand comte de Hardeck qui commandait à Javarin, capitula le 29 septembre. L'archiduc Maximilien, autre frère de l'empereur, qui commandait l'armée de Croatie, reprit Wihicz.

Traité de 1595 avec le prince de Transilvanie.

Le 28 janvier 1595, Rodolphe conclut un traité important avec Sigismond Bathory, prince de Transilvanie. Il fut l'ouvrage des Jésuites. Lorsque Étienne Bathory monta, en 1576, sur le trône de Pologne, il céda la principauté de Transilvanie à son frère aîné, Christophe Bathory, qui la posséda en paix comme vassal des Turcs, et en mourant, en 1582, la laissa à son fils Sigismond âgé de dix ans. Ce prince avait été élevé par les Jésuites, et ceux-ci le gouvernaient absolument. Ils lui inspirèrent des scrupules sur la protection dont il jouissait de la part des Turcs, et lui conseillèrent de rompre avec la Porte pour se rapprocher de la maison d'Autriche. L'insolence du grand visir Sinan le décida à suivre le conseil de ses confesseurs. Il trouva de l'opposition parmi les grands de son pays et même dans sa propre famille; il se forma une conspiration soit pour mettre fin à l'influence des Jésuites, soit pour détrôner Sigismond. Balthasar Bathory, cousin-germain du prince et capitaine général

de Transilvanie, qui était chef de la conspiration, fut surpris dans son château et étranglé avec quinze autres seigneurs, sans aucune forme de procès. Après cela le prince envoya Étienne Botskay, son oncle maternel, auprès de Rodolphe II pour conclure une alliance. Elle fut signée, le 28 janvier 1595, aux conditions suivantes. Sigismond Bathory possédera la Transilvanie comme prince indépendant et sous le titre de prince d'Empire; il pourra y réunir la Moldavie et la Valachie; à défaut de sa postérité, ses états passeront aux rois d'Hongrie. Rodolphe le secourra puissamment contre les Turcs. Sigismond épousa ensuite l'archiduchesse Christine, fille de l'archiduc Charles; mais, par suite de son humeur inconstante, que les contemporains regardaient comme l'effet d'un philtre qu'on lui avait fait boire, il renvoya au bout de quelques années la princesse à Grætz.

Charles, prince de Mansfeld, lieutenant-général de l'archiduc Charles, mit, le 22 juin 1595, le siège devant Strigonie; un grand nombre de personnes de la noblesse allemande, bohémienne et italienne assistèrent à ce siège. Le pacha de Bude fit une tentative pour délivrer la place; mais, le 25 juillet, il fut repoussé avec une grande perte : le prince de Mansfeld qui s'était extrêmement fatigué dans cette bataille, en tomba malade et mourut le 14 août. Le 3 septembre, Strigonie se rendit.

Le 17 août 1595, le grand visir Sinan partit de Constantinople avec l'étendard du prophète; il passa le Danube à Routchouk, et prit Bukharest; mais le

prince Michel de la Valachie qui s'était d'abord retiré en Transilvanie revint avec des renforts, chassa le grand visir et remporta sur lui, le 27 octobre, à Giurgewo, une victoire sanglante, mais décisive : elle coûta 19,000 hommes aux Musulmans, et 8,000 aux Chrétiens.

L'année suivante, 1596, Mahomet III qui avait succédé, en 1595, à Mourad III, s'empara en personne, le 13 octobre, d'Erlau (Agria), et, le 26, l'archiduc Maximilien qui s'était approché pour sauver la ville fut complètement défait à Keresztes, à l'endroit où la Zagyva, avant de se jeter dans la Theiss, forme des marais. Les Autrichiens furent d'abord vainqueurs ; ils s'emparèrent de cent neuf canons et du camp turc ; mais au lieu de poursuivre les fuyards, ils se mirent à piller les tentes du sultan, et donnèrent au renégat Cicala le temps de réunir la cavalerie, battre et d'enlever la victoire aux Allemands et aux Hongrais, qui perdirent 97 canons et 50,000 hommes dont une grande partie fut étouffée dans les marais.

La guerre continua avec des succès variés ; mais en général ceux des armes impériales furent peu brillans, parce que, faute d'argent, il fallait renvoyer les troupes au bout de chaque campagne d'été, tandis que ce n'était qu'en hiver qu'on pouvait s'emparer de forteresses entourées pendant la belle saison de marais qui les rendent inaccessibles. Le printemps venu, on n'avait à opposer aux Turcs que des troupes qui n'étaient pas accoutumées à leur manière de combattre. L'empereur eut encore recours à la diète germanique ;

RODOLPHE I, 1576-1608.

les Protestans s'opposèrent d'abord à ce qu'on lui accordât des secours avant d'avoir fait droit à leurs griefs de religion ; on finit cependant par lui allouer 60 mois romains payables en trois ans.

Traité de 1598 avec le prince de Transilvanie.

L'inconstant Sigismond Bathory conclut, le 10 avril 1598, un nouveau traité avec Rodolphe, auquel il céda la Transilvanie contre les principautés d'Oppeln et de Ratibor et contre une pension de 50,000 écus. L'archiduc Maximilien devait être chargé du gouvernement de la Transilvanie. Michel, vayvode de la Valachie, reconnut également la suzeraineté de la Hongrie par un traité signé à Tergowist le 9 juin. Sigismond n'avait pas vécu quatre mois dans l'état d'un simple particulier, qu'il en fut dégoûté; comme l'archiduc Maximilien tarda d'arriver, parce que Rodolphe le laissa sans argent, Sigismond quitta Oppeln, se rendit à Klausenbourg, se réconcilia avec l'archiduchesse Christine qu'il y trouva, et, à l'aide de ses partisans, se remit en possession de la Transilvanie. Sept mois plus tard, en mars 1599, il abdiqua en faveur de son cousin-germain, le cardinal André Bathory, qui lui promit une pension de 25,000 ducats. L'archiduchesse, épouse de l'inconstant Sigismond, âgée de vingt-quatre ans, prit le voile à Hall en Tirol. Rodolphe II fit marcher contre André, le vayvode de la Valachie qui le défit, le 28 octobre, près de Hermanstadt; des Sicules le tuèrent dans sa fuite, le 9 novembre. Sigismond revint une seconde fois et se jeta entre les bras des Turcs; mais battu par George

comte de Basta [1], général de Rodolphe, il conclut, en juillet 1602, une nouvelle transaction, par laquelle il céda définitivement sa principauté contre le château de Lobkowitz en Bohême, et une pension de 50,000 ducats. Il y vécut jusqu'en 1613.

Insurrection de la Hongrie, en 1604.

Basta, à qui Rodolphe devait la soumission de la Transilvanie, en fut nommé gouverneur. Excellent militaire, il excita, par son administration despotique et avide, le mécontentement des Transilvains qui prirent part à une révolte dont la Hongrie fut à cette époque le théâtre. Rarement la nation turbulente des Madgyars a été contente d'un de ses princes; jamais peut-être, quand ce prince était étranger; mais aucun roi n'avait donné à sa nation d'aussi justes motifs de mécontentement que Rodolphe. Travaillant pendant le jour, dans son laboratoire, à des essais infructueux de produire ce métal dont il manquait continuellement, passant les nuits à consulter les astres, il abandonnait les affaires de ce monde à la Providence ou à ses ministres, qui ordinairement sont de mauvais suppléans de la Providence. On ne le voyait jamais aux diètes d'Hongrie qui lui auraient enlevé un temps qu'il passait plus agréablement au milieu des objets d'art que ses appartemens renfermaient. Il ne répondait pas aux autorités hongraises qui lui demandaient des instruc-

[1] D'une famille originaire de l'Épire, mais né à Rocca, près de Tarente. Il avait servi avec distinction sous le duc de Parme, dans les Pays-Bas. Il appartient aux auteurs estimés de l'art militaire, par son *Maestro di campo generale*, Venez., 1606, et son *Governo della cavalleria leggiera*, Francof. 1612.

tions, ou, s'il répondait, c'était quand le moment d'agir était passé. Les principales places et emplois restaient vacans, ou, si l'on en disposait, c'était en faveur d'étrangers. Le pays avait beaucoup souffert par les dévastations des Turcs et par l'insubordination de la soldatesque allemande. A toutes ces plaintes très-fondées, il faut ajouter celles que les Luthériens et les Réformés très-nombreux élevaient contre l'intolérance du gouvernement. L'empereur Rodolphe se permit, en 1604, une action qui est sans exemple dans l'histoire des gouvernemens représentatifs. L'archiduc Mathias avait tenu une diète, dans laquelle il avait empêché qu'il ne fût rien statué sur les affaires de religion : elle fit un conclusum en vingt-et-un articles. Quand cet acte fut soumis à l'empereur, il y ajouta arbitrairement un vingt-deuxième article, dans lequel la diète déclarait que les réclamations des Protestans étaient destituées de tout fondement ; que leur conduite à la diète avait été scandaleuse, et qu'ils excitaient les sujets à la révolte. Ce faux indigna toute la nation contre le monarque indolent et méprisable. Les ministres de l'empereur et le comte François Belgioioso, qui commandait dans la Haute-Hongrie, eurent l'imprudence de donner aux mécontens un chef, en traitant avec insolence Étienne Botskay, oncle maternel de Sigismond Bathory, et un des principaux propriétaires de la Haute-Hongrie. Botskay publia, en 1604, un manifeste pour appeler la nation à défendre ses libertés, non contre l'empereur, mais contre ses officiers despotiques et rapaces. Toute la Haute-Hon-

grie se déclara sur-le-champ pour Botskay, et les Transilvains l'élurent, le 10 août 1605, pour prince. Le grand-seigneur le nomma, le 22 octobre, roi d'Hongrie. En le couronnant comme tel, le 11 novembre, le grand visir lui annonça qu'Achmet Ier renonçait, pour dix ans, au tribut, et se contenterait ensuite de 10,000 ducats par an.

La Hongrie, dévastée alternativement par les insurgés, par les troupes impériales et par les hordes des Turcs, avait les yeux fixés sur Rodolphe, et en attendait un remède à tant de maux; mais l'empereur ne se laissa pas déranger dans ses travaux scientifiques, ni troubler dans son repos philosophique. Un cri général s'éleva contre ce prince, et l'opinion se répandit qu'une maladie mentale l'avait rendu incapable de gouverner. L'archiduc Mathias, son frère, se plaignait surtout d'une indolence qui exposait la maison d'Autriche au danger de perdre un des plus beaux fleurons de sa couronne. Toutes les propositions qu'il fit à Rodolphe, pour l'arracher à son apathie, ayant été sans résultat, il se borna enfin à lui demander une autorisation pour traiter avec les mécontens. Elle lui fut accordée, et il conclut à Vienne, le 23 juin 1606 [1], avec Botskay, une convention, par laquelle celui-ci fut reconnu prince de Transilvanie et des districts de la Hongrie, que les Bathory avaient possédés, le moyen-comté de Szolnok, les comtés de Bihar, Arad, Zarand, Kraizna, Maramaros, Szathmar et le district de Tokaï, auquel on ajouta les comtés de Beregh et

[1] Voy. vol. XV, p. 231.

RODOLPHE I, 1576–1608.

d'Ugotsch. Botskay devait posséder la Transilvanie, comme prince d'Empire, et le reste comme vassal et État d'Hongrie. Après sa mort, toutes ses possessions devaient retourner à la couronne. En même temps, toutes les lois rendues contre les Protestans, et nommément l'article 22 de 1604, furent abrogées; il fut stipulé que les Luthériens et les Réformés jouiraient en Hongrie d'une entière liberté de religion, et pourraient parvenir à toutes les places, même à celle de palatin que Rodolphe promit de rétablir. Ce traité qui fut signé à Vienne est connu sous le nom de *paix de religion d'Hongrie*. Il fut dû aux soins d'Étienne Illeshazy, ministre de Botskay, qui, pour engager les ministres autrichiens à faire toutes ces concessions, leur confia que son maître était attaqué d'une maladie mortelle. En effet, Botskay ne vit plus la Transilvanie; il mourut à Kaschau, le 28 décembre 1606. Aussitôt on prit possession, au nom de l'empereur, des comtés hongrais; mais les Transilvains se donnèrent, le 11 février 1607, un nouveau prince dans la personne de Sigismond Ragoczy, vieillard paralytique, qu'il fallut forcer d'accepter cette dignité; il la céda, le plus tôt possible, à Gabriel Bathory, neveu d'André, qui avait été prince de Transilvanie. Les États de la principauté confirmèrent, le 5 mai 1608, la transaction entre Ragoczy et Bathory, et le sultan approuva l'élection de Gabriel.

Paix de religion de la Hongrie, 1606.

Paix de Situatorok, 1606.

La guerre avec la Porte qui durait depuis 1594, fut terminée en 1606. Nous en avons rapporté les événemens jusqu'à l'année 1598 : nous allons continuer ce récit.

Le 29 mars 1599, Adolphe comte de Schwarzenberg, et Palffy, avec des Français, des Flamands, des Espagnols et des Allemands, sous les ordres de Vaubecourt, Overnbrœck, Lopez et Germanico Strasoldo, prirent par un coup de main très-hardi la ville de Javarin ou Raab. En commémoration de cette action brillante, Rodolphe II augmenta les armoiries de la maison de Schwarzenberg d'un corbeau (*raabe*). On regarda comme un grand malheur pour la Hongrie et comme un événement très-glorieux en Turquie, la prise de Kanischa qui se rendit au grand visir Ibrahim, le 30 octobre 1600, après un siége de quarante-quatre jours.

Au mois de septembre 1601, le duc de Mercœur [1] prit Albe-Royale, et, le 15 octobre, il battit une armée turque à Velencze. Le 1er septembre, l'archiduc Ferdinand avec 40,000 hommes assiégea Kanischa qui fut si bien défendu qu'il tenait encore le 18 novembre, lorsque l'archiduc, averti de l'approche du grand visir, se retira en abandonnant son artillerie et une partie de ses bagages.

Le 29 août 1602, les Hongrais perdirent de nouveau la conquête du duc de Mercœur, Albe-Royale, qui se rendit au grand visir Hasan. Ils prirent Pesth; mais l'archiduc Mathias assiégea en vain Bude pendant que le grand visir fit d'inutiles efforts pour reprendre Pesth.

On travailla à la paix depuis 1597; mais elle ne fut

[1] Philippe-Émanuel, le même dont il a été question vol XVII, p. 82, 153.

RODOLPHE I, 1576-1608.

signée qu'en 1606. Les négociations qui la précédèrent et la forme du traité font époque dans l'histoire des transactions politiques entre la Porte ottomane et les puissances chrétiennes ou au moins la maison d'Autriche. Jusqu'alors tous les traités entre ces deux puissances ne portaient pas le caractère de stipulations entre deux monarques égaux ; c'étaient des capitulations que le victorieux sultan accordait par grâce au roi de Vienne, pour quelques années et à condition de payer un tribut. Il n'était pas permis aux plénipotentiaires autrichiens de paraître douter de l'autorité de ceux avec qui ils traitaient, en leur demandant leurs pleins pouvoirs. Les instrumens n'étaient pas échangés ; fort souvent leur contenu n'était pas conforme. Ce fut dans les négociations qui amenèrent la paix de Situatorock que furent abolies ces irrégularités qui avaient leur cause dans la morgue ottomane.

Les premières négociations, celles de 1597, qui eurent lieu dans l'île de S. André que le Danube forme à Waïtzen, entre le sérasquier Satourdji et les généraux impériaux Palfy, Basta et Nádasdy, n'étaient que simulées ; elles ne durèrent que quelques heures. Celles de 1599, qui eurent lieu au même endroit entre l'archevêque de Strigonie et les plénipotentiaires d'Ibrahim le grand visir, n'eurent pas de résultat ; mais on les continua par écrit. On convint enfin de la tenue d'un congrès qui fut ouvert le 15 février à Pesth. L'archevêque de Strigonie fut premier plénipotentiaire autrichien. Comme on ne s'entendit sur aucun point préliminaire, la réunion fut promptement dissoute.

En 1605, les Autrichiens perdirent Strigonie, Wissegrad, Salota, Weszprim et Neuhæusel.

Cette même année les négociations recommencèrent. Le baron Jean de Mollard et Adolphe comte d'Althan, plénipotentiaires de l'archiduc Mathias, envoyèrent leur secretaire interprète, César Gallo, à Bude, où il eut des conférences avec les plénipotentiaires du grand visir Mohammed. La restitution de Strigonie et l'abolition du tribut que la Hongrie payait furent les deux pierres d'achoppement qui arrêtèrent la pacification. La nouvelle de la convention de Vienne avec Botskay décida enfin la Porte à nommer des plénipotentiaires en forme, et de leur donner ordre de conclure. Le 20 octobre 1606, le congrès fut ouvert à Situatorok sur le Danube près de Comorn, et, le 11 novembre, la paix fut signée.

Cet instrument curieux porte les conditions suivantes :

Les ambassadeurs que les deux empereurs s'adresseront, traiteront les monarques, l'un de père, l'autre de fils. *Art.* 1. Cela veut dire que les deux monarques se considéreront respectivement comme père et fils d'après leur âge.

Dans les lettres, etc., on se traitera poliment, et l'on se donnera réciproquement le titre de padichah. *Art.* 2.

Les Tatars seront compris dans la paix, et pendant sa durée ne causeront aucun dommage aux pays chrétiens. *Art.* 3.

Toutes les possessions de la maison d'Autriche sont

comprises dans la paix : il dépendra du roi d'Espagne d'y entrer également. *Art.* 4.

Toutes les incursions sont réciproquement interdites, et si quelque brigand faisait du tort à l'une des deux parties, il sera permis de mettre la main sur de pareils scélérats et l'on en donnera avis à l'autre partie : le procès sera fait à ces brigands devant le juge compétent, et les choses enlevées seront restituées. *Art.* 5.

Il ne sera permis de s'emparer des châteaux, soit publiquement soit en secret, ou par quelque pratique, ni de tenter de les occuper sous tel prétexte que ce soit, ni d'emmener des hommes en captivité, ni d'accorder asyle et soutien aux méchans et aux ennemis de l'un ou de l'autre padichah. Néanmoins tout ce qui, par la paix de Vienne, a été accordé au seigneur Botskay sera maintenu. *Art.* 6.

Les prisonniers seront rendus des deux côtés, et échangés selon l'égalité des grades. Ceux qui ont déjà traité pour leur rançonnement paieront ce qui aura été convenu. Ceux qui ont été pris pendant l'armistice, seront renvoyés gratis. *Art.* 7.

Le capitaine-général de Javarin, de même que le bassa de Bude, le ban de l'Esclavonie et les autres capitaines-généraux en-deçà et au-delà du Danube, recevront tout pouvoir pour réprimer tout différend et scandale qui pourrait naître sur les confins. S'il arrivait quelque affaire importante qu'ils ne pourraient pas décider, on s'adressera à l'un ou l'autre empereur. *Art.* 8.

Chaque partie pourra rétablir et fortifier ses anciens

châteaux sans pouvoir en construire de nouveaux. *Art.* 9.

Il sera envoyé de notre part (de la part de l'Autriche) à l'empereur des Turcs, un ambassadeur avec des présens, et le magnifique Mourad pacha enverra son ambassadeur avec des présens à Prague à notre sérénissime archiduc Mathias, et lorsque nos ambassadeurs viendront à Constantinople pour la ratification de la paix, l'empereur des Turcs en enverra aussi à Prague avec des présens plus considérables que par le passé. *Art.* 10.

Un ambassadeur de S. M. I. portera maintenant à Constantinople, un présent de la valeur de 200,000 florins, comme il a été promis, *une fois pour toutes*. *Art.* 11.

La paix durera vingt ans, à commencer du 1er janvier prochain, mais au bout de trois ans les deux empereurs s'enverront réciproquement des ambassadeurs avec des présens selon le bon plaisir de chacun. Les ambassadeurs seront des personnages décorés et réciproquement égaux en rang. *Art.* 12.

Il nous sera libre de construire et d'agrandir Wacz (Waïtzen). *Art.* 13.

Il a été convenu que les villages qui, avec les châteaux de Tolek, Somozk, Hacnaczk, Diuin, Kekko, Zekhen, Gyarmath, Palanka, Nograd et Wakh, ont été délivrés du joug turc, ne leur seront plus soumis ni tributaires, puisque ces châteaux nous restent, et aucun Turc ou spahi n'aura aucun droit sur eux; excepté les villages qui après la prise d'Agria furent

continuellement tributaires ; ils devront le rester pour la suite. Mais les Turcs d'Agria ne s'attribueront aucun autre village. *Art.* 15.

Les Turcs continueront de posséder les villages du district de Strigonie qu'ils possédaient lorsque les Chrétiens ont pris cette ville, mais ils ne prétendront rien sur les autres. *Art.* 16.

Quant à Kanicha, des commissaires des deux parties examineront si dans les villages cédés il y a quelques nobles, car ceux-ci ne paieront aux Turcs ni tribut, ni dîme, mais seront parfaitement libres, tant pour leurs personnes que pour leurs biens, et ceux qui ne paient rien ne paieront rien non plus aux Turcs ; ceux-ci ne se laisseront pas voir dans les villages, mais feront percevoir leurs revenus par les juges ; si les juges ne le font pas, ils se plaindront à leurs supérieurs, pour qu'ils y soient contraints. Enfin, si de cette manière ils n'obtiennent rien, ils pourront y aller eux-mêmes pour employer la force. La pareille sera observée par les Hongrais. *Art.* 17.

Ce fut ainsi que la Hongrie fut délivrée de la honte du tribut qu'elle payait aux Ottomans. Pour qu'on ne soit pas étonné qu'après une guerre où les Turcs furent plutôt victorieux que malheureux, ils aient consenti à faire violence à leur morgue, jusqu'à reconnaître l'empereur Rodolphe pour l'égal de leur padichah, il faut savoir que la Porte se trouvait enveloppée dans une guerre très-sérieuse avec Chah Abbas, le souverain de la Perse, et que toutes les provinces orientales de l'empire étaient troublées par des révoltes.

Le traité de Situatorok renfermait encore un article qui ne se trouve pas dans le texte que nous avons sous les yeux [1]. Cet article dit que tout ce qu'une partie demandera à l'autre et qui sera trouvé équitable, sera accordé. L'empereur qui était mécontent du traité ou affectait de l'être, parce qu'il avait été conclu sous les auspices de Mathias, donna à cet article, qui n'est qu'un complément insignifiant, une interprétation bien singulière : il demanda la restitution de Strigonie, Kanicha et Agria, comme ayant été enlevés après le commencement des négociations, déclarant qu'en attendant cet acte de justice, il n'enverrait pas les 200,000 florins [2].

Cet entêtement de Rodolphe allait rallumer le feu de la guerre; Mathias le prévint par un coup vigoureux. Il convoqua les États d'Hongrie et d'Autriche à Presbourg, pour le commencement de l'année 1608. Par un acte du 15 janvier, il assura aux Protestans d'Hongrie le libre exercice de leur religion, et les États des deux pays se confédérèrent pour le maintien de la paix de Situatorok. Des plénipotentiaires hongrais et turcs furent réunis à Neuhæusel où ils signèrent, le 28 mars 1608, une convention portant que, dans le délai de quarante jours, un ambassadeur irait porter à Constantinople 150,000 florins, et que les 50,000 restans suivraient immédiatement. La paix de

[1] DU MONT, tom. V, P. II, p. 78.

[2] Nous devons remarquer que DU MONT, après le traité, donne aussi une prétendue ratification du traité par Rodolphe, sous la date du 9 décembre 1606.

RODOLPHE I, 1576-1608.

Situatorok fut confirmée. Adam de Herberstein et Jean Rimay furent envoyés à Constantinople ; ils remirent le présent ; mais l'acte de ratification qu'on leur donna différait en quelques points de l'instrument du traité, et ce ne fut qu'en 1610 que la Porte rectifia cette irrégularité par une nouvelle ratification.

Les Protestans de la Hongrie obtiennent le libre exercice de leur religion 1608.

L'abdication de Rodolphe II fut la suite de ces événemens. Par elle Mathias monta sur le trône ; mais avant de l'élire, les États lui firent signer, le 29 septembre 1608, une capitulation, par laquelle on mit des bornes au pouvoir arbitraire. Cet acte accorda aux Luthériens et aux Calvinistes la plénitude de tous les droits dont jouissaient les Catholiques, et nommément celui de se former en corps d'église. Les Jésuites furent privés du droit de posséder des biens fonds dans le royaume. On procéda à la nomination d'un palatin, charge qui était vacante depuis quarante-six ans, et le choix tomba sur un Protestant, sur Illeshazy.

Mathias II, 1608-1619.

L'élection de *Mathias* eut alors lieu le 16 novembre 1608, et son couronnement trois jours après. Comme roi d'Hongrie, il est le deuxième de son nom. Le palatin récemment élu étant mort l'année suivante, il fut remplacé par un autre Protestant, le comte George de Thurzo, qui, en 1610, organisa l'Église des adhérens de la confession d'Augsbourg, dont il remit le gouvernement à trois surintendans ayant sous leurs ordres les inspecteurs des dix cercles entre lesquels tous les Luthériens furent divisés.

Bethlen Gabor, prince de Transilvanie.

Gabriel Bathory que nous avons vu placé à la tête de la principauté de Transilvanie en 1608, ne régna

MATHIAS II, 1608-1619.

pas long-temps sans qu'il s'élevât contre lui un rival. Ce fut Gabriel Bethlen ou, en hongrais, Bethlen Gabor, soutenu par les Turcs. Bathory ayant réclamé l'assistance de Mathias, celui-ci envoya une ambassade à Constantinople pour faire des représentations contre cette violation de la paix de 1606 dans laquelle la Transilvanie était comprise, puisque, d'après le traité conclu avec Botskay, elle aurait dû dès-lors être réunie à la Hongrie. Les Turcs n'entendaient rien à ce raisonnement; ils étaient résolus à soutenir Bethlen, leur créature, contre le féroce Bathory qu'ils chassèrent du pays en septembre 1613. Ses propres gens l'ayant tué, le 21 octobre, les États de Transilvanie assemblés à Clausenbourg reconnurent unanimement Bethlen Gabor, sous la protection de la Porte. Quoique ce prince ne commît pas d'hostilité contre la Hongrie, Mathias avait grande envie de s'emparer de la Transilvanie; mais le refus des États d'Hongrie, de Bohême et d'Autriche, convoqués à Linz, de l'assister dans l'exécution de ce projet qui aurait nécessairement eu pour suite une guerre avec la Porte, le força d'accepter les propositions de paix que le sultan Achmet lui fit. Le cardinal Clésel fut l'âme de cette négociation qui offre une singularité, une correspondance entre un prince de l'Église et le moufti. Il fut signé à Vienne, le 26 juin 1615, une convention par laquelle la paix de Situatorok fut confirmée pour vingt ans. Le baron Hermann de Czernin fut envoyé comme ambassadeur à la Porte. Son entrée à Constantinople remplit cette ville immense

Paix de Vienne de 1615.

MATHIAS II, 1608-1619.

d'une grande terreur. Il était accompagné d'une musique bruyante et d'un drapeau déployé sur lequel on voyait d'un côté un crucifix et de l'autre l'aigle impériale. Comme il existe parmi les Turcs une ancienne prophétie qui annonce la chute de l'empire pour le moment où la bannière de la croix flotterait à Constantinople, il se répandit sur-le-champ les bruits les plus extraordinaires : on disait que les églises, les couvens et les maisons de Chrétiens étaient remplis d'armes, que les Cosaques arrivaient par la mer Noire, et qu'à leur aide les Jésuites allaient se rendre maîtres de la ville. Tout prit les armes, l'ambassadeur Czernin fut arrêté; le sultan, à la tête de ses gardes, fit la ronde. Quand la terreur panique fut passée, on donna à l'ambassadeur une satisfaction convenable : la meilleure fut que la Porte conclut avec lui un traité de commerce, le plus ancien qui existe entre les deux puissances [1].

Mort de Mathias, 1619.

Mathias qui n'espérait pas de postérité, avait promis à l'archiduc Ferdinand de Grætz, son plus proche agnat, de lui procurer la succession dans tous ses royaumes et états. Il fallut pour cela le consentement de Philippe III, roi d'Espagne, qui fut donné le 21 avril 1617. Le 9 juin de la même année, les États de Bohême le désignèrent roi ; ceux d'Hongrie firent de même, le 16 mai 1618, de manière qu'on croyait que ce prince succéderait tranquillement dans ces deux royaumes, lorsque Mathias mourut, le 20 mars 1619.

[1] La Porte ne permit plus par la suite aux ambassadeurs l'usage de la bannière.

Nous verrons au livre suivant ce qui en arriva.

MATHIAS II. 1608-1619.

Progrès de la réformation en Transilvanie.

La réformation n'avait pas fait moins de progrès en Transilvanie qu'en Hongrie, ou plutôt elle y avait jeté des racines plus profondes. Des négocians de Hermanstadt y portèrent, en 1521, de la foire de Leipzig, différens ouvrages de Luther qui y furent lus avec d'autant plus d'avidité qu'une grande partie du pays était habitée par une population allemande. Cependant Jean Zapolya arrêta, autant que possible, les progrès du luthéranisme; mais Jean Honter, qui avait étudié à Bâle, fut chargé, en 1533, par le magistrats de Brassovie (Brasso, Kronstadt) de diriger la réformation d'après un plan méthodique, et, depuis 1545, tout ce que dans ce pays on appelle la nation saxonne se déclara luthérienne, dans un synode tenu à Medgyes (Medwisch). Jean Sigismond tint, en 1556, une diète à Claudiople (Kolosvar, Clausenbourg) et y établit l'exercice de la religion protestante. Toutes les fondations ecclésiastiques furent sécularisées au profit de la couronne. Mais déjà les disputes entre les deux partis protestans avaient pénétré en Transilvanie. Un synode tenu à Hermanstadt, en 1557, condamna toutes les erreurs des nouveaux Nestoriens et Sacramentaires, tels que Berenger, Wiklef, Carlstadt, Zwingli, Œcolampade, Calvin et autres. Debreczin, dans le comitat de Bihar, devint le chef-lieu des Réformés, et leur nombre augmenta tellement, qu'à un synode, tenu en 1564, à Enyed, il fut établi un surintendant luthérien pour les Saxons, et un réformé pour les Hongrais et Sicules. Les Unitaires ou So-

ciniens, sur lesquels nous donnerons des détails dans l'histoire de Pologne, se répandirent aussi en Transilvanie où leur doctrine fut portée par George Blandrate, de Saluce, fameux médecin; en 1566, ils firent imprimer à Claudiople leur confession de foi, et la diète de Transilvanie de 1571 leur accorda les mêmes droits qu'aux Luthériens et aux Calvinistes, de manière qu'ils forment encore aujourd'hui la troisième religion de l'état. La Transilvanie est le seul pays où ils jouissent d'une existence légale : il est vrai qu'ils s'y sont formellement déclarés pour la doctrine de l'adoration de Jésus-Christ, et que c'est à condition de la professer qu'ils sont tolérés.

La première traduction complète de la Bible en langue hongraise fut publiée, en 1562, à Claudiople par Gaspard Haltay, pasteur réformé; elle est faite sur des versions latines et sur celle de Luther. Gaspard Karoly, autre pasteur réformé, fit la première traduction sur les textes originaux ; elle parut à Visoly près Gœnz, en 1589. Elle fut perfectionnée ensuite par un troisième Réformé, Albert Molnár. Depuis cette époque la Transilvanie pouvait être comptée parmi les pays non catholiques.

SECTION IV.

Du royaume de Bohême, de 1471 — 1618.

Rois de Bohême, depuis 1309-1471.

L'histoire de la Bohême, depuis l'époque où la maison de Luxembourg remplaça l'ancienne race des rois slaves, descendus de Borziwoi, est tellement confondue avec celle des rois et empereurs d'Allemagne, que nous n'avons pu les séparer, et, depuis 1471, ce pays a été toujours gouverné par les mêmes rois qui ont porté la couronne d'Hongrie; de manière que son histoire est confondue avec celle des Madgyars. Néanmoins nous croyons devoir indiquer ici sommairement les principaux événemens particuliers à la Bohême.

Les rois suivans ont régné depuis 1309: 1° *Jean de Luxembourg*, 1309—1346; 2° *Charles IV*, 1346—1378; 3° *Wenceslas IV*, 1378—1411; 4° *Sigismond*, 1411—1437.

Élisabeth, fille de Sigismond, apporta la couronne à son époux, *Albert d'Autriche*, qui mourut dès 1439. Leur fils, *Ladislas le Posthume*, régna jusqu'en 1457, et ne laissa pas de postérité.

Les Bohémiens se donnèrent alors un roi dans la personne de *George Podiébrad*, qui régna jusqu'en 1471.

Wladislas II. 1471-1516.

Nous avons dit dans quelles circonstances *Wladislas II*, fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne,

WLADISLAS II, 1471-1516.

fut élu roi de Bohême, en 1471 [1], et comment il s'arrangea, le 6 décembre 1478, à Olmütz, avec Mathias Corvin, roi d'Hongrie, son compétiteur, en lui abandonnant, pour en jouir sa vie durant, la Moravie avec la Silésie, excepté les duchés de Schweidnitz et de Jauer [2]. Si Mathias laissait des héritiers, il devait leur être payé, pour la restitution de ces provinces, une somme de 400,000 ducats.

Paix de religion de Kuttenberg, 1485.

Trois partis religieux divisaient à cette époque la Bohême : les Catholiques, auxquels appartenaient la plus grande partie de la haute noblesse, quelques villes royales, et les couvens qui au reste se trouvaient dans un état misérable; les Utraquistes qui se regardaient comme catholiques, parce qu'adoptant tous les dogmes et se conformant à toutes les cérémonies de l'Église, ils n'en différaient qu'en chantant à la messe l'Épitre et l'Évangile en langue vulgaire et en communiant sous les deux espèces, parce que, disaient-ils, la grâce qu'on reçoit avec une espèce n'est pas la même que celle qu'on reçoit avec l'autre; un petit nombre de la haute noblesse, presque tous les chevaliers ou la noblesse inférieure et une trentaine de villes royales, appartenaient à ce parti. Enfin, le troisième se composait des Frères que le vulgaire nommait les Picards, et qu'il confondait avec les Anabaptistes et toute espèce de fanatiques.

Ces trois partis se combattaient avec une fureur qui

[1] Il était fils d'Élisabeth, fille d'Albert II, et petite-fille de l'empereur Charles IV, dont la mémoire était chérie en Bohême.

[2] Voy. vol. XX, p. 394.

dégénérait souvent en voies de fait. Dans une émeute qui en résulta, en 1484, la sûreté personnelle de Wladislas II fut compromise. La nuit suivante, ce prince quitta le Vicherad ou le vieux château qui était situé sur la rive orientale de la Muldau, passa le fleuve dans une barque, et s'établit au château (hrad) qui avait été bâti sur une hauteur de la rive occidentale, et qui, dès ce moment, resta la résidence des rois. Il fut construit un grand nombre de maisons dans le voisinage, et ainsi se forma une quatrième partie de la ville, nommée Hradchin; car la grande ville de Prague se composait de deux communes, dites Vieille et Nouvelle Ville, et, sur la rive occidentale, il en existait une troisième qu'on nommait la Petite Ville.

Cependant la douceur de Wladislas réussit à apaiser les troubles, et, le 13 mars 1485, il fut conclu à la diète de Kuttenberg, une paix de religion pour trente-et-un ans, sur les bases des Compactata de Bâle. On se promit, pour la durée de ce temps, une tolérance réciproque, et, ce qui était plus difficile de tenir, une charité mutuelle.

Lorsqu'au mois de février 1486, les électeurs de l'Empire s'assemblèrent pour nommer l'archiduc Maximilien roi des Romains, on n'appela pas Wladislas pour prendre part à cet acte et pour y faire usage de son droit. Il se plaignit avec raison de cette violation de la bulle d'or, qu'il était résolu de venger les armes à la main, avec l'aide du roi d'Hongrie, son allié. Son courroux fut apaisé par des réversales que les autres électeurs signèrent en sa faveur : elles por-

WLADISLAS II. 1471–1516.

taient que ces princes se soumettaient à payer au roi de Bohême l'amende de 500 marcs d'or, fixée pour ce cas par la bulle d'or, si jamais à l'avenir ils élisaient un empereur ou roi d'Allemagne sans le concours du roi de Bohême. Wladislas, de son côté, renonça au droit qu'il avait de demander le paiement de cette amende pour le cas présent, et adhéra à l'élection de Maximilien.

En 1490, Wladislas fut élu roi d'Hongrie, où il porta le nom de Ladislas II. Nous avons vu les événemens de son règne dans ce dernier pays. La Bohême offre peu de faits remarquables sous le gouvernement de ce prince bon, mais indolent, qui, depuis qu'il portait la couronne angélique, ne séjourna que rarement en Bohême : il se plaignit plus d'une fois que les revenus de ce pays ne suffisaient pas pour l'entretien d'une cour, sans pouvoir engager les États à user de libéralité envers lui.

Outre la religion, il existait un autre motif de dissention en Bohême. D'après la constitution du royaume, les villes seules jouissaient du droit de brasser de la bière, et la noblesse était obligée d'acheter des bourgeois celle qu'elle revendait aux paysans dans ses cabarets. La noblesse trouvait cette servitude pénible; elle refusa fréquemment de s'y soumettre en s'arrogeant le droit de brasser elle-même; il en arriva que bientôt la haine entre les Catholiques et les Utraquistes ne fut pas plus forte que celle que se portaient les brasseurs nobles de la campagne et les brasseurs bourgeois des villes qui formaient une corporation riche

Wladislas II, 1471-1516.

et puissante. Ceux-ci prétendant que le roi favorisait leurs rivaux, conclurent des confédérations auxquelles la noblesse en opposa d'autres. Les tentatives de Wladislas de rétablir la paix pendant un séjour qu'en 1509 il fit en Bohême, n'eurent pas de succès. Ce voyage avait encore un autre motif. La mort lui avait ravi, en 1506, son épouse chérie, Anne de Foix, vingt-cinq jours après qu'elle eut donné la vie à un prince, l'infortuné Louis. Wladislas trouva une consolation à sa douleur en transférant l'éclat de ses couronnes sur ce précieux enfant. Il l'avait fait couronner roi d'Hongrie avant qu'il eut une année, et le voyage de Bohême qu'il entreprit en 1509, avec l'enfant-roi et avec sa fille Anne âgée de six ans, avait pour but de faire poser sur la tête de Louis la couronne de ce pays. La cérémonie eut lieu le 11 mars, à la cathédrale de Prague. Frédéric, margrave de Brandebourg, tenait sur ses bras le jeune roi. On a consigné dans les annales comme un fait singulier que la princesse Anne voyant couronner son petit frère se mit à pleurer de jalousie, et que le père, pour la consoler, posa la couronne sur la tête de sa fille, présage de sa destinée future. Bientôt après Wladislas ramena ses enfans en Hongrie. Après son départ, les États de Bohême confirmèrent, en 1512, pour toujours, la paix de religion de 1485.

Dans une entrevue que Wladislas II et son frère Sigismond Ier roi de Pologne, eurent, en 1515, à Vienne avec l'empereur Maximilien, le jeune roi Louis fut fiancé avec Marie, troisième fille de Phi-

lippe d'Autriche et d'Isabelle de Castille. Anne, fille de Wladislas, le fut à l'archiduc Ferdinand, fils cadet de Philippe. Wladislas mourut bientôt après son retour à Bude, le 15 mars 1516.

Louis, 1516–1526.

Louis succéda tranquillement en Hongrie et en Bohême. Comme il n'était pas majeur, les États du dernier royaume assemblés à Prague conclurent, le 6 octobre 1516, une pacification entre la noblesse et les villes : les nobles obtinrent le droit de brasser et vendre de la bière; les citoyens des villes royales, celui d'acquérir des terres nobles. On appelle cette transaction la *convention de S. Wenceslas*, parce qu'elle fut, soit esquissée, soit signée le jour de fête de ce saint [1].

Convention de S. Wenceslas.

Introduction du luthéranisme.

Cette affaire étant arrangée, le règne de Louis aurait pu être tranquille, si le nombre des partis religieux n'avait été augmenté par l'introduction du luthéranisme; ce nouveau système dut plaire aux anciens Hussites dont la doctrine avait été reconnue orthodoxe par Luther. Louis s'opposa de toutes ses forces à l'établissement d'un nouveau parti religieux, et il fut décrété, en 1524, par la diète, que les Catholiques et les Utraquistes seuls avaient droit à réclamer la tolérance religieuse en Bohême.

A l'époque de Wladislas II et de Louis les habitans de la Bohême n'étaient nullement étrangers aux sciences et aux belles-lettres. Bohuslas de Lobkowitz de Hassenstein passe pour le plus beau génie que ce pays ait jamais produit; ses poésies et ses lettres sont écrites,

[1] La fête de S. Wenceslas est le 26 septembre.

Louis. 1516-1526.

dit-on, dans un latin classique. Vers 1500, Jérôme Balbi, jurisconsulte et littérateur célèbre, natif de Venise, qui, après avoir été nommé professeur à Paris, s'en fit chasser par ses tracasseries et son humeur atrabilaire, enseigna le droit à Prague. Ami de Lobkowitz, il fut nommé secrétaire d'Uladislas II qui l'employa à différentes ambassades. En 1522, il obtint l'évêché de Gurck.

Élection de Ferdinand d'Autriche, 1526.

La mort malheureuse du roi Louis à la bataille de Mohacz, le 29 août 1526, a été rapportée ailleurs. Comme il ne laissa pas de descendance, le trône de Bohême paraissait appartenir à Anne sa sœur et à son époux, l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur Charles-Quint. Cependant les États du royaume exercèrent le droit d'élection [1], et il se présenta plusieurs candidats pour disputer le trône à Ferdinand. Les plus formidables étaient Guillaume IV et Louis, ducs de Bavière, qui gouvernaient en commun leur duché. Peut-être l'un d'eux aurait-il été couronné si le parti autrichien n'avait obtenu que l'assemblée des États où ils paraissaient avoir la majorité chargeât du choix entre ces trois candidats, un comité composé de huit membres de chacun des trois ordres. Le comité où prédominaient les partisans de l'Autriche, se déclara pour l'archiduc Ferdinand, qui fut élu roi de Bohême le 23 décembre 1526. Le 24 février 1527, il

[1] On dit communément que les États reconnurent le droit héréditaire d'Anne; le contraire est prouvé par un rapport des ambassadeurs de Bavière, cité par STUMPF, dans *Bayerns polit. Gesch.* Bd. 1, Abth. 1, p. 37.

FERDINAND I, 1527-1564.

fut couronné. Depuis ce moment la Bohême n'a cessé de faire partie des possessions autrichiennes.

Ferdinand Ier, ne fut que rarement en Bohême; mais ses sujets de ce pays prirent part à toutes ses guerres. Parmi les généraux bohémiens qui se distinguèrent, nous nommerons Wenceslas Pietipesky de Schœnhof, André de Brandeis, Léonard de Fels, Jablonsky de Zampach, Charles de Zierotin, Wogtin de Bubna et Sébastien de Weitmühle.

Réunion d'Oppeln et Ratibor.

En 1532 la race Piaste des ducs d'Oppeln et de Ratibor s'éteignit avec Janus II. Ces duchés, comme fiefs échus, auraient été réunis à la couronne de Bohême, si quelques années auparavant Ferdinand ne les avait engagés à George le Vieux, margrave de Brandebourg en Franconie. Sous la minorité de George-Frédéric, fils du margrave, Ferdinand Ier les confisqua; en 1558 on donna au margrave à titre d'engagement substitué la principauté de Sagan, mais la cour de Vienne ayant ensuite remboursé la somme due, rentra en possession de ce pays.

Destruction des archives de Prague.

Nous remarquons que dans un incendie qui éclata à Prague le 2 juin 1541, la *Landtafel* ou les archives des États furent consumées; perte irréparable pour l'histoire de Bohême naturellement très-défectueuse par suite de cet accident.

Révolte de 1547.

La part que Ferdinand prit à la guerre de Smalcade devint l'occasion d'une rébellion qui aurait peut-être eu les conséquences les plus graves pour la Bohême, si la bataille de Mühldorf n'avait promptement terminé cette guerre.

Par ordre de Ferdinand un corps qu'à sa demande les États de Bohême avaient levé, et qui était commandé par Sébastien de Weitmühle, entra, en 1546, dans le Vogtland, pour aider à l'exécution du ban que Charles-Quint avait prononcé contre Jean-Frédéric, électeur de Saxe. Cette mesure causa un grand mécontentement en Bohême où le protestantisme avait trouvé de nombreux fauteurs parmi les Utraquistes et les Frères; on la traita d'illégale, d'une part, parce que les troupes n'avaient été accordées que pour la défense du pays; et, de l'autre, parce qu'il existait une confédération héréditaire entre les États et l'électorat, qui avait été conclue, en 1459, à Égra. La fermentation fut portée au comble par un mandat de Ferdinand du 12 janvier 1547, qui ordonna, d'une manière arbitraire, la levée d'une seconde armée bohémienne pour marcher contre l'électeur proscrit. La ville ou plutôt une partie de la ville de Prague, la Vieille Ville et la Nouvelle, protestèrent contre ce mandat comme contraire à la constitution, et conclurent entre elles et avec plus de dix-sept cents seigneurs, tous Utraquistes, et beaucoup de villes, une confédération pour le maintien de leurs libertés. Les confédérés levèrent une armée, dont le commandement fut déféré à Gaspard Pflug de Rabstein; en même temps ils convoquèrent une diète générale pour le 20 mai, à Prague.

Pendant que le roi Ferdinand, par l'organe de commissaires, négociait avec les États de Bohême assemblés à Prague, Charles-Quint, auquel s'étaient

réunis les ducs Maurice et Auguste de Saxe, entra par Éger dans l'électorat, et termina la guerre par la défaite de Jean-Frédéric. Cette nouvelle consterna les Bohémiens; ils ordonnèrent à leur général de licencier l'armée, et envoyèrent des députés à Wittemberg pour fléchir la colère de l'empereur et du roi. Les deux monarques répondirent qu'ils leur feraient connaître leurs résolutions, et le roi Ferdinand, avec une armée considérable, entra par Pirna dans le royaume et occupa, le 1er juillet, le château de Prague. Les habitans firent d'abord mine de vouloir résister, mais, voyant les canons dirigés contre la ville, ils y renoncèrent. Après quelques hostilités, Ferdinand ordonna aux chefs des deux communes et à environ six cents rebelles de se présenter, le 8, au château, devant le roi et un nombreux tribunal pour recevoir leur jugement. Sixte d'Ottersdorf, chancelier de la vieille ville de Prague, porta la parole pour eux. Le roi leur fit ensuite connaître sa volonté. Les confédérations furent cassées; les deux communes furent condamnées à rendre les diplômes de tous les privilèges qui leur avaient été successivement accordés, ainsi que ceux des corps de métiers; ils furent obligés de remettre leurs canons et munitions, et de céder au roi et à ses héritiers tous leurs biens et capitaux, ainsi que les péages dont ils étaient en possession. Quelques-uns des accusés furent alors relâchés pour faire exécuter les ordres du roi; les plus coupables furent enfermés dans une prison étroite et malsaine où plusieurs d'entre eux périrent par suite des cha-

leurs et de la corruption de l'air. Des punitions semblables frappèrent toutes les autres villes qui avaient eu part à la rébellion.

FERDINAND I, 1527-1564.

Ferdinand convoqua les États pour le 21 août. Le 22, quatre des prisonniers, parmi lesquels se trouvait Wenceslas Pietipisky de Schœnhof, furent décapités; huit autres furent fustigés et exilés; huit simplement exilés; vingt-quatre furent condamnés à de grosses amendes. Pflug s'était sauvé par la fuite; sa tête fut mise à prix. Ferdinand rendit à la Vieille et à la Nouvelle ville une petite partie de leurs privilèges, mais imposa à chacune d'elles une amende de mille ducats. C'est l'époque de la décadence de Prague, qui ne put jamais se remettre de ses pertes.

Diète de sang de 1547.

Par un décret royal du 20 janvier 1548, daté d'Augsbourg, Ferdinand établit à Prague une cour d'appel générale pour tout le royaume. Il la composa de deux seigneurs, trois chevaliers ou simples nobles, quatre docteurs en droit et quatre citoyens de Prague. Ladislas Popel de Lobkowitz en fut le premier président.

Établissement de la cour d'appel de Prague.

Le 16 février 1549, Maximilien, fils aîné de Ferdinand, fut élu successeur au trône : il fut couronné, le 20 septembre 1562. Une diète de 1554 expulsa tous les Zingani; ils se rendirent en France où on les nomma Bohémiens [1].

Expulsion des Zingani.

[1] De France les Zingani passèrent aussi en Espagne, où on les nomma Gitanos (Voy. vol. X, p. 287). C'est le seul pays en Europe où on les trouve encore en masse. M. le baron de ZACH, le Nestor des astronomes, que Paris possède depuis quelques années, nous a

FERDINAND I, 1527-1564.

Fondation du Collège des Jésuites à Prague.

Comme l'université de Prague était au pouvoir des Utraquistes, Ferdinand résolut d'en fonder une seconde. Il appela, en 1556, les Jésuites et leur assigna le couvent de S. Clément à Prague, abandonné par les Dominicains. Quatre pères qui avaient reçu le grade de docteurs ou maîtres ès-arts à Rome, furent les pre-

communiqué une relation relative aux Gitanos, qui a pour auteur M. BAILLY, pharmacien en chef à l'hospice militaire de S. Louis à Besançon, chevalier de l'ordre de Charles III, qui, sous Joseph Buonaparte, avait suivi l'armée française en Espagne. Voici ce qu'il rapporte :

« La plaine de Grenade est entourée de montagnes arides et très-élevées, coupées à pic sur plusieurs points, et renfermant d'horribles abîmes en beaucoup d'endroits. On y pénètre par plusieurs routes ; mais celle de Madrid est la plus favorable pour jouir du superbe paysage qu'on vient chercher avec tant de fatigues.... Depuis la ville d'Alcala la Reale, cinq heures de marche suffisent pour descendre dans la plaine de Grenade....

« Dans le prolongement de la montagne qui fait face au palais d'Alhambra dans la ville de Grenade, et sur un développement de près d'une lieue, on voit une quantité de grottes entourées de nopals dont les palettes épineuses défendent l'entrée de ces terriers qui ressemblent de loin à une garenne. Ces grottes servent d'habitations aux Gitanos. On compte plusieurs milliers d'individus de cette nation dans ce faubourg de Grenade. Leurs moyens d'existence sont : la vente de figues de leurs nopals ; la fabrication de nattes et de cordages en sparterie, et pour quelques-uns la recherche de l'or dans les sables du Darro. Ce peuple extraordinaire, parmi lequel le temps, le climat ni l'exemple n'ont pu opérer aucun changement, s'est maintenu en Espagne malgré les proscriptions, et tandis que les Maures agriculteurs, les Juifs industrieux ont été refoulés en Afrique, ces Bohémiens nuisibles et malfaisans bravent les édits d'extermination, et sont encore au nombre de plus de 40,000 dans la péninsule. »

miers Jésuites qui ouvrirent une école à Prague : leurs noms étaient Henri Blissemius, Jean Tilanus, Guillaume Gelder et Sylvius Flander. Telle fut l'origine du Collège des Jésuites à Prague.

FERDINAND I, 1527-1561.

L'archevêché de Prague avait été vacant depuis 1431. Ferdinand le conféra, en 1562, à André de Bruss, ancien évêque de Vienne. Ce prélat fut à la tête de l'ambassade par laquelle Ferdinand fit solliciter auprès du concile de Trente, la permission du calice pour les Utraquistes. Nous avons vu le résultat de cette démarche.

Rétablissement de l'archevêché de Prague.

Maximilien, fils aîné de Ferdinand, était roi des Romains et roi d'Hongrie, lorsque, le 25 juillet 1564, il succéda à son père. A une diète, tenue au mois de mars 1567, les Compactata de Bâle qui n'admettaient en Bohême que les Catholiques et les Utraquistes, furent abrogés : c'était accorder aux Luthériens l'exercice de leur religion. Depuis cette époque les Utraquistes se déclarèrent successivement Luthériens.

Maximilien, 1564-1576.

Abolition des Compactata de Bâle.

Pendant le règne de Maximilien la Bohême jouit de la tranquillité la plus parfaite. Son fils, *Rodolphe* qui, le 22 septembre 1575, avait été couronné roi de Bohême, lui succéda en 1576.

Rodolphe, 1576-1608.

Nous sommes entrés en tant de détail sur le règne de ce prince savant et protecteur des lettres, mais malheureux, qu'il ne nous reste rien à y ajouter, sinon que son règne est regardé comme celui où la langue bohémienne a atteint son plus haut degré de perfection.

Sous le règne de *Mathias*, son frère, éclatèrent les troubles qui amenèrent la guerre de trente ans.

Mathias, 1608-1619.

CHAPITRE XVIII.

L'empire des Turcs ottomans, depuis 1453 *jusqu'en* 1618.

Nous divisons l'histoire de l'empire ottoman de cette époque en trois sections :

La *première* va depuis la prise de Constantinople jusqu'au règne de Soliman en 1520 : elle renferme l'accroissement de l'empire ;

La *seconde*, ou le règne de Soliman, 1520-1566, est l'époque de sa grandeur ;

Dans la *troisième*, commence sa décadence.

Dans une *quatrième* section, nous nous occuperons de la Moldavie, province tributaire de l'empire.

Nous plaçons à la tête de ce chapitre, pour lui tenir lieu d'introduction, une note qui nous a été communiquée par le célèbre astronome, M. le baron de Zach, et qui renferme quelques détails sur les Musulmans, qui pourront intéresser nos lecteurs, et nous ajouterons au chapitre, par forme de supplément, la liste des khans de la Crimée qui ont régné à cette époque.

OBSERVATIONS

DE M. LE BARON DE ZACH,

Sur différens points relatifs à l'histoire des peuples musulmans.

Quoique ce qui est dit vol. II, p. 58 du Cours d'histoire, etc., savoir que l'ère chronologique suivant laquelle les Mahométans comptent la suite des années, commence au 16 juillet de l'an 622 de J.-C., époque de la fuite (*hedjera*) de Mahomet de la Mecque, soit exact, nous croyons cependant devoir, en faveur des lecteurs qui s'occupent particulièrement de chronologie, ajouter quelques observations [1].

La première porte sur la date même de l'*hégire*. Les astronomes arabes, comme Alfragan, Albategne, et plusieurs historiens de la même nation, mettent cette époque au 15 juillet, ce qui fait, pour tous les premiers jours des années, une différence d'un jour. Ces auteurs ont supposé que la fuite du prophète a eu lieu le 15 juillet, parce que ce jour-là la lune était nou-

[1] Une partie des observations qui vont suivre ont été consignées par l'auteur du Cours d'histoire dans les Élémens de chronologie historiques qu'il a publiés en 1812, à Paris, en 2 vol. in-18. Cet ouvrage sert, pour tout ce qui tient à la chronologie, d'introduction au Cours d'histoire. Les observations de M. de Zach renferment cependant beaucoup de choses curieuses dont il n'est pas question dans les Élémens, etc. (*Note de l'auteur du Cours.*)

velle. Ils se sont trompés; aussi tous les Musulmans d'aujourd'hui fixent-ils avec raison l'ère de l'hégire au vendredi 16 juillet de l'an 622 de J.-C., vieux style, qui répond à l'année 5,335 de la période julienne. Il faut néanmoins ne pas perdre de vue cette diversité, quand on lit les anciens auteurs arabes, surtout les astronomes.

Il faut ensuite remarquer que l'ère de l'hégire n'a commencé à être suivie que dix-huit ans après la fuite de Mahomet. C'est le khalife Omar qui, sur l'avis d'un astronome persan, nommé Harmazan, l'introduisit dans l'empire arabe, sans rien changer toutefois à l'ancienne forme de l'année, qui était et est encore de trois cent cinquante-quatre jours, et devrait, pour être entièrement lunaire, renfermer trois cent cinquante-quatre jours, huit heures quarante-huit minutes [1].

Néanmoins il y a entre le calendrier des Mahométans et celui des anciens Arabes, une différence qu'il ne faut pas perdre de vue. Les Arabes dataient de l'époque de leur dernière guerre, qu'ils nommaient *Guerre de l'éléphant*, ou *Guerre impie* [2]. Ils intercalaient alors comme les Juifs, sept mois dans le cours de dix-neuf ans, ce qui réduit leurs années lunaires à des années solaires, d'où il arrivait que leurs mois restaient toujours fixés à la même saison de l'année. Mais depuis que l'ère de l'hégire a été adoptée, les Arabes

[1] Sept mois de l'année musulmane sont de trente, les autres de vingt-neuf jours. (*Note de l'auteur du Cours.*)

[2] Voy. vol. II, p. 54.

et autres Mahométans ont changé la forme de l'année. Comme les huit heures quarante-huit minutes de l'année lunaire, qui excèdent les trois cent cinquante-quatre jours de l'année mahométane, font en trente ans deux cent soixante-quatre heures ou onze jours, les Musulmans ajoutent un jour aux deuxième, cinquième, septième, dixième, treizième, quinzième, dix-huitième, vingt-unième, vingt-quatrième, vingt-sixième et vingt-neuvième années [1], en sorte que ces années sont de trois cent cinquante-cinq jours. Les noms des mois sont différens de ceux qu'ils portaient chez les anciens Arabes, antérieurement à Kelab, fils de Morrah, un des ancêtres de Mahomet, qui est l'auteur des noms actuels; le prophète les a sanctionnés; il voulut que ses sectateurs se distinguassent, en les employant, de tous les autres peuples.

Les Moslemin tiennent religieusement depuis ce temps à la forme de l'année dont nous venons de parler; le koran leur défend de réduire, à l'exemple des Juifs, leurs années lunaires en solaires [2]. Le motif de

[1] Savoir au douzième mois, nommé mois du pélerinage. (*Note de l'auteur du Cours.*)

[2] Il s'ensuit qu'un Musulman parvient trois ans plus tôt à l'âge de cent ans, qu'un Chrétien; car, comme 33 1/2 années lunaires ne font que 32 1/2 années solaires, 100 années lunaires ne font que 97 années solaires. Un centenaire, à Constantinople, ne serait qu'un vieillard de quatre-vingt-dix-sept ans à Paris. Ainsi, lorsque nous lisons dans un auteur turc, arabe, persan, que tel khalife, sultan, chah, est mort à l'âge de soixante-quinze ans, sept mois et sept jours, son âge n'était réellement que de soixante-treize ans, quatre mois et huit jours. L'année étant un intervalle de temps dont la durée ne

cette défense fut qu'on voulait que le temps du pélerinage de la Mecque et le jeûne de ramadan circulassent par toutes les saisons de l'année, tandis qu'en employant l'intercalation juive, ces époques seraient restées attachées à la même saison. Il en résulte que le jeûne du *ramadan* tombe quelquefois en hiver, tandis que ce mot (en turc ramazan) indique le mois des grandes chaleurs.

Les jeûnes de ce mois sont rigoureux jusqu'au ridicule. Les vrais croyans regardent le jeûne comme rompu, s'ils prennent quelque médecine, un *remède*, un bain; s'ils respirent quelques parfums, s'ils avalent leur salive. Les plus scrupuleux s'imposent le silence, afin qu'en ouvrant la bouche, ils ne respirent trop librement l'air. Ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'il est permis à un Musulman de prendre quelque rafraîchissement, de manger et de boire, de jouir de la société des femmes, jusqu'à l'aube du jour: les plus pieux recommencent l'abstinence dès minuit.

On comprend combien ce jeûne a été pénible lorsqu'il tombait toujours dans l'été. Les laboureurs dans les champs, sous un ciel brûlant, les artisans

tombe pas immédiatement sous le sens de l'homme, il a fallu faire des lois conventionnelles pour la déterminer. La lune s'est offerte la première à cet effet, par le renouvellement fréquent de ses phases, qui frappent la vue si sensiblement. Le soleil est venu ensuite plus tard, par le renouvellement des saisons. On aurait pu choisir toute autre planète, et avoir des années mercurielles, vénériennes, martiales, joviennes, saturnalles, uraniennes, etc. Les astronomes ont bien l'année sidérale.

qui étaient obligés de travailler toute la journée, sans qu'il leur fût permis de se désaltérer, devaient en souffrir extrêmement, tant à cause de la chaleur qu'à cause de la longueur des jours. Ces inconvéniens sont beaucoup atténués, si ce jeûne roule sur tous les mois de l'année solaire ; ils ne reviennent qu'en trente-trois ans au même mois. Mais, comme dans toutes les religions, les pauvres malheureux sont toujours plus strictement attachés aux pratiques matérielles, ils en souffrent plus que les riches qui savent les éluder, en employant la journée à dormir, et passant la nuit à faire bonne chère; en sorte que ce jeûne, si fatigant pour les *malheureux*, n'est proprement pour le *bien-heureux* qu'un changement du jour à la nuit. L'on voit encore que le commencement de l'année mahométane est mobile selon notre calendrier grégorien ; elle commence toujours dix, onze ou douze jours plus tard que celle qui la précède ; elle revient ensuite, après l'espace de trente-trois ans, au même point de l'année solaire, mais non pas exactement au même jour : la différence peut aller à quatre, cinq et six jours.

On a plusieurs tables pour convertir les années de l'hégire en années de l'ère chrétienne, et réciproquement ; mais il sera nécessaire d'avertir que celles qu'ont publié *Joseph Scaliger*, le P. *Petau* et le P. *Riccioli*, donnent dans certains cas des résultats faux d'un jour, quelquefois en plus, quelquefois en moins. Un astronome italien, le chevalier *Ciccolini*, a remédié à ce défaut, et a donné, en 1826, des mé-

thodes et des tables générales qui donnent des résultats toujours très-exacts.

L'auteur du Cours dit [1] que Mahomet naquit dans l'année 571 de notre ère. Mais il y a, comme sur l'époque de la naissance de Jésus-Christ, bien des incertitudes et plusieurs variantes. Les uns prétendent qu'il vint au monde le lundi 12 du mois *Rabie I*, qui répond au 22 du mois de l'année syriaque nommé *Nisan*, et à notre mois d'avril 578, le soleil étant au 10e degré du signe de bélier, comme quelques historiens mahométans l'ont soigneusement marqué. Quelques-uns mettent le jour de cette naissance en 570, d'autres en 574. Tous les almanachs mahométans placent le jour de la naissance du prophète, nommé *Mevloud*, au 12 du mois *Rabie I*, ou *Rabi-el-aouval*.

Les historiens arabes ne sont pas plus d'accord sur l'époque de la mort du prophète. Les uns la fixent au 12 Rabie I de la onzième année de l'hégire; Abu'l Faraj assure que ce fut le 28 du mois de Safar de la même année; Denys de Telmar met sa mort à l'an 627; Elmacin, avec la plupart des historiens arabes, place cette mort, comme nous l'avons dit, au 12 Rabie I de l'an 11 de l'hégire, qui répond au 17 juin de l'an 632; c'est la version qu'adopte l'auteur du Cours.

Le 20 du mois *Redgeb* ou *Raajab*, tous les Moslemin solennisent une grande fête canonique, avec de grandes réjouissances; c'est la fameuse ascension du prophète au ciel sur l'âne *Al Borâk*. Les docteurs

[1] Voy. vol. II, p. 59.

mahométans ne sont pas d'accord sur le temps où se fit ce miraculeux voyage nocturne. Les uns le mettent à la nuit du 17 *Ramadan*, d'autres au 1er *Rabie*, d'autres au 20 *Rèdgeb;* c'est cette dernière opinion qui a prévalu. La relation de ce voyage est un tissu d'absurdités les plus monstrueuses et les plus impertinentes, qui n'ont même, à la manière des Arabes, rien d'amusant ou de merveilleux : par exemple, le *triologue* entre l'ange Gabriel, le prophète Mahomet et l'âne Al Borâk, qui ne voulait pas souffrir que le prophète le montât, pour le transporter en l'air. Cette bête qui parle, qui rue, qui montre ses dents à Gabriel, le rembarre, le relance avec peu de respect, conclut enfin son marché avec lui ; l'âne promet de laisser monter le prophète, à condition que, par son intercession, il le fera entrer dans le paradis ; ce que l'ange a la bonté de lui promettre. Sans cela, Mahomet n'aurait jamais fait son voyage aérien ; etc....

L'auteur du Cours dit que beaucoup de passages dans le *Koran* sont pris de la Bible. Cela n'est pas étonnant, s'il est vrai, ce qu'on assure, que le prophète avait pour secrétaire et pour collaborateur un moine nestorien, appelé Sergius, avec lequel Mahomet avait eu des liaisons dans sa jeunesse, et qu'on suppose être le même que le moine nommé *Boheira*. L'ange Gabriel joue toujours un grand rôle dans le Koran, et il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'on a voulu imiter le commencement de l'Évangile de S. Luc.

On a plusieurs traductions du *Koran* dans diverses langues modernes, mais la plus remarquable est celle

qui avait été faite, en 1487, par un Mahométan maure, qui s'était converti à la religion chrétienne, et avait pris le nom de *Jean André ;* on l'appelle aussi *San Felipe*, et *Soetabis*. Il était natif de Xativa, ville d'Espagne dans le royaume de Valence, où il était *alfaqui*, c'est-à-dire gouverneur ou maire. Il a d'abord traduit de l'arabe en langue aragonaise le Koran, et les sept livres de la Sunna. Ayant achevé cet ouvrage, il en fit un autre qu'il intitula : *La confusion de la secte de Mahomet en douze chapitres*, dans lequel il a recueilli, comme il les qualifie lui-même, toutes les fables, fictions, sottises, moqueries, tromperies, bestialités, folies, vilainies, inconvéniens, impossibilités, bourdes et contradictions, qui se trouvent dans les livres de cette secte, et principalement dans le Koran. Ce livre a été d'abord publié en espagnol ; il a été traduit ensuite en italien, et de là *Gui le Fèvre de la Boderie* en a fait une traduction française qu'il publia, en 1574, à Paris, in-8°. Elle est devenue assez rare. Hoornbeck, dans sa disputation : *De Muhamedismo in summa contraversiarum*. Hottinger, dans son *Historia orientalis*, Samuel Schultens, dans son *Ecclesia Mahummedana breviter delineata*, en ont fait un grand usage. Nous ne parlerons pas d'une quantité de traductions du Koran plus modernes, entre autres celle de *Savary*, dont une nouvelle édition a paru il y a peu d'années [1].

[1] Une édition du koran, en latin, plus ancienne et plus remarquable que celle dont parle M. de Zach, a été publiée, en 1543, par Théodore Bibliander ou Buchmann, professeur de théologie à

M. SCHOELL fait voir [1] l'état florissant des lettres chez les Arabes dans le sixième et le septième siècle, et les grands services qu'ils ont rendus aux peuples occidentaux en faisant connaître à ceux-ci leur culture intellectuelle. En effet l'Orient, comme tout le monde sait, a été le berceau de toutes nos sciences, lettres et arts. Cependant beaucoup de gens ont sur ce point d'étranges préjugés. Ils croient que l'islamisme est ennemi des sciences et des belles-lettres. C'est tout le contraire ; le Koran même exalte la science, et en recommande l'étude aux Musulmans. Un de leurs anciens docteurs a dit, que celui qui s'exerce dans les bonnes œuvres sans la science, est semblable à l'âne d'un moulin qui marche toujours sans avancer. Le monde, dit un autre docteur mahométan, ne subsiste que par quatre choses : par la *science* des savans ; par la *justice* des princes ; par les *prières* des gens de bien, et par la *valeur* des braves. Un des plus grands personnages de l'islamisme étant au lit de mort, disait à ses enfans : « Apprenez toutes les sciences, si vous pouvez, à l'exception de trois : l'astrologie judiciaire pour pénétrer dans l'avenir ; l'alchymie qui a pour but la pierre philosophale, et la controverse, ou les disputes sur la foi. La première ne sert qu'à inquiéter et augmenter les chagrins de la vie ; la seconde qu'à consu-

Zurich, avec une vie de Mahomet et une préface qui, dans le temps, fit beaucoup de bruit et fut cause que l'ouvrage fut mis à l'*index ;* mais, nous le répétons (Voy. vol. XIX, p. 393), les détails bibliographiques sont exclus de notre Cours. (*Note de l'auteur du Cours.*)

[1] Voy. vol. II, p. 76 et suiv.



mer son bien; la troisième qu'à vous ébranler dans la foi et vous faire perdre la religion. »

Les Arabes, par la qualité de leur esprit, et par le loisir que la prospérité de leurs armes leur donna, s'appliquèrent tellement à l'étude des mathématiques et de la philosophie, qu'ils devinrent les premiers savans du monde. Ils ont traduit en leur langue les meilleurs livres grecs et hébreux. L'on sait que l'on a traduit de l'arabe la Géométrie d'Euclide, long-temps avant qu'on en trouvât le manuscrit grec. Plusieurs khalifes ont été des savans et ont aimé et protégé les gens de lettres. Ils ont fondé des collèges, établi des académies qui sont célèbres dans l'histoire orientale. Le khalife Mostanser Billa fit bâtir le fameux collège qui est appelé de son nom *Al Madrasah Al Mnstanseriah,* qu'Abulfarage nous représente comme supérieur à tous ceux qui étaient connus de son temps, tant pour la beauté de l'édifice et le nombre des étudians, que pour le mérite des savans qu'il a produits et les amples revenus dont il jouissait. Les professeurs avaient de bons appointemens fixes ; chaque écolier recevait tous les jours une certaine quantité de provisions. Il y avait des bains, une pharmacie, des médecins, pour que rien ne manquât aux professeurs et à leurs élèves. Outre ce collège, il y en avait un autre fort célèbre, fondé par *Moez-addin Aboul'feda Malec Shah*, troisième sultan de la race des Seldoucides d'Iran, et un troisième, dont *Nezâm Al Molk*, premier ministre de ce sultan, fut le fondateur. Parmi le grand nombre de savans qui sont sortis de ces col-

lèges, on compte le fameux *Kawamadin Yousef*, fils de Hasan Al Hoseini Al Roumi, qui a écrit en persan un traité de la puissance et des prérogatives des souverains. *Abou'l Abbas*, fils de Hamdân Al Kâteb, dont on a en arabe un recueil d'histoires choisies et de pièces mêlées. *Ahmed*, fils de Shamsi Al Hadi, qui a écrit en langue turque les Vies de plusieurs poètes orientaux. *Moasfek-Addin* qui a donné en arabe un commentaire sur le traité d'Aristote *de auditione naturali*. *Mahomet*, fils de Soliman Fodhouli, auteur d'un poème persan sur l'amitié; *Ebn Najiar Moheb-Addin*, fils de Mahmoud de Bagdad, qui a écrit une histoire. *Abu'l Barakat*, fameux médecin de Bagdad, que le khan de Khowaresm fit venir à sa cour; *Abou' Kerim Sa'id*, fils de Al Tanuth, autre médecin célèbre de Bagdad, auquel le kalife Nasr donna le titre de *Amino'ddawla*, etc.

Il y avait des bibliothèques publiques dans toutes les villes de l'Arabie, à Bagdad, Bassora, Balkh, Coufa, Ispahan, Samarcand, qui rivalisaient pour le nombre de leurs collèges, académies, professeurs, et hommes savans et lettrés. M. Schoell apprécie fort bien la fable de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ordre du khalife Omar, et porte un jugement très-juste sur ce célèbre khalife Abasside Haroun al Rachid, grand ami des lettres et des arts. Les successeurs des khalifes, surtout les princes asiatiques, se sont piqués de faire fleurir les sciences et les lettres dans leurs états. L'histoire parle d'un sultan si studieux, qu'il faisait porter à l'armée et dans ses voyages, une biblio-

thèque qui faisait seule la charge de quatre cents chameaux.

Khedden-Khan, sultan qui régnait dans le cinquième siècle de l'hégire dans le Turkestan, était un prince puissant, savant, et des plus magnifiques de son temps. Il avait formé une académie qui s'assemblait en sa présence, lui étant assis sur une estrade élevée, au pied de laquelle étaient quatre grands bassins remplis de pièces d'or et d'argent, qu'il distribuait aux académiciens suivant le prix de leurs ouvrages. Ce prince avait toujours à sa cour une centaine de savans qui l'accompagnaient partout, et auxquels il donnait des grosses pensions.

Un autre prince, *Atsiz*, sultan de Kowaresm ou Karisme, qui vivait vers le milieu du quinzième siècle, se distinguait par sa grande libéralité envers les gens de lettres. Il assemblait souvent au milieu de sa cour une académie pour conférer sur les sciences et sur les belles-lettres.

N'oublions pas comment la civilisation, les sciences, les arts, la belle littérature ont pénétré en Espagne. L'an 712 de Jésus-Christ, après la défaite de Roderic à Xeres de la Frontera, les Arabes conquérans mirent pour la première fois en contact la culture de l'Orient avec la barbarie de l'Occident. D'où les premiers poètes occidentaux ont-ils pris leurs romances, leurs fabliaux, leurs apologues?

On dira peut-être que ces traits ne regardent que les Arabes des temps fort éloignés, et que depuis les conquêtes des Turcs, surtout depuis la prise de Cons-

tantinople, les Ottomans qu'on suppose toujours ennemis des sciences et des lettres, ont aboli toute espèce d'étude dans ces pays. Mais on se trompe encore dans cette supposition. Il est vrai que le Turc est ignorant, fanatique, barbare; au commencement, il n'a fait que le métier des armes, de conquérant, d'envahisseur, d'usurpateur, et il a fait comme tous les conquérans, tous les tyrans; mais il n'est pas moins vrai que cette nation n'a jamais méprisé la culture des lettres : elle a eu pour maîtres dans les sciences ces mêmes Arabes dont elle a détruit l'empire, et qu'elle a surpassé en plusieurs choses. Les Turcs ont traduit en leur langue les plus beaux ouvrages des Arabes et des Persans.

Mahomet II, les deux Bajazeth, Sélim Ier, le grand Soliman étaient des princes savans, et très-curieux d'instruction. Nous avons de ce dernier de fort belles lettres écrites à François Ier, roi de France. Quelques-unes sont dans la bibliothèque du roi à Paris. Il y en avait dans celles du chancelier Seguier, du duc de Coislin, dans les cabinets de M. de la Roque, et quelques autres; nous ignorons ce qu'elles sont devenues depuis la révolution.

Il y a aussi une lettre très-remaquable de Bajazet II, écrite au pape Alexandre VI (*Roderic Borgia*) pour le prier d'élever à la dignité de cardinal Nicolas Cibò, Génois, archevêque d'Arles. La traduction latine de cette lettre singulière se trouve à la fin du premier volume de la *Gallia christiana*.

Les Turcs estiment non-seulement leurs docteurs,

mais ils font aussi grand cas des savans chrétiens qui sont bien versés dans leur langue et dans leur littérature; ils les tiennent en grand honneur. Lorsque *Jacques Golius*, célèbre professeur d'arabe à l'université de Leyde, un des plus savans orientalistes de son temps, fit, en 1622, le voyage à Maroc avec un ambassadeur des États-généraux; il présenta à l'empereur Muleï Zidam, une requête écrite en arabe, dans laquelle il exposait avec une grande élégance l'objet de l'ambassade. Le sultan en fut si émerveillé, qu'il montra cet écrit à ses plus habiles talips (écrivains), comme modèle d'une belle diction. L'empereur voulut ensuite s'entretenir avec Golius. En 1625, Golius fit un voyage au Levant, où il resta quatre ans. Il se fit beaucoup d'amis à Constantinople; les Turcs le laissèrent fouiller dans leurs plus belles bibliothèques, et le voulaient retenir chez eux, en lui offrant de grands avantages.

Vers le commencement du siècle passé, Hagi Kalfah, natif de Constantinople, fils d'un secrétaire du divan, et qui fut lui-même premier commis du premier secrétaire d'état, composa une grande bibliographie orientale, c'est-à-dire un recueil alphabétique de tous les auteurs orientaux et de leurs ouvrages depuis l'origine du mahométanisme jusqu'à son temps. On voit dans ce recueil, que les Turcs ont écrit sur toute sorte de matières. Cette bibliographie était dans la bibliothèque Colbert, de là elle a passé dans celle du roi. Petit de la Croix en a fait une traduction en français, mais nous ignorons si elle a été publiée.

On conserve dans la grande bibliothèque ducale à Gotha, un bon nombre de manuscrits arabes, persans, turcs, que le célèbre voyageur *Seetzen* a recueillis dans ses voyages dans l'Orient; c'est une mine précieuse qui reste encore à exploiter.

Tous ceux qui ont fait des voyages au Levant avec les connaissances nécessaires pour se mettre en relation avec les docteurs turcs, pour fixer leur attention et pour faire coulamment la conversation avec eux, savent fort bien que ces savans turcs ne sont pas aussi ignorans qu'on le suppose communément en Europe. Dans la capitale, ainsi que dans les principales villes de l'empire turc, il y a des professeurs publics et des maîtres particuliers. On ne fait jamais bâtir de mosquées, sans y joindre un *medressé* (collége) magnifiquement fondé et bien entretenu.

Malgré tout cela, les Turcs sont ignorans, fanatiques, intolérans, superstitieux, barbares, remplis des préjugés les plus ridicules. L'administration et la justice sont mauvaises en Turquie; on n'y connaît pas nos sciences sublimes, nos arts raffinés, nos industries perfectionnées. Ils ont leurs *Ouwëis*, qui se font arracher toutes les dents en l'honneur du prophète; leurs *Roufaï*, leurs *Ghilan*, leurs *Nourbakchi*, leurs *Roumi*, leurs *Mewlewi*, leurs *Derviches*, leurs *Fakirs*, etc.... Et nous?—Nous avons nos *Rancé*, nos *diacre Paris*, nos *Guyon*, nos *Krüdner*, nos *Hohenlohe*, nos *Southcot*, nos *trappistes*, nos *inquisitions*, nos *congrégations*, etc.... nos, etc.... nos, etc....

SECTION I.

Depuis la prise de Constantinople, en 1453, *jusqu'au règne de Soliman Ier*, 1520.

Mahomet II, 1453–1481.

Prise de Constantinople.

Le 31 mai 1453, *Mahomet II* fit son entrée à Constantinople, la ville aux sept collines, la mère de l'univers [1]. Dès ce moment un nouvel état prend place parmi les monarchies européennes; c'est l'empire turc ou la *Porte Ottomane*. Quelle que fût la terreur que l'établissement d'un peuple asiatique, conquérant par goût et par principe de religion, sur les bords du Bosphore, en Grèce et sur le Danube, causât dans la chrétienté, elle ne put engager les princes à se réunir pour expulser de l'Europe une nation qui les menaçait d'une ruine commune. Pendant cent cinquante ans les Hongrais, les Polonais et les Vénitiens combattirent ces étrangers pour sauver leur existence politique, sans trouver d'autres alliés que l'ignorance et le despotisme de leurs ennemis mêmes, qui, les retenant constamment dans la barbarie, les empêchèrent de profiter des avantages que leur donnaient la valeur guerrière et la concentration du pouvoir dans les mains d'un chef absolu. Ce ne fut que dans les périodes suivantes que la puissance de la maison d'Autriche parvint à assigner des bornes au torrent qui menaçait d'inonder l'Europe.

Mahomet II déclara aux Grecs de Constantinople,

[1] Oummade-Dunia; c'est ainsi que les Turcs désignent Byzance.

qu'il voulait observer la capitulation qui avait été conclue avant le dernier assaut; mais que comme on l'avait mis dans la nécessité de prendre de force une partie de la ville, celle-ci ne pouvait réclamer les bienfaits de cet accord. En conséquence, il ordonna que toutes les églises chrétiennes, au nombre de huit, qui se trouvaient dans les quartiers conquis l'épée à la main, fussent changées en mosquées. Ainsi les Grecs perdirent entre autres l'église de Ste Sophie, dernier monument de l'architecture grecque classique, et formant le passage à l'architecture dite byzantine qui fut celle de l'Europe entière jusqu'à l'époque des Croisades, où, mêlée avec l'arabe, elle devint ce qu'on appelle ridiculement l'architecture gothique. L'église de Ste Sophie est nommée aujourd'hui Aia Sofia, la Divine Sagesse. Mahomet en prit solennellement possession, et y fit la prière; après quoi il alla occuper le palais impérial, et en entrant prononça un distique persan dont le sens est : « L'araignée file sa toile dans le palais des empereurs, et le hibou veille sur les tours de Persépolis; » mots qui sont devenus prophétiques par la construction d'un nouveau palais (le vieux sérail), que Mahomet entreprit, et qui fit négliger l'ancienne demeure des Paléologues.

MAHOMET II, 1453-1481.

Une des premières occupations de Mahomet, fut de donner une organisation au culte grec, en faisant élire un nouveau patriarche. Le choix tomba sur George Scholarius, nommé aussi Gennadius, prélat distingué par son érudition, un des défenseurs de la philosophie d'Aristote contre le platonisme. Mahomet

Nouvelle organisation du culte grec.

MAHOMET II, 1453-1481.

le fit revêtir par le grand visir du caftan d'honneur, et lui remit lui-même le bâton, emblême de la dignité patriarcale, l'invita à un banquet, eut avec lui une longue conversation, dans laquelle il lui marqua beaucoup de bienveillance; il le fit installer avec pompe à l'église des saints Apôtres, qui à la place de S[te] Sophie devint le chef-lieu de la religion grecque. Des diplômes signés par le grand-seigneur ordonnèrent que le patriarche jouirait à jamais de l'immunité de toute charge et imposition; Mahomet garantit aux Grecs qu'on ne leur enlèverait plus d'églises pour les changer en mosquées; les autorisa à célébrer selon les usages de leur religion les mariages et enterremens, et particulièrement la fête de Pâques. Plus tard le patriarcat fut transféré dans une autre église [1].

L'organisation que le conquérant donna à l'Église grecque, s'est conservée, presque sans altération, jusqu'aux derniers temps. Le *synode* qui forme le conseil du patriarche, se compose des archevêques d'Héraclée, de Cyzique, de Chalcedoine et de Derkos, tenus à résider dans la capitale de l'empire, et d'autres archevêques choisis par le patriarche, au nombre de dix au moins, qui ne sont pas tenus à résidence. Le patriarche ne peut prendre aucune décision, ni nommer à un siège vacant, sans le consentement du synode. Les évêques élus sont confirmés par un diplôme ou *bérat* du sultan.

Moyennant un *présent* annuel de 25,000 piastres de Turquie, que la *caisse commune* du patriarcat

[1] Nommée Pammakaristou.

fait au fisc impérial, le haut clergé de l'empire, en tant que les évêques résident dans leurs diocèses, est exempt du paiement de la capitation (*haradz*), auquel chaque *raia* ou sujet non musulman est tenu. La caisse commune est une espèce de banque où les Grecs, et les Turcs même placent leurs fonds avec sécurité.

Le patriarche conserva, sous la domination ottomane, son tribunal composé de juges pris dans le clergé séculier. Cette cour prononce dans toutes les affaires criminelles[1], ecclésiastiques et mixtes[2] des Grecs et des Arméniens. Elle a le droit de condamner les coupables à la prison et aux galères, sans que ses jugemens aient besoin de la confirmation du souverain, et sans que celui-ci puisse accorder la grâce du condamné, excepté lorsqu'il ne s'agit que d'un simple délit, et que le coupable embrasse l'islamisme.

Mahomet II laissa également subsister l'organisation du clergé séculier, tel qu'il était divisé en deux classes ou *pendas*, dont la première se compose 1°. du *grand logothète* ou archi-chancelier du trône patriarcal; 2°. du *scévophylax* ou gardien des meubles et vases sacrés; 3°. du *chartophylax* ou archiviste; 4°. du *grand ecclésiarque* et 5°. du *grand orateur*. Dans le second penda se trouvent le *grand économe*, le *protonotaire*, le *référendaire*, le *primicier*, l'*archi-*

[1] Les causes civiles sont de la compétence des juges ordinaires.

[2] C'est-à-dire, des causes qui appartiennent en partie au droit civil, et en partie au droit ecclésiastique comme mariages, divorces, testamens.

chantre, le premier *secrétaire*, et beaucoup d'autres officiers subalternes. Les descendans des prêtres de ces deux classes forment ce qu'on appelle les familles *fanariotes*, qui sont ainsi nommées parce qu'elles résident au quartier du fanal, où est le palais du patriarche. Ces familles sont les restes de ce qu'il y avait de plus considéré et de plus instruit dans les empires de Constantinople et de Trébisonde. C'est la pépinière d'où sont sortis les savans grecs des derniers siècles. C'est dans leur sein que s'est conservée, dans une certaine pureté, la plus belle des langues que les mortels aient peut-être parlée.

Mahomet n'avait pas oublié son ressentiment contre Khalil Pacha (quatrième Djendéréli [1] revêtu de la charge de grand visir) qui avait engagé Mourad II à conserver le pouvoir dont son fils avait déjà été investi [2]. Ce grand officier fut accusé, non à tort, de corruption, et décapité le 10 juillet 1453 : ce fut le premier exemple d'un grand visir condamné à mort.

Pour remplacer la population grecque de Constantinople qui avait péri au siége, Mahomet fit venir d'abord d'Asie cinq mille familles musulmanes ; et chaque fois que par la suite il conquit une ville populeuse et industrieuse située à l'extrémité des frontières de son empire, il transporta à Constantinople les artisans et ouvriers qu'elle renfermait.

La conquête de Constantinople ajouta beaucoup à la puissance de Mahomet II, à cause de la situation avantageuse de cette capitale ; mais elle n'agrandit pas

[1] et [2] Voy. vol. X, p. 301, 322.

considérablement l'étendue de son empire, puisqu'auparavant déjà il était maître d'une partie de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie et de la Bulgarie, et que les rois de Bosnie et les princes de la Valachie lui payaient tribut. La Moldavie avait encore des princes indépendans; la Servie, patrimoine des Brankowich, était déchirée par l'anarchie; Athènes et Thèbes avaient un prince particulier; Négrepont et un grand nombre d'îles de la mer Égée appartenaient aux Vénitiens, ou, sous leur suzeraineté, à des familles vénitiennes [1]; la Morée était partagée entre deux frères du dernier empereur et les Vénitiens; et l'Albanie entre cette république et George Castriote; l'île de Rhodes était au pouvoir de l'ordre de S. Jean; l'île de Chypre avait des rois latins; celle de Crète appartenait aux Vénitiens; Céfalonie et Zante étaient le patrimoine de la maison Tocco; Lesbos celui des Gattilusi; Caffa était occupé par les Génois, et la Crimée gouvernée par un khan particulier. A l'exception des îles de Crète et de Chypre dont Mahomet abandonna la conquête à ses successeurs, il entreprit celle de tous les autres pays que nous venons de nommer; et si nous exceptons Rhodes et Céfalonie qu'il ne put prendre, et la Moldavie dont les princes se rachetèrent d'une dépendance absolue par l'engagement de payer un tribut annuel, il réussit à l'égard de tous. Il tenta même la conquête de l'Italie, en l'attaquant par ses deux extrémités, Venise et la terre d'Otrante.

MAHOMET II, 1453-1481.

Avant de rapporter les événemens du règne de

Observation

[1] Voy. vol. XX, p. 195.

MAHOMET II, 1453-1481.

sur la législation ottomane.

Mahomet II, nous tâcherons de donner une idée de la législation ottomane; ce précis rapide pourra nous éviter par la suite des explications et des répétitions.

Dans l'empire ottoman, comme dans tous les états musulmans orthodoxes [1], il existe une double législation, l'une religieuse, l'autre civile. La religieuse qui a sa source dans le Koran ou la loi du prophète et dans la *Sunna* ou les traditions [2] qui ont conservé non-seulement les paroles, mais aussi les actions de Mahomet, est nommée *Chéry*, c'est-à-dire la loi. La législation civile qui a pour base les constitutions (kanoun, réglemens) des sultans, est nommée *Kanoun-namé* ou recueil de ces réglemens [3].

Le chéry est le corps de toutes les lois religieuses et civiles, telles que les imams ou docteurs du premier siècle de l'hégyre, pleins de l'esprit de l'islam et puisant dans ses sources les plus pures, les ont recueillies. Le prophète donna à son peuple non-seulement une nouvelle religion, mais aussi une nouvelle législation civile, de manière que le Koran et la Sunna, ainsi que l'*Idjeman*, c'est-à-dire les interprétations et décisions des disciples immédiats du prophète, et le *Kias* ou l'analogie, c'est-à-dire les décisions des imams et des docteurs de l'islam, postérieurs au premier siècle de l'hégyre, embrassent à la fois la théologie et la jurisprudence, deux sciences qui, chez les Mahométans, n'en font qu'une.

[1] C'est-à-dire non Chiites.

[2] Voy. vol. II, p. 61. [3] Voy. vol. X, p. 297.

Les kanoun s'occupent des objets civils sur lesquels la législation sacrée n'a pas prononcé, parce que, par leur nature, ils dépendent des circonstances dans lesquelles chaque état se trouve placé; ainsi les législations militaire, financière, féodale, pénale et de police sont réglées par les kanoun.

Les Musulmans se partagèrent, presque dès leur origine, en deux sectes, les *Sunnites* et les *Chiites* [1]. Ces deux partis se haïssent avec un fanatisme auquel n'est pas comparable celui qui divise les sectes chrétiennes; et cependant ils ne diffèrent pas sous le rapport du dogme qui est fort simple et le même pour tous les Mahométans. Ce qui les partage a une tendance politique; on pourrait dire que c'est une dispute de famille ou de dynastie, car il s'agit de savoir si les quatre premiers khalifes étaient légitimes, ou si la succession n'a été légitime que depuis Ali, et si ce prince lui-même était khalife légitime.

Les Ottomans sont Sunnites. Il règne parmi les Sunnites beaucoup d'hérésies; mais les orthodoxes eux-mêmes se partagent en quatre sectes ou divisions dont les auteurs ont été les imams *Ébou Hanifé*, *Chafii*, *Malek* et *Hanbel*. Ces quatre docteurs différaient d'opinion sur quelques points de jurisprudence; tous étaient parfaitement d'accord sur les points du dogme. On pourrait dire : quatre écoles de jurisprudence, si dans les idées musulmanes la théologie et la jurisprudence pouvaient être séparées. Les théologiens-jurisconsultes forment le corps des *Ouléma*, d'où sont

[1] Voy. vol. II, p. 61, 72.

Mahomet II, 1453-1481.

pris les serviteurs des mosquées, les docteurs, les juges. Leur chef est le *moufti* qui, par ses *fetwa*, décide sur toutes les questions de droit et de politique, sur lesquelles le sultan le consulte. Celui-ci ne peut déclarer la guerre si les fetwa du moufti ne l'ont reconnue légitime. Ces quatre sectes sont estimées également orthodoxes, et il n'existe pas de schisme entre elles. Celle d'Ébou Hanifé jouit, dans l'empire ottoman, de plus de considération que les trois autres; et c'est aux décisions de cet imam que les juges se conforment préférablement.

Outre le chéry et les kanoun des Mahométans, les Ottomans ont encore deux catégories inférieures de lois civiles, savoir l'*Aadet*, l'observance, la coutume, et l'*Ourf* ou la volonté du maître, singulier titre d'un code de lois et digne d'un empire despotique.

Le chéry, qui est d'origine divine, est au-dessus du souverain; les lois civiles mêmes qu'il renferme sont immuables. Le sultan n'en est que l'aveugle exécuteur, et n'a pas même la faculté de faire grâce à un coupable condamné en vertu du chéry, ou de commuer la peine. Il ne peut pas prononcer lui-même un jugement; il délègue le pouvoir judiciaire aux *Kadiasker*, *Molla*, *Kadi* et *Naïb* qui forment les quatre degrés de la magistrature.

Kanoun de Mahomet II sur les classes des grands fonctionnaires.

Mahomet II fut le premier sultan des Osmanli qui, par un kanoun, rangea en classes les serviteurs de l'état et du prince, en fixa le rang et les titres, et régla le cérémonial de la cour et du divan. Il établit quatre classes, nommées *Erkani Dewlet*, les colonnes de l'em-

pire, ou les *Khodjagan* ou seigneurs, dont la réunion forme le noyau du divan ou conseil. Ce sont,

1°. Les *Wésirs*, communément appelés en français visir, au nombre de sept. Le premier d'entre eux, ou le grand visir, peut être comparé, sous le rapport de son pouvoir, aux maires du palais des rois Mérovingiens. D'après le kanoun de Mahomet, le *Kiaïassi* ou lieutenant du grand visir et ministre de l'intérieur, le *Reis Efendi* ou ministre des affaires étrangères, et le *Tchaoüschbachi* ou maréchal de la cour, n'appartenaient pas aux Erkani Dewlet. Aujourd'hui ce sont les principaux ministres d'état.

2°. Les deux *Kasiasker* ou grands juges de Roumili ou d'Europe, et d'Anatoli ou Asie.

3°. Les *Defterdars* ou grands trésoriers, dont il y en a trois, pour l'Europe, pour l'Asie et pour Alep : celui-ci réside aujourd'hui à Constantinople.

4° Les *Nichantchi* ou secrétaires d'état.

Après eux Mahomet établit quatre grandes charges de cour qui sont conférées à des eunuques, savoir

1°. Le *Babi seadet Agassi* ou grand maître.

2°. Le *Khasinedar Bachi* ou trésorier.

3°. Le *Kilardji Bachi* ou grand sommelier.

4°. Le *Seraï Agassi* ou préfet du palais.

Il faut encore remarquer le *Bostanji Bachi*, grand maître du jardin; et le *Kisslar Agassi*, chef des eunuques noirs.

Tout le règne de Mahomet fut une suite de guerres tantôt en Europe, tantôt en Asie; nous parlerons d'abord de celles d'Europe.

MAHOMET II, 1453-1481.

Soumission de la Servie.

Après avoir forcé à la soumission toutes les places de la Thrace et de la Macédoine qui n'avaient pas encore reconnu sa domination, et fait une tentative infructueuse contre Scanderbeg en Albanie, Mahomet tourna ses armes contre la Servie et principalement contre Belgrade dont la possession devait lui ouvrir la porte de la Hongrie : au mois de juin 1456, il entreprit, avec 200,000 hommes et 300 bouches à feu, le siége de cette place importante. Jean Hunyad, auquel le roi Ladislas avait confié le commandement des Hongrais, vola au secours de Belgrade avec une armée de Croisés que les prédications du cardinal S. Jean Capistrano avaient rassemblée [1], battit, le 14 juillet, avec sa flotte celle de Mahomet, débarqua ses troupes à Belgrade, et força Mahomet, le 22 juillet, à lever le siége de la ville dont une partie était déjà entre ses mains. Cette entreprise avait coûté à Mahomet 40,000 hommes. Il fallut alors remettre à un autre temps la conquête de Belgrade; mais Mahomet n'ajourna pas celle du reste de la Servie. Son grand visir Mahmoud prit Semendria d'assaut en 1458 et soumit toute la Servie, à l'exception de Belgrade et de Sabacz.

Conquête de la Grèce.

Athènes et Thèbes qui dans la division de l'empire latin, au commencement du treizième siècle, étaient échues à la famille de la Roche, d'où elles avaient successivement passé à celle de Brienne, aux Catalans ou Almogavares, et aux rois de Sicile [2], appartenaient alors à une famille de Florence. Renier Acciaiuoli, avec l'aide des Vénitiens et de Mourad Ier, s'en était

[1] Voy. vol. XX, p. 389. [2] Voy. vol. XII, Table, *Athènes*.

emparé vers 1370. En 1456, François Acciaiuoli y régnait. Ce fut cette année que Mahomet II le dépouilla d'Athènes; en 1460, il lui enleva aussi Thèbes et le fit étrangler.

Les deux frères du dernier empereur grec, le féroce Thomas et Démétrius[1], se disputaient la Morée et l'Achaïe, et les Albanais leur disputaient l'une et l'autre province. Mahomet força Thomas de lui céder Patras et tout ce qu'il possédait sur la côte septentrionale du Péloponèse; il laissa à Démétrius Epidaure et le reste de la Morée, à condition de lui payer un tribut annuel de 500 livres d'or. Cet arrangement fut conclu au mois de juillet 1458. Le sultan promit que la charge de gardien ou prevôt des défilés situés à l'isthme de Corinthe, et appelé *Derbent*, serait toujours confiée à des Grecs du Péloponèse. Ce privilège fut maintenu pendant plus de trois cent soixante-dix ans; car, jusqu'à l'insurrection de nos jours, la place de gardien était héréditairement occupée par une famille du pays[2]. En 1460, Mahomet se fit céder les possessions de Démétrius contre la ville d'Ænos en Thrace et quelques îles de l'archipel, dont ce Paléologue fut ensuite dépouillé. Thomas se sauva en Italie, et, le 6 septembre 1494, André, un de ses fils, céda

[1] Voy. vol. XI, p. 54.

[2] Nous devons la connaissance de ce fait à l'ouvrage de M. JACOVADY RIZO NEROULOS, ancien premier ministre des hospodars de Valachie et de Moldavie. L'Histoire moderne de la Grèce, par cet auteur, montre la différence entre un écrivain de parti, folliculaire, et un homme d'état qui défend la cause de son parti.

MAHOMET II, 1453-1481.

à Charles VIII ses prétentions à l'empire de Constantinople[1]. Marie, sœur d'André, épousa Iwan III Wasiliéwitsch, grand-duc de Russie.

En 1462, Nicolas et Lucius Gattilusio furent privés de la possession de l'île de Lesbos et de la ville de Phocée qu'ils y avaient réunie.

Guerre de Scanderbeg.

La guerre avec Scanderbeg, prince de Croie, n'avait pas été interrompue par la mort de Mourad, et la fortune se déclara le plus souvent pour le héros de l'Albanie. Résolu de passer en Asie, Mahomet II conclut, en 1461, la paix avec Scanderbeg, qui resta en possession de l'Albanie et de l'Épire. Ce prince se laissa entraîner, en 1464, par Pie II et les Vénitiens à rompre la paix. Il livra aux généraux de Mahomet et à celui-ci lui-même plusieurs batailles extrêmement meurtrières, où il resta vainqueur. Après avoir été, pendant trente ans, l'ennemi le plus formidable de l'empire ottoman, il mourut en 1467. Son fils, Jean Castriote, ne le remplaça pas sous le rapport des talens.

Organisation des armatoles et des palicares.

C'est de l'époque de George Castriote que date l'établissement des capitaines ou *armatoles* chrétiens qui se sont rendus si fameux de nos jours. Voici comment l'historien de la Grèce moderne[2] en raconte l'origine. « Les premiers sultans qui entreprirent la conquête de l'Acarnanie, de l'Épire et de l'Albanie, furent obligés, pour s'assurer la possession de ces provinces, de leur accorder divers privilèges. Les mon-

[1] Voy. vol. XVI, p. 88.

[2] M. JACOVADY RIZO NEROULOS, déjà cité.

tagnes inaccessibles dont ces pays étaient hérissés, l'esprit belliqueux de leurs habitans, l'étendue de leurs côtes maritimes, leur proximité des possessions vénitiennes, d'où l'on pouvait tirer toute sorte de secours, rendaient ces contrées redoutables au gouvernement ottoman. Le mont Agrapha, ce boulevart naturel de l'Épire, fut le premier pays qui obtint, par capitulation, la prérogative d'avoir un capitaine, avec un nombre suffisant de soldats, pour le maintien du bon ordre, pour la sûreté des villes et des villages situés au pied et sur les flancs de cette montagne escarpée. Ses habitans obtinrent, du temps de Mourad II, le droit d'avoir deux voix délibératives sur trois dans l'administration de leurs affaires civiles. Le cadi ou juge musulman avait la première, leur archevêque la seconde, et leur capitaine la troisième. Ce droit subsista jusqu'à l'époque d'Aly-Pacha [1]. L'exemple du mont Agrapha fut successivement suivi par toutes les provinces de la Grèce continentale, depuis l'Albanie jusqu'à la Macédoine transaxienne, le Péloponnèse et l'Eubée. Le premier capitaine du Mont Olympe qui fut reconnu et autorisé par le gouvernement turc, vers la fin du quinzième siècle, fut l'armatole Cara-Michaly, Olympien. »

« Ces chefs des milices nationales de la Grèce étaient appelés par les Turcs *armatoles* ou gendarmes, et capitaines par les Grecs. Leurs soldats s'appelaient *pallicares* ou braves, et leur aide-de-camp *protopallicare* ou le premier des braves. Chacun des capitaines

[1] C'est-à-dire jusqu'à ces derniers temps.

reconnus du gouvernement était muni d'un diplôme, en vertu duquel il exerçait le capitanat et faisait la garde de sa province. Il y avait aussi des chefs militaires qui, n'étant pas reconnus par le gouvernement, se maintenaient dans un état de révolte, sous le nom de *klephtes*, et que l'on regardait comme chefs de brigands. Tous ces capitaines, officiellement reconnus ou non, faisaient ensemble cause commune, et formaient entre eux une ligue pour se soutenir en cas de besoin.... »

« Après la conquête de l'Épire et de l'Albanie, le gouvernement ottoman y laissa, d'après son système, des troupes permanentes pour les garder. Il distribua à ces troupes des terres, à titre de fiefs militaires. Les vainqueurs occupèrent une partie des côtes, les villes principales et le plat pays. Bientôt ils se mélangèrent avec les vaincus, en contractant graduellement les mœurs et les usages, en adoptant la langue, et devinrent enfin une espèce de créoles du christianisme et du mahométisme, ou plutôt ils ne professaient l'islamisme que comme moyen de supériorité sur les Chrétiens. Cependant une population nombreuse et guerrière habitait les gorges et les sommités de ces provinces montagneuses. Le gouvernement turc ménageait ces montagnards belliqueux. D'ailleurs les premiers successeurs de Mahomet II eurent à calmer trop de troubles domestiques pour songer à les soumettre..... Pendant cet intervalle, tandis que la Thrace, la Bulgarie et la Servie étaient dévastées par les Chrétiens et par les armées turques, l'Albanie, l'Épire et l'Acar-

nanie, loin du théâtre de la guerre, jouissaient du repos et accroissaient leurs forces. De tous les Musulmans possesseurs de fiefs militaires, les premiers qui montrèrent cet esprit d'insubordination, suite naturelle du système féodal, furent les seigneurs feudataires de l'Épire et de l'Albanie. Dès l'époque de leur établissement dans ces contrées, ils y jetèrent des racines profondes, de manière que le gouvernement ottoman les ménageait toujours, et ne nommait que rarement des pachas étrangers pour les gouverner. Il existait donc entre ces seigneurs musulmans et la Porte Ottomane une méfiance réciproque et une animosité qui tournait au profit des Grecs de ces provinces, en consolidant de plus en plus l'institution des capitanats, en fournissant aux montagnards les moyens de se maintenir dans leurs retraites escarpées, et en facilitant le commerce et l'industrie des Chrétiens, habitans des villes. »

Cette organisation de la Grèce explique suffisamment, si nous ne nous trompons, les événemens qui se passent de nos jours dans la Turquie européenne.

Guerre de Valachie.

De tout ce que l'antiquité nous raconte des plus fameux tyrans, rien n'approche des récits que font les historiens byzantins des fureurs de Vlach IV, fils de Drakoul, qui, depuis 1456, régnait en Valachie, et acquit les surnoms de bourreau et de *vayvode aux pals*. On ne peut sans frémir rapporter ces faits; aucun monstre n'a jamais été aussi ingénieux à inventer des tourmens qui pussent prolonger la vie la plus douloureuse. Ce n'était pas le désir de la vengeance

Mahomet II, 1453-1481.

ou la colère qui lui faisaient commettre ces horreurs; son plaisir était de vivre au milieu des mourans, d'entendre leurs gémissemens, de respirer les exhalaisons des cadavres, de se promener et de prendre ses repas dans de longues allées de pals, sur lesquels des centaines de malheureux poussaient des hurlemens, ou luttaient avec la mort, ou, ayant succombé à leurs tourmens, remplissaient l'air d'une odeur fétide. La frénésie troubla ses sens, au point qu'il brava Mahomet II, son seigneur, et fit empaler le délégué que le sultan lui avait envoyé pour lui demander cinq cents jeunes garçons, outre le tribut ordinaire de 10,000 ducats. Vlach envahit alors la Bulgarie, et en emmena 25,000 captifs. A cet outrage, Mahomet s'enflamma de colère; le grand visir eut ordre de marcher à la tête de 200,000 hommes contre le vassal félon. Le grand-seigneur lui-même s'embarqua sur une flotte de vingt-cinq galères et cent cinquante vaisseaux, traversa la Mer Noire, entra dans le Danube, le remonta jusqu'à Widdin, descendit à terre, et dévasta la Valachie. Une nuit, le camp de Mahomet fut surpris; les soldats de Vlach pénétrèrent jusqu'aux tentes du sultan et du grand visir. La promptitude avec laquelle les Turcs prirent les armes, sauva l'armée : elle marcha contre le monstre. A quelque distance de sa résidence ordinaire, on aperçut une forêt d'où s'éleva et se répandit au loin une puanteur affreuse : on approcha; c'étaient les cadavres et les ossemens de 20,000 Bulgares enlevés par Vlach; ils étaient plantés sur des pals qui couvraient une surface

longue d'une demi-lieue, large d'un quart. On y voyait des hommes et des femmes, et à côté des mères leurs nourrissons. L'historien grec[1] raconte que des oiseaux avaient placé leurs nids dans les intestins des enfans. Ce spectacle étonna Mahomet; il admirait *le génie d'un homme qui savait si bien gouverner*; toutefois il dit qu'il ne pouvait pas estimer un tel homme; il n'ajouta pas qu'il l'avait en horreur. Il dévasta le pays, et lui donna pour prince Radoul, frère de Vlach, qui régna jusqu'en 1477. Vlach, qui s'était sauvé en Hongrie, revint alors; mais, en 1479, Mahomet nomma vayvode Vlach V, fils de Radoul, et priva les habitans du droit de choisir leurs princes, dont ils ne savaient pas user. Il décréta que dorénavant les princes seraient envoyés de Constantinople.

Destruction du royaume de Bosnie.

Le tour de la Bosnie vint en 1463. Nous avons raconté ailleurs la catastrophe qui fit perdre à Étienne Thomassééwitsch le trône et la vie; nous ajouterons ici une circonstance personnelle à Mahomet. Le grand visir Mahmoud entre les mains duquel le roi s'était remis par capitulation, lui avait promis la vie. Le sultan désapprouva cette condition; cependant la religion ne lui permettant pas de profiter de la convention et de la violer en même temps, sa conscience trouva un expédient pour sortir d'embarras. Un descendant d'un imam, espèce de fanatique qu'il avait à sa suite, rendit un fetwa qui cassa la capitulation jurée par le visir et condamna le roi de Bosnie à mourir : lui-

[1] DUCAS.

Mahomet II, 1453-1481.

même prêta son ministère pour l'exécution de la sentence.

Première guerre de Venise, en 1463.

A la même époque où Mahomet marcha contre la Bosnie, commença aussi la première guerre avec la république de Venise, qui dura jusqu'en 1479. La construction du mur de séparation dans l'isthme de Corinthe, par les Vénitiens; la bataille de Corinthe qu'ils perdirent le 20 octobre 1463; la délivrance de cette ville et la prise d'Argos par le grand visir revenu de la Bosnie; le siège de Lesbos, par Orsato Giustiniani, au mois d'avril 1464; les combats de Calamata; l'expédition projetée de Pie II, qui manqua par la mort de ce pontife; la conquête de Négrepont par Mahomet II, le 12 juillet 1470, après cinq assauts qui lui coûtèrent 50,000 hommes [1] et 30 galères; le siège de Scutari en Albanie par les Turcs, en 1474; la prise de Croie en 1477; l'invasion du Frioul vénitien; le second siège de Scutari par Mahomet en personne, en 1478, et la remise de cette place entre ses mains, en exécution de la paix conclue le 26 janvier 1479; tels sont les principaux événemens de la première guerre entre la Porte et la république de Venise [2]. Elle valut à la Porte, outre Scutari que les Vénitiens lui remirent et Ste Maure (l'ancienne *Lemos*) que les Turcs enlevèrent à Léonard Tocco, despote d'Acarnanie, l'île de Négrepont dont elle resta en possession [3].

Paix de Constantinople, en 1479.

Guerre de Transilvanie.

Au milieu de ces guerres, les Osmanli firent de fré-

[1] Les Vénitiens disent même 77,000.

[2] Pour tous ces événemens, voy. vol. XX, p. 165 et suiv.

[3] Voy. *ibid.*, p. 178.

quentes incursions en Stirie et Carinthie, et poussèrent plusieurs fois leurs dévastations jusqu'aux environs de Laybach. En 1479, une armée de 40,000 Infidèles envahit la Transilvanie. Étienne Bathory[1], vayvode de cette principauté, leur livra, le 13 octobre, près de Kenyer-Mezö, une bataille où périrent 30,000 Turcs : Bathory y perdit la vie ; Paul Kinizsi, comte de Temesch, décida la victoire, et trois ans après en remporta une autre également sanglante.

Invasion de l'Italie.

La conquête de l'Italie tenta le destructeur de l'empire romain en Orient. Excité par les Vénitiens qui étaient brouillés avec le roi de Naples, le sultan ordonna, en 1479, au pacha de Valona de faire un débarquement en Pouille et de s'emparer de Brindes, Tarente et Otrante, anciennes appartenances de l'empire de Constantinople. Otrante fut pris le 11 août : cet événement et ses suites ont été rapportés[2]. Il causa une si grande consternation que le pape fit des préparatifs pour se rendre à Avignon. L'historien Platina craignait que le moment ne fût prochain où les Musulmans se rendraient maîtres de l'Europe. « Ils vont nous chasser, dit-il, comme on chasse les lapins de leur garenne. Nous cependant, nous sommes assis tranquillement, attendant l'un l'autre comme si la chrétienté entière n'était pas menacée. Les prêtres attendent que les laïcs se chargent de cette guerre grande et importante. Les laïcs attendent que le clergé fournisse l'argent, afin qu'il ne soit pas employé à autre chose comme

[1] Voy. vol. XX, p. 396.

[2] Voy. vol. XX, p. 352.

Mahomet II, 1453-1481.

on fait de l'or et de l'argent acquis par des aumônes et le sang des martyrs; on fait fondre d'immenses vases de luxe, car les hommes ne pensent pas à l'avenir. Ils méprisent Dieu et les hommes, et s'ils font quelques honneurs au premier, c'est uniquement pour leur avantage. »

Passons aux expéditions asiatiques.

Conquête de Kastermouni ou Sinope.

Les possessions des Turcs ottomans en Asie, avant l'année 1461, se bornaient aux provinces les plus occidentales de l'Asie-mineure, appelées par les anciens Paphlagonie, Bithynie, Galatie, Phrygie, Mysie, Eolide, Ionie, Lydie, Carie, Lycie, avec une partie de la Pisidie et de la Pamphylie, ou l'ensemble de ce que les Turcs appellent Natoly. Dans la partie septentrionale-orientale de la péninsule il y avait deux états indépendans; l'un à Sinope ou dans la province de Kastermouni, gourverné par Ismaïl Beg de la famille d'Isfendiar, Turc Seldjoucide; l'autre dans le Pont et en Colchide, portant le titre pompeux d'empire de Trébisonde, appartenait, depuis 1204, à une branche de la maison de Comnène; entre ces deux états les Génois possédaient Amastris. Dans la partie méridionale, en Pisidie et Pamphylie, en Lycaonie, Cataonie, Isaurie et Cappadoce une famille turque, les Caramans (les Noirs), avait fondé un état particulier, qui encore aujourd'hui est nommé la Caramanie. Enfin la Cilicie, ainsi qu'une partie de la Syrie appartenaient aux sultans Mamelucs d'Égypte de la dynastie des Bordgides.

En 1461, Mahomet II, à qui les Génois dépouillés

de Galata avaient déclaré la guerre, attaqua à l'improviste Amastris qui se rendit à la première sommation. Deux tiers de sa population furent conduits à Constantinople. Mahomet mit ensuite fin à la principauté de Kastermouni, et, en 1462, à l'empire de Trébisonde. David Comnène, le dernier empereur, se rendit à la première sommation de Mahomet, et fut transporté avec sa famille à Constantinople. On lui assigna Serres pour résidence. Bientôt Mahomet l'accusa d'une correspondance perfide avec Ouzoum Hassan; David et sept de ses fils furent assassinés; un huitième qui s'était fait Musulman, fut seul épargné. Un neuvième qui était absent, fut sauvé et continua la famille qui ne s'est éteinte que de nos jours [1].

Fin de l'empire de Trébisonde.

[1] Qu'on nous permette de placer ici une anecdote qui, à ce qui nous semble, doit ne pas être perdue pour la postérité. En parlant, dans l'édition de l'année 1806 de son *Tableau des révolutions de l'Europe*, de la destruction de l'empire de Trébisonde, feu M. KOCH, le maître et l'ami de l'auteur du Cours d'histoire, avait dit, d'après PHRANZA, historien contemporain, qu'avec David périrent tous ses enfans. Aussitôt M. *Demetrius Comnène*, dernier rejeton de la maison Comnène, reconnu comme tel par le chevalier *Henin*, l'oracle généalogique du dix-huitième siècle, et, sur son témoignage, par des *lettres patentes de Louis XVI* données à Versailles, au mois d'avril 1782, réclama contre l'assertion de M. Koch, par une *Lettre* qu'il fit imprimer à Paris. Il en expliqua mieux le sens et le but dans une visite qu'il fit à cet écrivain. Voici le fait. Il paraît, sinon prouvé, au moins assez vraisemblable, qu'un des fils de David, nommé Nicéphon, échappa au carnage et se réfugia chez les Maïnottes. Constantin, un de ses descendans, doit avoir conduit, vers 1676, une colonie grecque en Corse, où lui ou ses descendans prirent le nom de *Calomeri* qui, d'après la décision de Henin, fit place à celui de Com-

MAHOMET II, 1453–1481.

Conquête de la Caramanie.

Le tour de la Caramanie vint ensuite. A la mort d'Ogli Ibrahim, prince de ce pays, en 1464, il y eut une guerre civile entre ses six fils. Mohamet se déclara pour Pir Ahmed, l'un d'eux, et l'établit prince; mais en 1467, il expulsa toute la famille des Caramans et donna cette principauté au sultan Moustapha, son troisième fils. Ainsi finit l'état de Caramanie qui avait subsisté cent soixante-cinq ans. Les artisans de Konia et Larenda furent transportés à Constantinople.

Destruction de la dynastie du Mouton blanc.

Mahomet attaqua, en 1473, le prince de Mésopotamie, l'allié des Vénitiens. Ouzoum Hassan (Cassim al Baïandouri) le fondateur de la dynastie turcomanne des Baïandoures ou du *Mouton blanc*[1], était originairement gouverneur de Diarbekr pour Ghiihan Chah, troisième souverain de la Perse, de la Mésopotamie et de la Géorgie, de la dynastie du Mouton noir. Il se ren-

nène. Démétrius n'avait pas d'enfant, mais on fit au château des Tuileries la découverte que les Calomeri n'allaient pas s'éteindre, car ils subsistaient sous un autre nom : effectivement, Calomeros (καλὸν μέρος) veut dire *buona parte*. On s'occupait à établir une filiation qui aurait fait revivre les prétendans au trône de Constantinople, lorsque parut l'ouvrage de M. Koch, qui détruisit cet échafaudage. On ne put arracher à cet homme de bien une rétractation; mais il promit de modifier, dans une future édition, la phrase choquante, de manière qu'elle ne fît tort ni à la vérité historique, ni à des prétentions légitimes. Ce que nous venons de dire explique un passage de l'édition du Tableau des révolutions de l'année 1810, qui, dans celle de 1823, se trouve vol I, p. 294.

[1] Ou la dynastie des *Accoïounlii*, en opposition des *Karakoïounlii*, ou de la dynastie du Mouton noir.

dit indépendant, détruisit cette dynastie, et devint un grand conquérant. Il offensa Mahomet en accordant un asyle et sa protection aux princes de Kastermouni et de Caramanie que le sultan avait détrônés. Sa puissance fut rompue[1] par une grande victoire que le sultan Moustapha, gouverneur de la Caramanie, remporta sur lui, le 18 août 1472, près du lac Koralis. Mahomet lui-même le défit, le 26 juillet 1473, près de Terdjan[2]. Après cette défaite, Ouzoum se retira à Tauris, capitale de ses états, où il mourut en 1476.

Mahomet II, 1453–1481.

En 1475, les Ottomans firent une conquête fort importante. Le 1er juin, le grand visir parut avec une flotte portant 40,000 hommes, devant la place de Caffa, le principal siège du commerce et de la domination des Génois dans la Mer Noire. Les Arméniens trahirent la ville qui se rendit le quatrième jour. Quarante mille habitans furent envoyés pour augmenter la population de Constantinople; quinze cents enfans de nobles Génois furent choisis pour entrer dans le corps des Janissaires : les traîtres Arméniens furent massacrés. Tana ou Asoff et les autres villes et châteaux des Génois se rendirent sans coup férir.

Conquête de Caffa et Azoff.

Parmi les prisonniers destinés à la mort, mais dont le supplice fut ajourné jusqu'à leur arrivée à Constan-

Mengueli-Gueraï est établi khan de la Crimée.

[1] « L'épine du dos du peuple de l'injustice est rompue, » écrivit le vainqueur de Koralis à son père.

[2] L'histoire de cette guerre a été écrite par JEAN MARIE ARGIOLETTO, de Vicence, qui, esclave d'un des fils de Mahomet, assista à la bataille de Terdjan; elle fut imprimée, en 1553, à Venise, sous le titre de *Della vita e dei fatti di rè di Persia*.

tinople, se trouvait Mengueli-Gueraï, second khan de la Crimée [1], qui, conduit à Constantinople, fut bien reçu par Mahomet II, reconnu khan, à condition d'assister le grand-seigneur dans ses guerres, et renvoyé avec des troupes en Crimée [2].

Siége de Rhodes, 1479.

L'expédition de Mahomet II dans l'île de Rhodes, une des plus célèbres qu'il ait entreprise, et la plus malheureuse, tombe dans les années 1479 et 1480. Nous l'avons rapportée [3]. Au commencement de 1481, il rassembla ses armées en Asie, et le monde était incertain si ses vues se portaient sur Rhodes ou sur l'Égypte, lorsqu'il mourut, le 3 mai, sur un pré situé entre Scutari et Gebisée, l'ancienne Libyssa, où son armée avait fait halte.

Mort de Mahomet II, 1481.

Les nouvelles de la mort de Mahomet, dit son biographe français [4], furent reçues dans la chrétienté avec les plus grands transports de joie qu'elle ait jamais fait éclater. Rhodes, où elles furent plus tôt annoncées qu'ailleurs, en fit des réjouissances solennelles; mais elles n'égalèrent pas celles de Rome. Le pape Sixte (IV) fit ouvrir toutes les églises, et cesser le travail des artisans; ordonna des fêtes qui durèrent trois jours, avec des prières publiques et des processions générales;

[1] Voy. vol. X, p. 291.

[2] D'après un autre récit, Mengueli, détrôné par Ahmed, son frère, avait trouvé un asyle chez les Génois à Caffa. Conduit à Constantinople, il allait être décapité, lorsque Mahomet lui accorda sa grâce et le renvoya en Crimée. Nous plaçons à la fin de ce chapitre la suite des khans de Crimée, jusqu'en 1623.

[3] Voy. vol. XX, p. 381. [4] Guillet.

commanda que pendant ce temps-là, toute l'artillerie du château S. Ange fît des décharges continuelles, et, ce qui est plus remarquable, fit cesser les apprêts du voyage d'Avignon, où il allait chercher un asyle contre les armes ottomanes.

Son caractère.

Le *Vainqueur* ou le *Conquérant* (Al Tatch), tel est le titre par lequel les Turcs désignent le destructeur de l'empire de Byzance, a été peint par les écrivains chrétiens comme le tyran le plus sanguinaire, tandis que les Orientaux ne tarissent pas dans son éloge. Mahomet II fut certainement un prince cruel; le meurtre de son frère Ahmed, qui signale le commencement de son règne, l'extirpation de la famille de Trébisonde, le supplice du roi de Bosnie, suffisent pour prouver cette thèse. Néanmoins il faut se garder d'ajouter foi aux anecdotes qui ont été recueillies par des écrivains sans critique, et qui font de Mahomet un monstre sanguinaire. Quelques-uns des meurtres que nous venons de citer, étaient demandés par une malheureuse politique. Quant aux actes de rébellion ou de désobéissance, Mahomet avait pour principe de justice que le coupable devait être puni de la peine qui le faisait souffrir le plus long-temps. Comme il croyait savoir que de tous les tourmens le plus horrible était d'être scié en deux, il employa souvent ce moyen. Il est difficile de concilier tant de cruauté avec la justice et la tolérance qui faisaient le fond du caractère de Mahomet; on est affligé surtout de la trouver dans l'histoire d'un prince que sa nation compte parmi ses littérateurs et ses poètes distingués; d'un

Mahomet II, 1453-1481.

prince qui se plaisait dans la conversation des savans, et se faisait suivre dans toutes ses campagnes par quelques littérateurs. A chacune des huit églises qu'après la prise de Constantinople il changea en mosquées, il attacha une haute institution littéraire qui fut richement dotée. Un peu plus tard, il bâtit une mosquée qui porte son nom, et y attacha huit écoles des dix hautes sciences, savoir la grammaire, la syntaxe, la logique, la métaphysique, la philologie, la philosophie, l'art de former le style; après ces sept sciences, quelques auteurs nomment comme les trois dernières, la rhétorique, la géométrie et l'astronomie; d'autres la jurisprudence, l'exégèse du Koran et la science de la tradition.

Kanouname de Mahomet II.

Mahomet II est le véritable fondateur de l'empire des Ottomans, en tant qu'il lui donna sa constitution politique par le Kanouname qu'il fit rédiger. Il est divisé en trois parties ou *Portes* qui traitent, 1°. de la hiérarchie des grands fonctionnaires dont nous avons parlé; 2°. des cérémonies et usages; 3°. des amendes pécuniaires et des émolumens attachés aux dignités. Sans entrer en plus de détail sur l'organisation du gouvernement, nous allons extraire de ce Kanouname une seule disposition qui doit inspirer la plus grande horreur à tout chrétien, à toute âme sensible; c'est la sanction donnée, d'après le fetwa des moufti ou interprètes de la loi, au fratricide : il est permis, il est ordonné aux fils et aux autres descendans du sultan de faire mourir leurs frères. Cette loi est une tache dont les Turcs, seuls parmi tous les barbares, se

sont souillés. Elle n'ordonne pas un autre usage horrible qui subsiste également dans l'empire ottoman, sans doute parce qu'on le regarde comme une conséquence de la loi relative au fratricide; c'est la règle constamment observée qui condamne à la mort, dès leur naissance, les enfans mâles des filles du grand-seigneur : on ne leur noue pas le cordon ombilical.

Bajazeth II, 1481-1503.

Mahomet II laissa deux fils, *Bajazeth II*, âgé de trente-quatre, et Djem, âgé de vingt-deux ans. Le premier était gouverneur d'Amasia, l'autre de Caraman; l'un et l'autre pouvaient prétendre au trône : l'un comme l'aîné, l'autre comme étant Porphyrogenete, c'est-à-dire, né pendant le règne du père; ce qui de tout temps était regardé par les Orientaux comme une circonstance importante. Des deux concurrens qui se présentèrent, après le décès de Mahomet II, celui qui cédait à l'autre était dévoué à la mort, par la loi fondamentale que le conquérant venait de sanctionner. Bajazeth prévint son frère. Le grand visir voulait cacher à l'armée la mort du maître, pour donner à Djem le temps d'arriver le premier; mais les janissaires, qui découvrirent le même jour la fraude, massacrèrent le grand visir, et proclamèrent Bajazeth padischah, et un de ses fils, Korkoud, pour le remplacer jusqu'à son arrivée : elle eut lieu le 20 mai 1481. A l'exemple de son père, Bajazeth donna aux janissaires un don de joyeux avénement [1], et depuis tous les grands seigneurs se sont conformés à cet usage, jusqu'en 1774.

[1] A chacun 200 aspres ou 33 ducats.

Bajazeth II, 1481-1503.

Guerre civile avec Djem.

La guerre entre les deux frères commença sur-le-champ, Djem s'étant mis en marche pour occuper Brusa, l'ancienne résidence, où il régna dix-huit jours, en qualité d'empereur. Comme Bajazeth était naturellement doux et pacifique, il serait possible que sans cette agression, il n'eut pas voulu exécuter la loi de son père. Djem, totalement défait dans la bataille que Bajazeth lui livra, le 20 juin 1481, à Ienichehr, se sauva à Konia, et de là, avec sa mère et ses femmes, par Tarsus, où commençait l'empire des sultans d'Égypte, à Alep; finalement il alla au Caire, où le sultan Bordgate le reçut comme aurait fait un père.

Bientôt il quitta cet asile pour joindre Kasimbeg, dernier rejeton des princes de Caramanie, qui, soutenu par Yakoub, fils d'Ouzoum Hassan, et d'accord avec plusieurs feudataires de l'Empire en Asie-mineure, avait pris les armes pour reconquérir son patrimoine. Leurs forces réunies, Djem et Kasimbeg formèrent, le 6 juin 1482, le siège de Konia. A l'approche de Bajazeth, les troupes de Djem se dispersèrent, et le malheureux prince se sauva dans la Cilicie Pétrée. Ce fut là que le trouva un messager de son frère qui le faisait conjurer de mettre fin à la guerre civile, et promettait de lui fournir les moyens de vivre d'une manière conforme à sa naissance, s'il voulait se fixer à Jérusalem, ville appartenant au sultan d'Égypte, et où par conséquent il trouverait toute sûreté. Djem rejeta cette offre et se sauva à Rhodes. Nous avons rapporté ailleurs la suite de son histoire [1]. Les historiens occiden-

[1] Voy. vol. XIX, p. 231—235.

taux et orientaux s'accordent à dire que Djem mourut empoisonné; les premiers attribuent ce crime au pape Innocent VIII, tandis que les écrivains turcs en accusent Bajazeth seul. Ils disent que le prince fut tué par son barbier, Grec renégat, nommé Moustapha, qui le blessa légèrement avec un rasoir empoisonné; le poison se mêla avec le sang et donna au prince une maladie dont il mourut le 24 février 1494. Jusqu'au dernier soupir Djem avait résisté à tous les moyens de séduction qu'on avait employés pour lui faire abjurer sa religion. Sur son lit de mort on l'entendit prier Dieu de ne pas permettre qu'il servît d'instrument aux Chrétiens contre l'islamisme. Son corps fut porté à Bursa par ordre de Bajazeth et enseveli près du tombeau de Mourad II.

BAJAZETH II. 1481-1503.

Conquête de Kilia et d'Akerman.

Les trente années du règne de Bajazeth n'ont pas été riches en événemens, et sous ce prince l'empire ottoman n'a pas pris de grands accroissemens. Un des faits les plus mémorables est l'expédition que Bajazeth fit, en 1484, contre le prince ou vayvode de Moldavie, à cause de la prise de Kilia et d'Akerman; il démembra ces deux villes de la Moldavie et les incorpora dans l'empire; elles lui assurèrent la domination de la Mer Noire. De tous ses voisins le plus formidable était le sultan d'Égypte, maître de la Syrie, dont l'empire s'étendait jusqu'en Cilicie. Bajazeth avait différens motifs de mécontentement contre ce souverain : la réception que Djem avait trouvée au Caire aurait suffi pour justifier une guerre. Les hostilités commencèrent en 1426; mais les généraux ottomans

Guerre d'Égypte, 1486-1490.

BAJAZETH II, 1481-1503.

ayant perdu deux grandes batailles en 1487 et 1488; la paix fut conclue en 1490. Cette guerre n'est remarquable que comme le prélude de grands événemens postérieurs.

Nous ne parlerons pas de l'excursion que les Ottomans firent, en 1494, en Stirie; la bataille de Villach est plus importante dans l'histoire de la maison d'Autriche que dans celle des Turcs [1].

Seconde guerre de Venise, 1499-1503.

En 1499 éclata la seconde guerre avec la république de Venise que la paix de Constantinople termina en 1503. Elle valut à la Porte Lépante, Modone, Corone, Navarin et Duras, mais lui coûta l'île de Céphalonie [2]. Nous avons dit [3] que la même année il conclut avec le roi d'Hongrie un traité, et pourquoi ce traité est remarquable.

Tremblement de terre de 1509.

Un phénomène de la nature qui eut lieu le 5 septembre 1509, produisit des effets trop forts pour être passés sous silence, même dans une histoire purement politique. Ce fut le tremblement de terre qui, ce jour et quarante-quatre jours suivans, affligea Constantinople. Il renversa cent neuf mosquées, mille soixante-dix maisons, les Sept-tours, une grande partie des murs de la ville, beaucoup d'édifices publics, et coûta la vie à 5,000 hommes. La calamité s'étendit plus loin; plusieurs villes de la Thrace en souffrirent de grands dommages; Demotica, où Bajazeth était né, fut changée en un monceau de ruines. La mer s'éleva à une hauteur prodigieuse; ses flots couvrirent une

[1] Voy. vol. XIV, p. 80.

[2] Voy. vol. XX, p. 175. [3] Voy. *ibid.*, p. 403.

partie de Constantinople et de Galata; les anciens aqueducs se brisèrent.

BAJAZETH II, 1481-1512.

Guerre domestique.

Les dernières années du règne de Bajazeth furent troublées par une guerre domestique. Les gouvernemens que ce prince avait assignés à ses fils et petits-fils en Asie, et les brigues pour la succession future mirent aux frères les armes à la main; et comment cela aurait-il pu être autrement, puisque la loi fondamentale de l'état les dévouait à la mort, à l'exception de celui qui monterait sur le trône? Bajazeth le destinait à sultan Ahmed qui n'était pas l'aîné, et il avait, à ce qu'il paraît, le projet de se démettre, entre les mains de ce favori, du gouvernement auquel ses infirmités ne lui permettaient plus de donner ses soins. Ahmed avait pour lui les janissaires qui, mécontens de l'humeur pacifique de Bajazeth, craignaient que la paix ne fût prolongée s'il avait pour successeur cet ami de la musique et des belles-lettres, Korkoud, l'aîné d'Ahmed. Un troisième fils, Sélim, prince actif et guerrier, aurait convenu à l'armée, mais on craignait la cruauté dont déjà il avait donné plus d'un exemple. Les démarches arbitraires qu'il se permettait, montraient et son ambition et sa résolution de ne se pas laisser sacrifier un jour. Il finit par désobéir formellement aux ordres de son père; ne l'ayant pas vu pendant les vingt-six ans qu'il avait passés à Trébisonde, il sollicita la permission de venir en sa présence, et de changer son gouvernement contre un autre qui fût situé en Europe. C'était une maxime politique des empereurs ottomans de ne pas donner à

leurs fils des gouvernemens européens, et Bajazeth craignait sans doute la proximité de Sélim : il refusa sa double demande. Sélim vint sans permission à Andrinople au mois de mars 1511 avec une armée; Bajazeth ne l'admit pas en sa présence, mais il promit de ne pas abdiquer en faveur d'Ahmed et donna à Sélim le gouvernement de Semendrie et Widdin. Des mouvemens séditieux que Korkoud fit en Asie, servirent à Sélim de prétexte pour rester en Roumili au lieu de partir pour Semendrie. Bajazeth marcha contre lui et le défit, le 3 août 1511, près de Tchorli. Le rebelle se sauva en Crimée.

Détrônement de Bajazeth II.

Au moment où Ahmed, qui se trouvait en Asie, allait être proclamé sultan, les janissaires de Constantinople se révoltèrent le 21 août : comme leur répugnance pour Sélim s'était changée en affection depuis sa révolte, Bajazeth fut obligé de le rappeler en Europe, et, le 6 mars 1512, les janissaires le forcèrent encore de leur donner Sélim pour chef, afin de les conduire contre Ahmed. Avant qu'il pût arriver à Constantinople, Korkoud, qui n'avait pas vu son père depuis trente ans, y vint sans suite et descendit dans la caserne des janissaires; ils le reçurent honorablement et le conduisirent chez Bajazeth, mais lui déclarèrent qu'ils ne le croyaient pas propre à monter sur le trône, et le tinrent dans une espèce de prison. Le 19 avril 1512, Sélim arriva à Constantinople. Bajazeth lui offrit 300,000 ducats et un revenu de 200,000; Sélim exigea qu'il abdiquât sur-le-champ. De toutes les conditions que ce malheureux prince tâcha d'ob-

tenir, Sélim n'en accorda qu'une seule; il promit de se réconcilier avec Ahmed.

Bajazeth II, 1481-1512.

Mort et caractère de Bajazeth.

Le 25 avril 1512, Bajazeth, surnommé Ssofi, c'est-à-dire le Mystique, à cause de son amour pour la retraite, les sciences et la vie contemplative, abdiqua en faveur de Sélim, qui alors seulement put approcher de sa personne. Le sultan ayant demandé de pouvoir aller mourir à Demotica où il avait vu le jour, Sélim l'accompagna lui-même à pied jusqu'à la porte de Constantinople; le 26 mai 1512, trois jours après son départ, Bajazeth arriva près de Haffsa, et y mourut, soit par suite de sa faiblesse, soit par le poison.

André Gritti qui, en 1503, fut ambassadeur de la république de Venise à Constantinople, et, en 1523, doge, fait le portrait suivant de Bajazeth : « Ni son visage charnu et gros, ni rien dans son extérieur n'annonce la cruauté ni n'inspire la terreur; il est au contraire mélancolique, superstitieux [1] et obstiné, non sans avarice. On dit qu'il trouve du plaisir à s'occuper d'arts mécaniques, comme de graver sur pierre et de tourner des ouvrages d'argent. Très-savant en théologie et en astrologie, il est toujours occupé d'études; il tire l'arc mieux que le plus habile; depuis long-temps il a renoncé au vin et vit sobrement, sans pour cela s'adonner à la continence sous d'autres rapports. »

Sélim I, 1512-1520.

Après avoir payé la bonne volonté des janissaires par un présent de 3,000 aspres (50 ducats) par tête,

[1] Ce qui, dans la bouche du Chrétien, veut sans doute dire religieux.

Sélim I, 1512-1520.

Sélim Ier, pour affermir son trône, résolut de faire mourir quiconque pourrait, par droit de naissance, le lui disputer. Des huit fils de Bajazeth, il n'en vivait plus que deux, outre Sélim, savoir Korkoud qui n'avait pas d'enfans, et Ahmed avec quatre fils. Outre ces neveux, Sélim en avait encore cinq, fils de Chehin, Alem et Mahmoud, ses frères. Le même jour, 28 novembre 1512, tous les cinq, dont l'aîné avait vingt-un ans et le plus jeune sept, furent étranglés. Sélim, dans une chambre voisine, fut témoin de leur exécution. Aussitôt que Korkoud, qui était gouverneur d'Amasie, connut ce forfait, il leva l'étendard de la révolte; mais son dessein réussit mal, il tomba entre les mains de Sélim et fut étranglé; avec lui le sultan fit mettre à mort les traîtres qui lui avaient livré ce frère. Ahmed qui avait fait cause commune avec Korkoud, fut battu, le 24 avril 1513, à Iénichehr, pris et mis à mort : ses fils se sauvèrent en Perse.

Massacre des Chiites.

La guerre de Perse, la conquête de l'Égypte et la soumission du chérif de la Mecque sont les trois grands événemens du règne de Sélim. Avant d'entreprendre son expédition contre le chach Ismaïl, il commit une action par laquelle il inscrivit son nom à côté des plus féroces tyrans dont l'histoire fasse mention. Après avoir fait faire un dénombrement exact de tous les Chiites, ou Musulmans de la secte d'Ali, dans l'empire, depuis l'âge de sept ans jusqu'à soixante-dix, il en ordonna le massacre. Quarante mille individus, portés sur ces listes, furent massacrés par son ordre, cinquante-huit ans avant la journée de la S. Barthé-

Sélim I. 1512-1520.

lemy, savoir en 1514. La persécution devait aussi s'étendre sur les Chrétiens. Sélim ordonna au grand visir d'enlever aux Grecs toutes leurs églises, d'interdire le culte chrétien et de faire mourir tous les Chrétiens qui n'embrasseraient pas l'islam. Cet officier, d'accord avec le moufti Djemali, homme de bien, conseilla au patriarche de demander au sultan qu'il fût nommé un tribunal où il pût faire valoir son droit; le moufti déclara au sultan qu'il ne pouvait en conscience refuser une telle demande. Le patriarche et tout son clergé parurent devant le divan à Andrinople et invoquèrent l'engagement de Mahomet II de ne pas changer les églises en mosquées. Le diplôme n'existait plus, mais on put en prouver l'existence par témoins. Sélim révoqua alors son ordre ; à la vérité il enleva aux Chrétiens leurs églises, mais il s'engagea de leur en faire bâtir d'autres de bois.

Dynastie des Ssafi de Perse.

La Perse fut à cette époque le théâtre d'une révolution politique très-mémorable. Du temps de Tamerlan vivait à Ardébil dans la province d'Aderbeidjan un descendant d'Ali, gendre de Mahomet : il jouissait d'une grande réputation de sainteté, telle qu'à sa demande Tamerlan accorda la vie et la liberté à un grand nombre de prisonniers dont il avait prononcé la mort. Comme ces prisonniers appartenaient aux premières familles du pays, Cheikh Ssafi ou Séfi (tel était le nom de ce saint) devint l'objet d'une vénération générale et jouit d'une autorité, qui avec les richesses dont l'avait comblé la reconnaissance de ses contemporains, passa à sa descendance ; si pourtant le

SÉLIM I. 1512-1520.

mot de Ssafi n'a pas été donné à cette dynastie à cause de son penchant pour le mysticisme plutôt que d'après la souche dont elle descend. Djuneïd, arrière-petit-fils du saint, obtint la main d'une sœur d'Ouzoum Hassan, le fondateur de la dynastie du Mouton blanc, et avec elle le commandement d'une armée de ce conquérant. Son petit-fils Ismaïl forma des prétentions sur un district qu'Ouzoum Hassan avait donné, disait-il, pour dot à sa mère, se fit chef de bandes et exerça des brigandages. Il se déclara l'ennemi des Turcmans du Mouton blanc qui lui retenaient son patrimoine, s'unit étroitement avec les Kourdes, race très-guerrière, et entreprit, depuis 1501, la conquête de la Perse. Il devint le fondateur d'une dynastie connue sous le nom de Sofi, ou plutôt Ssafi : car c'est de ce dernier nom que se servait la dynastie qui a régné en Perse jusqu'en 1722 ou 1736.

Conquête de la Mésopotamie et de l'Assyrie.

Ce fut contre le chach Ismaïl, qui avait offensé Sélim en soutenant son frère Ahmed et accordant un asyle à ses fils, que le sultan marcha en 1514. Le 23 août, il remporta sur les Chiites une grande victoire dans la vallée de Tchaldira. Le 5 septembre Sélim fit son entrée dans Tauris (Tebris). Il s'empara de d'Amid ou Diarbek et de l'Aljezira (Mésopotamie) ainsi que du Kourdistan (Assyrie).

Fin de la dynastie des Mamelucs Djiorides.

Sélim causa une révolution en Égypte et en Syrie. La dynastie des Mamelucs Djiorides régnait dans ces pays, mais au milieu de tant de factions, qu'à la fin il ne se trouva plus personne qui voulût d'une dignité qui conduisait à une mort certaine. L'historien Maraï

Sélim I. 1512–1520.

raconte[1] que, lorsqu'en 1501, il fut question d'élire un nouveau sultan, ceux qui pouvaient s'attendre à être nommés, jouèrent toutes sortes d'intrigues pour détourner ce malheur de dessus leurs têtes, et qu'à la fin Cansou Ghawri ne se prêta au vœu des électeurs qu'après avoir reçu le serment que s'il arrivait par la suite qu'il fût déposé, on ne le ferait pas mourir. Ce fut contre ce prince que deux traîtres, les gouverneurs d'Alep et de Damas, excitèrent Sélim à porter ses armes. Le 24 août 1516, il gagna près d'Alep une bataille sanglante sur Cansou. Ce prince octogénaire, mais courageux et énergique, périt lui-même dans cette affaire, épuisé par les efforts qu'il avait faits[2]. Dans sa tente on trouva 200 quintaux d'argent et 100 quintaux d'or. La soumission de la Syrie avec un trésor d'un million de ducats qu'on trouva à Alep, fut le fruit de la victoire de Sélim. Les Mamelucs donnèrent à Cansou un successeur dans la personne de Touman-Beg. Celui-ci livra, le 22 janvier 1517, une seconde bataille à Sélim près du Caire et fut encore défait. Sélim s'empara de force du Caire où il fit massacrer de sang-froid 50,000 Mamelucs. Après une troisième bataille, qui ne fut pas plus heureuse pour Touman-Beg que les deux premières, il se cacha dans une caverne, mais fut trahi et livré à Sélim qui, incapable d'un sentiment généreux, le fit pendre à la porte du Caire, le 13 avril 1517.

Conquête de l'Egypte.

[1] Cet auteur a été publié (en allemand) par REISKE, dans BÜSCHINGS *Magazin*, vol. 5.

[2] D'après KANTEMIR.

SÉLIM I, 1512-1520.

Ce fut ainsi que la Syrie et l'Égypte furent réunies à l'empire ottoman. La république de Venise qui jusqu'alors avait payé aux sultans mamelucs un tribut annuel de 8,000 ducats pour la protection de son commerce à travers l'Égypte, s'engagea, par la capitulation renouvelée le 17 septembre 1517, de le payer dorénavant à la Porte. La situation de l'Égypte paraissait exiger une administration différemment organisée de celle de toutes les autres provinces de l'empire ottoman. On lui donna bien un pacha, mais on adjoignit à ce gouverneur un divan ou conseil, composé des chefs des sept corps militaires établis pour la défense du pays. Les ordres suprêmes du sultan étaient transmis au divan par le pacha, qui en était le président. Il recevait les tributs destinés pour les coffres du grand-seigneur, qui furent fixés à 800,000 ducats par an, déduction faite de tous frais d'administration, mais portés quelquefois à un tiers en sus. Le pacha veillait à la sûreté publique et maintenait les gouverneurs des provinces dans l'obéissance. Il devait consulter le divan sur toutes les affaires politiques et civiles; ce corps pouvait refuser d'exécuter ses ordres, en motivant sa désobéissance; il avait même pouvoir de destituer le pacha en cas de violation de son devoir ou d'abus de son autorité. Vingt-quatre beys ou gouverneurs militaires dans autant de districts, choisis parmi les officiers des Mamelucs, étaient chargés d'exécuter les décrets du divan, de maintenir la police et de réprimer les incursions des Arabes.

Cette organisation introduisit en Égypte un despo-

tisme militaire, par lequel l'ordre et la tranquillité pouvaient être maintenus, tant que la Porte pouvait compter sur la fidélité des troupes qu'elle envoyait en Égypte. Pendant une quarantaine d'années, ce pays fut gouverné avec sagesse et modération ; mais sous les sultans successeurs de Soliman I[er], le gouvernement des pachas dégénéra en une hideuse tyrannie.

Soumission du chérif de la Mecque.

A l'époque où Sélim I[er] était en Égypte, le chérif de la Mecque se soumit à la souveraineté de la Porte Ottomane. La dignité de chérif de la sainte ville et de la province de Hedjas qui en dépendait, dérivait de Hassan, fils d'Ali. On peut supposer que les droits de souveraineté que la Porte exerce à la Mecque sont encore les mêmes qu'elle obtint par la soumission du chérif dont le nom est inconnu ; ce sont les suivans : une fois par an une armée turque peut traverser le pays ; le pacha, chef de la grande caravane de pélerins qui se rend annuellement à la Mecque, peut suspendre le chérif de ses fonctions, et le remplacer par un autre de la même famille, mais seulement pour le peu de jours que les caravanes passent à la Mecque ; un pacha turc demeure à Djidda, mais sans jouir d'aucune autorité ; une partie des garnisons de la Mecque, de Medine et Jambo, se compose de soldats turcs ; il est permis aux Turcs de tenir de petites garnisons dans des forts, qui ont été construits près des sources d'eau. Sélim s'arrêta en Égypte jusqu'au commencement du mois de septembre 1517 ; il s'en retourna par la Syrie et revint au mois de juillet 1518 en Europe.

SÉLIM I, 1512-1520.

Il nous reste à parler de la soumission de la Moldavie, qui est de 1516; mais comme cette matière nous force à une digression qui interromprait l'histoire de la Porte, nous la placerons à la fin de ce chapitre.

Mort de Sélim I, 1520.

Sélim, allant de Constantinople à Andrinople, au mois de septembre 1520, ressentit des douleurs sur le dos. Arrivé à l'endroit où son père, en lui livrant bataille, lui avait donné sa malédiction, il fut obligé de s'arrêter. Il s'était formé sur son dos plusieurs charbons, dont il expira, le 21 septembre 1520.

Son caractère.

C'est dans les rapports des ambassadeurs de Venise, insérés dans la chronique de Marino Sanuto, qu'on trouve le portrait de Sélim. Il avait le visage rouge, des yeux grands et terribles, des sourcils noirs et épais, une énorme moustache sans barbe, car le premier des sultans, il se rasait. Il avait beaucoup d'esprit et de jugement, beaucoup de connaissances et un génie poétique. Il était colère et vindicatif, destitué de tout sentiment d'humanité, cruel et sanguinaire. Dans les huit années de son règne, il fit mourir sept grands visirs.

SECTION II.

Règne de Soliman Ier, 1520—1566.

Soliman Ier [1], fils de Sélim Ier, succéda à son père, en 1520. Les quarante-six années de son règne sont l'époque où l'empire ottoman s'est soutenu à l'apogée de sa splendeur, sous un chef doué d'un grand caractère, capable de concevoir et d'exécuter des idées hardies et de vastes plans, réunissant à une justice sévère jusqu'à l'excès, la magnanimité et la générosité, qui n'en sont que rarement les compagnes.

Obligés de resserrer les actions de ce monarque dans un cadre étroit, nous le considérerons d'abord comme guerrier et conquérant; nous parlerons ensuite de quelques faits qui se rapportent à l'administration intérieure de ses états, à ses affaires domestiques, à ses fils, à ses ministres.

Soliman a fait lui-même treize campagnes ou expéditions à la tête de ses troupes. Ce sont les suivantes, dans l'ordre chronologique :

1. Première expédition en Hongrie, en 1521.
2. Expédition de Rhodes, en 1522.
3. Deuxième expéditions en Hongrie, en 1526.
4. Troisième expéditions en Hongrie, en 1529.
5. Quatrième expéditions en Hongrie, en 1532.

[1] Ce prince est nommé Soliman II par les écrivains occidentaux, qui comptent dans la liste des sultans ottomans Soliman, frère de Mahomet I, que les Musulmans ne reconnaissent pas comme légitime.

6. Première expédition en Perse, 1535.
7. Guerre de Venise et expédition de Soliman contre Corfou, 1537.
8. Expédition de Moldavie, 1538.
9. Cinquième } expéditions { 1541.
10. Sixième } en Hongrie, { 1543.
11. Deuxième } expéditions { 1548.
12. Troisième } en Perse, { 1553.
13. Septième expédition d'Hongrie.

Nous parlerons d'abord des expéditions faites en Europe, ensuite de celles dont l'Asie fut le théâtre, et intercalerons le récit de quelques campagnes des généraux de Soliman, auxquelles il n'assista pas en personne.

Comme il a déjà été question de la campagne de Rhodes, des sept campagnes d'Hongrie et de la guerre de Venise [1], nous ne nous arrêterons à ces objets que pour suppléer à ce qui en a été dit précédemment.

Première expédition d'Hongrie, 1521.

La violation du droit des gens envers un envoyé du sultan, provoqua la guerre d'Hongrie. Soliman partit de Constantinople, le 19 février 1521, à la tête d'une armée innombrable, accompagnée de 33,000 chameaux, portant des munitions de guerre et de bouche. La conquête de Sabacz et de Belgrade [2] fut le principal fruit de cette campagne. Les habitans chrétiens de Belgrade furent renvoyés, savoir les Hongrais sur la rive gauche du Danube, les Bulgares transportés à Constantinople, dans un quartier qui porte encore aujourd'hui le nom de Belgrade. La prise de cette

[1] Voy. vol. XX, p. 193. [2] Voy. *ibid.*, p. 410.

ville est un des événemens les plus remarquables du seizième siècle; elle ouvrit aux Ottomans la Hongrie et, par elle, l'Allemagne, dont, depuis ce moment, l'Europe devait craindre la conquête. Nous possédons le journal de route de Soliman, depuis le 10 mai 1521 jusqu'au 19 octobre, jour de son arrivée à Constantinople. Nous voyons par cette pièce que ce prince fut témoin de six assauts livrés à la ville ou au château.

Guerre de Rhodes, 1522.

La guerre de Rhodes fut entreprise en 1522 [1]. L'ambition d'exécuter ce qui n'avait pas réussi au conquérant de Constantinople, aurait peut-être suffi pour y décider Soliman; la sûreté de la communication entre la capitale et l'Égypte, récemment soumise, était un motif de politique tout aussi puissant. Un traître y excita le sultan, en lui peignant comme facile la conquête de l'île; c'était le chancelier de l'ordre de S. Jean, le Portugais André de Mérail, ordinairement appelé Amaral. La flotte destinée à cette entreprise mit en mer le 18 juin 1522. Soliman, à la tête de 100,000 hommes, prit, le 16, la route de terre par l'Asie Mineure [2]. Un témoin oculaire, Français de nation [3], nous fait connaître le montant

[1] Voy. vol. XX, p. 383.

[2] Nous avons son journal depuis le 16 juin 1522 jusqu'au 29 janvier 1523, jour où il s'embarqua pour Constantinople.

[3] Le noble chevalier frère JACQUES BATARD DE BOURBON, auteur de La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes, imprimée l'an 1526. L'auteur est probablement Jacques Bâtard de Vendôme, fils de Jean, comte de Vendôme et tige des seigneurs de Ligny et de Rubempré. Il mourut en 1524.

des forces ottomanes employées à cette entreprise. « Il y avoit, dit-il, cent trois galleres qui vindrent premièrement faire le gast, et qui tindrent les passages durant le siège; il y avoit après trente-cinq galléans belles et grosses, quinze mahones et vingt tafforées; ces navires ici sont quelque peu différentes des galléasses. Il y avoit soixante fustes ou plus, et plusieurs brigantins et autres barcets, gallions et esquirasses, pouvoient estre dix ou douze navires, sus lesquelles estoient les munitions et la grosse artillerie pour battre la ville : toute foys depuys la venue des susdites navires qui estoient au nombre deux cent cinquante ou environ, quelques galleres et fustes et navires vindrent de Surye et se jongnirent avec l'armée, et depuis en vindrent d'ailleurs durant le siège, et furent la plus part du temps au nombre de quatre cens voiles ou environ. Le nombre des enemys qui estoient au camp turc, tant de guerre que de travail, selon le commun dit estoient deux cens mil hommes, dont il y en avoit 60,000 duyts et experts à faire seullement les mynes. »

Moustapha Pacha avait été nommé séraskier ou généralissime pour cette expédition. Quoiqu'il eût débarqué dans l'île le 24 juin, il ne commença le siège de la ville de Rhodes que le 1er août, après l'arrivée de Soliman qui, étant parti de la baie de Marmorice, débarqua le 28 juillet. Les huit langues de l'Ordre s'étaient partagées la défense des sept bastions de la ville et du pont; le grand maître, Villiers de l'Isle Adam, commandait en chef. Après plusieurs assauts

qui coûtèrent aux assiégeans beaucoup de monde, un assaut général, le plus terrible de tous, fut livré le 24 septembre. Les assiégés y perdirent 15,000 hommes. Les femmes de Rhodes ne cessèrent d'apporter aux soldats chrétiens des rafraîchissemens, de la terre pour combler les brèches, et des pierres pour les jeter sur les Turcs qui approchaient de trop près. Un témoin oculaire [1] raconte qu'une jeune Grecque, la maîtresse d'un officier tué sur le bastion anglais, accourut avec ses deux enfans, et, après les avoir dévoués à la mort par le signe de la croix, les poignarda et les jeta dans les flammes, en s'écriant : Ils sont trop bien nés pour tomber ni vivans ni morts entre les mains de ces vilains ; puis, se couvrant du manteau sanglant de son amant, et s'armant de son épée, elle se précipita dans la mêlée, où elle périt, après avoir vendu chèrement sa vie. Moustapha ayant été envoyé en Égypte, Ahmed Pacha fut chargé du commandement.

En renouvelant fréquemment leurs assauts, les Ottomans réussirent à se rendre maîtres de plusieurs bastions, mais ils avaient perdu plus de 100,000 hommes, par le fer ou par maladie, lorsque, le 10 décembre, les chevaliers commencèrent à traiter. Comme Soliman ne voulait accorder qu'un armistice de trois jours, les hostilités recommencèrent. Deux nouveaux assauts furent livrés ; les Turcs pénétrèrent dans quelques quartiers de la ville. Le 20 décembre on signa une capitulation par laquelle le grand maître stipula,

[1] L'ingénieur Fontaines. JAC. FONTANI *de bello Rhodio*, L. II.

pour les habitans de la ville, une libre sortie pendant douze jours. Le vainqueur qui savait apprécier le mérite dans un ennemi, ayant manifesté le désir de voir le grand maître, celui-ci se transporta, le 27, au camp ottoman. Soliman le consola de son malheur en lui parlant des vicissitudes de la fortune auxquelles les souverains aussi peu que les moindres sujets ne pouvaient se soustraire, et répéta sa promesse de protéger le départ des chevaliers. Le 27, il fit mettre à mort le fils et les petits-fils de son oncle Djem qu'on avait trouvés en habits d'Européens. Le 1er janvier 1523, l'évacuation fut achevée. Avec Rhodes les îles de Leros, Cos (Stanchio [1]), Calymna, Nisyrus, Telos (*Piscopia*), Chalcé et Syme, ainsi que le château d'Halicarnasse [2] sur le continent, tombèrent au pouvoir des Turcs.

Seconde expédition d'Hongrie, 1526.

La seconde expédition de Soliman en Hongrie, de l'année 1526, est nommée *la campagne de Mohacz*, parce que la bataille qui eut lieu, le 28 août, près de cette ville en fut le principal événement [3]. Le journal de Soliman qui va depuis le 23 avril, jour de son départ de Constantinople, jusqu'au 13 novembre, nous apprend peu de faits, mais sert à rectifier la chronologie.

La négociation de Jérôme Laszky à Constantinople, dont nous avons parlé au chapitre précédent [4], suivit cette campagne. Plaçons ici quelques principes

[1] Corruption de εἰς τὴν Κῶ.

[2] Ou Bodrun, l'ouvrage de Schlegelhond. Voy. vol. XI, p. 69.

[3] Voy. vol. XX, p. 411. [4] Voy. p. 2 de ce vol.

du droit politique ottoman que nous apprenons à connaître par les discours que le grand visir Ibrahim tint à Laszky. « Notre loi veut, dit-il entre autres, que chaque ville ou endroit où la tête de notre maître a reposé, où celle de son cheval est entrée, soit éternellement soumise à sa domination.... C'est une folie de dire que la couronne donne la royauté; ce n'est ni l'or ni les pierres précieuses qui règnent dans le monde : c'est le fer; le glaive assure l'obéissance; ce que le glaive a acquis, doit être conservé par le sabre. » Le 29 février 1528, Laszky conclut un traité d'alliance entre Soliman et Jean Zapolya, se disant roi d'Hongrie.

Troisième expédition d'Hongrie, 1529.

La troisième expédition d'Hongrie est de l'année 1529. Le 20 juillet, Jean de Zapolya vint baiser la main du sultan dans les champs de Mohacz. La prise de Bude et le siège de Vienne furent les événemens marquans de cette campagne [1]. Revenu à Bude, Soliman reçut les félicitations pour une campagne si brillante; on loua sa magnanimité d'avoir pardonné à la ville de Vienne. Quelques historiens ont prétendu que les Chrétiens devaient sa retraite à la trahison d'Ibrahim. Cette accusation, ignorée des écrivains musulmans, est destituée de toute preuve.

Quatrième expédition d'Hongrie, 1532.

La quatrième expédition d'Hongrie était plutôt dirigée contre l'Allemagne : le siège infructueux de Güns [2] et la dévastation de la Stirie, l'invasion de la Morée par André Doria [3], et la prise de Corone en

[1] Voy. p. 3 de ce vol. [2] Voy. p. 7 de ce vol.
[3] Voy. vol. XV, p. 83; XVII, p. 398; XXI, p. 8.

furent les résultats. La première paix avec Ferdinand d'Autriche fut conclue en 1533 [1].

La guerre continua alors avec Charles-Quint, contre lequel Soliman, pendant que lui-même se dirigeait vers la Perse, fit faire des courses par mer à Khaïreddin Barberousse, beglerbeg d'Alger. De retour à Constantinople, au commencement de l'année 1536, il conclut un traité de commerce avec la France, par le moyen de Laforêt, ambassadeur de François Ier [2], et accorda aux Français les premières capitulations. Il était question aussi d'une triple alliance avec la république de Venise pour la guerre contre Charles-Quint. Après les premiers pourparlers que Laforêt eut à ce sujet avec Serafino di Gozi, Soliman envoya Gennaro Jenis, dragoman de la Porte et son diplomate habituel, à Venise, pour y négocier cette alliance. La république en déclina la proposition.

Guerre de Venise, 1537.

Soliman qui n'en comptait pas moins sur la participation des Vénitiens à la guerre contre Charles-Quint, nomma Khaïreddin Barberousse capitaine pacha, et se rendit par terre à Valona ou Aulon. Nous avons raconté, que des hostilités que des vaisseaux vénitiens commirent par ignorance ou par accident firent changer la résolution du sultan. Au lieu de faire la guerre à Charles-Quint, il la fit à la république de Venise [3] et entreprit une expédition contre l'île de Corfou. Elle ne réussit pas; l'armée otto-

[1] Voy. p. 8 de ce vol.

[2] Nous avons dit, vol. XVI, p. 212, que cette ambassade est ignorée par les historiens français.

[3] Voy. vol. XX, p. 194.

mane qui avait fait, le 18 août, sa descente dans l'île, se rembarqua le 7 septembre 1537. Le capitaine pacha conquit, en 1538, dix autres îles vénitiennes [1]. Le 28 septembre de cette année, Khaïreddin remporta, dans les parages de Prévésa, une victoire navale sur la flotte combinée espagnole, papale et vénitienne. Pendant qu'il réparait ses vaisseaux à Valona, la flotte alliée se rendit devant Castelnuovo dans la baie de Cattaro, que le capitaine général, Ferdinand de Gonzague, prit de force le 27 octobre; mais, en 1539, le beglerbeg de Roumili avec 60,000 hommes se mit en marche pour reprendre cette place, et, le 17 juillet, Khaïreddin parut devant son port avec 150 voiles: 80 canons parmi lesquels il y en avait trois qui lançaient des boulets de plus d'un quintal, tirèrent à la ville 10,000 coups : le 10 août, elle fut prise de force.

La guerre fut terminée par la paix de 1540, par laquelle la république céda à la Porte Malvoisie, Napoli de Romanie, les îles d'Égine, de Paros et cinq autres, avec deux places en Dalmatie [2].

Expédition de la Moldavie, en 1538.

En 1538, Soliman fit sa huitième campagne; c'est l'expédition en Moldavie dont nous parlerons dans la dernière section de ce chapitre. L'incorporation de la province d'Akerman et de Kilia à l'empire ottoman fut le résultat d'une guerre dans laquelle il n'y eut pas de sang répandu.

Cinquième expédition d'Hongrie, 1541.

Dans la cinquième campagne d'Hongrie, la dixième de Soliman, en 1541, il ne fut pas accompagné du grand visir. Le vieux Soliman, ancien gouverneur

[1] Voy. vol. XX, p. 195. [2] Voy. vol. XX, p. 195.

d'Égypte, venait d'être élevé à cette dignité; son âge avancé fournit un prétexte pour le charger d'une autre commission en Asie mineure. Roxolane, l'épouse du grand seigneur, procura ainsi à son gendre Roustem, qui, en qualité de second visir, accompagnait Soliman, l'occasion de faire preuve de ses talens militaires. L'occupation de Bude, capitale du jeune Jean-Sigismond que Soliman regardait comme légitime roi d'Hongrie, est l'événement le plus mémorable de cette campagne. Soliman jura de rendre cette ville, lorsque son protégé aurait atteint la majorité [1]. Ce fut à Bude que le sultan reçut deux ambassadeurs de Ferdinand d'Autriche, Nicolas comte de Salm, et le célèbre Sigismond de Herberstein.

Prise de Nice, 1543.

L'an 1543, Khaïreddin Barberousse fut envoyé avec une flotte pour se réunir en Provence à celle de François Ier et faire la guerre à Charles-Quint. Cette campagne se borna à la prise de Nice [2].

Sixième expédition d'Hongrie, 1543.

Le siège de Pesth par les Autrichiens [3] engagea Soliman à entreprendre sa sixième expédition d'Hongrie en 1543 : il conquit Strigonie. Les négociations qui continuaient entre la Porte et Ferdinand, amenèrent enfin la paix de 1547 dans laquelle Charles-Quint fut compris [4].

Troubles de la Transilvanie.

Ferdinand profita de l'état de paix pour s'occuper d'un moyen pacifique d'acquérir la Transilvanie. Le traité de Claudiople qu'il conclut, en 1551 [5], avec

[1] Voy. p. 14 de ce vol.
[2] Voy. vol. XVI, p. 219.
[3] Voy. p. 15 de ce vol.
[4] Voy. p. 16 de ce vol.
[5] Voy. p. 18 de ce vol.

Jean-Sigismond, prétendu roi d'Hongrie, ou plutôt avec sa mère, devait lui assurer la possession de la principauté; mais il était nécessaire de cacher pendant quelque temps l'existence de ce traité à la Porte. Le prélat George Martinuzzi, le véritable auteur de cette transaction, mais en même temps le confident de Soliman, réussit à tromper le dernier, qui néanmoins finit par soupçonner la vérité. Les affaires de la Transilvanie occupèrent ce prince depuis 1551 pendant plusieurs années; et sans qu'il y eût une guerre déclarée, ses lieutenans, dans les provinces voisines, prirent plusieurs villes d'Hongrie appartenant au lot de Jean-Sigismond. Lui-même envoya un renégat allemand, nommé Mahmoud, en Transilvanie, pour enjoindre aux trois nations de ce pays de refuser l'obéissance à Martinuzzi et de rester fidèles à leur seigneur suzerain. Mohammed Sokolli, beglerbeg de Roumili, entra dans le pays, au mois de septembre 1551, avec 80,000 hommes. Martinuzzi fut tué par le général Costaldo [1]; Mohammed prit Lippa et d'autres lieux, mais fut obligé de lever le siège de Temeswar. Au mois de février 1552, Michel Toth, à la tête de 5,000 Héducks, surprit Szegedin; mais le gouverneur turc qui s'était jeté dans le château, reçut un secours inattendu et les Héducks furent exterminés, à l'exception d'une vingtaine avec lesquels Toth se sauva. Au mois de mai de cette année, le second visir Ahmed, parti d'Andrinople avec une nouvelle armée, ayant fait sa jonction avec le beglerbeg de Roumili,

[1] Voy. p. 19 de ce vol.

assiégea encore une fois Temeswar. Étienne Losonczy qui la première fois avait défendu cette place, repoussa pendant deux mois les assauts des Turcs. Le 26 juillet, il obtint une capitulation honorable. La brutalité des Turcs qui pendant sa sortie mirent les mains sur un jeune homme de sa suite, sans respecter leurs propres généraux qui l'escortaient, courrouça tellement le brave Losonczy, qu'il tira le sabre et frappa à droite et à gauche. Couvert de blessures, il fut conduit devant le visir qu'il combla de reproches: Ahmed lui fit couper la tête. Par la chute du chef-lieu, le banat de Temeswar devint une province de l'empire ottoman.

Réunion du banat de Temeswar à l'empire ottoman.

Avec la conduite de Losonczy contraste celle du commandant de Szolnok, place extrêmement forte et pourvue de munitions, lequel se rendit à la première apparition des Turcs. Étienne Dobó et Étienne Metskei défendirent vaillamment Agria ou Erlau, que le visir Ahmed assiégea depuis le 9 septembre jusqu'au 18 octobre. Les fréquens assauts livrés à la place furent repoussés.

Paix de Constantinople de 1562.

Ce fut après ces événemens qu'eut lieu la négociation de Busbecq qui se rendit d'abord à Amasie où Soliman conclut la première paix avec les Ssafi de Perse, et ensuite à Constantinople où ses peines furent enfin couronnées de succès, en 1562, par la conclusion d'un traité de paix entre la Porte et les deux lignes de la maison d'Autriche [1].

Guerre de Malte, 1565.

Le règne de Soliman avait commencé par l'expulsion

[1] Voy. p. 23 de ce vol.

de l'ordre de S. Jean de l'île de Rhodes ; quarante-quatre ans plus tard, après avoir éprouvé dans toutes ses guerres, et particulièrement dans les courses de ses flottes sur la Méditerranée, la valeur des chevaliers, ennemis dévoués par leur serment à la destruction de l'islam, il résolut de les expulser de l'île de Malte. La veuve de Roustem, Mihrmah, fille du sultan, mue par des sentimens religieux, exhortait sans cesse le chef des Muslem orthodoxes à détruire une institution si impie ; elle équipa à ses frais 40 vaisseaux destinés à cette sainte entreprise. Le 1er avril 1565, Piale, capitaine pacha, sortit du port de Constantinople avec la flotte ottomane de 200 voiles : le seraskier Moustapha pacha, vieillard de soixante-quinze ans, commandait les troupes de débarquement, au nombre de 30,000 hommes. La discorde qui régnait entre l'amiral et le général, la précipitation avec laquelle ils agirent, la force de l'île et la bravoure héroïque des chevaliers qui la défendaient firent manquer cette entreprise. Le siège de Malte, commencé le 20 mai, fut levé le 11 septembre 1565 : il avait coûté la vie à plus de 20,000 Turcs, à près de 5,000 Maltais. La flotte ottomane était réduite à un si mauvais état que pour le cacher à la multitude, le capitaine pacha entra de nuit dans le port de Constantinople.

Septième campagne d'Hongrie, 1566.

Une nouvelle expédition en Hongrie, la septième que Soliman fit en ce pays, la treizième de sa vie active, est connue sous le nom de *guerre de Szigeth*. Le sultan partit, le 1er mai 1566, de Constantinople, qu'il ne devait pas revoir; car il mourut de-

vant Szigeth, dans la nuit du 5 au 6 septembre.

Passons aux événemens qui, pendant son règne, arrivèrent en Afrique.

Affaires d'Égypte.

Ahmed pacha, le conquérant de Rhodes, avait obtenu, en 1523, le gouvernement d'Égypte. Il ne tarda pas à y arborer l'étendard de la révolte et se fit proclamer sultan; mais son règne ne dura qu'un instant. Soliman résolut alors d'y envoyer son favori, le grand visir Ibrahim pour rétablir la tranquillité en Égypte et achever l'organisation que Sélim avait commencé à donner à ce pays. Ibrahim s'embarqua pour s'y rendre, au commencement du mois d'octobre 1524; mais les tempêtes l'ayant forcé de renoncer à la route de mer, il n'y arriva par celle de terre qu'au mois de mars 1525. Sa présence comprima les rebelles; les plus coupables furent punis de mort, et bientôt la paix régna en Égypte. Ibrahim tourna ensuite ses regards vers les finances, et reconnut qu'elles étaient dans le plus grand désordre, et que le peuple supportait des charges excessives qui ne profitaient pas au trésor. Après avoir pris tous les renseignemens qu'il put se procurer, il régla le nombre de troupes qui devaient composer chaque corps des milices, leur administration et leur police intérieure, la recette des deniers publics, les attributions de tous les officiers civils et militaires, enfin les droits, les contributions et autres charges que devaient supporter les cultivateurs. Il fit rédiger le tout en corps de réglement [1] qui, achevé

[1] Voy. trois Mémoires (savans et instructifs) de M. SILVESTRE DE SACY, sur la nature et les révolutions du droit de propriété territo-

sous le gouvernement de Soliman l'Eunuque, après avoir été présenté au sultan et approuvé par les imams, fut confirmé par un firman qui lui donna force de loi. C'est le kanoun de Soliman. Le régime de l'Égypte diffère de celui de Roumili et de Natoli ou d'Europe et d'Asie-mineure, en ce que dans ces deux grandes divisions de l'empire, les terres sont partagées en fiefs, soit grands soit petits (*tomar* et *siamet*), habités par des vassaux (*raïa*), et assujétis au service militaire; tandis qu'en Égypte il n'y a que de simples fermiers (*moultezem*) payant des fermages et ayant sous eux des paysans (*fellah*).

Il a été plus d'une fois question de Khaïreddin Barberousse : il est temps de faire connaître ce personnage. Sous le règne de Sélim Ier, Ouroudj et Khaïreddin, deux frères natifs de Lesbos, après avoir exercé pendant quelque temps le métier de pirates, entrèrent au service de Mohammed, sultan de Tunis de la dynastie des Hafides. Ouroudj périt dans une expédition qu'il fit contre la ville de Telmesan, que défendaient les Espagnols d'Oran. Kaïreddin en revanche tua le sultan d'Alger, et se rendit maître de ce royaume et de celui de Telmesan, pour lesquels il se reconnut vassal de l'empire ottoman, et Sélim Ier l'en investit formellement. Khaïreddin exerça alors en gros le métier de pirate sur la mer Méditerranée, s'empara d'un grand nombre de vaisseaux espagnols, troubla la navigation et la sûreté des côtes de tous les pays chrétiens,

riale en Égypte, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, vol. I, V, VII.

en ménageant seulement, par ordre de Soliman, la France et les Français. Il débarqua plusieurs fois en Andalousie, et transporta en Afrique 70,000 Mauresques fuyant l'intolérance espagnole. En 1533, après la prise de Corone par André Doria, le grand seigneur l'appela à Constantinople, pour convenir du plan d'une campagne maritime contre Charles-Quint. En 1534, pendant que Soliman marchait contre la Perse, Kaïreddin, à la tête de 84 vaisseaux dont 18 étaient sa propriété, fit une expédition en Italie, dévasta les côtes du royaume de Naples et pilla Fondi [1]. De là, il alla à Tunis, débarqua 80,000 janissaires que Soliman lui avait donnés, détrôna Mulei Hasan, le vingt-deuxième sultan Hafide qui y régnait, et soumit le royaume à la haute souveraineté de la Porte ottomane. Nous avons raconté [2] que Mulei Hasan trouva un protecteur en Charles-Quint qui, en 1536, le rétablit sur le trône en qualité de vassal d'Espagne.

Si Soliman ne vit pas l'Égypte, il n'en fut pas de même de l'Asie.

Première guerre de Perse, 1533.

Aussitôt que ce grand prince eut conclu, en 1533, la première paix avec la maison d'Autriche, il s'occupa de la conquête de la Haute-Asie. Il existait divers sujets de mécontentement ou plutôt des prétextes de

[1] Il surprit nuitamment cette ville. On prétend que l'objet de cette échauffourée fut de s'emparer d'une femme célèbre en Europe par sa beauté, qu'il destinait au harem du sultan. C'était Julie de Gonzague-Sabionetta, veuve de Vespasien Colonne, duc de Trajetto et comte de Fondi. Cette dame s'échappa en chemise.

[2] Voy. vol. XVII, p. 400.

guerre entre lui et Thamasb, fils et successeur de Chah Ismaïl, fondateur de la dynastie des Ssafi [1]; mais ce qui mit les armes entre les mains de Soliman, c'était sa haine fanatique contre l'hérésie des Chiites, à laquelle les Persans sont attachés. Le grand visir Ibrahim ouvrit la campagne de Perse vers la fin du mois d'octobre 1533; le sultan ne partit de Scutari que le 13 juin 1534. Ibrahim voulait marcher d'Alep, par Diarbekir et Mosoul [2], sur Bagdad. Le defterdar Iskender Tchelebi, l'homme le plus riche et le plus puissant après le favori, l'en dissuada, et l'engagea à laisser Bagdad pour aller conquérir Tauris, la capitale des Ssafi. On l'accuse d'avoir agi ainsi dans la persuasion que cette marche perdrait Ibrahim qu'il haïssait. Celui-ci donna dans le piège, passa l'Euphrate à Biredjik, et s'arrêta, du 14 mai jusqu'au 23 juin 1534, à Amida, où il reçut la nouvelle qu'un corps de son armée avait pris Van, la place la plus forte de la Haute-Asie. Le 13 juillet, il entra à Tauris, d'où Thamasb était parti. On doit louer l'humanité et la fermeté avec lesquelles il préserva cette capitale de l'avidité de son armée.

Dans l'intervalle, le sultan était arrivé, par Nicée, à Konia, où il reçut les clefs de Van, que le grand visir lui envoyait. Le 20 septembre, il fit son entrée solennelle à Tauris, et le 27, les deux armées du sultan et du grand visir firent leur jonction. Le 24 octobre, elles se mirent en marche vers Bagdad, en suivant une route mauvaise et pénible. Le 31 décembre,

[1] Voy. p. 118 de ce vol. [2] Patrie de la *mousseline*.

le sultan y arriva; son visir l'avait précédé, afin de prendre des mesures pour la sûreté de cette ville qui n'éprouva pas de pillage. Des courriers, porteurs de cette grande nouvelle, furent envoyés à Venise, à Vienne et dans toutes les provinces de l'empire ottoman. Soliman avait atteint le point le plus élevé de la gloire. Il passa trois mois dans l'ancienne résidence des khalifes. Le 13 mars 1535, Iskender Tchelebi tomba victime de ses intrigues ou de celles d'Ibrahim. Il fut pendu sur la place du marché : sa fortune immense, à laquelle appartenaient entr'autres 7,000 esclaves, enrichit le trésor impérial.

Digression sur l'Inde Révolutions de ce pays jusqu'en 1516.

Parti de Bagdad, le 2 avril 1535, le sultan et son visir n'arrivèrent que le 8 janvier 1536, à Constantinople. Soliman y reçut différentes ambassades de l'Inde, qui nous engagent à dire quelques mots des révolutions que l'Hindostan a éprouvées [1].

On appelle Hindostan, presqu'île antérieure ou occidentale des Indes, l'immense pays situé au sud de l'Himalah, qui est la chaîne méridionale de l'ancien Imaüs ou du Moustag [2], entre les fleuves Indus ou Sind, qui aujourd'hui fait sa frontière contre le Kandahar et le Beloudchistan, et Bourrempoutre qui la

[1] Ce qui suit est une véritable digression; mais les rapports dans lesquels l'Europe s'est trouvée dans le dix-huitième siècle avec l'Hindostan, nous auraient forcé à une autre occasion de faire cette digression, et il nous a paru qu'elle était mieux placée ici.

[2] Entre ces deux chaînes s'étend le Thibet, ou, comme le nomme, plus correctement sans doute, M. Klaproth, le Tubet, aujourd'hui soumis à l'empire de la Chine.

sépare de la presqu'île orientale [1], dont le reste du pays est entouré par les mers dites de Perse et des Indes, et forme une péninsule triangulaire, terminée au sud par la pointe ou le cap de Comorin. On estime la surface de cette presqu'île à environ 60,000 milles carrés géographiques, équivalant à celle de la France, du royaume des Pays-Bas [2], de l'Allemagne avec la Bohême, de la Hongrie, de la Suisse et de l'Italie, et la population à plus de cent millions. Ce sont des aperçus peu exacts.

Les habitans originaires de ce pays, les Indiens, Indoux ou Hindoux [3], à côté et au milieu desquels se sont successivement établis des peuplades musulmanes et des Européens de toutes les nations, ont conservé, depuis l'antiquité la plus reculée, leur langue, leur religion et leurs mœurs. On trouve parmi eux des traces d'une antique civilisation restée stationnaire; tels sont principalement les monumens d'architecture, pyramides, colonnes et temples qui sont répandus dans tout le pays. Le plus étonnant parmi ces colosses est l'excavation d'une montagne de granit à Illora, près d'Aurengabad, dans le pays occupé plus tard par les Mahrattes. Dans une étendue de deux lieues, on a percé le rocher, pour y former trois étages d'un vrai panthéon, composé d'un nombre infini de temples

[1] En prenant cette phrase à la rigueur, elle n'est pas exacte : elle l'est suffisamment pour notre but.

[2] Ce chapitre a été écrit en 1827.

[3] Le nom de *Gentoos* (Djentoux), que les Anglais leur donnent, est la traduction du portugais *Gentios*, les gentils ou païens.

consacrés aux divinités nationales : il y a tel dieu qu'on adorait dans vingt de ces temples. L'Inde est sinon le berceau, au moins un des premiers sièges de l'astronomie, science qui en suppose tant d'autres prealables.

Religion des Hindoux.

On a lieu de croire que la religion que les Hindoux professent aujourd'hui, est essentiellement la même que suivaient déjà les auteurs de ces monumens; leur croyance est la seule qui outre le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, se fonde sur une révélation; ils la font remonter à plus de trois mille ans. Les bases de leur doctrine, purgées des superstitions populaires qu'on y a mêlées, sont les suivantes : Un seul principe de toute chose, le créateur de l'univers, l'origine de tout le monde visible et invisible, qui en est provenu par émanation, d'où naquirent d'abord les esprits dont une partie se révoltèrent; le monde visible se développa du chaos; il fut créé afin que les esprits tombés puissent être rendus à leur état primitif par le moyen de la métempsycose; le gouvernement du monde fut confié à plusieurs esprits tant bons que mauvais; l'homme était primitivement dans un état d'innocence qu'il a perdu par sa chute, suivie d'une corruption dont il peut être tiré par des esprits médiateurs, par des pénitences, des purifications et par la métempsycose; future destruction de la terre par le feu, après quoi il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre; des punitions et des récompenses éternelles. A une époque antérieure à l'art de l'écriture, ces dogmes ont été enveloppés dans des images symbo-

liques par lesquelles on voulait expliquer ce qu'on ne pouvait pas faire entendre autrement. De là est née une quantité de figures monstrueuses et hideuses, qui sont les objets du culte des Hindoux. Sans ressembler en rien aux statues et aux bas-reliefs de la mythologie grecque, ces figures expriment dans leur laideur des idées philosophiques. La trinité des forces de l'Éternel, la création, la conservation et la destruction, nommées *Brama*, *Vischnou* et *Chivan*, est indiquée par une tête à trois faces. Vischnou est une figure humaine assise ayant quatre bras; dans une de ses mains elle tient la fleur du lotos, symbole de l'origine de toute chose par l'eau; dans la seconde un cor, pour indiquer qu'à sa voix tout est sorti du néant; la massue de la troisième et la roue de la quatrième rappellent la puissance de punir et le mouvement perpétuel de tout ce qui existe. Une triple couronne, dont la tête est ornée, est le symbole de l'empire sur l'air, la lune et l'eau. Dix grands événemens qui ont influé sur le sort du genre humain ou sur l'Inde en particulier, sont représentés par autant de métamorphoses ou *incarnations* de Vischnou, le conservateur de l'univers.

Alexandre le Grand qui, 325 ans avant J.-C., fit une expédition aux Indes, trouva ce pays dans le même état où tous les conquérans après lui l'ont trouvé; les Hindoux formant des castes, étaient et sont encore partagés sous le rapport de la religion en deux sectes, les Brahmanes (Brachmans) et les Bouddistes ou Chamanes, nommés Gymnosophistes par les Grecs. Cependant un réformateur dont on ne connaît ni l'é-

poque ni le nom, avait détruit ou ébranlé parmi ses sectateurs, le despotisme des Bramins ou prêtres; il abolit le culte des images et de la trinité de Brama, Vischnou et Chivan. Il enseigna un seul dieu incorporel, *Boudda* ou la sagesse; et ordonna de dompter les penchans vicieux par l'intuition ou contemplation, et par la pénitence. Les *Bouddistes*, ses adhérens, furent aussi nommés *Chamans* ou les Doux, parce qu'ils réprouvaient les victimes sanglantes. Vers le milieu du premier siècle après J.-C., les Bramins alliés à la caste militaire, exterminèrent presqu'entièrement les Bouddistes. Une partie de cette secte se réfugia au nord et se fixa en Tibet, en Chine et au Japon. Le nom de Boudda subit des changemens; il est appelé *Fo* en Chine, *Chaka* au Japon, *La* au Tibet, *Somono-Kodam* en Siam. Les Chamanes qui anciennement cultivaient beaucoup les sciences, ont entièrement dégénéré. Parmi les Mongols ils sont devenus de misérables jongleurs; ce qui en reste en Hindostan pratique des cérémonies et des pénitences fanatiques et horribles.

Langue samscrite.

Les mots indiens qui nous ont été conservés par les historiens d'Alexandre et de ses successeurs, prouvent que quatre siècles avant notre ère, les Hindoux parlaient la même langue qui s'est conservée sous le nom de *samscrit*, c'est-à-dire, langue polie. Cette langue est beaucoup plus ancienne; c'est peut-être à tort que les Jésuites et d'autres missionnaires l'ont anciennement vantée comme la plus parfaite que les hommes aient jamais parlée; mais elle est toujours in-

finiment remarquable, et un vrai phénomène littéraire et historique. « Aucune langue du globe que nous connaissions, dit un grand philologue, M. Guillaume de Humboldt, le savant frère du voyageur; aucune langue n'a possédé, comme l'idiome samskrit, l'art de donner, par le moyen de flexions légères, aux nuances grammaticales des mots, des formes simples et expressives. » Ce qui a dû paraître d'abord une illusion de l'enthousiasme, une bizarrerie produite par la manie des étymologies, est devenu un fait certain, c'est que indépendamment du persan qui a tant d'analogie avec le teuton, toutes les langues qu'on parle en Europe, à l'exception de celle des Basques, le pelasgue (langue mère de l'hellénique ou grec), le latin, le celtique, le germanique, ainsi que le scandinave, et le slave, avec les langues modernes qui en dérivent, ont leur source et pour ainsi dire leur base dans le samskrit. Celui-ci n'est pas la langue des Hindoux qui parlent le mauresque, mélange de mots mongols, arabes et samskrits; c'est une langue morte que les Bramins seuls étudient encore, comme les prêtres russes étudient l'ancien slavon, comme les Grecs modernes étudient la langue hellénique. Depuis environ soixante ans, le samskrit est aussi devenu un objet d'études pour nos savans européens, dont les travaux ont déjà éclairci, et sans doute éclairciront encore beaucoup mieux les ténèbres qui reposent sur l'origine des langues et sur les migrations des peuples.

On demande naturellement quel est donc le peuple qui anciennement parlait le samskrit, et quelles contrées

habitait-il? Le peu de données qu'on a sur l'existence de ce peuple, consistent plutôt en suppositions qu'en faits historiques : elles sont renfermées dans le passage suivant tiré des Tableaux historiques de l'Asie de M. Klaproth. Après avoir remarqué qu'avant la naissance de Jésus-Christ les nations de race turque (appelées par les Chinois Hean-young) ne s'étendaient à l'occident que jusqu'aux confluens supérieurs de l'Oxus et de l'Iaxarte, cet auteur dit : « La population de tous les pays situés au nord du Caucase, de la mer Caspienne, de l'Oxus et du Parapamise se composait presqu'entièrement de tribus d'origine indo-germanique qui parlaient des langues dont la plupart des racines se retrouvent dans le samskrit, le persan, les idiomes tudesques, slaves et autres appartenant à la même souche. Déjà à une époque très-reculée ces peuples avaient dépassé le Don ou Tanaïs et s'étendaient jusqu'aux bords septentrionaux du Danube; ils formaient plusieurs nations qu'il n'est plus possible de bien distinguer les unes des autres. Des tribus de cette même race étaient anciennement répandues jusqu'aux confins de la Chine et jusqu'aux monts Altaï; elles y étaient dispersées parmi les hordes turques et tubetaines. Les Parthes, les Bactriens, les Sogdiens, les Khorasmiens, les Gètes et Massagètes, les Alains, les Aorses, les Roxolans, les Iazygues et tant d'autres appartenaient tous à cette grande souche de peuples. »

« Quelques faibles indices historiques, la comparaison des langues, des traditions anciennes, cachées dans la mythologie hindoue, et même quelques no-

tions physiologiques sur des tribus de l'Asie orientale, font présumer que le centre de cette partie du monde fut occupé, à une époque très-reculée, par les ancêtres de tous les peuples indo-germaniques. Un événement dont nous ignorons les causes, dispersa cette race vers le sud, vers l'occident, et même vers l'orient et le nord. La nation qui parlait le samskrit descendit des monts Himalaya, et se répandit dans les plaines de l'Hindoustan d'où elle chassa les tribus de la race malaïe et nègre, ou se confondit avec elles. Après avoir purgé la presqu'île en-deçà du Gange, elle finit ses conquêtes par celle de l'île de Lanka ou Ceylan, qu'elle arracha à la puissance de la race noire. Cette hypothèse est fondée sur les traditions indiennes, conservées dans les Pouranas, qui nous montrent la race divine, originaire de l'Himalaya, combattant et chassant vers le sud les mauvais génies, dépeints comme nègres ou hommes cuivrés. »

« Une autre partie des anciens habitans du centre de l'Asie se porta, vraisemblablement à la même époque, vers l'occident, suivit le cours du Djihhoun (Oxus) et du Sir, et se répandit de là au sud-ouest en Perse, et au nord-ouest, vers le Volga et le Don, d'où elle entra en Europe. Ses migrations paraissent s'être répétées plusieurs fois et à des époques assez éloignées les unes des autres; c'est de cette manière au moins qu'on peut expliquer la diversité apparente qui règne entre les nations et les langues de la race indo-germanique. »

« J'ai dit qu'il y avait aussi des indices de migra-

tions orientales et septentrionales de la même race de peuples. L'orientale se trouve constatée par l'existence d'un peuple blond et aux yeux bleus qui habitait encore, dans le troisième siècle avant notre ère, aux confins de la Chine; elle se fait aussi présumer par la grande quantité de racines indo-germaniques qu'on rencontre dans les idiomes turcs et mongols, et encore plus dans ceux des Toungouses, et particulièrement dans le mandchou. Cette dernière langue offre même des formes grammaticales qui ont un grand rapport avec celles de l'allemand. »

Les livres samskrits sont écrits en diverses espèces de caractères dont l'une s'appelle l'écriture *dewanagari* ou divine. Elle constitue trente-quatre consonnes et seize voyelles dont les diverses combinaisons forment plus de huit cents caractères. Cette langue possède sous le titre d'*Amrakocha* (trésor d'Amara) un ancien dictionnaire en vers dans lequel les mots sont placés par ordre de matière. Elle a aussi une grammaire dont l'auteur est *Panini*, un des demi-dieux hindoux.

Les livres sacrés samskrits sont de quatre espèces :

1°. Les *Veda* ou les livres révélés par le Ciel même, divisés en quatre parties, le Ridje Veda, le Yadjour Veda ou Ezour Vedam comme les Français l'ont nommé, le Sama Veda et l'Athurva Veda;

2°. Les *Pouranas* renfermant les anciennes traditions sur les dieux et les héros, sur l'origine du monde, sur les gestes et la généalogie des rois des temps héroïques. Ils se subdivisent en deux classes : la pre-

mière dont l'origine est attribuée au sage Krischna, renferme dix-huit pouranas en 1,600,000 lignes ou vers; la seconde classe en renferme autant. Les plus connus de ces pouranas sont : *a*) le *Baghavata*, poème en douze livres qu'on croit être du neuvième siècle de notre ère; *b*) le *Mahabharata*, poème épique en dix-huit chants et 200,000 vers, dont le sujet est la chute d'une dynastie royale : on croit ce poème antérieur de deux mille ans à Jésus-Christ (le Bagavit-Gita en est un épisode); *c*) le *Ramayana*, aventures de Rama, par Valmiki, poème en 48,000 vers [1]; *d*) le *Markandeya Pourana* en près de 100,000 vers; *e*) le *Brahma Vaivardika Pourana*, dont l'Ermitage de

[1] M. DE CHEZY en dit: C'est surtout dans la poésie épique que la langue samkcrite semble ravir la palme à toutes les autres, et parmi les poètes indiens, le grand Valmiki, dans son Ramayana, paraît avoir le mieux connu l'art d'en faire ressortir toutes les beautés. Sous son magique pinceau, nous la voyons se prêter à tous les tons, à toutes les couleurs. S'agit-il de décrire les scènes douces et attendrissantes, cette belle langue, aussi sonore que féconde, lui fournit les expressions les plus harmonieuses, et, semblable à un fleuve tranquille qui serpente mollement sur la mousse et les fleurs, elle entraîne sans secousse notre imagination ravie et la transporte doucement dans un monde enchanté. Mais dans les sujets qui exigent de l'énergie et de la force, dans les descriptions de combats, par exemple, son style devient aussi rapide, aussi animé que l'action elle-même. Les chars roulent et bondissent, les éléphans furieux heurtent avec fracas leurs énormes défenses, les chevaux hennissant frappent du pied la terre retentissante, les massues s'entrechoquent, les dards sifflent et se brisent, la mort vole de toute part : on ne lit plus; on est transporté dans la plus horrible mêlée. *Discours prononcé au collège royal de France.* Paris, 1815.

Kandou, publié par M. de Chezy, est un épisode.

3°. Les *Chastra* ou les commentaires sur les Vedam. On en connaît sept.

4°. Le *Code de Menou* en douze chapitres, de la plus haute antiquité.

L'Oupnekhat publié, en 1802, par Anquetil du Perron, renferme, dans une traduction latine faite sur le persan, des extraits des Vedam.

La littérature profane samskrite est fort riche : on connaît des livres de morale, de mathématiques, d'histoire, de géographie, de médecine, etc. Nous n'indiquerons que deux de ces ouvrages.

Les Sentences morales du philosophe Sanakea, dont M. Nicolas Kaiphala a publié, en 1825, une traduction grecque et une italienne.

Radja Taringini, ou Chronique des rois de Kachemir, en quatre parties dont la première va jusqu'en l'année 1027 avant Jésus-Christ; la seconde et troisième jusqu'en 1477 après Jésus-Christ; la quatrième jusqu'au règne d'Acbar.

La poésie profane samskrite n'est pas moins riche; on trouve des poésies de tous les genres. Nous en citerons quelques-unes seulement.

Raga Bansa, poème épique en dix-neuf chants, par le grand Kalidasa, surnommé le Fiancé de la poésie. Il est du dernier siècle avant Jésus-Christ.

Nechadiya, poème épique en vingt-deux chants, par Sriharcha.

Migha Douta, le Messager des nuages, poème érotique de Kalidasa.

Gatakarparam, ou le Vase cassé, idylle.

Hitopadésa, ou les Apologues de Pilpay qui ont été traduites en toutes les langues.

Sakontala, ou l'Anneau fatal, drame de Kalidasa en sept actes, dont on doit une traduction française à M. de Chezy. Ce drame ou cette tragédie est reconnu le chef-d'œuvre du théâtre hindou.

Ghita govinda par Djadjadeva, drame pastoral.

Malati Madhava, comédie en dix actes, par Bhavabhouti qui est peut-être du huitième siècle après Jésus-Christ. Cette pièce est, après Sakontala, le drame indien le plus célèbre [1].

La presqu'île extérieure des Indes se compose de deux grandes portions : l'Hindostan ou la partie septentrionale qui, au sud, s'étend jusqu'au fleuve Nenboudah, tombant dans le golfe de Camboye; et le Decan, au sud de ce fleuve [2]. Le Bengale ou la province traversée dans sa longueur par le Gange, appartient à l'Hindostan, mais est quelquefois compté comme une troisième partie.

L'histoire ancienne de l'Hindostan est fort obscure et incertaine. Après les expéditions d'Alexandre le Grand et de Seleucus Nicator, ce pays fut fréquemment visité par les Européens, mais uniquement dans des vues

[1] On trouve la littérature complète de la langue samkcrite dans l'ouvrage de M. FRED. D'ADELUNG *Versuch einer Literatur der Sanscrit-Sprache*. Petersbourg, 1830, in-8°.

[2] Le prétendu Periple d'ARRIEN connaît déjà ce nom qu'il a changé en Dachinabader, ce qui, dit l'auteur, signifie un pays méridional. En samskrit, dakjina veut effectivement dire sud.

de commerce ; on connaît ainsi les noms de beaucoup de villes et de ports situés sur la côte orientale de Decan, appelée côte de Malabar, et on sait que le pays était partagé entre un grand nombre de princes très-riches. Les Égyptiens, les Persans, et plus tard les Arabes, furent en possession d'un commerce très-lucratif, pour la facilité duquel le khalife Omar bâtit Bassora sur le golfe de Perse [1]. Les négocians que l'avidité du gain conduisit dans ces contrées, n'eurent ni la curiosité, ni les moyens de connaître l'intérieur du pays, et les notices qu'Aboulfeda recueillit étaient fort maigres.

Empire Ghaznevide.

Ce ne fut qu'avec le commencement du onzième siècle, 1325 ans après l'expédition d'Alexandre le Grand, que l'histoire de l'Hindostan commence à s'éclaircir. Mahmoud, troisième sultan *Ghaznevide* en Caboul, soumit, en 999, Lahore, fonda l'empire de Delhi [2], et introduisit l'islam dans ce pays. Sa domination s'étendit de l'Indus jusqu'aux bords du Gange et jusqu'en Guzerate. Il fit de fréquentes incursions en Decan, et s'efforça de détruire le culte national. Ses successeurs eurent de la peine à se maintenir sur le trône contre les princes, soit indiens, soit arabes, qui possédaient les provinces. L'empire se divisa en deux parties, en 1184. En 1205, Couttoubal-Dien-Abick, de la nation des Afghanes, fonda une nouvelle dynastie dite des *Afghanes* ou *Patanes*. En 1240, Djenghiskhan, après avoir bouleversé la dynastie des Ghaznevides à Caboul, fit envahir l'Inde par une armée de

[1] Voy. vol. II, p. 70. [2] Voy. vol. III, p. 117.

Mongols qui prit Lahore, mais ne se fixa pas dans le pays.

Le sultan Mahomet IV, qui était un enfant, régnait en Hindostan et dans une partie du Decan, au milieu des guerres civiles, lorsqu'en 1398, Timour ou Tamerlan y fit son expédition sanglante, dont nous avons parlé ailleurs [1], et dont la destruction de Delhi fut le résultat. Mahmout IV vécut encore jusqu'en 1413, mais son autorité était méconnue, et presque tous les gouverneurs des provinces se rendirent indépendans. Avec lui s'éteignit la dynastie afghane, qui fut remplacée par celles de *Seïd* et de *Lodi*. Ce fut pendant le règne de cette dynastie, qu'Agra devint, en 1504, la résidence des sultans, et que le grand Albuquerque conquit Goa en 1510.

Empire du Grand Mongol.

Le cinquième descendant de Tamerlan, nommé Baber, qui régnait à Fergunnah et Samarkand, après avoir fait la conquête de Caboul, entreprit, en 1519, celle de l'Hindostan, comme ayant appartenu à son aïeul. Il l'acheva, en 1525, par la victoire qu'il remporta à Pannipout, au nord du Delhi, sur Ibrahim, dernier sultan de la race des Afghanes. Le Mongol Baber, prince sage, humain et savant, auteur d'une Histoire de sa nation, dont il existe une traduction en langue persane, eut, en 1530, pour successeur sur le trône du Grand Mongol, Houmaïou, son fils, dont le règne fut extrêmement agité, tant parce qu'il fut obligé de vaincre plusieurs compétiteurs, que parce qu'une foule de princes de la race des Afghanes s'érigèrent en souverains à Delhi, à Guzerate et ailleurs.

[1] Voy. vol. X, p. 285.

Pendant ces troubles, les Portugais conquirent Diu en 1526. Behardirchah, prince ou sultan de Guzerate, envoya un ambassadeur à Constantinople pour engager Soliman à le secourir contre les Portugais; avec lui arriva, pour chercher un asyle, Burhanbeg, fils d'Iskender, que Houmaïou avait dépouillé de Delhi. Soliman Pacha, ancien gouverneur d'Égypte, reçut ordre d'aller en Inde. Ce vieillard octogénaire s'embarqua, le 13 juin 1538, à Suez, avec 20,000 hommes, et commença, au mois d'octobre, le siège de Diu, qu'Antoine de Sylveira soutint avec un grand succès; de manière qu'au bout de vingt jours, Soliman, manquant de vivres, fut obligé de se retirer. Cette expédition n'eut pas de résultat; mais elle est remarquable comme un essai de la Porte de se mêler des affaires orientales. Nous reviendrons, en son temps, aux affaires de l'Inde, que nous interrompons ici pour nous occuper de la guerre de Perse.

Seconde expédition de Perse, 1548.

Les intrigues de Roxelane furent cause de la seconde guerre de Perse. Roustem était parvenu, en 1545, à la dignité de grand visir : la sultane espérait que son gendre recueillerait des lauriers en Perse. Elle avait encore un autre but; elle se flattait que pendant l'absence du sultan, Sélim, son fils, qui était beglerbeg de Magnésie, serait chargé du gouvernement. Elkas Mirsa, qui était venu demander l'assistance des Ottomans contre son frère Chah Thamasb, second Ssafi, fournit un prétexte de guerre. Soliman entreprit, en 1548, sa onzième expédition, la seconde qui fût dirigée contre les Chiites. Au commencement du mois

d'août, il arriva à Tauris, marcha sur Van, et prit cette place, au moyen des intelligences qu'Elkas Mirsa y avait pratiquées. Pendant que ce prince, à la tête d'une armée de Kourdes et d'autres troupes irrégulières, faisait des incursions dans l'intérieur de l'empire, Soliman passa l'hiver à Alep. Au mois de juin 1549, il traversa l'Euphrate, pour se rapprocher d'Elkas Mirsa. Leur jonction n'eut pas lieu, parce que Mirsa avait été surpris et livré à Chah Thamasb qui l'enferma pour le reste de ses jours. L'armée ottomane, après avoir fait la conquête d'une vingtaine de châteaux en Géorgie, se retira, et Soliman arriva, le 21 décembre 1549, à Constantinople.

Troisième expédition de Perse, 1553.

La guerre finit ainsi, sans qu'il y eût un traité de paix; mais, en 1552, lorsque les troupes du sultan étaient occupées en Hongrie, Chah Thamasb entra dans le Kourdistan, et prit Ardsikh, Adilchouwas, Akhlath et d'autres endroits. Ismaïl Mirsa, son fils, remporta une victoire sur Iskender, pacha d'Erzeroum. Soliman, âgé de près de soixante ans, et fatigué par onze campagnes, confia la guerre de Perse à Roustem, son grand visir et son gendre. Celui-ci passa l'hiver à Akseraï en Caramanie (l'ancienne Archelaïs en Cappadoce), d'où il voulait, aux premiers jours du printemps, marcher contre le chah. Une découverte qu'il y fit ou prétendit avoir faite, et qu'il communiqua sur-le-champ au sultan, causa un changement dans le plan de celui-ci. Les janissaires et le grand visir furent rappelés en Europe, et Soliman annonça qu'en 1553, il se mettrait lui-même à la tête

de son armée. Nous verrons plus bas en quoi consistait l'avis transmis par Roustem.

Le grand Soliman paya son tribut à la faiblesse humaine, en se laissant gouverner par une épouse aimable. Instrument, sans s'en douter, des intrigues de l'ambitieuse Roxelane, il se mit en marche vers la fin d'août 1553, et confia le gouvernement d'Andrinople pendant son absence à Bajazet, son second fils. Arrivé près de l'ancienne Archelaïs, il obscurcit la gloire de son nom, par la condamnation d'un accusé qui aurait peut-être prouvé son innocence, si on l'avait entendu dans sa défense, si on lui avait seulement fait connaître le crime qu'on lui imputait. La victime d'une intrigue du sérail, et de la faiblesse de Soliman, fut son propre fils, l'héritier présomptif de sa couronne. L'âme flétrie de Soliman n'exécuta rien dans cette campagne qui fût digne de son ancienne gloire. Le conquérant de Belgrade et de Bagdad est devenu un chef de partisans; il ne livre plus de bataille; c'est un pillard qui dévaste l'Asie jusqu'à l'Araxès. Après toutes ces dévastations le sultan et le chah ont besoin de la paix; il s'établit entre les deux monarques et ensuite entre leurs ministres une correspondance digne des forts de la halle ou d'un comité de salut public. Thamasb, le premier, revint à des formes plus polies; le 26 septembre 1554, un ambassadeur persan arrivé à Erzeroum, apporta une lettre écrite dans un style honnête, et, le 29 mai 1555, la première paix entre les Ottomans et les Ssafi fut conclue à Amasie.

Paix d'Amasie, 1555.

C'est assez nous occuper de Soliman le conquérant et le guerrier ; voyons le dans son intérieur.

Caractère de Soliman.

Telle fut l'activité de Soliman, qu'il ne laissa pas passer un instant sans s'occuper du bien de l'empire. Toutes ses démarches caractérisaient le grand homme, le grand prince, l'homme religieux. Ferme dans l'exécution de ses plans, persévérant dans ses opinions, zélé Musulman, il aimait les sciences et les belles-lettres, traitait les Chrétiens avec bienveillance, ne cachait pas l'horreur qu'il éprouvait pour les Juifs. Son front élevé, son teint rembruni, sa mine sérieuse inspiraient de la terreur.

Le grand visir Ibrahim.

On dit que pendant une longue série d'années Soliman jouit d'un bonheur qui a été accordé à peu de souverains; et qui, à ce qui paraît, ne peut appartenir à un despote : il avait un ami. Un jeune Grec de Parga, fils d'un marin, enlevé par des corsaires turcs, avait été vendu à une veuve des environs de Magnésie, qui lui donna des maîtres et lui fournit l'occasion de cultiver le talent pour la musique que la nature lui avait donné. Soliman n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne, lorsqu'ayant rencontré dans une de ses promenades le jeune Ibrahim (tel était le nom que le Grec portait depuis qu'on en avait fait un Musulman), il fut tellement enchanté d'abord de son talent et ensuite de son esprit qu'il l'attacha à sa personne. Parvenu au gouvernement, il l'avança à des charges éminentes, et, le 25 juin 1523, il le nomma grand visir et beglerberg de Roumili.

Résolu de l'envoyer en Égypte pour rétablir l'ordre

et la tranquillité dans cette province, il le maria au mois de mai 1524, avec sa sœur, et célébra cette noce par les fêtes les plus magnifiques. La plus grande intimité régnait entre les deux beaux-frères; jamais on n'avait vu une pareille familiarité entre le maître et l'esclave. Le matin les deux amis s'écrivaient des billets; les soirées se passaient agréablement pour le sultan dans la société d'un ministre aimable, instruit et spirituel. En 1529 Soliman joignit à la dignité de grand visir dont Ibrahim était revêtu, celle de séraskier ou généralissime de toutes ses armées, avec un traitement de 3 millions d'aspres ou 60,000 ducats. Le diplôme par lequel cette nouvelle dignité fut conférée au favori, ordonne à tous les sujets de l'empereur, grands et petits, d'obéir aux paroles d'Ibrahim, comme si elles sortaient de la bouche même du maître. Avec le diplôme, le sultan envoya à Ibrahim des présens magnifiques.

Une faveur si extraordinaire corrompit le caractère du renégat de Parga. Dans les négociations qu'il eut en 1533 avec les envoyés du roi Ferdinand, il se vanta avec insolence de son pouvoir, disant que toute la puissance reposait entre ses mains, et que les ordres du sultan avaient besoin de sa confirmation. Une autre fois il dit que Soliman voulait qu'il n'y eût pas de différence entre le sultan et le visir; qu'ils avaient tous les deux les sceaux de l'état; qu'ils portaient des habits pareils.

Telle fut la vivacité des sentimens d'amitié que Soliman portait à son esclave, qu'il supporta jusqu'en

1536 la vanité, l'arrogance et l'insolence de ce favori. Se prévalant d'un usage des Persans qui était étranger aux Osmanli, Ibrahim ajouta le mot de sultan à son titre de séraskier. L'amitié du despote échoua contre cette imprudence; son âme s'ouvrit aux soupçons : on prétend qu'ils furent augmentés par un songe. Dans son sommeil il vit l'ancien defterdar Iskender Tchelebi, qui lui reprochait d'avoir fait périr un serviteur fidèle pour complaire à un traître. Le 15 mars 1536, le grand visir se rendit au sérail pour souper avec le sultan et pour coucher ensuite comme à l'ordinaire dans le même appartement. Le lendemain on le trouva étouffé, et son corps portait des marques de violence.

Les visirs Aïas, Loutfi, Soliman et Roustem.

Son successeur, Aïas, renégat albanais, dont la mère et les trois frères vivaient à Valona (les frères comme religieux), homme juste, mais trop adonné aux femmes, mourut en 1539. Un homme de lettres, Loutfi, le remplaça, mais se fit renvoyer au bout de deux ans. Mouradjea d'Ohsson raconte, d'après une source authentique, la cause de sa disgrace. Un jour, dit-il [1], il ordonna qu'une Mahométane surprise au milieu de ses débauches, *fût punie d'une manière que nos mœurs ne permettent pas de rapporter* [2]. L'indécence et la barbarie de cette punition révoltèrent tous les esprits. Loutfi pacha était marié à une sultane, sœur de son maître. Cette princesse, indi-

[1] Vol. IV, p. 351 de l'édition in-8°.

[2] Par les mots en italique, nous avons remplacé ceux dont se sert l'auteur.

gnée, lui fit les reproches les plus vifs et les plus amers. Ne devais-tu pas, lui dit-elle, respecter la pudeur? Comment as-tu pu inventer un supplice aussi cruel et aussi flétrissant? Il est fait pour le crime, répondit le visir, et désormais il sera la peine que l'on infligera à toutes celles qui se déshonoreront au mépris de la religion et des lois. A ces mots la sultane l'accabla d'injures, et le traita d'impudent, de barbare, de tyran. Transporté de colère, le ministre met la main sur une masse d'armes, et se précipite sur elle. Aux cris de la sultane, les filles esclaves et les eunuques volent à son secours et chassent à coups de poings le visir de l'appartement de leur maîtresse. Un événement si extraordinaire entraîna la perte de Loutfi pacha. Soliman blâma hautement sa conduite, ordonna sa séparation de la sultane, le dépouilla de sa dignité, et l'envoya en exil à Demotica où il termina ses jours. »

Si le visir Loutfi a fait preuve de peu de savoir vivre, le savant profita de sa retraite pour écrire une très-bonne histoire de l'empire ottoman de son temps qui va jusqu'en 1553. Il a composé en arabe et en turc une foule d'autres ouvrages de philosophie, de morale, de religion et de médecine ; quant à la poésie, il en était l'ennemi juré.

Le vieux eunuque Soliman fut nommé en 1541, successeur de Loutfi ; il conserva cette place jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il fut obligé de la céder à Roustem, qui était deuxième visir et gendre de Soliman. Roustem était un excellent homme de

guerre, mais peu instruit et ennemi des belles-lettres.

Roxelane, épouse de Soliman.

Roustem devait son avancement à sa belle-mère, la sultane Khasseki Khourrem, si célèbre sous le nom de Roxelane, qui est celui de son pays natal, la Russie rouge. Cette esclave était peu belle, mais *grassette* (grassiada, comme dit Piero Bragadino, ambassadeur de la république de Venise). Roxelane subjugua Soliman par les grâces de sa personne, et par son esprit. Il déclara qu'elle n'était pas esclave, mais son épouse légitime; exemple unique dans les annales de l'empire ottoman [1].

L'esprit de Roxelane ne se plaisait que dans l'intrigue. Elle porta le deuil dans la maison de son époux. Déjà elle avait eu part à la disgrace d'Ibrahim; associée au grand visir Roustem, elle commit d'autres crimes. Elle avait donné au sultan plusieurs fils, mais elle ne pouvait espérer de voir leur aîné, Sélim, monter sur le trône, tant que vivaient Moustapha et Bajazet, autres fils de Soliman, qui précédaient en âge ceux de la favorite.

Meurtre de Moustapha, fils aîné de Soliman.

Lorsque Roustem se trouva au quartier d'hiver d'Akseraï, il envoya à Soliman, par un agent secret, la nouvelle que Moustapha, son fils aîné, avait dans

[1] Soliman prétendait la faire passer pour une princesse du sang royal de Pologne. Dans une lettre qu'il adressa à Sigismond, il dit: « Ton ambassadeur Opalinski pourra te dire combien est heureuse ta sœur, mon épouse. » Cette lettre, qui ne laisse plus de doute sur l'origine de cette célèbre esclave, a été publiée, en 1822, dans un journal polonais, par M. NIEMCEWICZ.

l'armée un parti qui visait à le porter sur le trône du vivant de son père, et que ce parti prenait de jour en jour plus d'accroissement, parce que le fils se trouvait à l'armée et qu'on n'y voyait pas le père. Cet avis causa la dissolution de l'armée [1].

Lorsque l'année suivante Soliman en personne, accompagné de Sélim, se trouvait à la tête de l'armée à quelque distance d'Akseraï, Moustapha se rendit au camp impérial le 5 octobre 1553. Le lendemain les grands officiers le conduisirent à la tente de Soliman; il n'y trouva que sept muets qui, exécuteurs des ordres du sultan, l'étranglèrent. Aussitôt les janissaires excitèrent un grand tumulte et demandèrent la punition de Roustem, instigateur du meurtre. Le sultan les apaisa en destituant le grand visir; les sceaux furent donnés à Ahmed pacha, le conquérant de Temeswar [2].

Ahmed refusa d'accepter un présent si funeste à ceux qui en étaient honorés. Il se laissa vaincre enfin par l'engagement formel que prit le sultan de ne jamais le déposer. Soliman lui tint parole. Lorsque Roxelane le pressa vivement de rendre à Roustem une charge qui ne lui avait été enlevée que pour apaiser les janissaires, Soliman ne destitua pas Ahmed; mais, le 28 septembre 1555, lorsque ce visir se rendait à l'audience du maître, les satellites du despote se saisirent de sa personne et lui tranchèrent la tête. Les sceaux furent rendus à Roustem qui les conserva jusqu'au jour de sa mort, le 9 juillet 1561.

[1] Voy. p. 156 de ce vol. [2] Voy. p. 134 de ce vol.

Guerre civile entre les fils de Soliman, 1559.

Roxelane, la meurtrière d'Ibrahim et de Moustapha, était morte au mois d'avril 1558, trois ans avant son gendre. Elle ne fut plus témoin de la guerre entre les fils de Soliman; la postérité ne l'en accuse pas moins d'en avoir été l'auteur, parce qu'elle avait semé le germe de la haine entre les frères, que cultiva ensuite un certain Moustapha qui, attaché d'abord à la personne de Bajazet, l'aîné des fils, fut, depuis la mort de celui-ci, placé auprès de Sélim, l'aîné des fils de Roxelane. Ce traître excita un frère contre l'autre, et le père contre Bajazet; ses intrigues en interceptant la correspondance qui aurait pu terminer tous les malentendus, poussèrent Bajazet à la révolte. Soliman et Sélim envoyèrent des armées contre lui. Le 29 et le 30 mai 1559, les frères se livrèrent des batailles sanglantes près de Konie. Bajazet fut défait et se sauva à Amasie. Dans une lettre qu'il adressa à son père, il implora sa clémence pour lui et ses quatre fils : cette lettre aussi fut interceptée. Avec 12,000 hommes qui s'étaient de nouveau réunis sous ses drapeaux, et avec ses fils, il se retira sur la route de Perse et arriva à Érivan, d'où chah Thamasb l'invita à se rendre à Tauris. Il y arriva le 24 novembre 1559 et reçut la promesse solennelle du Chah qu'il ne le livrerait pas à Soliman.

Meurtre de Bajazet, fils de Soliman.

Il s'ouvrit alors une négociation entre Thamasb, Soliman et Sélim, monument de honte pour tous les trois qui marchandèrent le prix de la trahison. Parmi les moyens qu'on employa pour perdre Bajazet, fut aussi celui d'inspirer à Thamasb la crainte de se voir

détrôné par son protégé. Le 12 février 1560, le Chah le fit arrêter; bientôt après il le livra avec ses quatre fils, non aux ambassadeurs de Soliman (son serment le lui défendait), mais à ceux de Sélim, qui, sur-le-champ, étranglèrent les cinq princes, le 25 septembre 1561.

Thamasb reçut les 400,000 ducats promis; ce fut ainsi que la paix entre lui et Soliman fut consolidée. Un crime commun aux deux partis réconcilia les Sunnites aux Chiites.

Administration intérieure.

Le règne de Soliman ne fut pas seulement glorieux par des événemens politiques; aucune époque de l'histoire ottomane ne fut aussi riche en grands ouvrages d'architecture, en chefs-d'œuvre de littérature, que nous ne connaissons que par ce que nous en dit le petit nombre d'érudits qui peuvent puiser à la source des lettres arabes, persanes et turques; enfin en grands jurisconsultes et philologues. Soliman perfectionna l'organisation des oulema ou de la classe des savans qui professent la théologie et la jurisprudence.

L'œil vigilant de Soliman embrassa toutes les branches de l'administration. Ses deux premières campagnes épuisèrent le trésor et forcèrent Soliman à imposer à la nation une contribution extraordinaire, une capitation de 15 aspres (5 francs) par tête. Les autres guerres, au lieu d'être coûteuses, rapportaient au sultan de grosses sommes, fruit des rapines et des exactions. La capitation fut abolie pour ne plus être rétablie. Les domaines de la couronne rapportaient près de 5 millions de ducats; tous les autres revenus

se montaient à 3 millions de ducats, auxquels l'Égypte seule contribuait pour 8 à 12 cent mille ducats.

Soliman porta le nombre des janissaires de 12,000 à 20,000, et les divisa, sous le rapport de la solde, en trois classes. La force de l'armée permanente fut portée sous lui à 40,316 hommes : il avait quelquefois 250,000 hommes sous ses ordres.

Soliman doit être placé parmi les législateurs de sa nation, par la publication d'un kanounam ou code criminel en cinq parties qui traitent, savoir 1°. de la fornication; 2°. des injures verbales et réelles; 3°. de l'usage du vin, du vol et du pillage, de l'usure, de la calomnie; la quatrième section est un réglement pour les marchés, et la cinquième pour les jurandes ou corps de métier. Dans ce code, la législation criminelle des anciens Ottomans est en général fortement mitigée. Soliman toléra l'usage des vases d'or et d'argent, qui était regardé comme contraire à l'esprit de l'islam, et celui du café. Le premier café public à Constantinople est de 1554.

Causes de la décadence de l'empire ottoman.

Malgré les grandes qualités de Soliman, il est regardé comme celui qui a préparé la décadence de l'empire. Kotchibeg, auteur turc qui sous le règne de Mourad IV a écrit sur la chute et la décadence de l'empire ottoman, a établi cinq raisons de cette chute qui doivent être imputées à Soliman. Nous les empruntons à M. de Hammer.

1. Soliman qui, au commencement de son règne, avait régulièrement assisté aux délibérations du divan, s'en retira successivement avec l'âge, de manière

qu'à l'exception de cas extraordinaires, il en fut tout au plus témoin invisible. Cet isolement de la puissance du souverain, créa une autorité intermédiaire entre lui et les affaires auxquelles ses successeurs devinrent tout-à-fait étrangers.

2. Soliman s'écarta de la maxime de ses ancêtres de choisir toujours le grand visir parmi les personnes chargées de hautes dignités de l'état ; il confondit les charges de l'état avec celles de la cour, en conférant le grand visirat à Ibrahim qui était son fauconnier. Il ouvrit par-là aux intrigues, aux cabales de cour et à l'ignorance, la voie pour parvenir au pouvoir. Sous le grand visir Roustem on vit pour la première fois l'influence du harem, qui devint prédominante sous les successeurs de Soliman. Bientôt le harem et les grands visirs devinrent des puissances ennemies, et l'influence des femmes fut transférée sur les eunuques.

3. Soliman avait toléré la corruptibilité de Roustem qui introduisit l'usage de vendre les gouvernemens aux plus offrans et d'affermer les domaines de l'état à des hommes rapaces.

4. Soliman augmenta outre mesure les appointemens des grands visirs, et leur accorda des dotations énormes.

5. Il permit le luxe de ses visirs et grands officiers qui passa toutes les bornes de la modération.

SECTION III.

Depuis la mort de Soliman Ier jusqu'en 1618.

Soliman était mort devant Szigeth dans la nuit du 5 au 6 septembre 1566 ; mais le grand visir cacha cet événement pour laisser à *Sélim II*, fils du sultan, le temps d'arriver de Koutaïeh (*Cotyæum*) sa résidence, avant que les janissaires pussent former quelque complot pernicieux. Le 24, le nouveau sultan arriva à Kadikoni (*Chalcedon*) vis-à-vis Constantinople, avant que le kaïmakan de cette capitale eût reçu aucune nouvelle de ce qui s'était passé à l'armée. Après avoir pris possession du gouvernement, Sélim partit, le 26 septembre, et arriva le 6 octobre à Belgrade.

Sélim II, 1566-1674.

Le 18, la solde de l'armée ayant été payée, le grand visir se mit en marche avec l'armée pour se diriger sur Belgrade. La dépouille mortelle de Soliman était portée dans une litière entourée de rideaux, et l'armée ne sut son décès que lorsque, dans la nuit du 24, on commença à réciter autour de la litière la prière des morts. A ce son lugubre les soldats fondirent en larmes ; le grand visir leur annonça que le nouveau padichah attendait les troupes à Belgrade, pour exécuter le testament de Soliman et payer aux soldats le don de joyeux avénement. L'entrevue eut lieu dans les environs de Belgrade où Sélim avait fait dresser la tente impériale. Elle ne fut pas cordiale ; les soldats étaient offensés de ce que Sélim eût pris possession du

gouvernement avant leur arrivée ; et ils se plaignirent de la médiocrité du présent qu'il leur fit, qui était de quarante ducats par janissaire (moins pour les autres armes). Ils suivirent en murmurant Sélim à Constantinople, où les indices de leur mécontentement, précurseurs ordinaires de la révolte, le forcèrent à porter son don à soixante ducats par tête de janissaire et à augmenter la solde journalière de toutes les troupes.

Nous connaissons déjà un peu Sélim, le meurtrier de ses frères ; nous aurons achevé son portrait en disant que l'avarice, l'ivrognerie et la cruauté composaient son caractère. Pour s'adonner aux plaisirs de la table, il négligea les affaires ; et la décadence de l'empire, qui devint évidente après la fin de son règne, se serait manifestée immédiatement après la mort de Soliman, si Sélim, nous ne savons pourquoi, n'avait eu pour deux ministres de son père un sentiment de respect qu'ils auraient été dignes d'inspirer à un meilleur prince. Ces deux ministres étaient Mohammed, surnommé Sokolli, parce qu'il était natif du château de Sokol en Bosnie, et l'autre Ébousououd al Amadi. Le premier avait été nommé grand visir, en 1565, après la mort d'Ali qui, en 1561, avait remplacé Roustem : il conserva la suprême direction des affaires pendant toute la durée du règne de Sélim, et même cinq ans au-delà. Ébousououd, un des plus savans interprètes de la loi, remplit pendant près de trente ans la place de moufti, et aucune entreprise de Soliman, depuis 1545, n'a été faite sans avoir été approuvée par son fetwa. Il mourut en 1574, l'année de la mort de Sélim.

SÉLIM II. 1566-1574.

Paix avec Maximilien II. 1567.

Le premier événement important du règne de ce prince est la conclusion de la paix avec l'empereur Maximilien II, roi d'Hongrie et de Bohême. Elle fut accordée pour huit ans, le 21 septembre 1567 [1].

Projet de réunir le Wolga et le Don.

Soliman déjà avait formé un grand projet, dont la réussite aurait jeté un lustre éclatant sur son règne, et ébranlé jusque dans ses fondemens l'empire naissant de Russie. Il voulait réunir par un canal le Wolga avec le Don, du côté où ces deux fleuves se rapprochent davantage, établir ainsi la communication entre les mers Noire et Caspienne, et l'assurer par trois forteresses qui seraient construites, l'une sur le Don, l'autre sur le Wolga, la troisième sur la mer Caspienne. Astrakhan et Kasan devaient être conquis, former des états soumis à la suzeraineté ottomane, et, avec la Crimée, resserrer, contenir et affaiblir la Russie. Si ce projet ne réussit pas, c'est que son exécution fut retardée jusqu'au règne de Sélim Ier, et confiée, en 1569, à l'homme qui avait le plus grand intérêt à le faire manquer, à Dewlet Guéraï, khan de la Crimée.

Tcherber Kasim, pacha d'Asoff, reçut ordre, en 1569, de creuser des canaux pour la réunion des deux fleuves, de s'emparer d'Astrakhan ou au moins d'établir une forteresse dans les environs de cette ville. On lui donna pour cela 3,000 janissaires et 20,000 cavaliers, et une flotte de quinze galères avec 6,000 janissaires et 3,000 ouvriers. De son côté, le khan de la Crimée partit avec 50,000 cavaliers, et les deux ar-

[1] Voy. p. 25 de ce vol.

SÉLIM II, 1566–1574.

mées se réunirent à Katchalinsk. Soit difficulté naturelle du sol, soit ignorance des personnes chargées de diriger le travail, l'entreprise de réunir le Don et le Wolga échoua. Néanmoins, assisté par les habitans d'Astrakhan, qui détestaient la domination russe, Dewlet Gueraï et Kasim arrivèrent dans la proximité de cette ville, et se mirent à construire une forteresse; mais les murmures des Tatars et des Turcs qui ne voulurent pas passer l'hiver dans ce pays, les engagèrent à mettre le feu aux ouvrages commencés, et à se retirer au moment où l'avant-garde d'une armée envoyée par le tsar Iwan IV entra dans Astrakhan. Dewlet Gueraï, qui avait traversé toutes les opérations de l'armée, conduisit le pacha d'Asoff par des chemins où la plus grande partie de son monde périt de misère.

Conquête de l'Yémen.

Hedjas, ou l'Arabie Pétrée, et Yémen, ou l'Arabie Heureuse, étaient partagées entre plusieurs royaumes ou dynasties, dont la plus illustre, celle des chérifs de la Mecque et de Medine, s'est conservée jusqu'à nos jours. Lorsque Sélim Ier fit la conquête de l'Égypte, Ebou Nemi, chérif de la Mecque, vint au Caire lui faire hommage, et, depuis ce temps, les deux saintes villes sont censées être sous la protection et la haute suzeraineté des sultans ottomans. Ibrahim, le favori de Soliman Ier, étant en Égypte, chargea un de ses lieutenans de faire la conquête de l'Yémen. Plus tard, en 1539, Soliman Pacha, dans son expédition maritime à Guzerate, s'empara d'Aden, Zebid et Mocka. Dans les années suivantes, la souveraineté ottomane

fut étendue sur Taaf, Haab et d'autres endroits. Vers la fin du règne de Soliman Ier, l'Yémen fut partagé en deux gouvernemens, dont Ssanaa et Zebid furent les chefs-lieux; mais ce partage occasiona une guerre civile et une révolte générale des Arabes. Un certain Moutaher se fit proclamer khalife à Ssanaa (Sanna), le 9 août 1567.

Sélim II, 1566–1574.

Le grand visir, Mohammed Sokolli, chargea de la conquête de l'Yémen et de la punition des rebelles, un homme dont l'influence auprès de Sélim II pouvait lui devenir dangereuse, ce même Lala Moustapha qui avait été l'auteur de la guerre entre les deux fils de Soliman. Il le nomma séraskier, et confia le gouvernement de l'Égypte à Sinan pacha, ennemi de Lala. La désunion se mit bientôt entre celui-ci et le gouverneur d'Égypte, qui devait lui fournir les moyens de faire la guerre; les intrigues de Sinan furent soutenues par le grand visir : Lala Moustapha fut rappelé, et Sinan nommé à sa place. Ce général et Behram pacha, qui fut ensuite nommé beglerbeg d'Yémen, achevèrent la soumission de ce pays, en 1571.

Guerre de Venise ou de Chypre, 1570.

Mohammed Sokolli continua de gouverner Sélim II, au point qu'on peut dire que tout ce qui se fit sous le règne de ce prince fut l'ouvrage de son visir. Il faut en excepter cependant la conquête du royaume de Chypre qui fut entreprise contre l'opinion du visir. Le véritable mobile de la conduite de Sélim dans cette circonstance fut son amour pour le vin que produit cette île. Un Portugais, qui fut tour à tour Juif, Chrétien et Musulman, et s'appelait tantôt don Joseph Miquez

ou Jean Michès, tantôt Joseph Nassy, jusqu'à ce que Sélim lui donna un titre plus relevé, voyant la passion effrénée que Sélim, encore prince héréditaire, avait pour le vin de Chypre, dit vin de la Commanderie, lui inspira le projet de conquérir un jour la patrie de sa boisson favorite, et, dans son ivresse, le prince promit au Juif de le faire roi de Chypre. Lorsque revenant de Belgrade à Constantinople, Sélim aperçut sur la grande route son ancien compagnon de débauche tombant à ses pieds, il le releva en le saluant duc de Naxos et des douze principales Cyclades. Depuis ce moment le favori ne cessa de stimuler son maître de conquérir le pays qui était si productif en vin et en ducats. Mohammed Sokolli s'opposa à un projet qui devait envelopper Sélim dans une guerre incertaine; mais tous les ennemis du grand visir l'appuyèrent, et le sage moufti Ébousououd, consulté sur la légitimité de la conquête d'un pays appartenant à une puissance amie et qui n'avait fourni aucun prétexte de guerre, déclara, par un fetwa, que, de même qu'un prince musulman ne pouvait conclure la paix avec les Infidèles que lorsqu'il en résultait un avantage pour la généralité des moslémin, de même il lui était permis de rompre la paix quand cela présentait un avantage. La conquête de l'île de Chypre fut résolue. On trouva quelques sujets insignifians de se plaindre de la république de Venise, et on lui demanda, à titre de satisfaction, la cession de l'île.

Lala Moustapha qui quelques années auparavant avait été rappelé d'Égypte et de l'Yémen, et le ci-de-

vant capitan Piale pacha furent nommés séraskiers par terre et par mer. Au printemps de 1570, une flotte de 100 galères et 224 bâtimens de moindre grandeur sortit en plusieurs divisions de Constantinople. La prise de Nicosie après un siége de quarante-neuf jours, et celle de Famagouste après sept mois, ont été racontées [1]. Le 1er août 1571, Moustapha avait conquis toute l'île; mais sa perfidie, sa cruauté, sa soif de sang couvrirent son nom d'infamie. Il n'y a aucun événement dans l'histoire ottomane auquel se réfèrent avec tant d'avantage les politiques fanatiques qui prêchent la croisade contre les Turcs, que la guerre de Chypre ou la quatrième guerre de Venise depuis le fetwa du moufti Ébousououd jusqu'à la violation de capitulation de Famagouste.

Sélim II, 1566-1574.

L'alliance qui, le 25 mai 1571, fut conclue entre le pape, l'Espagne et la république de Venise donna une autre marche à la guerre. La bataille de Lépante gagnée le 7 octobre de la même année [2], par don Juan d'Autriche, détruisit la marine ottomane; mais telle fut encore l'énergie du gouvernement sous des hommes comme Mohammed Sokolli et Ébousououd, que, dans l'hiver suivant, il équipa, à Constantinople seulement, 150 galères et 8 galéares. Nous vous avons arraché un bras, dit Sokolli au baile vénitien qui n'avait pas quitté Constantinople ; vous nous avez coupé la barbe : le bras ne repoussera pas, mais la barbe reviendra plus belle et plus touffue.

Bataille de Lépante, 1571.

[1] Voy. vol. XX, p. 196 et 198.

[2] Voy. vol. XVIII, p. 8; XIX, p. 340; XX, p. 198

Sélim II, 1566-1574.

Au mois de juin 1572, la flotte turque, forte de 250 voiles, mit à la mer; elle rencontra deux fois celle des alliés, mais il n'y eut pas d'affaire générale. La concorde et l'activité manquaient aux alliés.

Paix de Constantinople, 1573.

La république de Venise s'empressa de sortir de la ligue. L'ambassadeur de France, François de Noailles, évêque d'Acqs, entremit sa médiation; le baile Antoine Barbaro signa la paix le 7 mars 1573 [1]. L'île de Chypre resta aux Turcs.

Conquête de Tunis, 1574.

Hamid, fils de Muley-Hasan que Charles-Quint avait rétabli sur le trône de Tunis [2], régnait dans cette ville, à la suite d'un parricide. Pendant le siège de Nicosie, en 1569, l'amiral Ali Ouloudj s'était emparé de Tunis et en avait chassé Hamid; mais il n'avait pu prendre la Goulette (Halkolevad) qui avait garnison espagnole. Le jour anniversaire de la bataille de Lépante, don Juan débarqua près de Tunis avec 30,000 hommes, reprit cette ville le 12 octobre 1572, nomma vice-roi Mahomet, frère d'Hamid, et envoya celui-ci avec sa famille à Naples. Ali qui depuis la prise de Tunis avait été élevé à la dignité de capitan pacha, et au lieu d'Ali Ouloudj (le Transfuge) portait le nom d'Ali Kilidj (le Glaive), sortit, le 15 mai 1574, de Constantinople avec 289 voiles, portant 40,000 hommes sous les ordres de Sinan, le conquérant d'Yémen : ces troupes prirent sur-le-champ Tunis et la pillèrent; la Goulette se défendit trente-trois jours [3]; le 24 août, elle fut prise d'assaut. Le 11 septembre, le fort

[1] Voy. vol. XX, p. 199. [2] Voy. vol. XVII, p. 400.

[3] Voy. vol. XVIII, p. 11.

de Tunis eut le même sort. On fit sauter la Goulette.

SÉLIM II, 1566-1574.

Sélim II cessa de vivre le 12 décembre 1574. Sa mort fut digne de sa vie. Ayant bu trop de vin, il glissa sur le plancher; on le releva avec la fièvre, et il expira le onzième jour, laissant cinq fils dont l'aîné lui succéda. La décadence de l'empire que pendant sa vie le grand visir avait arrêtée, ne trouva plus d'obstacle depuis sa mort. Soliman qui fit treize campagnes, avait cependant abrogé le privilège des janissaires de ne marcher en guerre que sous la conduite du padichah. Sélim II ne fit, comme empereur, aucune campagne. Ses successeurs profitèrent de cet exemple pour se renfermer dans le sérail, se livrer aux plaisirs et abandonner le soin des affaires aux visirs. Ils devinrent ainsi un objet de mépris pour l'armée qui ne les voyait plus à sa tête. Au gré de leurs janissaires ils étaient institués et déposés, et comme il n'existait pas de loi sur l'ordre de la succession, les sultans ne voyaient pas d'autre moyen de se maintenir que de faire égorger, ainsi que la loi fondamentale de Mahomet II l'ordonnait, leurs frères et leurs neveux qui pouvaient devenir leurs rivaux.

Mourad III, 1574-1595.

Son caractère et ses favoris.

Mourad III, âgé de vingt-huit ans, était gouverneur de Magnésie lorsque son père mourut. Il arriva à Constantinople pendant la nuit du 21 au 22 décembre 1574, et ordonna aussitôt que ses cinq frères fussent égorgés. Un écrivain très-moderne et très-judicieux qui a puisé dans les relations officielles que le sénat de Venise recevait de ses agens diplomatiques [1],

[1] M. BANKE, dont il a été question dans le vol. XX, p. 413, dans

MOURAD III, 1574-1595.

rapporte que le premier soin de Mourad fut de sauver ses neuf frères ; que pendant dix-huit heures il résista aux représentations du moufti et des interprètes de la loi, qui demandaient la mort des jeunes princes ; que vaincu enfin par la force de leurs raisons, il appela, fondant en larmes, le premier muet, et, lui montrant le cadavre de Sélim II, lui remit neuf mouchoirs pour étrangler ses frères. Comme ce rapport diplomatique est en contradiction avec celui des écrivains turcs, il est à craindre qu'il ne faille le renvoyer au genre des romans.

Caractère de Mourad.

Il faut cependant avouer que ce mélange d'humanité et de faiblesse fut le vrai caractère de Mourad, qui bientôt dégénéra en une indolence absolue, et finalement en deux vices honteux, la luxure et l'avarice. Enfermé dans l'intérieur de son sérail, en proie à une mélancolie taciturne, entouré de femmes qui, par leurs jeux et leurs danses lascives, s'efforçaient de le distraire, de muets, de nains et d'eunuques qui se livraient à des exercices burlesques, pendant lesquels il fabriquait machinalement des flèches de bois; si quelquefois il sortait de cette apathie, c'était pour jouir du plaisir de compter son argent, ou pour s'abandonner à son penchant pour la volupté. Originairement il avait été très-attaché à la sultane favorite (Khassiki), Vénitienne de la maison de Baffo, qui au sérail portait le nom de Sofiïé; mais lorsque, pour

Fürsten und Vælker vou Süd-Europa. Il les a trouvées dans les archives de Vienne, qui lui ont été ouvertes avec une grâce qui pourrait servir d'exemple.

diminuer l'influence de cette femme qui lui avait donné un fils (Mohamet, destiné à lui succéder un jour), les sœurs du sultan l'engagèrent à accorder ses faveurs à d'autres odaliques [1] esclaves du harem; il prit tant de goût à la volupté, que souvent il cherchait le plaisir dans les bras de deux ou trois femmes dans une seule nuit. Ses forces s'épuisèrent tellement qu'à la fin il tomba dans une épilepsie permanente. D'après les dépêches vénitiennes que nous venons de citer, il fit faire en pierre de taille un trou profond, en forme de puits, qu'il se proposait de remplir d'or. Son lit était placé au-dessus de l'ouverture. Il n'était d'ailleurs pas sans talens, ne manquait pas d'instruction, aimait la poésie, surtout la poésie mystique. Il était d'un bon naturel, mais difficile à apaiser quand il s'était mis en colère [2].

[1] Non odalisques, comme on dit communément.

[2] Dans le Voyage inédit de MAFFEI VENIERI, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, on lit un portrait de Mourad III fait de main de maître : È il presente imperatore giovane di 33 anni, di statura al punto giusta ma piutosto enfiato d'umori putridi che pingue, di purgato nutrimento e bianco di carne, ma misto il bianco d'un pallor giallorino, biondo il pelo, bionda la barba, che gli va d'una tempia all' altra per disotto il mento, lasciando tutta la parte esterna scoperta; ha pochi mustachi, grosse le labbre, egualmente rilevate senza alcun disegno terminate, il naso aquilino indubitatamente, l'occhio azzurro turbido et mesto, il sopraciglio oltra misura inarchato e breve, la fronte, bene che parte ne cuopra il turbante, e spaziosa; delle qualità dell' animo malinconico et bon Turco, arrogante poco, provido d'impressione di molestie di pensieri, di natura avaro e tenace et un pochissimo poeta.

Mourad III, 1574-1595.

Mohammed Sokolli, le plus grand visir qui ait jamais été à la tête des affaires de la Porte, conserva jusqu'à sa mort la place qu'il avait remplie sous le père et sous l'aïeul de Mourad; mais il ne jouit pas sous ce dernier du même pouvoir qu'auparavant, à cause de l'influence qu'exerçaient tour à tour sur le sultan Nour Banouh, sa mère; Sofiïé, la sultane favorite qui conserva toute son affection à l'époque même où elle partageait les marques de sa tendresse avec une centaine d'esclaves; les trois sœurs de Mourad, épouses ou veuves de Sokolli, de Piale pacha et du grand visir Siawousch; trois autres sultanes, la vieille Mihrmah, fille de Soliman le Grand et veuve de Roustem, et ses deux petites-filles qui successivement épousèrent le renégat Cicala, nommé capitaine-pacha. A ces sultanes il faut ajouter Djanfeda Kadoun qui, à la mort de la sultane Validé, fut tirée du vieux sérail pour gouverner le nouveau, et prit beaucoup d'ascendant sur le sultan; enfin deux femmes du commun, la devineresse Rasiïé et la Juive Kira qui pourvoyait le sérail de marchandises.

Parmi les hommes qui avaient du pouvoir sur Mourad, nous nommons le poète Chemsi Pacha, le plus vénal des hommes, qui était chargé de recevoir les requêtes présentées au souverain; le trésorier (*defterdar*), Oweïs Pacha, qui fut ensuite nommé pacha de Bude; l'historien Séadeddin, qui avait la place de khodja ou instituteur du sultan, et qu'après la mort de Mourad, son successeur éleva à la dignité de moufti, et enfin l'eunuque Ghasneser qui, sous Sélim,

Mourad et son fils, servit pendant cinquante ans dans l'intérieur du palais, sans abuser de sa puissance.

MOURAD III, 1574-1595.

Le grand visir Sokolli ayant été assassiné, le 11 octobre 1579, par un homme obscur, sa place fut occupée pendant six mois par Ahmed, et donnée ensuite à Sinan, le conquérant de l'Yémen; au mois de décembre 1582, à Siawousch Pacha, et, en 1584, à Osman Pacha, après son retour de la campagne qu'il avait faite en Dageshtan et dans la Crimée.

Guerre de Perse, 1578.

L'événement extérieur le plus mémorable du règne de Mourad III, est la guerre de Perse : elle commença en 1578. Les troubles dont l'empire des Ssafi fut agité après la mort de Chah Thamasb, second sultan de cette dynastie, arrivée en 1576, parurent à Mourad une bonne occasion pour en détacher quelques provinces, et nommément la Géorgie. Le féroce Lala Moustapha, le conquérant de Chypre, eut d'abord le commandement de l'armée ottomane, et fit la conquête de la Géorgie. Sinan, qui fut envoyé pour le remplacer, reçut en route la nouvelle de son élévation à la dignité de grand visir, poste où il ne se maintint pas longtemps. Au mois de décembre 1582, Ferhad, beglerbeg de Roumili, fut mis à la tête de l'armée de Perse, consistant en 60,000 janissaires, et suivie de 10,000 ouvriers pour reconstruire les fortifications d'Érivan, qui avaient souffert dans les précédentes campagnes. Le 9 mai 1583, Osman Pacha, qui commandait une armée dans le Daghestan, remporta une grande victoire sur les Perses. En guise de trophée, il fit ériger une pyramide de 7500 têtes coupées. Il passa ensuite

MOURAD III, 1574-1595.

le Terek, marcha à Caffa, et donna aux Tatars de la Crimée un nouveau khan [1]. Nommé grand visir et généralissime des troupes, Osman se mit en route avec 160,000 hommes, pour faire la conquête de Tauris et de l'Aderbeïdjan. Il prit la capitale au mois de septembre 1585 : elle fut mise à feu et à sang. Cette conquête avait eu lieu à la suite de plusieurs combats sanglans que des divisions de l'armée ottomane livrèrent à Hamsa, prince de Perse. Le grand visir lui-même, qui était très-malade, fut défait à Chenb, le 29 octobre 1585, et mourut le lendemain. Son armée avait perdu dans cette journée plus de 20,000 hommes et un parc de 18,000 chameaux. La guerre continua avec des succès variés, jusqu'au 21 mars 1590. Chah Abbas, qu'une révolution avait porté, en juin 1587, sur le trône de Perse, entama des négociations de paix. Son neveu, Haïder Mirsa, la conclut : Tauris avec la partie de l'Aderbeïdjan où cette ville est située, Chirvan, la Géorgie, Loristan et le Kourdistan, furent cédées à la Porte.

Acquisition de la Géorgie et de l'Aderbeïdjan.

Fête de la Circoncision de 1582.

Rien de plus fameux dans les annales de l'empire ottoman que la fête de la circoncision de Mohammed, fils aîné de Mourad III, âgé de quinze ans. Elle fut célébrée par une suite de solennités et de processions qui dura sans interruption depuis le 5 juin jusqu'au 22 juillet 1582. Tous les monarques chrétiens et musulmans furent invités par des ambassades à honorer la fête par leur présence. Tous les grands de l'empire y assistèrent et apportèrent d'immenses présens en or

[1] Islam Gueraï I.

et en argent, en pierres précieuses, en étoffes et pelleteries, en armes. Tout ce que la magnificence orientale pouvait amasser y fut étalé. Le peuple fut régalé de banquets, de mâts de cocagne, de dragées et confitures, de spectacles et de feux d'artifices. Immédiatement après la cérémonie on forma au jeune sultan un harem et une maison, et il fut envoyé comme gouverneur à Magnésie.

MOURAD III, 1574-1595.

Révolte des janissaires, 1589.

L'année 1589, la même où Henri III, roi de France, tomba sous le couteau d'un assassin, est l'ère de la décadence absolue de l'empire ottoman ; c'est l'année, non de la première révolte des janissaires, mais de la première qui fut dirigée contre le divan même, c'est-à-dire contre la personne sacrée du sultan. La puissance souveraine s'était visiblement affaiblie depuis l'avénement de Mourad III au trône. Le grand Sokolli l'avait encore maintenue jusqu'à sa mort, quoique son autorité eût souffert plus d'un échec par l'influence des femmes et des favoris. Ce visir avait gouverné l'empire pendant quinze ans ; Ébousououd avait été trente ans chef de la religion. Dans les deux années qui suivirent la mort de Sokolli il y eut dix grands visirs. Osman, mort à Chenb, avait eu pour successeur le nonagénaire Mesih, qu'il fallut destituer au bout de six mois à cause de son incapacité ; Siawousch fut alors nommé pour la seconde fois, et nous allons le voir remplacé par Sinan, rappelé de son exil. Dans le même espace de temps, il y eut quatre moufti. Un système général de corruption avait été introduit ; les favoris et les favorites vendaient les honneurs et les dignités, les fiefs militaires, la ferme des revenus, les

fournitures; les fermiers et fournisseurs se dédommageaient de leurs frais par des vols et des concussions. Quand on croyait qu'ils s'étaient assez enrichis, on ordonnait contre eux une enquête, appelée *teftivch* et on les forçait à dégorger une partie de leur vol : les plus grands désordres s'introduisirent à l'armée; les fiefs furent donnés arbitrairement et par faveur; le système des *timar* tomba en décadence; la cavalerie fut désorganisée; les *boulouk* chargés de la garde du sultan et de la bannière du prophète, et les janissaires et les gardes, dont l'insolence ne trouvait plus de contrepoids dans un corps de cavalerie formidable, prirent le dessus. Le grand visir Osman introduisit un usage par lequel les boulouk furent désorganisés, en permettant que les soldats fissent commerce de leurs places en faisant inscrire sur les listes, des étrangers comme étant leurs fils.

A ces désordres vint se joindre, en 1580, une altération de la monnaie qui fut réduite à moins de la moitié de sa valeur. En 1589, il y eut une nouvelle altération; le trésorier de l'état refusa d'accepter cette monnaie, mais Mohammed, beglerbeg de Roumili, gagné par le Juif qui l'avait fabriquée, ordonna qu'elle fût reçue et employée à payer le prêt des troupes. Aussitôt les boulouk et les janissaires prirent les armes contre le divan assemblé au sérail, et forcèrent Mourad à faire couper la tête au beglerbeg et au defterdar qui était innocent, et de destituer le grand visir Siawousch dont la place fut donnée encore une fois à Sinan. Cet événement, le premier de son genre dans

l'histoire de l'empire ottoman, eut lieu le 3 avril 1589. L'exemple donné dans la capitale fut imité dans les provinces, et pendant trois ans l'empire fut troublé par des révoltes.

MOURAD III, 1574-1595.

Mourad III mourut, le 16 janvier 1595, après une courte maladie, d'un épuisement de forces; prince faible, voluptueux et superstitieux, mais nullement cruel. A l'époque de sa mort l'empire ottoman était divisé en quarante gouvernemens, savoir :

Mort de Mourad.

1. Huit en Europe : Hongrie, Temeswar, Bosnie, Semendrie, Roumili, Caffa, Candie et Archipel auquel appartenaient la Morée, Lépante et Nicomédie;

Les quarante gouvernemens.

2. Quatre en Afrique : Égypte, Alger, Tunis et Tripoli;

3. Vingt-huit en Asie : Natolie, Karaman, Meraasch, Adana, Chypre, Aleb, Saïda, Damas, Tripoli en Syrie; Seivas (le Pont), Trébisonde, Tchildir, Géorgie, Daghestan, Chirwan, Kars, Van, Erzeroum, Kherson, Basora, Bagdad, Rakka, Mossoul, Diarbekr; Djida, Sanaa, Zebid et la Mecque; les quatre derniers en Arabie.

A ces quarante gouvernemens il faut ajouter quatre pays tributaires : la Transilvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse.

La mort de Mourad III fut cachée jusqu'à l'arrivée de son fils *Mahomet III*, qui était à Magnésie : ce fut la dernière fois qu'on jugea une pareille précaution nécessaire; tous les grands seigneurs suivans sortirent immédiatement du sérail où ils avaient été nourris [1]

Mahomet III, 1595-1603.

[1] Ce mot est ici placé dans sa vieille signification, pour élevé. L'é-

et tenus prisonniers, sans avoir appris à connaître les hommes, et sans s'être préparés au devoir difficile de les gouverner. Des cent deux enfans de Mourad III il en vivait encore quarante-sept, dont dix-neuf fils, outre Mahomet. Ils furent étranglés tous les dix-neuf par ordre du nouveau sultan; sept femmes esclaves enceintes furent jetées à la mer.

Mahomet III donna à ses successeurs un mauvais exemple, celui d'abandonner le gouvernement de l'empire à une femme. Il est vrai que ce ne fut pas à une favorite qu'il marqua tant de confiance; ce fut sa mère, Sofiïé Baffo, la même à laquelle nous avons vu exercer un si grand pouvoir sur Mourad III. Du vieux sérail où elle se retira, comme sultane Validé, elle disposa de tout, nomma à toutes les places, et souvent cassa les ordres que le sultan avait donnés sans la consulter.

Suite de la guerre d'Hongrie.

Un mois après la mort de son père, Mahomet remit les sceaux de l'empire qui avaient été entre les mains de Sinan, à Ferhad qui, en 1582, avait commandé l'armée contre la Perse. Ce nouveau grand visir partit, le 27 avril 1595, de Constantinople pour marcher contre Michel, prince de Valachie, qui s'était révolté, et contre les Hongrais avec lesquels on était en guerre au sujet des Uskoks. Arrivé, le 8 juillet, à Routchouk, il fut averti d'un danger qui menaçait sa vie. Les spahi de Constantinople qu'il avait offensés par un mot indiscret, soutenus par le kaïmakan Ibrahim pacha à qui, après son retour de la campagne de Daghestan

ducation des sultans se bornait vraiment à satisfaire à leurs besoins physiques.

Mourad III avait donné la main d'une de ses filles, s'étaient fait promettre sa tête : déjà un aga, exécuteur des ordres suprêmes, était en route pour la lui demander. Aussitôt Ferhad remit les sceaux à un visir et partit en diligence pour Constantinople, où, moyennant le sacrifice de son immense fortune, la sultane Validé lui assura sa vie; elle ne put cependant la lui garantir que pour le moment; bientôt une nouvelle intrigue la lui fit perdre.

Sinan, élevé encore une fois au poste de grand visir, partit pour l'armée [1]. Ce fut pour la première fois que l'étendard du prophète accompagna une armée ottomane. Cet étendard qui du temps de la conquête de l'Égypte était tombé entre les mains des Turcs, conservé long-temps à Damas comme une relique précieuse, venait d'être transporté à Constantinople. Sinan passa le Danube à Routchouk; essuya à Kalougheran, un échec qui ne l'empêcha pourtant pas de s'emparer de Bukharest et de Tergovist; mais bientôt Michel, qui avait cherché du secours en Transilvanie, revint, chassa le visir de la Valachie et le défit, le 27 octobre, au passage du pont de Giurgewo : 19,000 Musulmans y périrent.

Revenu à Constantinople, Sinan eut ordre de retourner dans son ancien exil à Malghara où on l'avait déjà cherché plusieurs fois pour l'élever à la plus haute dignité de l'empire. Lala Mohammed, époux de la nourrice du sultan, fut nommé grand visir le 19 novembre 1595 : il mourut trois jours après. Pour la

[1] Voy. p. 34 de ce vol.

cinquième fois Sinan obtint les sceaux. Les exhortations de ce vieillard, appuyées par celle du khodja Séadeddin et par les cris des janissaires qui demandaient à être conduits à la guerre par le sultan lui-même, vainquirent la pusillanimité ou l'indolence de Mahomet : il annonça qu'au printemps il se placerait lui-même à la tête de l'armée.

Tout était prêt pour se mettre en marche, lorsque, le 3 avril 1596, l'octogénaire Sinan mourut subitement, sans avoir jamais été malade. Ibrahim, le beau-frère du sultan, fut nommé grand visir et général de l'armée d'Hongrie; le khodja fut choisi pour accompagner Mahomet en qualité de conseil, et il fut l'âme de l'expédition, celui à qui furent dus les derniers succès de la campagne; car d'abord une maladie l'avait retenu à Sofia. Le 21 juin 1596, le sultan partit de Constantinople; l'armée passa le Danube entre Peterwaradin et Titel, et marcha, par Szegedin et Czongrad, sur Agria ou Erlau qui fut assiégée depuis le 21 septembre et se rendit le 13 octobre : la grande victoire de Keresztes sur l'archiduc Maximilien fut remportée dix jours après [1]. Cette affaire avait pris d'abord une mauvaise tournure pour les Ottomans ; ils étaient découragés, et il fallut toute l'autorité de Séadeddin pour empêcher le sultan de quitter précipitamment l'armée. Déjà les Hongrais et les Allemands avaient pris 109 canons, et pillaient le camp turc, lorsque le renégat Cicala, sortant d'une emburscade, tomba sur les pillards, précipita 20,000 ennemis dans

[1] Voy. p. 35 de ce vol.

les marais, et mit toute l'armée autrichienne en déroute : l'archiduc perdit 50,000 hommes. Le même jour Cicala fut nommé grand visir ; mais la sultane Validé ayant désapprouvé ce choix, il fut révoqué au bout d'un mois et Ibrahim reprit le sceau. Le khodja qui avait sauvé l'armée reçut l'ordre de se retirer des affaires. Tous ses amis et ceux de Cicala furent disgraciés.

Mohammed Satourdji fut nommé serdar (généralissime) pour la campagne de 1597 : elle commença fort tard ; Satourdji mit, le 1er novembre, le siège devant Wacz ; il échoua trois fois dans la tentative de prendre de force cette place, et fut battu le 15 par les généraux de l'empereur. Le mauvais succès de cette campagne fut attribué au grand visir. Séadeddin fut rappelé à la cour et revêtu de la dignité de moufti, et le grand visir fut remplacé ; mais Satourdji ne fut pas plus heureux en 1598 : à son tour il fut destitué et mis à mort, et il y eut de nouveaux changemens dans le ministère : encore une fois la sultane Validé fit nommer grand visir le beau-frère du sultan. Au mois d'août 1600, ce généralissime assiégea Kanicha en Esclavonie. Philippe-Émanuel, duc de Mercœur, vint à la tête de l'armée autrichienne sauver cette ville ; il n'y réussit pas [1]. Le 31 octobre, George Paradeiser capitula et obtint des conditions honorables.

A la mort d'Ibrahim, au mois de juillet 1601, l'eunuque Hasan qui était kaïmakan, eut ses places et toute sa succession, y compris sa veuve, la sultane

[1] Voy. p. 41 de ce vol.

Mahomet III, 1595-1603.

Aïché, sœur de Mahomet III. Il partit le 9 août pour se mettre à la tête de l'armée. De Semlin il marcha vers Albe-Royale que le duc de Mercœur assiégeait ; mais il arriva trop tard pour en empêcher la chute qui eut lieu vers le 23 septembre. Le 15 octobre, les deux armées ennemies se rencontrèrent près de Velencze, entre Albe-Royale et Bude : les Chrétiens furent vainqueurs.

Teriaki Hasan, qui commandait à Kanicha, se rendit immortel dans l'histoire de l'empire ottoman par sa belle défense contre l'archiduc Ferdinand qui l'assiégea du 1er septembre au 18 novembre 1601. L'approche du grand visir Hasan engagea les assiégeans à une retraite précipitée. On trouva la tente de l'archiduc et, ce qui était plus important, une cinquantaine de bouches à feu et beaucoup de munition de guerre. Hasan fit 6,000 prisonniers auxquels on coupa la tête.

Le 29 août de l'année suivante 1602, le comte Isolani rendit Albe-Royale au grand visir, après un siége de quatre semaines. L'archiduc Mathias prit Pesth et assiégea Bude; aussitôt le grand visir cerna Pesth, mais les Autrichiens lui coupèrent tellement les vivres, qu'il en aurait manqué, si la garnison de Bude ne lui en avait fourni par le moyen de la navigation du Danube qui sépare les deux villes. Les deux armées levèrent le siége au mois de novembre [1].

Origine de la révolte des déserteurs, 1596.

Lorsqu'au mois d'octobre 1596, Cicala fut nommé grand visir, il prit des mesures sérieuses pour rétablir

[1] Voy. p. 41 de ce vol.

la discipline dans son armée. En la passant en revue, immédiatement après la bataille de Keresztes[1], il découvrit qu'il y manquait 30,000 hommes de troupes soldées. Il les déclara déserteurs et infâmes, et leur fit faire la chasse dans tout l'empire. Ne se trouvant nulle part en sûreté, ces *Firari* ou déserteurs passèrent en Asie, et devinrent le noyau d'une bande de *Djelali* ou rebelles. Ils se donnèrent pour chef un certain Abdoulhamim, surnommé l'*Écrivain noir* (Karaïasidji), qui se mit en possession d'Édessa, dont le nom moderne est Ourfa ou Raia. Mohammed, fils de Sinan, fut envoyé contre eux. Après un long siège, l'Écrivain noir se soumit, rendit Ourfa, et obtint le gouvernement d'Amasie; mais quelque temps après, il renonça de nouveau à l'obéissance. Le 25 avril 1600, il livra, près de Césarée, une bataille à deux visirs envoyés contre lui, et extermina le corps qu'ils commandaient. Depuis ce moment, il s'arrogea l'autorité souveraine. Défait le 5 avril 1602, à Sepedlie, près d'Elbistan, par Rasan, fils du grand Sokolli, il se retira dans les montagnes de Djanik sur la mer Noire. Il y mourut bientôt après, mais fut remplacé par son frère, nommé Dali Houseïn ou le fou Houseïn, avec lequel se réunirent de nouvelles troupes de rebelles qui, sortant des montagnes, répandirent au loin la dévastation, et, après s'être rendus maîtres de Tokat, parcoururent toute l'Asie-Mineure, et se seraient emparés de Koutaïeh, la capitale, si une profonde neige qui tomba ne les avait forcés à renoncer à cette entreprise.

[1] Voy. p. 35 de ce vol.

Mahomet III, 1595-1603.

On découvrit ou plutôt on prétendit avoir découvert, en 1603, une conspiration formée contre le sultan par Mahmoud, un de ses fils. Ce prince fut condamné à mort, et exécuté, ainsi que sa mère et plusieurs complices.

Mahomet III, à l'âge de trente-sept ans, éprouvait toutes les infirmités de la décrépitude qu'il devait à ses débauches ; la mort mit fin à sa triste existence, le 21 décembre 1603.

Achmet I, 1603-1617.

L'aîné des deux fils de Mahomet III, *Ahmet* ou *Achmet Ier*, âgé de quatorze ans, lui succéda. Ce fut la première fois depuis l'horrible kanoun de Mahomet, qu'un sultan ayant des frères monta sur le trône sans les faire mourir. Ahmet fut aussi le premier qui ne fut circoncis que lorsqu'il régnait déjà. Avec cet événement cessa le pouvoir de la sultane Saffiïé, qui avait duré vingt-huit ans.

Paix de Situatorok, 1606.

Trois affaires remplissent le règne d'Ahmet, trois guerres qu'il avait héritées de son père : l'une en Europe, contre la Hongrie ; l'autre en Asie, contre les rebelles, et une troisième dans la même partie du monde, contre Chah Abbas, souverain de la Perse. Il n'en termina qu'une seule, et laissa les deux autres en héritage à ses successeurs.

Jaüf Ali Malkodj, gouverneur d'Égypte, nommé grand visir par Mahomet III, arriva à Constantinople après la mort de ce monarque, apportant 1,200,000 ducats, revenu d'une année de la province qu'il avait administré. Il partit pour la Hongrie, le 30 mai 1604 ; mais il tomba malade en route, et mourut à Belgrade,

le 26 juillet 1604. Son successeur, Lala Mohammed, fut empêché par les pluies de l'arrière saison de rien entreprendre ou au moins de rien exécuter d'important cette année. Il partit de Constantinople, le 21 mars 1605, et assiégea Strigonie qu'il prit le 29 septembre; et, peu de jours après, Botskaï, prince de Transilvanie, se mit en possession de Uïvar ou Neuhæusel.

Après de longues négociations dont nous avons parlé au chapitre précédent, la paix avec la Hongrie fut signée le 11 novembre 1606, à Situatorok [1]. La Porte conserva ce qu'elle avait conquis, sans récupérer ce qu'elle avait perdu. La Hongrie cessa de lui être tributaire.

Guerre de Perse.

Parvenu, en 1587, par un fratricide, au trône des Ssafi de Perse, Chah Abbas, tyran sanguinaire, mais grand guerrier, s'érigea en conquérant, à la tête des mêmes Kourdes, auxquels Ismaïl Ssafi avait dû ses succès, et qui depuis avaient formé une espèce de milice presque indépendante. Pendant les quarante-deux années de son règne, il fut la terreur de ses voisins, et devint le second fondateur de la monarchie persane, dont il transféra le siège de Kasbin à Ispahan. Nous avons vu qu'en montant au trône, il se trouva enveloppé dans une guerre avec la Porte, et qu'il jugea de sa politique de la terminer par le sacrifice de Tauris, du Kourdistan et de la Géorgie. Après s'être préparé pendant une douzaine d'années à faire une guerre vigoureuse aux Ottomans, il trouva un pré-

[1] Voy. p. 43 de ce vol.

texte pour rompre la paix dans les excès que la garnison indisciplinée de Tauris se permettait. Mahomet III vivait encore lorsqu'il marcha contre les pachas turcs des provinces ottomanes ; il les défit, le 26 septembre 1603, près de Sofiano, dans une grande bataille ; prit Tauris le 21 octobre, ensuite Nakdjirvan, et assiégea Érivan le 16 novembre, mais ne put la forcer à capituler qu'au bout de six mois. Il se rendit aussi maître de Karss, forteresse située à l'extrémité de la frontière des états ottomans.

Cicala Pacha, meilleur marin que général de terre, qu'Achmet avait envoyé contre Chah Abbas, éprouva une grande défaite, le 6 août 1605, sur le lac de Tauris, où périrent 30,000 Turcs. Cicala se retira à Van, et de là à Diarbek, où il mourut le 2 décembre. En 1606, Méhémet Pacha échoua au siège d'Érivan ; en 1607 Ferhad Pacha fut défait, et les Persans avancèrent jusqu'en Caramanie. En 1610, Chah Abbas fit au grand visir Mourad Pacha, qui avait pris le commandement de l'armée ottomane, des propositions de paix sur le pied de l'*uti possidetis*, ou, comme le Persan s'exprimait, de *masa mamasa*, c'est-à-dire *ce qui est fait est fait*. Plus tard il offrit, à titre d'indemnité, pour la perte des provinces conquises, une rétribution annuelle de 200 charges de soie brute. La Porte refusa ces conditions, et continua la guerre avec peu de succès ; en 1612, le grand visir Nassouh, qui avait commandé en Asie, y conclut la paix aux conditions de 1610 ; toutefois le traité ne parlait pas des 200 charges de soie, ou, si la condition de les fournir y

était exprimée, le Chah refusa de la remplir, et la guerre continua. En 1613, la Porte perdit la Géorgie. Cette province était alors divisée en deux états ou royaumes, savoir Karduel et Kaket. Luarzab régnait dans le premier, Taymouras ou David, dans l'autre. Chacun de ces princes avait sous ses ordres une armée bien exercée et avide de combats; Abbas essaya en vain de les désunir en offrant à chacun d'eux la principauté de l'autre. Il entra dans le Kaket et y répandit la terreur; Luarzab se laissa alors séduire par les promesses du Chah, et vint le voir dans son camp. Aussitôt il fut arrêté, conduit à Chiras et décapité. Taymouras se défendit encore long-temps, et conserva finalement le Kaket comme tributaire; mais Abbas eut soin de rendre les Géorgiens moins formidables; 80,000 familles furent transplantées dans le Mazandéran (l'ancienne Hyrcanie), en Arménie, dans l'Aderbeïdjan et le Farsistan. Les habitans restant dans le pays obtinrent de grands privilèges, l'immunité de toutes les contributions et le libre exercice de leur religion. Chah Abbas promit de leur donner toujours pour gouverneur un prince de la famille régnante, pourvu qu'il fût Musulman, et qu'il s'engageât à marcher avec les Géorgiens à la défense de l'empire de Perse, particulièrement contre les Ottomans.

ACHMET I, 1603-1617.

Il nous reste à parler de la grande révolte asiatique dont les déserteurs de Keresztes et la sévérité de Cicala avaient été les causes. Avant la mort de Mahomet III, Dali Houseïn, le second chef des rebelles, avait fait sa soumission et obtenu son pardon : on lui avait permis

Guerre asiatique contre les rebelles.

ACHMET I. 1603-1617.

de servir avec 16,000 hommes de ses troupes dans la campagne d'Hongrie de 1603. Il y trouva la mort. A la place des deux frères, il s'éleva en Asie de nouveaux chefs des rebelles, parmi lesquels quatre devinrent la terreur du divan, savoir Kalenderogli, Saïd dit le Noir, Satschli et Khalil surnommé le Long, tous les quatre dans les provinces de l'Asie mineure, situées sur l'Hellespont. A Boulawadin, sur la limite entre les gouvernemens de Koutaïck et de Konia, Khalil battit, en 1605, Nassouh pacha qui se sauva jusqu'à Constantinople et répandit une telle terreur que le sultan résolut de se mettre lui-même à la tête de l'armée. Il se rendit en effet à Bursa; mais, après avoir chargé Daoud pacha et Nassouh pacha de marcher contre les rebelles à la tête de deux armées, il retourna en Europe. Ses ministres, connaissant son désir d'y être retenu comme malgré lui, eurent soin de lui dire qu'il était le soleil de l'empire qui par ses rayons éclairait les provinces éloignées.

Mourad pacha, qui avait signé comme plénipotentiaire le traité de Situatorok, et qui venait d'être nommé grand visir à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, marcha contre les rebelles au mois de juillet 1607. Kalenderogli qui assiégeait Angora, et le rebelle Djanboulad qui avait pris poste dans le passage que les anciens nommaient *Pylæ syriæ* (les Portes de la Syrie) furent les premiers contre lesquels il tourna ses forces. Kalenderogli fut obligé de se retirer; Djanboulad fut mis en déroute dans une bataille sanglante que le vieux grand visir lui livra le 24 octobre 1607. Il se

sauva à Alep; mais les habitans l'en ayant chassé, le grand visir prit ses quartiers d'hiver dans cette ville. Djanboulad alla à Constantinople, implora le pardon du sultan, l'obtint pour la forme et fut mis à mort quelque temps après. Ses troupes joignirent Kalenderogli qui brûla Bursa, sans pouvoir s'emparer du château, ancienne résidence des sultans. En 1608, il marcha contre le grand visir même, qui le défit, le 8 juillet, près d'un défilé des montagnes de Cilicie : cette bataille sanglante aurait été perdue par les Ottomans sans la bravoure personnelle de Mourad. Les troupes de Kalenderogli furent exterminées ou dispersées; lui-même se retira en Perse. Le 4 septembre, le grand visir remporta une victoire tout aussi décisive sur le frère de Khalil le Long, après quoi il retourna à Constantinople. Cette campagne avait coûté aux rebelles plus de 100,000 hommes sans qu'on eût pu les soumettre. Il leur restait surtout deux chefs formidables, Mouselli Tchaousch en Cilicie, et Oweïs pacha dans le district d'Aïdin en Asie mineure. Mourad qui, en 1609, devait marcher contre les Persans, voulut d'abord exterminer ces deux rebelles. Par une suite de ruses et de tromperies, il les engagea à rentrer dans leur devoir, les attira l'un après l'autre dans son camp à Scutari et les combla d'amitiés, et quand il les eut tous les deux en sa puissance, il donna l'ordre de leur mort. Enfin, au printemps de 1610, il se mit en route pour la Perse : la campagne se passa en négociations avec Chah Abbas, et, le 5 août 1611, Mourad mourut. Nassouh pacha fut son successeur.



ACHMET I, 1603-1617.

Celui-ci se maintint pendant plus de trois ans. Le 17 octobre 1614, il fut étranglé par ordre du sultan. Pour donner une idée des richesses que les ministres et gouverneurs ottomans accumulaient pendant leur administration, nous dirons que dans la succession de Nassouh on trouva entre autres plus d'un million de ducats et autant d'écus en espèces; 1018 sabres garnis de diamans, parmi lesquels il y en avait un de la valeur de 50,000 ducats; plusieurs boisseaux de perles; 1100 chevaux, 18,000 chameaux, 4,000 mulets, 6,000 bœufs, 500,000 brebis, d'immenses magasins d'étoffes précieuses.

Le 22 novembre 1617, Achmet I[er] mourut à l'âge de vingt-huit ans, prince faible qui, sans volonté et sans énergie, faisait tout ce que son khodja et le moufti demandaient. Il laissa sept fils dont trois, Osman II, Mourad IV et Ibrahim, montèrent à leur tour sur le trône.

Moustapha, 1617-1618.

Ce ne fut pourtant pas un fils d'Achmet qui lui succéda immédiatement. En vertu de la loi du séniorat qui de la dynastie de Dghenghiskan avait passé comme coutume dans la maison d'Osman, le frère cadet du sultan défunt qui avait treize ans de plus qu'Osman, fils aîné d'Achmet, fut reconnu sultan. Il s'appelait *Moustapha*. C'était un prince imbécille depuis son enfance et dont l'incapacité n'avait fait qu'augmenter pendant son emprisonnement au sérail. Sa propre mère consentit qu'on l'éloignât du gouvernement. Le 22 novembre 1617, on l'avait cherché dans sa cage (c'est le nom de l'appartement où les fils et frères des

sultans sont enfermés [1] pour le mettre sur le trône; le 26 février 1618, on l'y ramena tranquillement et on en fit sortir le fils aîné d'Achmet qui fut proclamé sous le nom d'*Osman II*.

Le règne de ce prince appartient à notre septième période; cependant nous aurons occasion, au chapitre XXII de ce livre, de parler de l'expédition qu'il entreprit contre Choczim (Khotchim.)

[1] Voy. vol. X, p. 312.

SECTION IV.

Histoire de la Moldavie jusqu'en 1538 [1].

Dans le précédent livre nous avons conduit jusqu'en 1453 l'histoire de la Moldavie, formant tantôt un état indépendant, soumise tantôt à ses voisins, les Hongrais ou les Polonais; dans ce chapitre, nous avons dit que Sélim Ier subjugua ce pays en 1513. Dans l'intervalle qui sépare ces deux années, la Moldavie joua un rôle assez brillant sous un prince que ses contemporains ont honoré du surnom de Grand. Cela nous engage à placer ici, en forme de supplément, l'histoire de la Moldavie jusqu'en 1513 ou plutôt jusqu'en 1538.

Alexandre, ramené en 1453 par les Polonais, fut empoisonné en 1456 par les pères ou maris dont il avait déshonoré les filles ou les épouses. *Pierre-Aaron* lui succéda, et prêta hommage à la Pologne. A peine Mahomet II eût-il envahi, en 1456, la Servie, que Pierre-Aaron prévint une attaque en lui offrant volontairement un tribut de 2,000 ducats. Ce prince pusillanime fut chassé en 1458 par *Étienne Ier*, fils de l'ancien vayvode Bogdan, que Pierre-Aaron avait tué [2]. Étienne força les Polonais de le reconnaître, et en 1462 il prêta aussi aux Hongrais un serment d'hommage auquel il ne fut pas plus fidèle qu'à celui qu'il avait prêté à la Pologne. Il prit part en 1467 aux

[1] Suite du vol. X, p. 117. [2] Voy. vol. XI, p. 117.

troubles d'Hongrie : Mathias Corvin entra en Moldavie, défit Étienne dans une grande bataille, et le força, d'après le récit des écrivains hongrais, à se soumettre en 1468 à la Hongrie : les Polonais racontent que la même année il prêta hommage à la Pologne. Les uns et les autres peuvent dire vrai.

L'invasion de la Valachie sur laquelle Étienne voulait étendre sa domination, impliqua ce vayvode dans une guerre avec Mahomet II qui entra en Moldavie avec une armée de 120,000 hommes, si toutefois on peut admettre l'exactitude des historiens. Le 17 janvier 1475, le vayvode, avec 47,000 hommes, gagna une victoire brillante sur les Turcs près du lac de Rakowicz et de la rivière de Berlad, et le 24 du même mois une seconde sur les Valaques près de Rimnik. Il s'ensuivit un traité de paix entre les deux vayvodes, par lequel celui de Valachie céda tout le district situé au nord de la Milkowe. La guerre contre les Turcs continua avec des succès variés. Elle fut poussée avec une nouvelle vigueur par Bajazet II qui, en 1481, s'empara de Kilia et d'Akerman. Les succès des Turcs engagèrent Étienne à prêter enfin personnellement hommage au roi de Pologne, le 15 septembre 1485. Sa fidélité dura aussi long-temps qu'il crut avoir besoin de la protection des Polonais. Après la mort de Casimir, craignant les projets de Jean-Albert, il s'allia avec les Turcs, s'engagea probablement à leur payer tribut et fit la guerre à la Pologne; il envahit ce pays et en emmena un grand nombre de prisonniers. D'après une tradition populaire, il les employa à la-

bourer le champ où il avait livré bataille aux Polonais : des glands qu'il y fit semer, la tradition fait naître l'immense Forêt-Rouge ou Bukowine ; mais ce nom se trouve antérieurement dans l'histoire. Au mois d'avril 1499, il fut conclu à Cracovie un traité de paix et d'alliance entre la Pologne, la Hongrie et la Moldavie comme état entièrement indépendant. Ainsi Étienne parvint au but qu'il avait eu en vue depuis quarante ans. Il mourut, prince souverain, en 1504 : sur son lit de mort il conseilla à son fils de se soumettre aux Turcs.

Ce fils, *Bogdan*, fut enveloppé dans une guerre avec la Pologne au sujet de la Pocutie ou de la province située entre les monts Crapack et le Dniestr ; ayant été complétement défait sur cette rivière, le 14 octobre 1509, il fut obligé de renoncer à ses prétentions par la paix du 23 janvier 1510. En 1513, se rappelant le conseil de son père mourant, il se soumit volontairement à Sélim Ier. Son nom est rappelé dans celui que les Turcs donnent à la Moldavie : ils l'appellent Kara Bogdan.

Étienne II, son fils, reçut en 1517 l'investiture de Sélim Ier, comme vassal de la Porte : il mourut en 1526 et eut pour successeur son frère, portant le même nom, qui le suivit au tombeau en 1527. Avec lui la race du Vlaque Dragosch qui, vers 1359, avait fondé l'état de Moldavie, paraissait éteinte, et les boïars s'assemblèrent pour procéder à une nouvelle élection ; lorsqu'on vit paraître dans l'assemblée une pauvre femme qui présenta un acte d'Étienne Ier par lequel il reconnaissait comme son fils *Pierre Raresch*

que cette femme lui avait donné. Tel fut le respect des boïars pour le sang de Dragosch, que le pêcheur Pierre fut reconnu sur-le-champ vayvode. Lorsqu'en 1529 Soliman I[er] se trouva devant Bude, le vayvode de Moldavie y envoya un de ses ministres qui obtint un khattichérif ou diplôme par lequel le droit d'élire les vayvodes fut assuré aux boïars, et le tribut annuel des vayvodes fixé à 4,000 ducats, 40 chevaux et 24 faucons. Pierre Raresch lui-même alla faire ses soumissions au sultan à Sophia, lorsque revenu d'Autriche il s'y arrêta en 1530.

La bonne intelligence entre le vayvode et son suzerain fut troublée dans les années suivantes, principalement parce que Raresch fit la guerre à Sigismond, roi de Pologne, l'allié de la Porte, et parce qu'il eut part au meutre de Loüis Gritti [1]. Le 9 juillet 1538, le sultan se mit à la tête de son armée pour aller châtier Raresch. Celui-ci, contre lequel s'élevèrent en même temps les habitans de la Valachie, se sauva par une fuite précipitée, abandonnant d'immenses trésors qui tombèrent entre les mains de Soliman. Suszava, sa capitale, se rendit sans coup férir; Yassy fut brûlé. Le sultan donna aux Moldaves pour vayvode Étienne Laputïet, mais il permit aux boïars de choisir à l'avenir leurs vayvodes; en même temps il imposa aux élus l'obligation de se présenter tous les deux ans en personne à la Porte avec le tribut. Il détacha aussi de la Moldavie le district situé entre le Pruth et le Dniestr dont il forma la province d'Akerman et de Kilia.

[1] Voy. p. 10 de ce vol.

La promesse de choisir leurs princes faite aux États de la Moldavie ne put être tenue à cause des troubles sans cesse renaissans et des révolutions qu'il y eut dans ce pays, qui, n'étant plus dès-lors qu'une province turque tantôt soumise tantôt révoltée, perd pour l'étranger tout intérêt historique.

SUITE CHRONOLOGIQUE

Des khans de la Crimée jusqu'en 1623.

Nous avons dit [1] que le khanat de Crimée, démembrement de l'empire du Kaptschak, a été fondé vers 1441 par Hadji-Guéraï. C'était un descendant de Dgenghiskhan qui, dans une des révolutions que le Kaptschak éprouva, voué à la mort, avait été sauvé âgé de dix ans seulement, par un paysan nommé Guéraï. Lorsqu'il eut dix-huit ans, le laboureur le présenta aux Tatars de la Crimée qui le proclamèrent khan. Par reconnaissance pour son bienfaiteur, il prit son nom, et s'appela *Hadji-Guéraï*. Il mourut en 1467. Nous allons donner la liste de ses successeurs.

Menguéli-Guéraï, fils de Hadji, 1467-1510. Fait prisonnier par le visir de Mahomet II, et conduit à Constantinople, il fut reconnu par le sultan pour son parent, peut-être parce que le chef des Osmanli voulait se donner un relief par son alliance avec le Mongol; Mahomet conclut aussi, en 1478, avec lui, un traité par lequel Menguéli, pour lui et ses descendans, fut installé khan de la Crimée, à condition de reconnaître le grand seigneur pour son chef, et de l'assister en temps de guerre. La Porte se réserva le droit de nommer ses successeurs, en s'engageant à les choisir toujours dans sa famille. De retour dans la

[1] Voy. vol. X, p. 291.

Crimée, le khan établit sa résidence dans la ville de Krym. Ce fut lui qui acheva la destruction de la grande horde des Mongols, et épousa en 1485 la veuve d'Ibrahim, sultan de Kasan.

Mohamed-Guéraï Ier, fils de Menguéli, 1510-1523, prince ambitieux qui avait formé le dessein de fonder un nouvel empire Mongol, en joignant à la Crimée Kasan et la Russie méridionale. Il fut tué par son perfide allié, Mamaï, khan des Nogaïs.

Sadeb-Guéraï, frère du précédent, 1523-1533.

Saheb-Guéraï, frère des deux précédens, 1533-1559; il fut déposé et tué pour ses cruautés.

Dewlet-Guéraï Ier, petit-fils de Menguéli, 1559-1577. C'est lui qui en 1571 incendia Moscou, et fit périr 800,000 Russes.

Mohamed-Guéraï II, 1577; déposé par le grand Seigneur, en 1584.

Islam-Guéraï Ier, 1584-1587. Il périt dans un combat contre son compétiteur.

Gazy-Guéraï, fils de Dewlet Ier, 1587; destitué en 1596, il fut remplacé par son frère *Felah-Guéraï*, mais étant parvenu par ses intrigues auprès du grand visir à remonter sur le trône, il fit mourir Felah et règna jusqu'en 1608.

Sélamit-Guéraï Ier, autre frère de Gazy, 1608-1610.

Djaybeg-Guéraï, frère du précédent, 1610; déposé en 1623.

CHAPITRE XIX.

Histoire de Russie depuis 1462 *jusqu'en* 1619.

Avant de donner l'histoire de Russie, depuis 1462, nous allons placer ici, pour tenir lieu d'introduction, une

OBSERVATION

DE M. LE BARON DE ZACH,

Sur le calendrier russe.

Dans une observation placée au vol. XVII du *Cours d'histoire des états européens*, par M. SCHOELL, nous avons dit que le calendrier grégorien n'avait pas été reçu par les Russes, les Grecs et les Arméniens, peuples qui se sont séparés de la communion de l'Église romaine.

On parle peu, dans nos traités sur le calendrier, de celui des Russes avec lesquels nous sommes en rapports fréquens; on s'est plus occupé du calendrier des Juifs et des Musulmans, et de leurs fêtes, que de ceux des Russes et des Grecs modernes. L'historien est quelquefois obligé de recourir à ces époques *calendarographiques*, parce qu'elles marquent souvent celles de l'histoire. Nous allons remplir en peu de mots cette lacune.

Les Russes, comme tous les peuples chrétiens, ont dans leur calendrier des fêtes mobiles et immobiles. Les premières dépendent du jour de Pâques qui est mobile, et d'après lequel se règlent toutes les fêtes mobiles de la manière suivante.

La fête de la *Bénédiction des Eaux* tombe sur le quatrième mercredi ou le vingt-quatrième jour après Pâques; l'*Ascension* au sixième jeudi on trente-neuvième jour après Pâques; la *Pentecôte* au septième dimanche, ou quarante-neuf jours après Pâques; la *Toussaint* au premier dimanche après la Pentecôte.

Le *Triodium* est une espace de temps pendant lequel l'Église grecque récite des prières publiques d'un rituel particulier, composées de trois chants. Le triodium commence le dixième dimanche avant Pâques et finit à Pâques.

Les quatre jeûnes principaux sont : le grand carême, appelé *Masleniza*, commence le septième dimanche avant Pâques, et dure jusqu'à Pâques, pendant sept semaines. Le *jeûne de S. Pierre* commence le dimanche de la Toussaint, c'est-à-dire le premier dimanche après la Pentecôte, et finit le 27 juin. Le *jeûne de la mère de Dieu*, depuis le 1er jusqu'au 15 août. Le *jeûne avant Noël* ou de S. Philippe, depuis le 15 novembre jusqu'au 24 décembre.

Les Russes ont encore ce qu'ils appellent la semaine du beurre, *Maessopust*; elle commence le huitième dimanche avant Pâques.

Les principales fêtes immobiles sont :

Circoncision, le 1er janvier; *Purification* de la

Vierge, le 2 février; *Ste Eudoxia*, le 1er mars; les *Quarante Martyrs*, le 9 mars; *S. Alexius*, le 17 mars; l'*Annonciation* (*Blagoweschtchenie*), le 25 mars; *S. George*, le 23 avril; *S. Jean l'Évangéliste*, le 8 mai; *Nativité de S. Jean-Baptiste*, le 24 juin; *S. Pierre et S. Paul*, le 29 juin; *Assomption*, le 15 août; *S. Nicolas*, le 6 décembre; *Noël*, le 25 décembre.

Les dimanches de l'année sont répartis entre les quatre évangélistes : depuis le premier dimanche après le 14 septembre jusqu'au sixième dimanche avant Pâques, on lit l'Évangile de S. Luc, et ces dimanches sont appelés le premier, le second, le troisième, etc... dimanche de S. Luc. Depuis le sixième dimanche avant Pâques jusqu'à Pâques, on lit l'Évangile de S. Marc : ces dimanches s'appellent les dimanches de carême. Depuis Pâques jusqu'à Pentecôte, on lit l'Évangile de S. Jean, et ces dimanches ont le nom de premier, second, troisième, etc. dimanches après Pâques. Enfin, depuis la Pentecôte jusqu'au 14 septembre, on lit l'Évangile de S. Matthieu, et ces dimanches sont le premier, le second, le troisième, etc. dimanches de S. Matthieu.

Quoique nous ayons dit, dans notre cinquième observation, que l'on pouvait se passer maintenant de la connaissance de ces anciens cycles, connus sous les noms de *cycle solaire*, *nombre d'or*, *épactes*, *lettres dominicales*, pour trouver le jour pascal, il peut cependant arriver en diplomatique que l'on ait besoin de ces nombres. Il y a d'anciens actes, des ordon-

nances, lois, des privilèges, décrets, brevets, etc... lesquels, pour prévenir l'équivoque ou pour éviter qu'ils ne soient falsifiés ou altérés, portent non-seulement la date de l'année, mais auxquels, par surérogation, on a ajouté ces nombres symboliques de l'année, pour multiplier les moyens de vérifier et de contrôler ces dates. Supposons qu'on ne puisse lire dans un vieux document oblitéré la date de l'année, le chiffre étant effacé ou douteux; mais qu'on y trouve marqué le nombre d'or, le cycle solaire, l'épacte, etc., cela suffit alors pour trouver et rétablir la vraie année. Comme les règles pour trouver ces nombres du calendrier russe sont faciles et courtes, nous les donnons ici, d'autant plus qu'on ne les trouve pas dans les traités calendarographiques [1].

Pour avoir le cycle solaire russe, on n'a qu'à ajouter le nombre 5508 à l'année de notre ère, et diviser cette somme par 28, le reste sera le nombre du cycle solaire russe. Ainsi pour l'année 1832, ajoutant le nombre 5508, et divisant la somme 7340 par 28, laisse en reste le nombre 4 qui est celui du cycle solaire russe de cette année.

Pour avoir le nombre d'or russe, ajoutez le nombre 5508 au nombre de l'année proposée, divisez la somme par 19, le reste sera le nombre d'or russe, lequel, pour l'année 1832, sera 6.

[1] Les indications dites lettres dominicales, lettres d'or, épactes, sont expliquées, mais sans égard au calendrier russe, dans les Élémens de chronologie historique. Paris, 1812, 2 vol. in-18. (*Note de l'auteur du Cours.*)

Les lettres dominicales du calendrier russe sont, comme dans le calendrier grégorien, marquées par les sept premières lettres de l'alphabet russe : 1. A (*As*); 2. B (*Wiedi*); 3. G (*Glagol*); 4. D (*Dobro*); 5. E (*Iest*); 6. Sz (*Selo*); 7. S (*Semlà*).

On n'emploie pas ces lettres comme dans le calendrier grégorien, où le premier janvier reçoit toujours la lettre 1 ou A. La lettre dominicale russe indique le jour de la semaine auquel tombe le 1[er] septembre. Cette disposition vient de ce qu'avant le dix-huitième siècle, l'année civile des Russes commençait le 1[er] septembre; c'est à quoi les chronologistes et les historiens doivent bien faire attention. Si la lettre dominicale d'une année est *As*, ou *Wiedi*, ou *Glagol*, etc., le 1[er] septembre sera un dimanche, ou un lundi, ou un mardi, etc....

Pour trouver cette lettre dominicale, on divisera le nombre du cycle solaire russe par 4, on ajoute au quotient le même nombre du cycle, on rejette de cette somme le nombre 7 autant de fois que cela se peut faire, le reste sera le nombre de la lettre dominicale. Par exemple, pour l'an 1832, le cycle solaire russe est 4; en divisant par 4, le quotient est 1; ajoutez le cycle solaire 4, et vous aurez 5 ou E *Iest*, pour lettre dominicale. Par conséquent, le 1[er] septembre de l'an 1832 sera un jeudi.

Pour avoir l'épacte, il faut d'abord chercher ce que les Russes appellent l'*Osnawanie*, ou la base du calendrier. On trouve ce nombre en ajoutant 3 au nombre d'or russe : on multiplie cette somme par 11, on

retranche du produit autant de fois le nombre 30 que cela peut se faire; le reste est le nombre de l'Osnawanie. En 1832, le nombre d'or russe est 6, ajoutant 3, fait 9, multiplié par 11, fait 99, dont on peut retrancher trois fois 30 ou 90, reste 9 pour l'Osnawanie. Ayant trouvé le nombre de l'Osnawanie, on aura de suite le nombre de l'épacte russe, en le retranchant de 21. Si l'Osnawanie est plus grand que 21, on le retranchera de 51. Pour l'année 1832, le nombre de l'Osnawanie étant 9, en le retranchant de 21, on aura le nombre 12 pour épacte russe.

Quoique tous ces arrangemens liturgiques ne soient que des rites, par conséquent fort indifférens pour la foi, cependant les évêques latins dans le Levant inquiètent encore mal à propos les Grecs sur ce point. Le pape Léon X, pour empêcher ces tracasseries, avait donné, en 1521, une bulle, dans laquelle il ordonnait que les Grecs seraient conservés dans tous leurs rites, coutumes et usages, sans qu'on pût les molester en aucune manière. Clément VII la renouvela et l'inséra toute entière dans la sienne. Dans cette bulle, qui est en grec et en latin, on se règle principalement sur ce qui a été arrêté dans le concile de Florence, où l'on accorda aux Grecs plusieurs choses que quelques latins leur ont contestées depuis. Il serait à souhaiter que les missionnaires latins envoyés dans le Levant, lussent avec attention cette judicieuse bulle, et s'en pénétrassent intimement; on n'y verrait pas éclater de temps en temps de ces querelles scandaleuses, comme celles qui ont eu lieu naguère entre les moines latins et

les moines grecs, sur la garde du saint Sépulcre, où l'on s'est emporté non-seulement en invectives les plus grossières, mais même à des voies de fait, au point que l'autorité musulmane a dû s'en mêler. Un savant et célèbre auteur avait donc bien raison de dire : Turpissimum est, latrones et lenones majore inter se consensione vivere, quam theologos.

La doctrine sur le calendrier russe, que nous venons d'expliquer, serait complète si nous avions osé y ajouter les préceptes pour trouver le jour pascal; mais cette note, pour une note historique, était déjà trop didactique pour en faire encore un traité de calendarographie. Cependant, comme ces préceptes sont faciles à exécuter et à la portée de tous ceux qui connaissent les quatre premières règles de l'arithmétique, nous les donnerons ici.

Pour trouver le dimanche de Pâques pour une année quelconque, dans le calendrier russe ou julien, voici la règle générale et infaillible de M. Gauss.

1) Divisez le nombre de l'année proposée de l'ère chrétienne par le nombre 19, nommez ce qui reste après la division A.

2) Divisez ce même nombre par 4, nommez le reste B.

3) Divisez encore ce nombre par 7, nommez le reste C.

4) Prenez 19 fois le nombre A, ajoutez-y le nombre 15, divisez la somme par 30, nommez le reste D.

5) Prenez deux fois B, quatre fois C, six fois D, ajoutez-y 6, divisez cette somme par 7, nommez le reste E.

6) Vous aurez le jour de Pâques en ajoutant au 22 mars les nombres D et E.

Ou bien, ce qui revient au même, retranchez de la somme de D et C le 9 avril, et vous aurez également le dimanche de Pâques.

Par exemple, on demande le jour de Pâques de l'année 1832?

1) Le nombre 1832 divisé par 19 laisse en reste 8=A.

2) Ce même nombre divisé par 4 donne un reste 0=B.

3) Ce nombre divisé par 7, il en reste 5=C.

4) 19 fois A plus 15 font 167, divisé par 30 laisse 17=D.

5) Deux fois B sont 0. Quatre fois C font 20. Six fois D font 102; ajoutez à tous ces nombres le nombre 6, la somme 128 divisée par 7, laisse en reste 2=E.

6) Le jour de Pâques sera par conséquent, en ajoutant au 22 mars les nombres D et E, c'est-à-dire 17 et 2, ce qui ferait le 41 mars, c'est-à-dire, le 10 avril, en rejetant les 31 jours du mois de mars. Ou bien, de l'autre manière, en retranchant de la somme de D et E, qui est 19, le 9 avril, on aura le 10 avril pour le jour de Pâques, comme ci-dessus.

SECTION I.

Règne d'Iwan III Wassiliéwitsch, 1462—1505.

Pour restaurer l'empire de Russie tombé au dernier degré de l'avilissement, il fallait qu'auparavant une domination divisée entre plusieurs princes fût réunie entre les mains d'un seul assez fort pour délivrer sa nation de la dépendance étrangère et d'un joug honteux; pour étouffer dans l'intérieur l'esprit de factions dont il était déchiré, recouvrer les provinces perdues dans un temps de calamités et de troubles, et étendre, s'il était possible, les frontières de ses états d'un côté où ils n'avaient connu jusqu'alors que des oppresseurs. Le monarque auquel la Providence avait réservé ce beau rôle, devait posséder autant de prudence que d'activité, autant de modération que de fermeté, autant de justice que de sévérité; il devait vivre assez long-temps pour achever tant de grandes entreprises; il fallait enfin que les circonstances lui fussent favorables, et que le prince qui entreprenait tant de grandes choses trouvât parmi ses voisins des souverains assez faibles pour ne pouvoir lui résister, ou intéressés à s'allier à ses projets, et parmi ses sujets des hommes capables de le seconder. Tous ces avantages se réunirent dans Iwan III Wassiliéwitsch, qui, âgé de vingt-un ans, succéda, le 27 mars 1462, à son père sur le trône de Russie, et l'occupa pendant quarante-trois ans.

Les progrès que ce prince fit faire à la civilisation de son pays ; ses lois et ses institutions ; la réunion des différens états entre lesquels la Russie était partagée, en une seule monarchie ; la délivrance de la nation du joug sous lequel les Mongols la tenaient ; la soumission du royaume de Kasan ; la conquête de quelques-unes des provinces dont les grands-ducs avaient été anciennement dépouillés par les Lithuaniens ; les relations diplomatiques dans lesquelles la Russie entra avec des puissances occidentales ; tels sont les principaux événemens du règne d'Iwan III Wassiliéwitsch.

Mariage avec une princesse grecque, 1472.

Veuf depuis 1467 d'une princesse de Twer qui ne lui avait laissé qu'un seul fils nommé Iwan, le grand-duc résolut, en 1471, de se remarier. Le pape Paul II lui proposa une épouse qui pût l'engager à faire la guerre à Mahomet II, le conquérant de Constantinople, et peut-être même à s'unir à l'Église latine. C'était la belle Marie Paléologue, fille de Thomas Paléologue, despote d'Achaïe, un des frères du dernier empereur de Constantinople, et qui pouvait donner des droits sur l'empire d'Orient. Marie passait à Rome pour catholique, on la croyait au moins favorable à l'union de Florence. Paul II fit offrir sa main à Iwan par le cardinal Bessarion. Le grand-duc envoya des ambassadeurs pour chercher la princesse ; ils ne trouvèrent plus Paul II en vie ; Sixte IV, son successeur, termina l'affaire, et, le 1[er] juin 1472, les fiançailles eurent lieu dans la basilique de S. Pierre. Comme on avait fait espérer au pape que le grand-duc pourrait adhérer à l'union, il fit accompagner

Marie par un légat; elle arriva par Lübeck, Reval, Pskoff et Nowgorod à Moscou où elle entra le 12 novembre; mais au lieu de professer la religion catholique, Marie se déclara grecque orthodoxe, et le légat repartit pour Rome sans avoir pu faire de prosélytes. Ce mariage d'Iwan III ne fut pas sans conséquence pour l'état. Il donna à la Russie une considération dont elle n'avait pas joui jusqu'alors parmi les puissances européennes; il attira dans ce pays plusieurs Grecs lettrés qui y répandirent quelques connaissances, nommément le célèbre Théodore Lascaris et son fils Démétrius; et ce pays, ignoré encore en Europe, excita la curiosité des voyageurs; enfin ce fut à cause de cette union que, depuis 1497, Iwan III joignit les armes de l'empire grec, l'aigle à deux têtes, à celles de Russie qui représentaient S. George, vainqueur du dragon.

Arrivée d'artistes italiens.

En 1471, on avait commencé la construction de la cathédrale de Moscou, ou l'église de l'Assomption dans le Kreml où les souverains russes sont sacrés et couronnés. Ce bâtiment à peine achevé s'étant écroulé en 1474, le grand-duc fit venir de Venise Fioraventi Aristote qui bâtit la célèbre église où est déposée l'image miraculeuse de la Vierge de Wladimir, et le palais grand ducal qui est connu sous le nom de Palais de pierres de taille. Plus tard il fit bâtir, par un Milanais nommé Aloise, un autre palais nommé la Cour aux Avances. Iwan fit aussi entourer le Kreml de murs de pierre. Il appela d'Italie des fondeurs de canons, des orfèvres, des médailleurs, etc. Ce fut sous son règne,

en 1491, que deux Allemands découvrirent les premières mines d'argent sur les bords de la Zylma, au-delà de la Petchora. Depuis ce temps on commença en Russie de s'adonner à la métallurgie et de frapper des monnaies d'argent.

Première guerre de Nowgorod, 1471.

L'existence d'une république au milieu de l'empire avait de tout temps été infiniment désagréable aux grands-ducs, et nous avons vu dans les précédentes époques qu'elle donna fréquemment lieu à des contestations entre les prédécesseurs d'Iwan III et la ville de Nowgorod. Il entrait dans le plan de ce prince de fonder sa monarchie sur la soumission de cette ville grande et puissante, et les habitans lui en fournirent un prétexte en trahissant l'intention de recouvrer par la force quelques-uns des anciens droits dont ils avaient été dépouillés. Ils se croyaient assez forts pour mépriser les avertissemens que sa colère leur donna. Pskoff aussi jouissait, sous le gouvernement d'un boïar nommé par le grand-duc, de grands priviléges; mais ses habitans n'étaient pas animés de ce vif sentiment d'indépendance qui caractérisait les citoyens de Nowgorod. Parmi les douze villes dont se composait le territoire de Pskoff, il n'y en avait que sept où la juridiction fût exercée au nom des grands-ducs; les habitans de Pskoff étaient les vrais souverains des cinq autres. Pour donner à Iwan une preuve de la loyauté de leurs sentimens, ils renoncèrent volontairement en sa faveur à cette juridiction et lui promirent leur assistance contre Nowgorod, leur ancienne alliée.

Pour se garantir du joug dont les menaçait la Russie,

les Nowgorodiens subirent celui de la Pologne ; ils entrèrent en liaison avec le roi Casimir, comme grand-duc de Lithuanie et acceptèrent un vayvode pour les gouverner. Une femme riche et intrigante, Marfa, veuve d'un *posadnib*[1] nommé Isaac Borezky, joua à Nowgorod le rôle de démagogue ; avec l'aide de ses deux fils, elle excita un tumulte, et fit proclamer Casimir grand-duc ou chef de la république de Nowgorod en lui prescrivant une capitulation dont le document s'est conservé. Les Nowgorodiens se réservèrent entre autres l'exercice exclusif de leur religion et le droit de faire consacrer leur archevêque, à leur gré, soit à Kieff qui était sous la domination de Casimir, soit à Moscou. Cet acte est de l'année 1471 ; le 23 mai de la même année, Iwan déclara la guerre à la république, et fit envahir son territoire par différens corps à la fois. Le 20 juin, il se mit lui-même en marche à la tête de la principale armée. Le territoire de la république fut horriblement dévasté ; les soldats regardant les Nowgorodiens comme des traîtres ne mirent pas de bornes à leur fureur. Le 14 juillet, les républicains furent défaits par l'avant-garde du grand-duc dans une grande bataille sur la Khelona où 12,000 furent tués et 1,700 faits prisonniers ; un des fils de Marfa qui se trouvait parmi ces derniers fut décapité par ordre du grand-duc avec quatre boïars; quelques autres prisonniers furent envoyés dans les cachots de Moscou ; néanmoins, après avoir donné un exemple de sévérité sur les chefs, le grand-duc fit relâcher les moins coupables.

[1] Magistrat ou chef de ville, maire, consul.

Le 11 août les habitans envoyèrent Théophile, leur archevêque, à Kowstouna où était le grand-duc pour lui faire des propositions de paix qui conduisirent à un traité. Les Nowgorodiens furent obligés de payer par termes 15,500 roubles ou 80 pouds d'argent (5,980 marcs); ils renoncèrent à toute liaison avec la Lithuanie, promirent de payer régulièrement au grand-duc l'impôt noir[1], et de ne faire sacrer leurs archevêques qu'à Moscou; leur assemblée nationale fut privée de toute juridiction ou de tout pouvoir tenant à la souveraineté; mais ils conservèrent leur régime municipal et républicain, et la plus grande partie de leurs possessions.

Soumission de la Permie.

La soumission de Nowgorod fut suivie de la conquête de la Grande Permie, partie de l'ancienne Biarmie[2], espèce de république placée sous la protection de Nowgorod. Dans le traité de Kowstouna les Nowgorodiens avaient compris la Biarmie; mais une insulte faite à quelques sujets du grand-duc lui servit de prétexte pour envoyer une armée contre les Biarmiens. Au mois de juin 1472, cette province fut soumise à la domination russe. Tcherdyn, sur la Kolwa, était alors la capitale de la Permie, car la ville de Perm n'a été bâtie qu'en 1780.

Seconde guerre de Nowgorod, 1477.

Pour avoir ajourné ses projets sur Nowgorod, Iwan III n'y avait pas renoncé : il travailla sans cesse à augmenter le nombre de ses partisans dans cette ville, fomenta la désunion entre les boïars et le peuple, accueillit toutes les plaintes qui étaient portées devant lui, et ne manquait pas d'attribuer tous les désordres

[1] *Tcharnaïa danja*. Voy. vol. XI, p. 141.

[2] Voy. vol. II, p. 61, 287.

aux vices de la constitution sous le régime de laquelle la ville se trouvait. S'y étant rendu lui-même en 1475, pour prononcer sur les griefs du peuple contre les boïars, il déclara six de ceux-ci coupables d'intrigues criminelles et les fit arrêter, enchaîner et conduire à Moscou; dans le nombre il y avait encore un fils de Marfa. Cette sévérité qui avait quelque chose d'arbitraire, parce que les Nowgorodiens jouissaient du privilège de ne pouvoir être jugés hors de chez eux, causa une grande consternation parmi les nobles; elle concilia en revanche au grand-duc la faveur populaire. En 1477 des députés de Nowgorod envoyés à Moscou, ayant été admis en présence d'Iwan III, au lieu de le nommer leur *seigneur (gospodin)* lui donnèrent le titre de *maître (goussoudar)* de Nowgorod. On ne sait si cette innovation fut une suite de l'ignorance des députés, ou si le grand-duc les avait gagnés pour qu'ils lui donnassent ce titre inusité; le fait est qu'il en tira parti sur-le-champ, en envoyant un de ses ministres à Nowgorod pour demander si en l'appelant leur maître les habitans avaient effectivement entendu le reconnaître comme leur souverain absolu, leur seul législateur et juge; s'ils étaient disposés à lui prêter serment en cette qualité; s'ils renonçaient à leurs propres juges et s'ils voulaient lui céder le palais d'Iaroslawl, où jusqu'alors les assemblées du peuple avaient été tenues. Les Nowgorodiens désavouèrent leurs députés et refusèrent toutes les demandes du grand-duc; celui-ci, affectant un grand courroux, déclara la guerre à Nowgorod, Le 9 octobre 1477, il se mit à la tête de

son armée; alors les Nowgorodiens offrirent une satisfaction qu'Iwan jugea insuffisante; il continua sa marche, et, le 27 novembre, étant arrivé près des murs de la ville, il la bloqua. Les habitans offrirent de nouvelles concessions qui furent encore rejetées. A mesure que les effets du blocus se fesaient sentir et que la famine augmentait dans l'intérieur de la ville, les habitans devinrent plus faciles; mais leurs offres restaient toujours au-dessous des demandes péremptoires du grand-duc. Il y eut une suite d'allées et de venues, et on peut dire que la soumission fut marchandée. Le 18 janvier 1478, on fut entièrement d'accord sur toutes les conditions. Le palais d'Iaroslawl fut remis au grand-duc; les assemblées populaires cessèrent; toutes les traces du gouvernement républicain furent effacées; les boïars et le peuple de Nowgorod jurèrent soumission absolue et fidélité au grand-duc; les douze villes promirent la même obéissance directe au grand-duc, sans faire mention dans leur serment de Nowgorod, leur ancienne maîtresse. Marfa, ainsi que son petit-fils, et six citoyens notables, furent arrêtés et conduits à Moscou; toute leur fortune fut confisquée : ce furent les seules victimes de la vengeance du grand-duc. La cloche dont le son avait ordinairement convoqué les citoyens, fut transportée à Moscou, et placée à l'église de l'Assomption. Les historiens disent que le butin du grand-duc, en or et argent, en pierreries et étoffes de soie, fut chargé sur trois cents voitures.

Fin de la république de Nowgorod, 1478.

Ainsi finit la république de Nowgorod, mais l'esprit de liberté n'était pas étouffé dans ses habitans,

et, pour le réprimer, le grand-duc se crut obligé, dans les années suivantes, à quelques mesures sévères et violentes, au moins d'après nos mœurs. En 1481, plusieurs riches citoyens accusés de trahison furent appliqués à la question jusqu'à ce qu'ils eussent avoué leur crime vrai ou prétendu. Leurs biens furent confisqués. En 1487, cinquante familles de négocians furent déportées à Wladimir, et, en 1488, on enleva de nouveau plus de mille boïars et négocians qui furent répartis entre plusieurs villes.

Pskoff qui avait montré beaucoup de docilité pour la volonté du grand-duc, conserva encore son régime républicain et une espèce d'indépendance. Le respect qu'Iwan III avait pour la justice, ne lui permettait pas de dépouiller qui que ce fût de ses droits bien acquis, sans avoir au moins un prétexte, et Pskoff se garda bien de lui en fournir.

Fin de la principauté de Twer.

Le tour de la principauté de Twer de subir la domination d'Iwan III, vint en 1488. Depuis le martyre de S. Mikhaïl II Iaroslawitsch, en 1319 [1], ses descendans régnaient à Twer sous le titre de grands-ducs, et d'une manière si indépendante, que quelques-uns d'entre eux se firent immédiatement confirmer par le khan de la grande horde. Ils pouvaient fournir en cas de besoin 40,000 hommes à cheval. Le dernier de ces princes, Mikhaïl Borissowitsch, était le frère de la première épouse d'Iwan III Wassiliéwitsch, et avait toujours vécu en bonne intelligence avec ce dernier; mais, en 1485, Iwan apprit que ce

[1] Voy. vol. XI, p. 119, 121.

beau-frère avait demandé à Casimir, grand-duc de Lithuanie, son ennemi, la main d'une de ses petites-filles. Cette démarche lui parut suffisante pour déclarer la guerre à Mikhaïl Borissowitsch. Cependant, l'esprit conciliant de ce prince et le désir d'Iwan de montrer dans toutes les occasions de la modération et de la justice, firent arranger ce différend. Le grand-duc de Twer renonça à l'égalité avec les grands-ducs de Moscou, que ses ancêtres avaient affectée, se contentant de la qualité de leur frère cadet; il rompit toute liaison avec la Lithuanie, et promit de faire toutes les guerres d'Iwan. Néanmoins, il ne put prendre confiance en Iwan, dont sans doute il avait pénétré les desseins, et renouvela ses intelligences avec Casimir. Un de ses messagers fut intercepté, et sa correspondance mise sous les yeux du grand-duc. Aussitôt il marcha contre Mikhaïl et assiégea Twer, le 8 septembre 1485. Mikhaïl s'évada et chercha un refuge en Lithuanie, où il mourut sans enfant. Après son départ, Twer ouvrit ses portes et se soumit à Iwan. Cette ville devint l'apanage d'Iwan, fils de celui-ci, que lui avait donné la princesse de Twer.

Réunion de Wereïa, Iaroslawl et Rostoff.

Wereïa, Iaroslawl, Rostoff, Riaisan, avaient encore des princes particuliers. Iwan Wassiliéwitsch réunit, par suite de traités, les trois premiers états; il laissa subsister Riaisan, où régnait l'époux de sa sœur.

Fin de la république de Khlynoff.

Outre Nowgorod et Pskoff, il existait en Russie, depuis la fin du douzième siècle, une république nommée Khlynoff d'après la capitale, et Wiaitka [1] d'après

[1] Voy. vol. VI, p. 196.

le territoire dont elle se composait. Comme Nowgorod et Pskoff, Khlynoff recevait des gouverneurs russes auxquels elle prêtait une faible obéissance. En 1489, les habitans fournirent à Iwan un motif pour renverser leur constitution. Il envoya 60,000 hommes contre eux, les força à une soumission absolue, leur donna un régime conforme aux principes monarchiques, et transplanta les familles de négocians à Dmitroff, celles des autres bourgeois les plus notables à Kremenetz (entre Medinsk et Boroffsk).

Guerre de Lithuanie.

Pendant tout le règne de Casimir qui, depuis 1440, était grand-duc de Lithuanie, et, depuis 1445, en même temps roi de Pologne, il exista, sinon une guerre ouverte, au moins des dispositions hostiles entre ce monarque et Iwan III. Casimir et le grand-duc ne pouvaient être amis, parce qu'il était impossible qu'Iwan oubliât que la Lithuanie avait profité de l'abaissement de la Russie pour s'agrandir à ses dépens. Iwan ne renonça pas à l'espoir de recouvrer la Russie blanche, l'Ukraine et la Sévérie, que ses ancêtres avaient perdues. Ce fut dans ces vues qu'il mit le plus grand soin à cultiver l'amitié du khan de la Crimée, et qu'il contracta une alliance avec Étienne Ier le Grand, prince de Moldavie, auquel il demanda, en 1483, la main de sa fille Hélène pour Iwan, son fils aîné.

Les deux souverains de Russie et de Pologne s'observaient réciproquement, mais ils évitaient la guerre; seulement Iwan, pour occuper son ennemi, excita de temps en temps Menguéli, second khan de la Crimée, à envahir et dévaster la Lithuanie.

La mort de Casimir, en 1492, changea la politique d'Iwan III. Malgré l'union qui subsistait entre la Pologne et la Lithuanie, ces deux pays furent encore une fois séparés. Alexandre, le nouveau grand-duc, ne pouvait plus disposer des forces de la Pologne. Aussitôt Iwan entra à main armée en Lithuanie, et en soumit plusieurs provinces, soit par force, soit par des capitulations, et en rappelant aux habitans leur origine russe. Il prit à cette époque le titre d'*autocrator de toutes les Russies*. Le 5 février 1494, la paix fut signée à Moscou; on convint que Wiaisma, Alexin, Tiéchiloff, Roslawl, Weneff, Mitislawl, Toroussa, Obolensk, Koselsk, Serensk, Novossily, Odsieff, Worotynsk, Peremysl, Bieleff, Meschtchero, seraient abandonnées à la Russie. Alexandre reconnut le nouveau titre d'Iwan, à condition qu'il n'en dériverait pas quelque prétention sur Kieff: Hélène, fille aînée du grand-duc de Russie, fut fiancée à Alexandre. Ce mariage éprouva encore quelques difficultés à cause des soins minutieux qu'Iwan, zélé adhérent de l'Église orientale, prit pour empêcher que sa fille ne pût, ni par force, ni par des moyens de persuasion, être induite à se faire catholique. Il fut stipulé qu'il ne dépendrait pas même de sa volonté libre de changer de religion. Hélène promit à son père de ne pas mettre le pied dans une église latine, excepté une seule fois pour satisfaire sa curiosité. Le mariage fut célébré le 13 janvier 1495.

Origine du titre d'autocrator de toutes les Russies.

Il ne put consolider la bonne intelligence entre le beau-père et le gendre. Le refus réitéré d'Alexandre

de donner à Iwan le titre de souverain de toutes les Russies, et l'appréhension continuelle de celui-ci d'apprendre que sa fille avait renoncé à la religion de ses pères, occasionèrent de fréquentes altercations. Enfin la religion fournit le prétexte d'une rupture. Alexandre n'était pas, à ce qui paraît, moins attaché à sa religion qu'Iwan à la sienne. Plusieurs princes de Lithuanie auxquels leur persévérance dans le rit grec attira des désagrémens, se soumirent à la souveraineté d'Iwan pour avoir le droit de recourir à sa protection : c'étaient principalement les princes de Tchernigoff, Homel et Lioubitsch : ceux de Rylsk et de Nowgorod-Sewersky, ceux de Troubetzk, de Massalsk, de Bjat; Iwan reçut leur soumission et déclara la guerre à son gendre. Ses armées conquirent Mzensk, Serpeisk, Bransk, Poutiwl et Doroguebouje.

Soumission de la Sévérie.

Alexandre confia le commandement de son armée à un des plus grands hommes que la Lithuanie ait produit : à Constantin Ostrowski (prince d'Ostrog), descendant de Roman, célèbre grand-duc de Halitsch, et professant la religion grecque. Sur les bords de la Wedrokha, près de Doroguebouje, les deux armées, chacune de 80,000 hommes, se livrèrent bataille le 14 juin 1500 : les Lithuaniens essuyèrent une entière défaite. Le prince d'Ostrog, toute l'artillerie et l'équipage des Lithuaniens tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Guerre de Livonie.

Alexandre ne perdit pas courage : il s'allia avec Gautier de Plettenberg, maître provincial de l'ordre de Livonie. Élevé bientôt après au trône de Pologne,

il trouva ses forces doublées; mais ses troupes furent défaites une seconde fois près de Mstislawl, le 14 novembre 1501. Le 27 août, Plettenberg avait remporté sur la Siriza, à quelques lieues d'Isborsk [1], une victoire brillante, mais qui lui devint inutile, parce qu'une maladie épidémique le força à la retraite après qu'il eut brûlé Iwangorod et ravagé le plat pays. Le vainqueur de la Wedrokha, Daniel Schtchenïa, le suivit au printemps de 1502, dévasta la Livonie et en emmena beaucoup de prisonniers.

Bataille de Pskoff, 1502.

En 1502 Dmitri, un des fils d'Iwan III, entreprit le siège de Smolensk : il n'y réussit pas; cette conquête était réservée à des temps postérieurs. L'infatigable Plettenberg, de son côté, envahit la Russie. Ce fut sous les murs de Pskoff que, le 13 septembre, il gagna une de ces batailles qui sont fameuses dans les annales de l'ordre [2].

Le pape interposa sa médiation, et, en 1503, il fut conclu une trève non de cinquante ans, comme ont dit la plupart des historiens, mais de six ans. Un des articles porte que l'évêché et la ville de Dorpat paieraient aux grands-ducs l'ancien tribut *de la vraie foi*, moyennant un marc de Russie par tête. La trève fut ensuite prolongée et dura cinquante ans.

La Russie secoue le joug des Mongols.

Comme depuis son avénement au trône Iwan III avait négligé d'envoyer le tribut accoutumé au Kapt-

[1] Il en avait remporté une presque aussi brillante, le 7 septembre 1501, à Maholm en Esthonie, sans pouvoir pousser ses avantages, parce qu'il tomba malade.

[2] Voy. chap. XXI.

chak ou à la horde d'or ; le khan Saïd Achmet se mit en marche, en 1465, pour le chercher lui-même. Arrivé sur les bords du Don, il rencontra Hadji-Gueraï, premier khan de la Crimée, qui s'opposa à ses progrès. La guerre entre les deux khans qui s'ensuivit, laissa au grand-duc le temps de se préparer à repousser Achmet, quand l'envie lui viendrait encore une fois d'envahir la Russie.

Elle lui vint en 1472 ; excité par Casimir, grand-duc de Lithuanie, Saïd Achmet avança jusqu'à Alexin sur l'Occa et brûla cette ville ; mais trouvant l'armée du grand-duc prête à le recevoir, il se retira en toute hâte. Iwan III de son côté saisit la première occasion pour se lier d'amitié avec l'ennemi des Lithuaniens, le khan de la Crimée. L'alliance qu'en 1473 il conclut avec Menguéli, fils de Hadji-Gueraï, subsista pendant toute la vie d'Iwan et de Menguéli, qui entendirent assez bien l'intérêt de leur politique pour s'assurer ainsi un secours mutuel contre leurs ennemis naturels. La Russie dut à cette liaison la tranquillité dont elle jouit.

Quoique la grande-duchesse Sophie [1] excitât continuellement Iwan III à rompre entièrement avec le khan des Mongols, cependant le grand-duc, persuadé que cet empire s'écroulerait bientôt par les troubles qui le déchiraient, préférait de lui envoyer de temps en temps le tribut qu'on lui demandait, plutôt que de risquer une guerre qui, commencée avant le temps, pouvait amener des chances défavorables. Pour le

[1] Marie Paléologue fut nommée Sophie en Russie.

malheur de Saïd Achmet il se laissa entraîner, par les suggestions du roi de Pologne, à prendre le premier les armes pour châtier un vassal qui négligeait de s'acquitter de son devoir. Il saisit le moment où le grand-duc s'était brouillé, pour des intérêts de famille, avec ses frères, qui, retirés en Lithuanie, avaient trouvé un bon accueil à Witepsk. Après être convenu avec Casimir IV d'une irruption combinée, Achmet, dans l'été de 1480, envoya toute sa horde contre la Russie, ne laissant à Saraï, sa capitale, que les vieillards, les femmes et les enfans. Iwan III envoya son épouse et ses enfans vers le nord; mais le clergé, qui dans toute cette circonstance déploya le plus ardent patriotisme, engagea la mère du grand-duc qui avait pris le voile sous le nom de sœur Marthe, à rester à Moscou pour rassurer le peuple. Le grand-duc lui-même se mit à la tête de son armée qui était campée sur les bords de l'Occa. Ainsi se renouvela le temps de Dmitri Donsky combattant pour l'existence de la Russie menacée par Mamaï [1], avec la différence qu'Iwan III répugnait beaucoup à livrer une bataille dont l'issue incertaine pouvait anéantir tous ses plans, et arrêter les progrès que sa sage lenteur avait fait faire depuis dix-huit ans à la civilisation de la Russie, tandis qu'il était sûr que dans peu d'années il n'aurait plus la grande horde à redouter sans qu'il fût nécessaire pour cela de verser le sang de ses sujets. D'ailleurs il espérait qu'Achmet allait être forcé à la retraite par une diversion qu'il faisait faire dans le Kaptchak par un de ses généraux.

[1] Voy. vol. XI, p. 132.

Du Don, Achmet se porta sur l'Ougra; Iwan ordonna à son armée de marcher sur la même rivière, et de prendre poste dans les environs de Kalouga, pendant que lui-même, tourmenté de noirs pressentimens, retourna à Moscou pour consulter encore une fois, sur ce qu'il devait faire, sa mère, princesse d'une sagesse consommée [1], ainsi que l'archevêque Bassian, vieillard respectable, et les boïars qui jouissaient de sa confiance. Tous d'un commun accord lui conseillèrent de livrer bataille, et le clergé lui promit la protection du ciel. Dans ce moment décisif, le danger de la patrie étouffa toutes les inimitiés; le grand-duc se réconcilia avec ses frères qui, animés des mêmes sentimens que leur aîné, avaient envoyé des ambassadeurs à Moscou. Le cœur d'Iwan bannit tous les doutes; la confiance prit leur place. Assuré de l'assistance divine, il se rendit à l'armée; de nouvelles craintes vinrent le tourmenter à l'aspect des forces qu'il devait combattre, et il entra en négociation avec le kkan. Ce fut alors que Bassian lui adressa une lettre vraiment apostolique pour lui reprocher sa pusillanimité; cette épître, document intéressant de l'histoire de Russie, remplit, dit la chronique, le grand-duc de joie, de courage et de force. Bientôt après, ses frères arrivèrent de Witepsk, et la réconciliation fut consommée.

L'Ougra, sur les deux rives de laquelle les armées étaient postées, s'étant couverte de glace, le grand-duc, qui probablement craignait une brusque attaque,

[1] Marie Iaroslawna, princesse de Boroffsk.

ordonna, le 7 novembre, à son armée de se replier lentement du côté de Malo Iaroslawetz et de Boroffsk. Cet ordre, qui trahissait de la pusillanimité, découragea les Russes; une terreur panique s'empara de leurs esprits; se croyant poursuivis, ils s'enfuirent en désordre. Le khan, qui ne put deviner le motif de leur retraite précipitée, se persuada que c'était une ruse cachant une embûche; il se retira de son côté, entra en Lithuanie, et y saccagea douze villes pour se venger de ce que Casimir n'était pas venu le joindre; puis, informé que le corps qu'Iwan III avait envoyé sur le Wolga avait surpris et pillé Saraï, il se mit en marche avec son armée chargée de butin, pour retourner à la horde d'or. Ilbars, chef de la horde de Cheibani, qui fonda ensuite le khanat de Kharisme, le surprit nuitamment dans son camp et le tua. La horde d'or fut pillée et dispersée. Ce fut ainsi qu'en 1480 la Russie recouvra son existence indépendante.

Destruction de la grande horde.

Cependant une ombre de la grande horde errait encore dans les steppes de la Haute-Asie, et se présenta tantôt sur le Dnepr, tantôt sur le Kama; elle fut repoussée alternativement par les Russes et le khan de la Crimée. En 1502, lorsqu'Iwan III était en guerre avec Alexandre, roi de Pologne, Chig Ahmet, qui était alors khan du simulacre de grande horde, voulant faire une diversion en faveur des Lithuaniens, en empêchant Menguéli-Gueraï, khan de la Crimée, de porter des secours à son allié le grand-duc de Russie, envahit la Crimée; mais Mengueli-Gueraï le repoussa, le poursuivit dans les steppes, et détruisit jusqu'aux

derniers restes de la grande horde. Chig Ahmet et ses frères se réfugièrent à Kieff, dans les états d'Alexandre; ils n'y trouvèrent que des fers.

Conquête de la Iougorie.

Les Russes appellent Iougorie les vastes contrées situées sur la mer glaciale, entre l'Oural et l'Ob, et sur la Petchora, dont la source est au mont Oural [1]. En 1465, un aventurier d'Ustioug fit une incursion dans ce pays, et en emmena deux princes ou chefs de tribu qu'il conduisit à Moscou, d'où Iwan les renvoya après qu'ils lui eurent juré fidélité et promis de lui payer tribut. Il paraît qu'ils oublièrent promptement leur serment.

Après la soumission de Nowgorod et de la Permie, Iwan envoya le prince Fédor Kourbsky et Saltyk contre les Iougoriens et les Wogoulitches. Ces généraux se rendirent à l'embouchure de la Pelim, longèrent le Tawda, arrivèrent à la ville de Sibir, et, en suivant l'Irtysch jusqu'à l'Ob, parvinrent en Iougorie et retournèrent au bout de cinq mois à Moscou, avec un riche butin et quelques princes prisonniers. La conquête du pays fut achevée en 1499; le prince Siméon Kourbsky, à la tête de 5,000 hommes, se cons-

[1] Si COXE a fidèlement rapporté une inscription latine qu'on voyait anciennement, et qu'on voit peut-être encore sur une des portes du Kreml, à Moscou, l'Iougorie était, à la fin du quinzième siècle, appelée Hongrie ou Ongrie. Effectivement, cette inscription porte : Joannes Vasilii Dei gratia Magnus Dux Volodimeriæ, Moscoviæ, Novogordiæ, Tiferiæ, Plescoviæ, Veticiæ, *Ongariæ*, Permie, Buolgarie et aliar. totius Q. Raxiæ dominus, anno tertio imperii sui has turres condere fct. Statuit Petrus Antonides Solarius Mediolanenses, anno nat. Domini MCCCCXCI K. Julii.

truisit un fort sur la Petchora, de là il alla à l'Oural et y conquit huit prétendues *villes*, fit prisonniers une cinquantaine de *princes*, et reçut le serment de fidélité des habitans. Revenus chez eux, ces aventuriers racontèrent des merveilles des pays et des hommes qu'ils avaient vus. Ils étaient persuadés d'avoir conquis la patrie des Hongrais ou Ougres.

Le royaume de Kasan devient tributaire de la Russie, 1485.

Le khanat de Kasan était, comme celui de la Crimée, un démembrement du Kaptchak ou de la grande horde, dont nous avons vu l'origine, en 1437 [1]. Ibrahim y régnait en 1467, lorsqu'Iwan III confia une armée à Kassim, compétiteur d'Ibrahim, pour l'établir sur un trône qu'il prétendait lui appartenir. Une première expédition manqua, et Ibrahim s'empara même pour peu de temps de Wiaitka. En 1469, le grand-duc partit de Moscou pour se mettre lui-même à la tête d'une grande expédition contre Kasan; mais il retourna inopinément dans sa capitale, sans doute parce qu'il fut informé que Kassim était mort, et que sa veuve, qui était mère d'Ibrahim, avait pris sur elle de réconcilier son fils et Iwan III. L'armée russe qui, par les diverses rivières qui se jettent dans le Wolga, avait été transportée à Nijenowgorod, reçut l'ordre de suspendre sa navigation; mais elle se laissa emporter par son ardeur guerrière, abandonna le général qui la commandait, et, sous la conduite d'Iwan Rouno, qu'elle se donna pour chef, descendit le Wolga aussi loin que possible, puis, ayant mis pied à terre, surprit Kasan au mois de mai, en pilla et brûla les fau-

[1] Voy. vol. X, p. 291; XI, p. 150.

bourgs, et, chargée de butin, se retira dans une île du fleuve, et ensuite, harassée par des combats continuels, retourna à l'endroit d'où elle était partie. Iwan, jugeant qu'on l'avait trompé par des négociations fallacieuses, reprit l'expédition qui avait été ajournée au printemps, et força Ibrahim à signer, le 1er septembre, les conditions qu'il lui dicta. Tous les prisonniers russes faits depuis quarante ans, et qui vivaient encore, furent rendus.

Trompé par une nouvelle qui annonçait que le grand-duc avait essuyé une défaite totale de la part des Nowgorodiens, Ibrahim envahit, en 1478, le pays de Wiaitka. L'année suivante, Iwan envoya une armée contre Kasan, et força le sultan à signer la paix. Ibrahim mourut bientôt après, laissant beaucoup d'enfans de plusieurs femmes. Aussitôt Kasan devint le théâtre des factions. Alegam, fils aîné d'Ibrahim, fut élevé sur le trône par les Tatars Nogaïs.

Iwan III qui craignait l'alliance entre Kasan et une branche si turburlente de Tatars, favorisa les prétentions de Machmet-Amin, le plus jeune des fils d'Ibrahim, dont la mère, Noursahtan, épousa en secondes noces, en 1485, Menguéli-Gueraï, son fidèle ami. Le grand-duc chargea, en 1487, Daniel Kholmski, le plus célèbre de ses généraux, de conduire Machmet Amin à Kasan. Après un siège de cinquante jours, Kholmski s'empara, le 9 juillet, de cette ville et du tsar Alegam qui fut envoyé à Moscou et de là à Wologda. Iwan prit, dès ce moment, le titre de seigneur des Bulgares; mais il ne réunit pas Kasan à

l'empire russe; il donna ce royaume à Machmet Amin, à titre de vassal et de tributaire. Ce prince fut chassé, en 1496, par Mamouk, khan de la dynastie des Cheïbani; mais les habitans eux-mêmes se défirent de ce brigand, et prièrent Iwan de leur donner, à la place de Machmed Amin qui s'était fait détester, pour tsar Abdoul Létif, second fils d'Ibrahim. Le grand-duc accorda leur demande, et fit conduire, en 1497, Abdoul Létif dans son royaume. Le tsar dépossédé fut indemnisé par des fiefs situés en Russie.

Quelques années après, Létif, ayant formé un complot contre le grand-duc, fut destitué, et conduit en Russie. Machmed Amin remonta alors sur le trône de Kasan, mais, en 1505, il renonça tout-à-coup à l'obéissance, et, à la tête de 60,000 hommes, envahit la Russie et assiégea Nijene Nowgorod. La mort empêcha le grand-duc de venger cet affront.

Rapports avec Maximilien I, roi des Romains.

Iwan III avait acquis par ses conquêtes une réputation qui fixa sur lui les yeux des autres souverains et fit désirer son alliance. Depuis les temps de Frédéric Barberousse, il n'avait pas existé de rapports politiques entre la Russie et l'Allemagne. En 1486, la curiosité conduisit à Moscou un chevalier allemand, nommé Nicolas Poppel, porteur d'une lettre de recommandation de l'empereur Frédéric III. Au commencement de 1489, cet étranger revint comme ambassadeur de l'empereur et de son fils Maximilien, pour proposer à Iwan une alliance, offrir au grand-duc la dignité royale et négocier le mariage des deux filles d'Iwan III avec des princes d'Empire, si toutefois

ces propositions étaient sérieuses et n'avaient pas pour seul objet de flatter l'amour-propre du grand-duc. Celui-ci refusa tout titre de la part de l'empereur, comme dérogeant à la dignité qu'il tenait de Dieu; il envoya en Allemagne un Grec, nommé George Trachaniotes pour prendre des informations, négocier le mariage d'une princesse de Russie non avec quelque prince d'Empire, mais avec Maximilien lui-même, s'il en témoignait le désir, et pour engager des architectes, maçons, mineurs et autres artistes pour le service du grand-duc. Dans ses rapports avec l'étranger, Iwan se servait ordinairement du titre de tsar, mot oriental qui signifie roi.

C'était le moment où les Hongrais avaient choisi pour roi un fils de Casimir, roi de Pologne [1]; cette circonstance réunit les intérêts de Maximilien et d'Iwan, l'un et l'autre ennemis de Casimir. Le roi des Romains envoya à Moscou un ambassadeur que les annalistes russes nomment Delator, et qui peut-être s'appelait George Thorn. Delator fit quelques propositions préliminaires relativement à une union entre le roi et une princesse russe; il demanda à voir la fille d'Iwan III; cette faveur lui fut refusée comme contraire aux mœurs du pays; mais, le 16 août 1490, il conclut une alliance par laquelle le grand-duc promit d'assister le roi des Romains contre Casimir s'il s'élevait une guerre au sujet de la Hongrie. Maximilien promit la pareille pour le cas où le grand-duc se déciderait à faire valoir ses droits sur Kieff ou quelque

[1] Ladislas II.

autre partie de la Lithuanie. Ce document fut porté en Allemagne par Trachaniotes et par le secrétaire d'état Koulechin : ces ambassadeurs arrivèrent, le 22 mars 1491, à Nuremberg, où Maximilien ratifia ce traité. Il ne fut plus question de mariage, parce que Maximilien était alors fiancé à Anne de Bretagne. Quelques autres ambassades que Maximilien et Iwan s'envoyèrent réciproquement ne produisirent pas de résultat remarquable en politique.

Après les ministres du roi des Romains, les premiers d'une puissance européenne qu'on vit à Moscou, furent ceux de Jean Ier, roi de Danemark, qui, en 1493, conclurent avec le grand-duc une alliance contre la Suède.

Destruction du comptoir de la ligue Hanséatique à Nowgorod, 1494.

Nous avons eu une autre occasion de raconter la mesure sévère qu'Iwan III exécuta, en 1494, contre le comptoir de la ligue Hanséatique à Nowgorod[1]. Il est probable qu'il y fut décidé par la résolution que conjointement avec le roi de Danemark, qui était l'ennemi secret de la Hanse, il avait prise de faire la guerre à la Suède.

Guerre de Suède.

Cette guerre commença en 1495. Les Russes assiégèrent pendant trois semaines, sans aucun succès, Wibourg défendue par Knut Posse, et souffrirent un grand échec. En 1496, Suante Sture Nilsson entra dans la Narowa et détruisit Iwangorod que le grand-duc avait fait construire en 1492 : les Russes en revanche dévastèrent toute la Finlande : ils reprirent aussi Iwangorod en 1496. L'administrateur de Suède

[1] Voy. vol. XV, p. 294.

ne put donner tous ses soins à cette guerre, parce que sa position devenait très-difficile par les préparatifs que Jean Ier, élu roi de l'Union, faisait pour le dépouiller de la régence. La guerre languit et finit sans avoir de résultats importans pour les Russes.

Troubles domestiques.

Le mariage du fils d'Iwan avec une fille du prince de Moldavie devint une source de calamités pour la Russie. Iwan Iwanowitsch qui avait donné les plus belles espérances, mourut en 1490 laissant un fils nommé Dmitri Iwanowitsch. Depuis l'introduction de l'ordre de succession de 1388 [1] le cas d'un grand-duc laissant un petit-fils, issu d'un fils aîné, ne s'était pas présenté; on demanda à qui la succession appartenait, de Dmitri Iwanowitsch ou de Wassileï, second fils du grand-duc, devenu l'aîné par la mort de son frère. Des factions se formèrent à la cour de Moscou. Sophie Paléologue et Hélène de Moldavie étaient à la tête des deux partis qui portaient, l'un le fils, l'autre le petit-fils du grand-duc. On accusa la grande-duchesse Sophie et Wassileï d'avoir formé un complot contre la vie du jeune Dmitri; les complices avouèrent le crime dans la torture et furent exécutés; le fils du grand-duc eut les arrêts et Iwan III refusa de voir son épouse. Le 4 février 1498, il déclara Dmitri son successeur et le couronna.

Le grand-duc avait été trompé dans cette circonstance par des calomniateurs, ou il le fut l'année suivante; car il reconnut l'innocence de son épouse et de son fils, dont les accusateurs, qui tenaient par leur

[1] Voy. vol. XI, p. 142.

naissance à la famille grand' ducale et remplissaient les plus hautes dignités, furent déclarés traîtres et condamnés à mort ou enfermés dans des monastères. Cependant n'osant pas renverser ce qu'il avait fait en faveur de son petit-fils, Iwan déclara, en 1499, Wassileï Iwanowitsch grand-duc de Nowgorod et Pskoff; mais soit qu'il fût informé de nouvelles intrigues d'Hélène et de son fils, soit que les succès qu'il eut sur les Lithuaniens l'eussent enhardi, en 1502, il fit arrêter la mère et le fils et déclara Wassileï son successeur dans tous ses états.

Mort d'Iwan III Wassiliéwitsch.

Iwan III Wassiliéwitsch mourut le 27 novembre 1505, à l'âge de près de soixante-sept ans, le premier monarque de Russie, ou, comme il disait, en se conformant à un usage oriental de la Russie Blanche, c'est-à-dire de la grande et antique Russie. Il fut le législateur de son pays, par un code civil qu'en 1497 il fit rédiger par Gousseff, son secrétaire d'état. Ce code, ayant été revu et complété par Iwan IV, nous aurons une autre occasion d'en parler. Outre son petit-fils Dmitri et son fils Wassileï qui lui succéda, Iwan laissa plusieurs autres fils, parmi lesquels nous remarquons André Iwanowitsch, prince de Stariza, parce qu'il eut lignée.

Secte judaïsante.

Dans les dernières années du règne d'Iwan III il se glissa en Russie une hérésie d'une nature singulière, dont l'Église latine n'offre rien de semblable. Elle est connue sous le nom de *secte judaïque* (*jidowskaïa eress*). Vers 1470, il y eut à Kieff et ensuite à Nowgorod un Juif nommé Zacharie qui enseignait que la

loi de Moïse était la seule loi divine; que l'Évangile était une fable; que le Messie n'était pas encore venu; qu'on ne pouvait sans idolâtrie rendre un culte aux images. Cette doctrine *nouvelle* fit une grande sensation; beaucoup de chrétiens, et parmi eux des prêtres, l'adoptèrent; dans leur zèle les convertis voulurent se faire circoncire; mais le fondateur de la secte les en empêcha, de crainte de fournir aux Chrétiens un moyen de les découvrir : il exigea que son troupeau professât extérieurement le christianisme.

Comme la nouvelle doctrine, telle que nous venons de la caractériser, n'est que le pur judaïsme, il faut supposer que Zacharie y joignait quelqu'autre doctrine qui pouvait séduire la simplicité de ses contemporains. Les historiens n'en parlent pas, mais comme ils accusent Zacharie « ce vase du diable » d'avoir été astrologue, sorcier et magicien, on peut supposer que, pour inspirer à ses disciples ignorans de l'enthousiasme pour la religion de Moïse, il les initiait dans les prestiges de la cabbala juive qui était une des folies du siècle.

Les disciples du nouveau judaïsme se distinguèrent par la pureté de leurs mœurs au point que lorsqu'Iwan Wassiliéwitsch vint, en 1480, à Nowgorod, et qu'il connut Alexis et Denys, deux popes judaïsans, il les transféra à Moscou à des places éminentes et accorda à Alexis un libre accès auprès de sa personne. Le métropolite Gerontius étant mort en 1489, Zosime, un des disciples d'Alexis, fut nommé son successeur. Un Juif, chef du clergé russe! Bientôt après, l'héré-

siarque Alexis étant mort, Gennadius, archevêque de Nowgorod, découvrit cette erreur et la dénonça au tsar. Iwan III Wassiliéwitsch convoqua, en 1490, un concile que l'apostat Zosime présida. Il ne se trahit pas; quoique les accusés niassent tous les sacrilèges qu'on leur imputait, ils furent condamnés à une prison perpétuelle; toutefois ceux parmi eux qui appartenaient à la province du zélateur Gennadius lui furent livrés, et il exerça sur eux une *sainte* vengeance en les faisant mourir dans les tourmens.

Le ciel était vengé, mais le mal n'était pas déraciné. Un secrétaire du tsar, nommé Feodor Kourizin, se rendit l'apôtre de l'impiété, non en la prêchant publiquement, mais en faisant glisser le poison de l'incrédulité dans l'intérieur des familles. L'affectation d'un *esprit fort* qui rejetant les vérités du christianisme, croyait à toutes les rêveries de l'astrologie, devint une affaire de mode. Zosime se rendit suspect de le favoriser; il évita l'orage qui le menaçait, en se retirant, en 1494, dans un couvent. Comme le tsar refusa constamment de persécuter cette secte, et que peut-être il prit pour l'exterminer des moyens plus sûrs, tels que le mépris et l'instruction, elle rentra d'elle-même dans l'oubli; mais on prétend que parmi les Roskolniks, dont nous parlerons à une autre place, il y a une secte, nommée *Selesnewschtchina*, qui judaïse comme les disciples de Zacharie.

SECTION II.

Règne de Wassileï IV Iwanowitsch, 1503—1537.

Le plan d'Iwan III fut poursuivi, et son règne pour ainsi dire continué par son fils *Wassileï IV Iwanowitsch*, aussi ferme, aussi politique, aussi modéré, aussi pacifique que son père, quoique craignant aussi peu la guerre, quand il la jugeait utile à son pays. La réunion des provinces anciennement détachées de l'empire, et l'affermissement de la monarchie, furent les principaux objets de ses soins. Étranger à l'Europe et aux principes modérés des gouvernemens chrétiens, Wassileï IV régna, comme son père, d'après les principes du despotisme mongol, seul régime qu'il connût, seul peut-être qui convînt à sa nation. Sans être un tyran, il prépara les voies à la tyrannie de son fils. Rien ne frappait davantage les voyageurs qui, à cette époque, visitaient la Russie, que le pouvoir que les grands-ducs, ou, comme nous dirons dorénavant, les tsars, exerçaient sur les forces physiques et intellectuelles, je dirais presque sur la volonté de leurs boïars, et le respect, la soumission aveugle, le dévouement absolu avec lesquels ils étaient servis par les grands. Cette obéissance passive qui excluait tout raisonnement, était inconnue dans les pays du rit latin et parmi les peuples de race germanique.

Mort de Dmitri Iwanowitsch

Wassileï se montra dur envers son neveu qui avait été son compétiteur et dont le triomphe momentané

paraît avoir laissé dans son âme une aigreur qui, dans cette occasion, le fit sortir de son caractère. Le jeune Dmitri fut arrêté et soustrait aux yeux du monde; un cachot obscur devint sa demeure; l'insalubrité du lieu, l'ennui et le chagrin terminèrent, en 1509, la vie de ce prince. Son corps fut exposé à la vue du peuple et enseveli à côté de celui de son père.

Fin de la république de Pskoff, 1510.

Pour que la Russie obéît à un seul maître, il fallut que Pskoff fût dépouillée du reste d'indépendance dont elle jouissait; que la principauté de Riaisan fût réunie au grand-duché, et que les princes de Sévérie, qui s'étaient récemment détachés de la Lithuanie, perdissent les droits de souveraineté dont ils jouissaient.

Les habitans de Pskoff, qui depuis la chute de Nowgorod avaient pu prévoir le sort qui les attendait, usèrent de leurs privilèges avec une modestie extraordinaire, évitant toute discussion avec les officiers du tsar, se montrant obéissans à tous ses ordres, donnant des preuves multipliées de dévouement, faisant tous les sacrifices, excepté celui de leur administration municipale et de leur juridiction. Malheureusement la discorde, cette peste inséparable de toute liberté, fournit à Wassileï le prétexte dont la conduite sage des magistrats l'avait privé jusqu'alors.

La désunion existait entre les citoyens et les *posadniks*, et entre la ville et la campagne : le prince Repnin-Obolensky, lieutenant du tsar, l'entretenait. Wassileï s'étant rendu, en 1509, à Nowgorod, des députés de Pskoff y vinrent pour se plaindre du gouverneur. Le tsar ordonna que, le 6 janvier 1519, tous ceux qui

avaient à se plaindre d'Obolensky se présentassent devant son tribunal pour déduire leurs griefs : il en vint une foule, tant posadniks que boïars et citoyens. Tous furent arrêtés comme des hommes turbulens. La nouvelle de cet acte arbitraire répandit la consternation à Pskoff, sans toutefois y exciter de mouvement séditieux. Le tsar fit connaître aux habitans les conditions auxquelles leurs concitoyens recouvreraient la liberté : il demanda qu'ils renonçassent à leurs assemblées populaires (*wetche*) et à leur domination sur toutes les villes qui leur étaient soumises. Les Pskowites acceptèrent ces conditions ; en sacrifiant de si beaux droits à la nécessité, ils conservèrent la dignité qui sied au malheur ; la ville fut remplie de deuil et de gémissemens ; mais on entendit aussi peu des vociférations séditieuses que des démonstrations d'une joie hypocrite. En perdant leur liberté, les habitans firent voir qu'ils auraient été dignes de la conserver. Le 13 janvier 1510, la cloche qui, pendant des siècles, avait appelé leurs pères pour délibérer sur les affaires publiques, fut envoyée à Wassileï. Le 20, ce prince arriva lui-même à Pskoff ; un morne silence le reçut. Trois cents familles notables furent transplantées dans l'intérieur, et remplacées par autant de familles choisies dans dix villes situées sur le Wolga.

Réunion de Riaisau, 1517

En 1517, Wassileï informé, à ce qu'il prétendait, qu'Iwan Iwanowitsch, prince de Riaisan, parvenu à la majorité, méditait une trahison, l'attira à Moscou, le fit arrêter et réunit le pays de Riaisan, alors la province la plus fertile et la plus riche de l'empire. Bien-

tôt Iwan trouva moyen d'échapper de Moscou et se rendit en Lithuanie d'où il ne revint plus.

Réunion de la Sévérie, 1523.

Parmi les princes Lithuaniens récemment soumis à la Russie, le plus puissant était Sœmen (Simon) Iwanowitsch, prince de Sévérie, surnommé Chemiaikin, d'après son aïeul Chemiaika qui avait troublé le règne de Wassileï III Wassiliéwitsch[1]. Accusé par le prince de Starodoub d'intelligences avec le roi de Pologne, il se rendit, en août 1517, à Moscou et se justifia complétement. En 1523, il s'éleva de nouveaux soupçons contre sa loyauté; Chemiaikin, auquel le métropolite avait garanti sa vie, alla une seconde fois à Moscou; un nouveau métropolite, plus courtisan que l'ancien, consentit à ce que malgré la parole de son prédécesseur le prince fût arrêté. Chemiaikin mourut en prison. Avant lui, tous les autres princes anciennement lithuaniens avaient été dépouillés, non de leurs domaines, mais de leurs droits régaliens. Ainsi l'ouvrage commencé par Iwan III fut achevé, et Wassileï IV se trouva seul autocrate de la Russie.

La conquête de Smolensk et de Kieff était le second objet de la politique du tsar; la gloire de réunir Kieff, le premier siège de la monarchie, n'était réservée ni à Wassileï Iwanowitsch, ni a aucun prince de cette époque; la conquête de Smolensk a suffisamment illustré le règne de Wassileï. Peut-être aurait-il fait davantage, si la guerre avec Kasan et avec les khans de la Crimée, successeurs de l'allié de son père, n'avaient plus d'une fois traversé ses desseins.

[1] Voy. Table des matières, vol. XII, p. 117.

Guerre de Kasan et de la Crimée.

Wassileï avait à venger la trahison de Machmet Amin qui avait empoisonné les derniers momens de son père. Une première armée qu'il envoya, en 1505, contre Kasan sous le commandement de Dmitri, un de ses frères, éprouva un échec. Tandis que Machmet Amin, enflé de cet avantage, s'abandonnait au plaisir dans une province voisine de Kasan, Dmitri revint sur ses pas, tomba sur le tsar et son armée et en fit un grand carnage. Après avoir vengé ainsi leur première déroute, les Russes se gorgèrent des vivres et des vins qui avaient été préparés pour leurs ennemis, et, négligeant tout ordre, toute discipline, s'endormirent à moitié ivres. A peine le soleil s'était-il levé, le 25 juin, que 50,000 hommes qui se trouvaient à Kasan, s'étant aperçus de ce désordre, firent une sortie, surprirent l'armée de Démétrius et la mirent dans une déroute complète : un petit nombre de Russes seulement se sauva : ce furent ceux qui purent atteindre les vaisseaux qu'on avait laissés sur le Wolga.

Une nouvelle armée allait marcher sur Kasan, lorsque Machmet Amin prit le parti de la soumission. Cet ancien souverain fit cette démarche avec résignation et bonne foi et devint un serviteur fidèle de Wassileï. A sa mort, qui arriva en 1519, Chig Aly, son neveu, qui vivait en Russie, fut nommé son successeur. Il régna trois ans, et accomplit fidèlement les obligations qu'il avait contractées avec la Russie; mais ses dispositions pacifiques déplurent à sa nation. Elles furent entretenues par Mohamed Guéraï, khan de la Crimée, fils de ce Menguéli khan, mort en 1510,

qui avait été l'allié constant d'Iwan III. Animé de sentimens bien différens, Mohamed Guéraï se proposait de fonder un nouvel empire Mongol qui, avec la Crimée, renfermerait les provinces méridionales de la Russie et les royaumes de Kasan et d'Astrakhan. Dans cette vue il s'allia avec Sigismond, roi de Pologne, l'ennemi de la Russie. Il ne cessait d'exciter les sujets de Chig Aly, à expulser l'esclave de Russie, comme il appelait ce prince, et, au printemps de 1521, il envoya à la tête d'une armée son frère, Sadeb Guéraï, à Kasan, et l'y fit proclamer tsar. Sadeb se rendit facilement maître de Kasan; il agit avec modération, permettant à Chig Aly de retourner à Moscou où il fut reçu par Wassileï avec la plus franche hospitalité.

Allié aux Tatars Nogaïs et à Dasskiéwitsch, hetman des Cosaques lithuaniens, Mohamed Guéraï mit la Russie dans le plus grand danger. Pendant que le hetman y entra du côté du midi, le nouveau tsar de Kasan l'envahit du côté du nord-est : les deux armées se joignirent dans les environs de Kolomna, et exercèrent les plus horribles ravages. Le 29 juillet 1521, elles s'approchèrent de Moscou et menacèrent de brûler cette grande ville. Néanmoins Mohamed promit de la conserver si le tsar, par un document formel, s'engageait à lui payer le tribut qu'il devait anciennement à la grande horde. Le tsar, ne pouvant autrement sauver sa capitale, fit expédier le document et le signa. Muni de cette pièce le khan prit la route de Riaisan, et essaya de s'emparer par surprise de cette ville. Khabar Simski qui y commandait la sauva par sa vigilance et

resta même en possession du document que le khan lui avait communiqué pour l'engager à le recevoir à Riaisan. La nouvelle d'une invasion ennemie qu'avaient éprouvée ses états, engagea Mohamed Guéraï à une retraite précipitée.

En 1523, lui-même avec l'assistance de Mamaï, khan des Nogaïs, envahit le royaume d'Astrakhan et s'empara de la capitale; mais il tomba victime de la perfidie de son allié qui le surprit au moment où il dînait avec ses fils, le massacra lui et un de ses fils, et dispersa l'armée de la Crimée qui vivait dans la plus grande insouciance, ne s'attendant à rien moins qu'à une attaque ennemie. Il le suivit en Tauride, et dévasta ce pays pendant qu'un autre allié infidèle de Mohamet, l'hetman Dasskiéwitsch, brûla Otchakoff que Menguéli avait bâti.

La guerre continua entre le tsar et le khan Sadeb Gueraï, frère et successeur de Mohamed. Elle donna lieu à l'établissement de la fameuse foire de Makarieff sur le Wolga, la plus fréquentée de toutes les réunions de cette espèce qui existent en Europe. Elle fit tomber dès-lors l'ancienne et célèbre foire de Kasan.

Nous passons sous silence plusieurs événemens de la guerre de Kasan pour parler de la campagne de 1530. Cette année Wassileï envoya, en partie par terre, en partie sur le Wolga, une armée extrêmement formidable contre Sadeb Gueraï qui appela à son secours la nation féroce des Théremisses du Caucase et 30,000 Nogaïs que lui abandonna Mamaï, son beau-père. Après plusieurs combats sanglans, les Russes sur-

prirent, dans la nuit du 16 juillet, le camp ennemi, y mirent le feu et massacrèrent 60,000 hommes. On fut persuadé dans le temps qu'il aurait été facile au vainqueur de prendre Kasan, si le prince de Bielsk qui commandait l'armée, corrompu, à ce qu'on prétendait, par les habitans, n'avait ramené l'armée, se contentant de faire prêter aux habitans un serment par lequel ils s'engageaient à envoyer des ambassadeurs à Moscou et à attendre les ordres de Wassileï avant de procéder à l'élection d'un tsar à la place de Sadeb Guéraï qui, échappé au carnage, s'était retiré à Arsk. Après le départ des Russes, ce prince revint à Kasan, mais le peuple envoya des ambassadeurs pour négocier la paix sans lui, chassa Sadeb et accepta de la main de Wassileï un nouveau prince, savoir, Iénelaï, frère de Chig Aly. La suzeraineté de la Russie fut parfaitement rétablie.

Guerre de Lithuanie.

La trève de 1503 n'était pas expirée que la guerre se renouvela entre Wassileï Iwanowitsch et Sigismond, roi de Pologne. Sigismond s'était brouillé, dès le commencement de son règne, avec le meilleur général de son père, Michel Glinski, d'une famille tatare. Glinski avec Iwan et Wassileï, ses frères, et avec un grand nombre de partisans, alla joindre l'armée russe dès qu'en 1508 elle arriva sur la Bérésina. Cette première campagne fut terminée par un traité de paix qui abandonna définitivement à la Russie les conquêtes d'Iwan III. Wassileï renonça à toute prétention sur Kieff et Smolensk. Les Glinski furent sacrifiés, le roi de Pologne garda leurs domaines, et le tsar promit

de ne plus recevoir chez lui de vassal lithuanien. Il donna à Michel la principauté d'Iaroslawl et d'autres terres.

Négociation avec Maximilien I.

Wassileï Iwanowitsch averti qu'il existait des négociations entre Sigismond et le khan de la Crimée, recommença la guerre en 1513, en envahissant la Lithuanie. Deux fois, dans le cours de cette année, Smolensk fut assiégée sans succès. L'année suivante, 1514, Schnitzenpamer, conseiller de l'empereur Maximilien I[er], vint à Moscou et conclut une alliance offensive, par laquelle les deux parties s'engagèrent à réunir leurs forces dans le but de conquérir Kieff pour le tsar, et la Prusse polonaise pour l'Empire germanique. L'instrument allemand de ce traité, muni de la signature de Maximilien et conservé aux archives de Moscou, a une certaine importance diplomatique par le mot d'*empereur* qui y est employé pour rendre celui de tsar qu'on regardait sans doute comme équivalent de celui de César. Pierre le Grand fit valoir ce document lorsqu'il changea de titre. L'alliance même n'eut aucun résultat, parce que Maximilien, bientôt après, changea de système.

Premier exemple du titre impérial.

Prise de Smolensk, 1514.

La même année Wassileï IV se mit à la tête de son armée qui, pour la troisième fois, assiégea Smolensk. Le ravage que l'armée russe fit dans la ville fut cause que les boïars et le peuple forcèrent le commandant à la reddition. Le 1[er] août 1514, le tsar entra dans cette ville que son bisaïeul Wassileï II avait perdue en 1396 [1]. Le prince de Smolensk, descendant de Rourik

[1] Voy. vol. XI, p. 178.

et des grands-ducs de Kiovie, sauva son existence par une soumission volontaire.

La conquête de Smolensk était en partie due aux intelligences que Michel Glinski avait formées dans la ville. Ce transfuge espérait que le tsar la lui donnerait à titre de fief : se voyant trompé dans son attente, il fit sa paix avec Sigismond et déserta nuitamment l'armée russe. On s'aperçut sur-le-champ de sa défection; il fut poursuivi et ramené au camp. Le 8 septembre 1514, les deux armées se livrèrent, près d'Orja, une bataille célèbre dans les annales du Nord. Le prince Boulgakoff-Golitza et le boïar Tcheliaidin commandaient les Russes, les Lithuaniens étaient sous les ordres de Constantin prince d'Ostrog ou Ostrowski, ce général qu'Iwan III Wassiliéwitsch avait fait prisonnier à la bataille de la Wedrokha en 1500[1]. On avait employé la force et la séduction pour le faire entrer au service de ce souverain; mais, immédiatement après la mort d'Iwan, il était retourné auprès de son souverain légitime. Il rendit à Sigismond un service signalé par le gain de la bataille d'Orja : 30,000 Russes y périrent, les deux généraux, trente princes et plus de 1500 nobles y furent faits prisonniers.

Bataille d'Orja, 1514.

Cette victoire brillante n'eut pas de suites importantes. A la vérité, Constantin parut avec 6,000 hommes devant Smolensk, où il avait pratiqué des intelligences; mais elles furent découvertes, et Wassileï Wassiliéwitsch Chouiskoï, gouverneur de la ville, fit pendre sur les remparts tous les traîtres, après les

[1] Voy. p. 225 de ce vol.

avoir fait affubler des pelisses et des robes et avoir fait charger leurs épaules des vases d'argent qui avaient été le prix de leur trahison. Le général lithuanien, voyant son plan échoué, livra un assaut qui fut repoussé.

Wassileï Iwanowitsch chercha à se fortifier par des alliances. Le 2 août 1517, il conclut à Moscou, avec le Danemark, un traité dirigé contre la Suède et la Pologne [1], et, la même année, une ligue avec Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique. Le tsar promit de fournir tous les mois 60,000 florins (rhénans), à condition que les troupes d'Albert s'empareraient de Dantzig, Thorn, Marienwerder et Elbing, et marcheraient sur Cracovie. Sigismond ayant réclamé la médiation impériale, Maximilien I[er] envoya, en 1517, à Moscou, le baron de Herberstein. Il y arriva aussi des ambassadeurs lithuaniens; mais les négociations qu'on entama restèrent infructueuses. D'autres ambassadeurs impériaux, François da Collo, et Antoine di Conti dont les mémoires ont été imprimés [2], ne furent pas plus heureux dans leurs tentatives pacifiques. Les hostilités éclatèrent; elles amenèrent de nouvelles négociations; et l'on convint enfin, le 25 décembre 1522, d'une trève de cinq ans qui fut ensuite prolongée jusqu'en 1533.

Divorce de Wassileï IV.

Depuis 1505, le tsar était marié à Salomé, fille d'un prince Sabouroff, simple boïar. Cette union aurait été heureuse, si elle avait produit des enfans. En 1525, Wassileï résolut de répudier son épouse, par raison

[1] Voy. BUSCHING'S, *hist. Mag.*, III, 178,

[2] *Trattamento di pace*, etc. Padova 1603.

de stérilité. On proposa à la tsarine de renoncer au monde pour entrer dans un couvent; elle s'y refusa. On finit par l'y forcer, même par de mauvais traitemens. D'après les lois de l'Église grecque, un mari qui permet à sa femme de prendre le voile, doit également renoncer au monde; le métropolite Daniel dispensa Wassileï de cette obligation, et, deux mois après la retraite de sa première épouse, ce prince se maria à Hélène, fille de Wassileï Glinski. Ce mariage fut long-temps stérile; enfin, le 25 août 1530, Hélène accoucha d'un fils nommé Iwan, et destiné à une grande célébrité, et l'année suivante, d'un second.

Mort de Wassileï IV.

Wassileï IV Iwanowitsch mourut le 4 décembre 1533, après une maladie longue et douloureuse qu'il avait supportée avec un grand courage. Pendant des semaines entières, il vit sa fin approcher, et prit toutes les précautions que l'amour de son pays et de ses enfans pouvait inspirer pour maintenir la tranquillité de l'état après sa mort. Il nomma régente de son fils mineur son épouse Hélène, assistée d'un conseil de boïars. Wassileï mourut dans de grands sentimens de piété. Ce n'était pas un homme d'un génie transcendant; mais il était bon prince, juste, sévère avec modération, et aussi doux et humain qu'on pouvait l'être de son temps et au milieu d'une nation comme la sienne.

SECTION III.

Règne d'Iwan IV Wassiliéwitsch II, le Terrible, 1533—1584.

Régence orageuse.

Iwan IV Wassiliéwitsch avait trois ans lorsqu'il succéda à son père, sous la tutèle de sa mère assistée d'un conseil où siégeaient George ou Iourie, et André, oncles du jeune tsar, et vingt boïars parmi lesquels les princes Iwan et Dmitri Bielsky, Iwan Wassiliéwitsch Chouiskoï, et Repnin-Obolensky étaient les principaux ; ceux qui avaient le plus d'influence sur la grande-duchesse étaient Michel Glinski son oncle, que le tsar mourant avait désigné pour lui servir de ministre, et le prince Iwan Telepneff dont la faveur était trop marquée pour ne pas donner croyance à des bruits injurieux à l'honneur d'Hélène.

Cette régence d'une princese voluptueuse fut remplie de troubles qui auraient prouvé l'incapacité d'Hélène, quand elle n'aurait pas eu soin de se faire détester. Huit jours s'étaient à peine passés depuis la mort de Wassileï IV, que sur une accusation probablement fausse d'une conspiration, l'aîné des oncles du jeune tsar fut arrêté et enfermé dans la même chambre où le jeune Dmitri Iwanowitsch avait terminé son existence [1]. Bientôt après, Michel Glinski, qui avait fait des représentations à sa nièce sur sa liaison avec Telepneff, fut arrêté sous un prétexte tout aussi futile et mis à mort dans sa prison. L'oncle du roi mourut

[1] Voy. p. 242 de ce vol.

dans la sienne, le 26 août 1536; on assure qu'on le laissa périr de faim. Pour perdre André, prince de Stariza, l'autre oncle du jeune tsar, on le poussa à la révolte; bientôt le favori s'entremit entre lui et la régente et lui garantit la vie s'il voulait se rendre auprès d'elle; André s'y laissa engager; Hélène désavoua Telepneff et fit arrêter son beau-frère. Six semaines après, il mourut de mort violente. Un grand nombre de boïars furent exécutés comme complices d'Iourie, d'André et de Glinski, ou comme ayant connu le dessein de Siméon Bielsky et d'Iwan Ljaitski qui, renonçant à la Russie, avaient passé en Lithuanie.

Factions. Les Chouiskoï.

Le peuple et les boïars murmuraient hautement et le mécontentement aurait peut-être dégénéré en révolte si la régente n'était morte subitement le 3 avril 1538. Le voile de mystère qu'on jeta sur cet événement, la précipitation avec laquelle on ensevelit le cadavre, et quelques autres circonstances autorisent à croire qu'on fit périr Hélène par le poison. Le prince Wassileï Wassiliéwitsch Chouiskoï se mit à la tête du gouvernement : le 10 avril il fit arrêter et enchaîner Telepneff et sa sœur Agrippine Tcheliaidnin qui était la gouvernante du jeune tsar. On laissa mourir de faim l'ancien favori; c'était le genre de mort dont on l'accusait d'avoir fait périr Iourie et Michel Glinski. Chouiskoï s'associa Iwan, son frère, André Chouiskoï, son neveu, ainsi qu'Iwan et Dmitri Bielsky. C'est ce qu'on appelle la *faction des Chouiskoï*.

La bonne intelligence ne se maintint pas long-temps entre ces hommes ambitieux. Wassileï Chouiskoï étant

mort la même année, l'autorité dont il avait joui, passa sur Iwan, son frère, qui fit mettre en prison Iwan Bielski , et priver de leurs emplois les amis de ce boïar. Le métropolite Daniel qui était de ce nombre, fut forcé d'entrer au couvent , et remplacé par Joasaph Skripitzin. Chouiskoï régna dès-lors sans contrôle, et donna un libre cours à la morgue, à l'avidité et à la cruauté de son caractère.

Le métropolite Joasaph, blâmant la conduite de Chouiskoï, se mit à la tête d'une opposition ; à l'insu du ministre tout-puissant, il engagea, en 1540, le jeune tsar et le conseil à donner un ordre qui rappelait Bielski. Depuis ce moment Chouiskoï fut privé de son influence , et l'aristocratie qui à sa place gouverna la Russie, suivit des principes plus justes et plus humains. Iwan Bielski traita ses anciens ennemis avec générosité, et confia même un commandement à Chouiskoï; mais une place en sous-ordre, quelque importante qu'elle fût, ne satisfaisait pas l'ambition de cet homme immoral. Il trama une conspiration ; dans la nuit du 5 janvier 1542 , Iwan Bielski fut arrêté dans son palais ; le métropolite le fut dans l'appartement du tsar où il s'était sauvé. Chouiskoï se trouva encore une fois à la tête du gouvernement et fit massacrer le prince Bielski, dont on regrettait généralement les bonnes qualités ; un autre métropolite , nommé Macaire, fut mis à la place de Joasaph.

Iwan Chouiskoï ne jouit pas long-temps de son autorité, qu'une maladie le rendit incapable d'exercer, à ce qui paraît au moins ; il remit le pouvoir à

trois individus de sa famille, et se retira dans ses terres où il vécut encore quelques années. Les trois Chouiskoï qui le remplacèrent étaient des hommes passionnés; n'ayant pu éloigner de la personne du tsar, qui commençait à montrer moins de docilité, Féodor Woronzoff, membre du conseil, qui avait gagné sa confiance, ils le firent enlever par force du milieu du conseil, et extorquèrent à Iwan un ordre qui le reléguait à Kostroma.

Mauvaise éducation d'Iwan IV.

Au milieu de cette lutte des partis, le jeune prince, auquel la nature avait donné les dispositions les plus heureuses, reçut une très-mauvaise éducation. Non-seulement on ne lui apprit pas à dompter la trop grande vivacité de son caractère, et à modérer par la raison l'opiniâtreté qui lui était naturelle; mais on entretint et renforça un penchant qu'il avait de commun avec la plupart des enfans, la cruauté. Les vils courtisans qui l'entouraient, flattaient ses passions et encourageaient son goût pour les amusemens frivoles et même indécens et inhumains : on négligea entièrement de cultiver son esprit par l'étude et l'application.

Les Glinski.

Iourie et Michel Glinski, ses oncles, témoins du dépit que ce prince, parvenu à l'âge de treize ans, ressentait de l'éloignement de Woronzoff, l'encouragèrent à secouer le joug des trois frères : il s'y décida. Au grand étonnement des ministres, il entra le 29 décembre 1543 dans le conseil, et se plaignit de ce qu'abusant de sa jeunesse, des membres du conseil s'étaient arrogé un pouvoir qui ne leur appartenait

pas, commettaient toutes sortes d'exactions et d'actes arbitraires, et avaient même fait mourir quelques-uns de ses sujets. Quoique, dit-il, plusieurs fussent coupables, il voulait cependant se borner à punir le plus mauvais, le vrai auteur de la tyrannie sous laquelle le peuple gémissait. En prononçant ces mots, il fixa le le prince André Chouiskoï, et ordonna qu'il fût mis entre les mains des gardiens de ses chiens, qui le firent périr d'une manière affreuse. André avait mérité la mort; mais il aurait fallu qu'un tribunal le déclarât coupable.

Iwan IV prend les rênes du gouvernement

Mauvais gouvernement d'Iwan.

Iwan IV qui, depuis ce moment, régna seul ou sous la direction de ses oncles, se montra sévère à l'excès, et remplit la Russie de terreur. Le 16 janvier 1547, il se fit couronner comme tsar, et le 18 février il épousa Anastasie Sakharan, fille d'un simple boïar, mais princesse bonne, sage et vertueuse. Malheureusement elle ne put dompter l'entêtement, ni vaincre les caprices du tsar; ces défauts éclatèrent dans sa manière de gouverner, dans celle d'accorder ses faveurs et dans les punitions qu'il infligea. Les Glinski n'observèrent pas plus de modération qu'avaient fait les Chouiskoï; la justice et l'impunité se vendaient également; la tyrannie envahit toutes les branches du gouvernement et accabla tous les ordres de l'état.

Le peuple a, de tout temps, vu dans les calamités publiques l'ouvrage de ceux qui le gouvernent. Un incendie ayant détruit la plus grande partie de Moscou et coûté la vie à 1700 individus, la superstition l'attribua aux mêmes personnes qui causaient les au-

tres maux de l'état. La populace révoltée demanda les têtes des Glinski et celle de la princesse Anne, leur mère, dont les sortilèges avaient allumé le feu. Le prince Iourie Glinski fut massacré dans l'église de l'Assomption où il avait cherché un refuge.

Sylvestre et Adachew.

Le jeune tsar était avec son épouse à Worobjewo. Un prêtre respecté pour sa piété, du nom de Sylvestre, se présenta devant lui au nom de Dieu qui l'envoyait pour lui annoncer la colère céleste. Le feu qui avait dévoré Moscou était le commencement des punitions dont le Ciel avait résolu de le frapper : c'était le Très-Haut qui, par une force irrésistible, entraînait le peuple à la révolte. Sylvestre fit lecture au jeune tsar de ce pacte que Dieu avait anciennement conclu avec les rois du peuple élu, et lui demanda si sa conscience lui disait qu'il avait rempli ces conditions. La gravité du personnage, la vérité de ses paroles, son enthousiasme, produisirent un miracle : le jeune tyran fut touché, il fondit en larmes et promit de s'amender : il tint parole.

Pour maintenir le tsar dans de si bonnes dispositions, Sylvestre conclut une sainte ligue avec Alexis Fedrowitsch Adacheff, favori d'Iwan IV, jeune homme doux, aimable et vertueux, le véritable ami du tsar.

Seconde époque du gouvernement d'Iwan.

Ici commence la seconde époque de la vie d'Iwan IV, heureux si elle n'avait été suivie d'une troisième. Il convoqua à Moscou, pour un certain dimanche de l'année 1547, une assemblée de notables de tout l'empire, devant laquelle il fit amende honorable de

sa conduite passée qu'il attribua à la mauvaise éducation qu'on lui avait donnée, et contracta l'engagement solennel de régner dorénavant avec justice, d'être le juge et le défenseur de la nation. Il annonça un pardon général, même aux boïars dont il avait le plus à se plaindre; éloigna de sa cour les intrigans, les flatteurs et les bouffons, s'entoura d'hommes sages; établit des principes de gouvernement doux et modérés, et se montra à la fois bon prince, bon époux et bon parent.

Promulgation du soudebnik, 1550.

Iwan commença son règne par où les princes finissent ordinairement, par une nouvelle législation. Les hommes les plus expérimentés furent chargés de revoir le code de lois fort imparfait que son aïeul avait publié. Cette révision fut promulguée, en 1550, sous le titre de *Soudebnik* (code de lois). Les auteurs de ce travail n'étaient pas des philosophes spéculatifs; ils n'avaient pas la prétention de bouleverser tout ce qui existait; ces hommes sages conservèrent toutes les parties de la législation qui, n'ayant pas donné lieu à des réclamations, paraissaient adaptées au génie de la nation; ils abolirent les lois dont la défectuosité avait été reconnue par l'expérience, et les remplacèrent, non par des théories et des combinaisons philosophiques qui leur étaient étrangères, mais par les dispositions que l'expérience et un sens droit leur dictaient. Voici quelques décisions tirées de ces lois ou des ordonnances que le tsar a successivement publiées avant 1550; elles peuvent contribuer à faire connaître le caractère du siècle et de la nation.

Quand quelqu'un était accusé de vol, on prenait des informations sur sa conduite et sa réputation; étaient-elles mauvaises? l'accusé était appliqué à la question jusqu'à ce qu'il avouât le crime; jouissait-il au contraire d'une bonne renommée qui rendait l'accusation invraisemblable? on ne pouvait pas lui faire subir la question, mais on suivait contre lui la procédure ordinaire. Le premier vol était puni par le knout; le second, ainsi que le meurtre, la calomnie, le brigandage, la haute trahison, le sacrilège l'étaient par la mort.

Quand un particulier vendait ses biens patrimoniaux, les parens, s'ils n'avaient pas assisté comme témoins au contrat, pouvaient, pendant quarante ans, exercer le droit de retrait, et, pour prévenir la collusion des parties contractantes au préjudice des parens qui voudraient user de ce droit, ceux-ci n'étaient pas tenus de rembourser le prix énoncé dans le contrat de vente; ils pouvaient faire estimer le bien vendu, et il suffisait alors de payer le prix d'estimation.

Les enfans nés dans l'état de liberté le conservaient quoique leur père vendît sa liberté. Les pères et mères qui embrassaient l'état monastique perdaient la faculté de vendre leurs enfans. Les créanciers ne pouvaient pas réduire leurs débiteurs en esclavage.

Les amendes pour injures personnelles variaient d'après la qualité ou la fortune de l'offensé. Un boïar injurié recevait une amende proportionnée à ses revenus ou appointemens; celle qui était due à un secrétaire de la cour était évaluée par le tsar lui-même;

pour un étranger ou un gros négociant l'amende était de 50 roubles; pour les bourgeois de moyenne classe, de 5; pour la basse classe et les paysans, d'un rouble. La partie lésée était-elle une femme, l'amende était double.

Le témoignage de cinq ou six personnes peu connues était insuffisant pour condamner un accusé; mais la parole d'un boïar ou d'un fonctionnaire était toujours regardée comme digne de foi.

Le soudebnik abolit les duels judiciaires. Un prisonnier de guerre réduit en esclavage, recouvrait la liberté par la mort de son maître.

On infligera, dit la loi, une pénitence aux chrétiens, qui, malgré leur serment, se soustraient à la captivité; car il vaut mieux mourir que de commettre un péché mortel.

Le soudebnik détermine le ressort de la juridiction ecclésiastique : les prêtres, les religieux et les religieuses, et les veuves vivant de l'Église lui sont soumis : dans les cas mixtes, entre un ecclésiastique et un laïc, le tribunal sera composé d'un juge ecclésiastique et d'un séculier.

Réglement du rang.

Un supplément du code renferme un réglement sur les rangs que des disputes entre les généraux avaient rendu nécessaire. Il s'agissait de l'ancienneté, non du service, mais de l'illustration des ancêtres de chacun (*miesnitchestwa*). Ainsi un officier dont le père ou l'aïeul avait été général d'une armée ou du corps de bataille, refusait de servir sous un chef qui descendait d'un général d'avant-garde ou d'arrière-garde,

ou d'une aile droite ou d'une aile gauche, et l'on tenait des registres exacts de ces illustrations pour les consulter dans le cas échéant. Le tsar ordonna que cette ancienneté d'illustrations ne serait plus prise en considération, sinon en faveur des généraux auxquels serait confié le commandement de l'avant-garde ou de l'arrière-garde ; ils ne seraient subordonnés qu'à un chef de même ancienneté ; mais les généraux des ailes devaient obéir à ceux qui leur étaient donnés pour chefs, sans aucun égard à l'ancienneté

Charte politique.

Après le soudebnik, Iwan IV publia, dans une assemblée des prélats et boïars les plus notables, tenue le 23 février 1551, une loi par laquelle il octroyait à ses sujets certains droits politiques. Il établit dans toutes les villes et districts ou cercles, des anciens et des jurés pour assister les gouverneurs et préfets dans le jugement des procès selon l'usage qui existait à Nowgorod et Pskoff, et des centenaires et *cinquantaires* élus par le peuple pour surveiller l'exercice de la juridiction et être auprès du monarque l'organe de la nation.

Concile national.

L'assemblée ayant approuvé cette ordonnance, ainsi que le soudebnik, le tsar proposa aux évêques de réformer l'Église par des ordonnances, et leur indiqua les points qui avaient surtout besoin d'une nouvelle législation ; telles que les cérémonies et la liturgie, les mœurs du clergé, surtout des religieux ; l'extirpation de la superstition ; l'érection d'écoles, etc [1]. Parmi les

[1] Citons quelques-uns des abus et superstitions abrogés par ce concile. L'usage de placer sur l'autel de la bière, de l'hydromel et du

ordonnances publiées par ce concile national, nous remarquerons celle qui interdit aux évêques et couvens l'acquisition de fonds immeubles, sans une autorisation expresse du souverain. Le recueil des cent décrets ou chapitres (*glawa*) de ce concile, recueil connu sous le nom de *stoglawnik* (de *sto*, cent), est tombé en désuétude dans l'Église russe, et l'original, signé par les pères assemblés, s'est perdu, si tant est qu'il ait existé.

Tels furent les événemens mémorables dans l'intérieur de l'empire, pendant les dix-huit premières années du règne d'Iwan IV. Nous allons voir ce prince à la tête de ses armées; mais pour cela, nous sommes obligés de faire un pas en arrière.

Guerre de Lithuanie, 1534-1537.

Si la minorité d'Iwan IV fut orageuse dans l'intérieur par la lutte des factions, elle n'en fut pas moins

pain, ou la chemise qui doit être mise à un enfant nouveau-né; le prêt à intérêts par des ecclésiastiques et des couvens; le combat judiciaire; l'usage de passer, à boire et à danser, la nuit de Noël, de S. Basile, de la Ste Épiphanie; celui de danser et folâtrer sur les cimetières la veille de Pentecôte; celui de se baigner en commun sans distinction de sexe; la vente publique de lièvres, canards et coqs des bois étouffés; l'usage de manger des boudins; de se faire raser, infamie que le sang des martyrs ne peut expier, parce que celui qui ôte sa barbe est un ennemi de Dieu, qui a créé l'homme selon son image. Le concile ordonne aussi que les images des églises soient copiées d'après d'anciens tableaux byzantins, ou d'après ceux du célèbre André Roublaff, par des peintres que le tsar jugerait dignes de cet honneur pour leur talent ou pour la pureté de leurs mœurs : ces peintres ne doivent recevoir d'autre prix de leur travail que l'estime publique.

troublée par des guerres étrangères. La Russie fut obligée de combattre tour à tour la Lithuanie, la Crimée et Kasan; elle fut en paix avec l'ordre de Livonie et avec la Suède; car, en 1535, il fut conclu avec le premier une trève de dix-sept ans, qui établit la Narowa pour limite, et, en 1537, à Nowgorod, une trève de six ans avec la Suède. Il y eut aussi des traités de commerce avec le tsar d'Astrakhan, et de bonne amitié avec les chefs de diverses tribus de Nogaïs.

La guerre de Lithuanie fut commencée par Sigismond I[er], qui espérait profiter du gouvernement de la régente pour reprendre les conquêtes d'Iwan III et de Wassileï IV. Au mois de septembre 1534, ses généraux attaquèrent à la fois, mais sans succès, Starodoub, Tchernigoff et Smolensk. Les campagnes de 1535 et de 1536 n'offrirent pas d'événemens importans, et, au commencement de 1537, on conclut une trève de cinq ans, pendant laquelle chaque partie devait rester en possession de quelques conquêtes qu'on avait faites réciproquement. Elle fut renouvelée en 1542 et en 1549. Le principal obstacle qui s'opposait à la conclusion d'une paix définitive, fut le refus des Polonais de donner à Iwan IV le titre de tsar.

Guerre de la Crimée.

La guerre avec la Crimée se composa d'une suite d'incursions que les Tatars firent dans les provinces méridionales de la Russie, souvent interrompues par des négociations et des intrigues, et toujours renouvelées après de courts intervalles. Avec les Tatars se trouvaient ordinairement des troupes ottomanes.

Guerre de Kasan, 1550.

La guerre avec Kasan a eu des suites plus impor-

tantes que les deux autres. Ienaleï, que Wassileï avait établi, en 1530, tsar de Kasan, ne se maintint pas plus long-temps que les princes qui avaient régné avant lui, et ses successeurs ne furent pas plus heureux. Une suite de révolutions éleva et détrôna alternativement les tsars de Kasan, dont quelques-uns furent portés jusqu'à trois fois sur le trône. Jusqu'en 1550, la guerre se borna à des invasions des pays réciproques. Les Musulmans vinrent une fois jusqu'à Mourom, les Russes poussèrent jusqu'aux murs de Kasan.

Iwan IV allant entrer dans sa vingtième année, résolut de marcher lui-même contre un empire dont l'existence était incompatible avec la tranquillité de la Russie. Le 24 novembre 1549, il partit pour Kasan, accompagné de Chig Ali, ancien tsar, qui avait été chassé en 1523, et, le 14 février 1550, l'armée dont le prince Dmitri Belski avait le commandement, était devant cette ville. En passant à l'endroit où le Soïaga tombe dans le Wolga, Iwan fut frappé de la beauté du site, et ordonna d'y construire une forteresse : elle fut nommée Soïaïesk. Ce fut là le seul résultat de cette campagne. L'année suivante, les habitans de la contrée montagneuse, c'est-à-dire les Tchouwaches, les Mordwins et les Tchérémisses, peuples de race finoise, se soumirent à la Russie, et furent incorporés à la nouvelle ville. Les Kasanais, sur lesquels régnait un enfant sous la tutelle de sa mère, la tsarine Souïounbeka, se décidèrent à demander pour souverain Chig Ali, leur ancien prince. Iwan y consentit; mais il ne

fit mettre Chig en possession que du plat pays, en se réservant la partie montagneuse. Soixante mille Russes, reste de ceux qui avaient été successivement faits prisonniers depuis vingt ans, furent délivrés : dans ce dénombrement, ne furent pas compris ceux qui étaient originaires de Wiaitka et de la Permie, parce qu'ils prirent une autre direction.

Chig Ali ne crut pouvoir se maintenir sur le trône que par un acte de barbarie atroce : il fit massacrer 70,000 Kasanais les plus mutins. Désespérant après ce massacre de la tranquillité de la ville, Iwan IV résolut de l'occuper par ses troupes, et les députés des habitans le supplièrent de les débarrasser de Chig Ali : les historiens ajoutent qu'ils prièrent Iwan d'incorporer Kasan à son empire. Chig Ali, pour ne pas être dans le cas de remettre lui-même sa capitale aux Russes, la quitta sous un prétexte et se rendit à Swiaïegsk. Le prince Mikoulinsky, nommé gouverneur de Kasan, allait y entrer, lorsque, par suite d'une émeute, les portes lui en furent fermées.

Institution des Cosaques du Don.

Iwan IV était retourné à Moscou. Quand il apprit la défection des Kasanais, il se prépara à une dernière expédition contre ce peuple qu'avec les historiens russes nous appellerions turbulent et perfide, si la défense de son indépendance et de sa religion n'avait été l'objet de sa prétendue révolte et le motif de son indocilité. Ce fut à cette époque que le gouvernement russe s'avisa d'un excellent moyen pour maintenir à la fois les deux ennemis les plus formidables qu'il eût, les Tatars de la Crimée et les Mongols de Kasan et

d'Astrakhan. C'est l'institution d'une république guerrière composée d'individus tenant pour ainsi dire le milieu entre les Russes et les peuples asiatiques, ressemblant aux derniers par leurs physionomies, unis aux autres par leur langue et leur religion. Il s'agit des Cosaques du Don qui alors parurent pour la première fois dans l'histoire. Nous ferons connaître dans un chapitre suivant l'origine de la nation des Cosaques : ici il s'agit d'une des deux branches seulement dans lesquelles elle s'est divisée. Les Cosaques du Don, plus anciennement connus sous le nom de Cosaques d'Asoff, descendent de déserteurs russes, qui, s'étant établis sur le Don dans les contrées où ce fleuve se rapproche du Wolga, exerçaient le métier de brigands sur les caravanes qui allaient à Asoff. Eux-mêmes ne connaissaient pas le nom de Cosaques; ils s'appelaient Tcherkask, et c'est le nom qu'ils donnèrent ensuite à leur capitale. Comme le chef-lieu de l'autre branche des Cosaques qui habitaient sur le Dnepr, portait le même nom, on est tenté de croire que ces derniers avaient quelque part à l'établissement des Cosaques du Don : cependant plusieurs historiens pensent que cette ressemblance est fortuite, et que les Cosaques du Don ont adopté le nom de Tcherkask parce que leurs premières femmes étaient de la nation du Caucase que les Français appellent Circassiens, et que c'est à cette origine qu'ils doivent les traits asiatiques de leurs physionomies. Se trouvant réduits à la nécessité d'opter entre un souverain chrétien ou musulman, les Cosaques préférèrent le premier et se donnèrent aux Russes.

Défaite des Tatars de la Crimée, 1552.

En 1552, Iwan Wassiliéwitsch se mit de nouveau en marche contre Kasan qui s'était donné un tsar, nommé Iédigué-Mahmet. « Sois bonne et bienfaisante pendant mon absence, dit-il en prenant congé de la tsarine qui était enceinte; je remets entre tes mains le pouvoir suprême; ouvre les prisons si tu veux; accorde le pardon, même à ceux qui m'ont le plus grièvement offensé; le Très-Haut récompensera ma vaillance et ta bonté. » Arrivé à Kolomna, il apprit que les Tatars de la Crimée avaient envahi la Russie, et menaçaient Toula : deux jours après, on lui annonça que cette ville était assiégée et que dans l'armée tatare il y avait des janissaires. A la première nouvelle Iwan avait dirigé son armée vers l'Occa; averti du danger que courait Toula, il se hâta de marcher à sa délivrance. Dans la soirée du troisième jour, qui était le 23 juin 1552, arrivé à Kokhisa, il reçut un courrier qui lui annonça que Toula était sauvée. Le 22, le khan[1] avait essayé de forcer la ville dont le gouverneur, le prince Temkin, n'avait d'autres troupes à sa disposition que les habitans. Un premier assaut pendant lequel les janissaires tiraient à boulets rouges sur la ville fut repoussé. Le khan se proposait de le renouveler le lendemain; mais, averti de l'approche du tsar qu'il croyait à Kasan, il s'éloigna pendant la nuit avec ses troupes réglées, abandonnant 30,000 Tatars qu'il avait détachés pour dévaster le pays et qu'il ne put

[1] Les historiens russes nomment le khan d'alors Dewlet Guéraï, petit-fils de Menguéli; mais, d'après les Orientaux, Saheb Guéraï régnait alors, et Dewlet ne parvint au gouvernement qu'en 1559.

avertir de sa retraite; ils furent défaits le lendemain par un corps de 15,000 Russes.

Siége de Kasan.

Après une marche fatigante, Iwan avec son armée arriva, le 13 août, à Soïaïesk. Le 19, cent cinquante mille combattans avaient passé le Wolga; le 23, ils furent sous les murs de Kasan. Le siége de cette ville est un des événemens les plus célèbres de l'histoire de Russie; le souvenir s'en est conservé dans la bouche du peuple. Tout ce que peut la bravoure, exaltée par l'amour de l'indépendance, par la haine nationale et par le fanatisme religieux, les assiégés l'exécutèrent. Assauts répétés, mines pratiquées sous les remparts; tout fut essayé de la part des assiégeans pour vaincre l'opiniâtreté des habitans; des deux côtés l'héroïsme était égal. Enfin, le 1er octobre, un dernier assaut rendit les Russes maîtres de la ville qui était en flammes sur plusieurs points, et dont les rues étaient inondées de sang et encombrées de cadavres; le 4, le tsar y fit son entrée solennelle; le 6, l'église de la Visitation fut consacrée et le lendemain Iwan établit le nouveau gouvernement de la ville et des districts. Alexandre Chouiskoï fut nommé gouverneur de Kasan.

Fin du royaume de Kasan, 1552.

Impatient de revoir Moscou et son épouse, le tsar partit le 11 octobre. Entre Nijeneï et Wladimir, il reçut le courrier qui lui annonça la naissance d'un fils, le tsaréwitsch Dmitri. Le 29 octobre, il entra dans sa capitale, où il fut reçu comme le sauveur de la chrétienté. L'église de Notre-Dame-au-bon-secours, surmontée de neuf coupoles, fut érigée en commémoration de cette campagne glorieuse.

Maladie d'Iwan IV.

Quelques mois après son retour, Iwan IV fut attaqué d'une fièvre inflammatoire qui le mit au bord du tombeau. Cette maladie doit être regardée comme un événement important, si, comme on peut le supposer, elle a laissé dans l'esprit du jeune monarque le germe de cette aliénation qui a changé en monstre abominable un homme qui pendant treize ans avait fait les délices de son peuple. Comme on avait perdu tout espoir de le sauver, on lui annonça, le 11 mars 1553, qu'il était temps de faire son testament. Il nomma pour son successeur son fils Dmitri, enfant au berceau, et demanda que les grands lui prêtassent serment de fidélité; comme à la cour il y avait un parti qui voulait faire passer la couronne à Iourie Wassiliéwitsch, frère du tsar, plusieurs boïars refusèrent le serment. Iourie étant faible d'esprit, un autre parti avait le dessein de faire nommer Wladimir Andréiéwitsch, cousin-germain du tsar. Cet ambitieux tenait des conciliabules et refusa la prestation du serment. Le mourant fut témoin des discussions qui s'élevèrent au sujet de sa succession; il y prit même part et en fut si vivement affecté qu'il tomba dans un état de faiblesse extrême. Enfin, Sylvestre qui avait toujours conservé son influence salutaire sur le tsar, s'entremit entre les partis échauffés; mais comme, peut-être par un sentiment de charité et par suite de l'amitié qui le liait à Wladimir, il s'opposa à ceux qui, par trop de zèle, voulaient écarter ce prince du lit de son cousin, on le soupçonna de vouloir favoriser les prétentions de Wladimir, et le soupçon devint la première cause

de sa perte. Cette scandaleuse lutte se prolongea pendant deux jours, au bout desquels la nature fit un effort et le tsar recouvra sa santé.

Rien n'indique qu'Iwan Wassiliéwitsch se rappelât ce qui s'était passé autour de son lit pendant qu'on l'avait cru mourant; il est probable qu'il regardait le souvenir confus qui paraît lui en être resté, comme un rêve de son délire. Les personnes qui avaient montré les dispositions les plus malveillantes n'éprouvèrent pas la moindre diminution de faveur; on eût dit même qu'Iwan voulut les en récompenser comme d'une action méritoire. Iourie fut traité avec amitié et Feodor Adachef, père du favori, qui avait été un des plus récalcitrans à la volonté du tsar, fut élevé à la dignité de boïar. Iwan IV Wassiliéwitsch, continua pendant sept ans à montrer la même confiance à Sylvestre et à Alexis Fedrowitsch Adachef, qui gouvernaient en son nom, mais avec sagesse et modération. Cependant on crut avoir observé que depuis sa convalescence Iwan devint accessible aux calomnies, et que les ennemis des favoris réussirent à jeter dans son âme le germe de ce soupçon contre deux hommes distingués par leurs vertus, qui devait se développer d'une manière si effroyable. Il leur donna des preuves de sa méfiance en rejetant quelquefois sans raison leurs conseils, comme fatigué de la dépendance où il se trouvait à leur égard.

Le tsaréwitsch Dmitri mourut avant d'avoir atteint sa première année; mais en 1554 il naquit au tsar un autre fils, nommé Iwan. Il fit alors son testament,

dans lequel il institua, pour cas de décès, Wladimir Andréiéwitsch tuteur du jeune tsar et régent de l'empire, ainsi que successeur au trône dans le cas où le tsaréwitsch Iwan viendrait à mourir avant l'âge de majorité.

Conquête du royaume d'Astrakhan, 1551.

Pendant la guerre de Kasan, Iamgourtcheï, tsar d'Astrakhan, pour se ménager un protecteur contre les projets du khan de la Crimée, avait promis de payer tribut à Iwan IV. Quand le danger fut passé, il oublia ses obligations : il eut la maladresse de se brouiller aussi avec les grands du royaume, qui prièrent Iwan de rétablir le Nogaï Derbisch, qui avant Iamgourtcheï avait régné à Astrakhan. Une armée russe entra le 2 juin dans la capitale du pays que les habitans avaient entièrement abandonnée. Derbisch y fut institué tsar, et on tâcha d'y attirer des colons. La fidélité du nouveau tsar ne dura pas long-temps. Il fallut l'expulser en 1555, comme on avait fait de son devancier. Iwan Wassiliéwitsch ne lui donna pas de successeur, et depuis cette époque le royaume d'Astrakhan fut incorporé à l'empire.

Guerre de Livonie, 1558.

En 1558 commença la guerre de Livonie, qui eut des résultats très-importans; la trève de 1503 avait été plusieurs fois renouvelée, mais chaque fois l'article qui assujétissait Dorpat au paiement d'un tribut envers la Russie, éprouva des difficultés. Toutefois ce n'était pas la paix avec la Livonie que le tsar voulait; c'était la possession de ce pays, qui depuis 1554 environ, figurait dans son titre. Le 22 janvier 1558, il commença cette guerre de dévastation, dans laquelle

Pierre Iwanowitsch Chouiskoï se distingua, et qui eut pour dernier résultat le traité de Wilna de 1561, par lequel l'ordre de Livonie cessa d'exister. Le 11 mai 1558, les troupes russes remarquant qu'à l'occasion d'un incendie il régnait une grande confusion dans la ville de Narwa, s'y précipitèrent malgré la défense de leurs officiers, et s'emparèrent de la ville. La conquête de Neithlos (6 juin), celle de la forte ville de Neuhaus (30 juin), et enfin celle de Dorpat, ne furent pas moins importantes. Une incursion du khan de la Crimée, engagea le tsar à accorder à l'ordre une trève qui devait durer depuis le mois de mai jusqu'en 1559. Christian III, roi de Danemark, envoya alors à Moscou, en qualité d'ambassadeurs, quatre docteurs en droit, chargés de démontrer au tsar les droits du roi sur la Livonie, et de négocier une paix pour l'ordre; ils ne réussirent ni dans l'une ni dans l'autre commission. Parmi les présens qu'ils apportaient au tsar, se trouvait une horloge marquant le cours des astres. Iwan la renvoya le troisième jour, en protestant qu'il était un prince chrétien et qu'il n'avait rien à faire aux planètes et aux signes célestes [1].

Après le renouvellement des hostilités en 1559, les dévastations de la Livonie recommencèrent, car le tsar paraît avoir eu pour principe de ruiner tout ce qu'il ne pouvait pas garder. Le 21 août 1560, le prince Mstistawl prit Fellin par trahison; l'ancien maître de l'ordre, Guillaume de Fürstemberg qui s'était retiré dans cette place, fut conduit à Moscou.

[1] Büsching, *Magazin*, VII, 300.

Mort de la tsarine Anastasie, 1560.

Le 7 août 1560, la tsarine Anastasie, le bon génie d'Iwan IV, mourut : les jours de deuil commencèrent pour la Russie.

Changement dans le caractère d'Iwan; il tombe en démence.

Iwan IV Wassiliéwitsch avait alors trente ans. Depuis vingt-sept ans il était sur le trône; les dix premières années il se trouva sous une régence; on ne le connaissait que comme un enfant gâté par la plus mauvaise éducation, et la nation conçut de vives alarmes sur l'avenir qui l'attendait. Les trois premières années de son adolescence prouvèrent qu'on ne s'était pas trompé en prédisant le plus sinistre avenir. Tout à coup le jeune monarque, parvenu à l'âge de dix-sept ans, est frappé de la voix de la vérité et de la religion. Son caractère paraît changé, et les tristes pressentimens de ses sujets font place aux jubilations. Pendant treize ans un nouveau Trajan règne en Russie : son nom est béni dans l'intérieur, exalté à l'étranger. La religion, l'amitié avaient opéré ce miracle.

Le charme perd son effet avec la mort d'Anastasie. Iwan n'est plus le même : ce n'est plus le prince juste, modéré, humain, bienfaisant, le père de son peuple; ce n'est pas même Iwan tel qu'il s'était montré avant 1547, passionné et vicieux, mais éprouvant quelques sentimens humains; c'est un monstre composé de tous les vices, cruel et sanguinaire comme l'étaient à peine les plus méchans des empereurs romains; fourbe et dissimulé comme Tibère, sanguinaire comme Caligula, lâche et voluptueux comme Claude, insultant à l'humanité comme Néron. On dirait que la nature, en lui permettant de vivre, a voulu

réduire au silence les sceptiques qui accusaient les historiens anciens d'exagération et de malveillance.

Quelle est la cause d'un changement si extraordinaire, si imprévu? Sans doute le jeune tsar aura secoué le joug de la religion qui, pendant treize ans, avait réprimé ses passions? Nous serions heureux de pouvoir, par ce nouvel exemple, rendre hommage aux effets merveilleux que la religion a produits quelquefois, même sur un cœur perverti; mais ce n'est pas le cas. De toutes les bonnes qualités qu'Iwan avait possédées, il n'en a conservé qu'une seule : c'est son attachement à la religion; c'est une dévotion allant jusqu'à l'exaltation. Ainsi qu'avant sa métamorphose, il continue de rapporter à Dieu seul toutes ses actions; son âme est pénétrée de sentimens pieux; la religion fait son bonheur et sa consolation. Et qu'on ne l'accuse pas d'hypocrisie; l'hypocrisie est un hommage involontaire que le vice rend à la vertu. Iwan ne la connaissait pas : il n'était dissimulé que pour faire tomber ses ennemis dans les pièges qu'il leur dressait; ses ennemis se composaient du genre humain. Il n'affecta jamais des sentimens qu'il n'éprouvait pas; il ne croyait pas en avoir besoin. Il était de bonne foi; il était persuadé qu'il remplissait une mission divine : si par momens il était lui-même effrayé du sang qu'il avait versé, il n'en éprouva pourtant pas de remords; il n'était que l'instrument de la vindicte divine; il attendait dans un autre monde la récompense de son obéissance.

Ce caractère est-il dans la nature? Non, sans doute,

il n'existe pas tant que la lumière que Dieu a donnée à l'homme pour le guider, n'est obscurcie par une maladie mentale. La folie d'Iwan ne nous paraît pas douteuse ; c'était une monomanie qui lui faisait voir partout des conspirations ; mais qui lui laissa des momens lucides, pendant lesquels il put exercer toutes les facultés de son âme. Nous ne dirons donc pas avec un historien célèbre, et qui fut aussi bon patriote que politique éclairé : « On ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de l'excès de la tyrannie ou de la patience du peuple qui l'a supportée pendant vingt-quatre ans, » parce que cette observation pourrait être mal interprétée [1] ; mais nous regretterons que ce peuple loyal ait méconnu les limites que le pouvoir légitime ne peut franchir sans changer de nature ; qu'il ait ignoré qu'il existe des moyens licites par lesquels un peuple peut se soustraire, sans révolte et sans secousse violente, à l'obéissance d'un tyran, c'est-à-dire d'un homme en démence [2]. L'exercice du pouvoir est suspendu entre les mains de celui que la colère divine a marqué du sceau de la réprobation, en le privant de l'usage de sa raison. La doctrine de la légitimité de l'insurrection n'est pas plus absurde que celle de l'obéissance passive.

[1] Nous savons qu'elle a été mal interprétée, et c'est pour cela que nous en parlons.

[2] L'existence d'une autorité investie du pouvoir de déclarer un prince en démence, est nécessaire pour la sûreté de la monarchie légitime, afin qu'une populace ignorante ou une soldatesque indisciplinée ne s'arroge pas les fonctions d'accusateur, de juge et de bourreau.

En disant qu'Iwan IV fut frappé de folie, nous nous mettons en contradiction avec la plupart des historiens qui veulent expliquer, par des raisonnemens psychologiques, le changement qui s'est opéré dans ce prince. Peut-être un écrivain auquel la nature aurait départi une étincelle du génie de celui qui jadis, le flambeau de la raison à la main, a parcouru le labyrinthe du caractère de Tibère, s'il avait vécu à la cour d'Iwan, aurait-il fait de nouvelles découvertes sur la perversité du cœur humain; mais la Russie n'a pas eu de Tacite, et il nous paraît téméraire de vouloir, après des siècles écoulés, approfondir, par des considérations philosophiques, ce que la conduite du *Terrible* offre d'énigmatique; un dérangement mental rend suffisamment raison de ses bizarreries atroces, et nous pensons que, pour justifier notre hypothèse, les simples faits suffisent. Seulement nous dirons que la maladie mentale dont le tsar fut frappé, en 1560, n'était probablement qu'une rechute de la maladie de corps dont il avait manqué périr en 1553.

Disgrace de Sylvestre et d'Adacheff.

Un symptôme avant-coureur de cette récidive fut le refroidissement entre Iwan IV et ses amis, Sylvestre et Adacheff, ses deux favoris (si ce n'est pas trop ennoblir ce terme que de l'employer ici). Aussitôt que ces hommes de bien s'aperçurent de ce changement, le saint prêtre se retira dans son humble retraite, et Alexis accepta la place de vayvode de la Livonie, où, sur un théâtre plus resserré, il continua à rendre d'utiles services. Pour tirer Iwan de la tristesse que lui causait la mort d'Anastasie, les vils courtisans lui per-

suadèrent qu'elle avait péri par les maléfices des deux hommes qu'il venait d'éloigner de sa personne. Le crédule Iwan convoqua une commission devant laquelle il les accusa d'une série de crimes qui tous se réunissaient dans ce point, que si, pendant treize ans, il avait mérité l'amour de ses peuples, ces deux hommes l'avaient forcé à faire tout le bien pour lequel les Russes l'adoraient. Il ne parla pas de l'assassinat d'Anastasie. Les accusés, qui étaient absens, furent condamnés sans avoir été entendus. Sylvestre fut relégué dans un monastère situé dans une île de la mer Blanche; Adacheff fut renfermé à Dorpat, où il mourut au bout de deux mois, après avoir été jusqu'à la fin de ses jours un modèle de vertus et de charité.

La digue qui jusqu'alors avait retenu le débordement des vices du tsar, fut percée par la mort d'Alexis Fedrowitsch Adacheff. La cour d'Iwan IV se remplit de cette peste que le stile de Tacite a vouée à l'infamie, de l'essaim des délateurs.

Depuis huit jours le tsar pleurait la mort de son épouse adorée; on jugea nécessaire de le consoler. Les évêques et les boïars lui représentèrent un second mariage comme un devoir. Le 18 août 1560, Iwan déclara son intention de demander à Sigismond-Auguste, roi de Pologne, la main d'une de ses sœurs.

Pour distraire le monarque on imagina toutes sortes de fêtes et d'amusemens; l'ancienne sobriété fit place aux banquets bruyans et aux orgies. La décence disparut, et, pour rassurer la conscience du tsar qui était quelquefois alarmée, des évêques complaisans préten-

dirent sanctifier par leur présence le scandale de ces festins.

Première période de la folie d'Iwan IV.

Le premier pas était fait; le vertueux Iwan Wassiliéwitsch était tombé dans la débauche et la crapule; mais il n'était pas encore un tyran. Il ne tarda pas à le devenir. Les proscriptions commencèrent; une foule de personnes distinguées par leurs vertus, leurs richesses ou leur naissance furent menées au supplice pour avoir voulu faire périr le monarque par des maléfices, ou pour avoir laissé percer le mépris qu'il leur inspirait, ou pour avoir été les amis des anciens favoris. Les secrets des familles, les entretiens confidentiels des pères avec leurs enfans, les épanchemens de l'amitié devinrent l'objet de soupçonneuses investigations; un regard, le silence, la tristesse peinte sur une physionomie, devinrent des crimes. La terreur régnait dans la capitale. Cependant Iwan éprouvait encore quelquefois des remords; dans des momens lucides il s'accusait du meurtre de tant d'innocens et ordonnait de prier pour eux dans les temples; mais il retombait promptement dans ses fureurs, et alors son esprit égaré trouvait dans des motifs religieux la justification de tous ses forfaits. Ce n'était encore que la première époque de la tyrannie. Les historiens en comptent jusqu'à six; c'étaient des redoublemens périodiques de démence et de rage.

Le roi de Pologne ayant éludé la recherche de sa sœur par le tsar de Russie, celui-ci épousa, le 21 août 1561, la fille de Temrouk, prince Tcherkassien, après qu'elle eût été baptisée sous le nom de Marie. Elle ne

possédait aucune des vertus qui avaient fait d'Anastasie l'ange tutélaire de la Russie. Elle était ambitieuse et intrigante.

Défection de Kourbsky.

La terreur chassa un grand nombre de boïars russes : la Lithuanie et la Pologne fourmillaient d'émigrés. Parmi ces proscrits un des plus illustres par sa naissance et par les services qu'il avait rendus à Iwan sur le champ de bataille et dans les conseils, était André prince Kourbsky, un des héros de Toula et de Kasan. En se bannissant de sa patrie pour aller offrir ses services à Sigismond-Auguste, Kourbsky adressa ses adieux à son ancien ami, dans une lettre qui se trouve insérée dans une Histoire que cet illustre citoyen a écrite. Dans un ton sévère il fit connaître au tsar les motifs de sa fuite et lui reprocha ses crimes. « Adieu, c'est ainsi qu'il termina cette épitre, nous voilà séparés pour jamais et tu ne me reverras plus si ce n'est au jour du jugement dernier ; mais les pleurs des victimes innocentes préparent le supplice du tyran. Crains les morts eux-mêmes ! Ceux que tu as massacrés sont auprès du trône du souverain juge et demandent vengeance ; tes armées ne te sauveront pas : de vils flatteurs, ces indignes compagnons de tes festins et de tes débauches, ces corrupteurs de ton âme, t'apportent leurs enfans en sacrifice, mais ils ne peuvent prolonger ta vie. »

Iwan répondit à cette lettre par un livre entier que Kourbsky nous a conservé ; mélange bizarre de raisonnement, de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, de faits tirés de l'histoire, de théologie et

d'une ironie amère. Il s'y trouve aussi une accusation qui ne s'appuie sur aucun témoignage historique qui nous soit connu; le tsar reproche à Kourbsky d'avoir voulu se rendre souverain d'Iaroslawl.

Seconde période de la démence d'Iwan IV.

On peut supposer que le refus de la main de Catherine de Pologne, la défection de Kourbsky et l'effort que fit Iwan pour répondre à son manifeste, ont porté une rude attaque à sa raison; depuis cette époque nous voyons son mal empirer à un point qui paraissait ne plus admettre d'augmentation. C'est la seconde période de son aliénation.

Sa retraite à Alexandrowa, 1564.

Depuis quelque temps le tyran ne voyait plus dans tout ce qui l'entourait que des traîtres et des conspirateurs; il se plaignait de la négligence des délateurs. A l'entrée de l'hiver de 1564, les officiers civils et militaires des principales villes, même les plus éloignées, avec leurs femmes et leurs enfans furent appelés à Moscou, et, le 3 décembre, Iwan monta en traîneau avec son épouse, ses deux fils et ses favoris et, escorté par tous ces fonctionnaires avec leurs familles et par un régiment de cavalerie, prit la route d'Alexandrowa[1], où il arriva vers Noël. Le 3 janvier 1565, un officier apporta au métropolite de Moscou une lettre du tsar dans laquelle rappelant la mauvaise administration des boïars pendant sa minorité, il les accusait de n'avoir cessé, depuis cette époque, d'être animés du même esprit et de suivre le cours de leurs intrigues; il se plaignait de ce que les généraux refusaient l'obéissance et désertaient

[1] Slobode ou village, aujourd'hui chef-lieu d'un district du gouvernement de Wolodimir.

la Russie, enfin de ce que le métropolite et le clergé l'importunaient par leurs intercessions et entravaient l'exercice de la justice qui demandait la punition des coupables; enfin, il déclarait que ne voulant plus supporter les perfidies des grands, il abandonnait le gouvernement de l'état pour s'occuper uniquement du salut de son âme. Une autre lettre, adressée aux marchands et aux bourgeois était pleine d'expressions de bienveillance. Iwan y disait que sa colère ne tombait pas sur le peuple.

Ces lettres répandirent la consternation dans Moscou. Le clergé et les boïars arrêtèrent d'envoyer une députation au tsar pour implorer sa clémence; aux députés nommés se joignit un grand nombre d'individus de ces deux ordres. Le tsar les reçut le 5 janvier; il leur répondit par un long discours, s'attacha à démontrer que de tout temps la noblesse avait été la cause des guerres civiles et l'ennemie des souverains légitimes, et accusa ses boïars de n'avoir cessé de conspirer contre sa vie, et contre celle de son épouse et de ses fils. Les boïars n'osant répondre, le tsar annonça que, par respect pour le clergé, il consentait à reprendre le sceptre à condition qu'il serait entièrement libre de châtier les traîtres par l'exil, par la mort, par la confiscation des biens, sans que le clergé l'importunât par des représentations ou intercessions. Tous les assistans répondirent par des bénédictions et en versant des larmes de joie et de reconnaissance pour tant de bonté.

Établissement

Le clergé et les boïars retournèrent à Moscou. On y

de l'opritschnina, 1566.

attendit le tsar pendant près d'un mois dans les plus vives inquiétudes. Il y arriva le 2 février 1565, et le lendemain il convoqua le clergé, les boïars, tous les nobles et les chefs de la ville. Quand il parut au milieu de cette assemblée, son aspect y causa une grande stupeur. Deux mois l'avaient rendu méconnaissable; ses traits étaient allongés, et sa physionomie entièrement déformée; son œil, petit et gris, mais brillant et plein de feu, était devenu terne et comme mort; la chaleur intérieure dont il était dévoré, avait fait tomber ses cheveux, et il ne lui restait plus que quelques poils de la barbe. Après avoir répété longuement son premier discours et parlé du néant de la vie humaine et de la nécessité de porter ses regards au-delà du tombeau, il fit connaître la nouvelle forme d'administration qu'il avait imaginée; c'était une des conceptions les plus bizarres que l'esprit humain en délire ait jamais enfantée. Qu'il ait demandé une garde particulière pour sa sûreté, il n'y avait pas de quoi s'étonner : la méfiance et la crainte sont attachées à la couche des tyrans; mais tous les assistans durent tomber de leur haut quand ils entendirent que le tsar voulait que l'empire fût partagé, non en deux états séparés, mais en deux parties dont l'une s'étendait sur une foule de points situés au milieu de l'autre, et qu'il s'en réservait l'une, abandonnant l'autre aux boïars. Il déclara que dix-neuf villes (dont Moscou n'était pas) avec quelques districts de la province de Moscou et d'autres provinces, et avec trois ou quatre rues de Moscou d'où tous les nobles et officiers de la ville dont

les noms ne seraient pas inscrits dans la nouvelle garde, seraient obligés de déguerpir, formaient sa propriété particulière. Il choisit parmi les princes, nobles et enfans de boïars, mille individus pour lui servir de garde, et leur assigna les villes et les districts réservés, des maisons et des terres dont les propriétaires furent transplantés ailleurs. Il nomma des dignitaires et officiers particuliers pour son service personnel, tels qu'un grand maître, un trésorier, un intendant, des cuisiniers, des boulangers et des ouvriers en différens arts et métiers. Ne voulant pas habiter le Kreml au milieu des ombres de ses ancêtres, il fit bâtir un nouveau palais dans une des rues réservées, et ordonna de l'entourer d'une haute enceinte. Les dix-neuf villes, les districts, la partie de Moscou réservée au tsar, formant sa propriété particulière et soumises à sa juridiction immédiate, les mille satellites composant sa garde, le nouveau palais, tout ensemble fut nommé *Opritschnina* ou Réserve. Tout le reste, ainsi l'empire de Russie presqu'entier, fut nommé *Semschtchina* ou le *Pays;* et abandonné, selon les historiens indigènes et contemporains, aux boïars de l'empire, nommés dès-lors semskyboïars; ou selon des historiens étrangers également contemporains et bien instruits, et quelques écrivains russes postérieurs, à un des derniers tsars de Kasan qui avait embrassé le christianisme et pris le nom de Siméon. Le grand écuyer, les trésoriers et les secrétaires qui se trouvaient au palais entrèrent comme membres dans les diverses administrations subordonnées aux boïars. Ceux-ci furent re-

vêtus de tous les pouvoirs de la souveraineté; néanmoins le tsar leur permit de s'adresser à lui dans des cas importans, surtout quand il s'agirait de la guerre. Et pour bien distinguer le *Pays* de la *Réserve*, le premier fut obligé de rembourser au tsar les frais de son voyage, moyennant une somme de 100,000 roubles.

Le lendemain, 4 février, commença la punition des prétendus traîtres qu'Iwan avait annoncée à Alexandrowa. Un grand nombre de personnes des premières maisons, et ayant rendu des services signalés au tsar et à l'état, furent exécutées, d'autres enfermées dans des couvens ou obligées de donner caution de leur obéissance. La nouvelle garde prétorienne fut choisie parmi les jeunes gens les plus audacieux, ou sur le dévouement desquels Iwan pouvait compter; mais au lieu de mille, il en choisit 6,000. Tous les élus ou *kromeschnik*, s'engagèrent par serment de servir le tsar *dans la foi et la vérité*, de lui être entièrement dévoués, de ne connaître ni parenté ni famille, lorsqu'il s'agirait de son avantage, de dénoncer les traîtres, et de n'avoir aucun commerce avec les *semskys*, c'est-à-dire avec tout ce qui n'appartenait pas à l'Opritschnina. En revanche Iwan leur distribua les terres, maisons et immeubles de 12,000 familles, parmi lesquelles il y en avait de très-opulentes, qui furent transférées dans des régions incultes. Ce n'étaient pas ces malheureux seuls qui furent sacrifiés aux satellites du tyran; toute la Russie fut abandonnée à leur avidité. Les tribunaux étaient muets quand il s'agissait d'un acte de violence commis par l'un d'eux. Les

opritschniks portaient suspendus au pommeau de leur selle deux décorations symboliques; une tête de chien et un balai : ces emblêmes indiquaient qu'ils étaient destinés à mordre les ennemis du prince et à en purger la terre.

Vie monacale d'Iwan IV.

Moscou étant devenu pour le tsar un objet de dégoût, il fit d'Alexandrowa sa capitale. Dans cette *slobode* entourée de sombres forêts, Iwan consacrait la plus grande partie de son temps au service divin; il cherchait à calmer le trouble de son âme par une suite non interrompue d'actes de dévotion. Il transforma son palais en monastère, et ses favoris en moines. Des trois cents opritschniks les plus dépravés, il forma une congrégation de frères dont il fut le supérieur sous le titre d'abbé; ses deux favoris, le prince Athanase Wiaisemsky et Malïouta Skouratoff, furent promus au rang de père sommelier et père sacristain. Ces moines portaient des culottes et des soutanes noires par dessus leurs robes garnies d'or et de zibeline. Iwan leur donna une règle sévère, qui n'excluait pourtant pas les banquets journaliers dont la desserte était régulièrement distribuée aux pauvres. Pendant le repas qui commençait à dix heures, le tsar qui dînait plus tard, faisait aux convives des lectures religieuses. Quand il se levait lui-même de table, il conversait avec ses amis sur le néant des grandeurs, sur la félicité éternelle et sur le supplice des méchans, après quoi il visitait souvent les prisons, non par des motifs de charité, mais pour faire donner la question à quelque malheureux. On remarqua que chaque fois qu'il

avait joui de ce divertissement, il en revenait gai et content : il avait fait son devoir.

Cette vie dévote fut fréquemment interrompue par des visites aux couvens et aux forteresses, et par la chasse aux ours qu'Iwan aimait avec passion ; mais au milieu de ces amusemens d'un genre si opposé, il ne cessa de s'occuper des affaires du gouvernement, car les boïars Semsky n'auraient osé prendre une décision sans sa permission, et l'établissement de cette aristocratie ne paraît avoir eu d'autre but que de fournir au tsar un prétexte pour exterminer toute la noblesse et en créer une nouvelle.

Troisième période de la démence du tsar.

En 1566, Iwan donna à l'église de Moscou un chef vénérable, Philippe, moine qu'il tira de ce même couvent de l'île de Solowetzk, dans la mer Blanche, où Sylvestre avait terminé ses jours. Ce fut par le moyen d'une ruse qu'il fit venir Philippe à Moscou, pour le placer malgré lui sur le siège métropolitain. Philippe consentit enfin à s'y asseoir; mais à une seule condition. Je me soumets à ta volonté, dit-il au tsar, mais tranquillise ma conscience; qu'il n'y ait plus d'opritschnina; qu'il n'y ait qu'une seule Russie, car le Seigneur a dit : Tout royaume divisé se perd. Comment pourrai-je te bénir, si je vois le deuil de la patrie? Le tsar dissimula sa colère, mais il exigea du clergé qu'il se réunît pour obtenir la rétractation du prélat. Les représentations, les exhortations des évêques, qui craignaient une nouvelle explosion de la fureur d'Iwan, arrachèrent enfin à Philippe son consentement. On dressa un instrument par lequel les arche-

vêques et évêques déclarèrent que le futur métropolite leur avait promis de ne pas se mêler de l'opritschnina. Philippe fut alors installé, au grand contentement de la nation. Cependant l'acceptation de Philippe, au lieu de satisfaire Iwan, excita sa fureur. Se persuadant que la démarche du prélat était une suite des intrigues des boïars conjurés contre lui, il fit recommencer les proscriptions et les supplices ; c'est la troisième période de sa démence furibonde.

Le grand écuyer Feodorof, seigneur très-avancé en âge, n'ayant pas d'enfant, attaché aux antiques vertus et blanchi dans le service de l'état, devint subitement l'objet de ses soupçons. Il l'accusa publiquement d'avoir conspiré contre lui, dans l'espoir de régner à sa place. En présence de toute la cour il le revêtit des ornemens royaux, plaça la couronne sur sa tête, le fit asseoir sur le trône un sceptre dans la main ; puis, se découvrant, il lui fit une profonde inclination et dit : Salut au grand tsar de la Russie ! reçois l'hommage que tu ambitionnes, mais sache que celui qui t'a créé souverain peut aussi te précipiter du trône. A ces mots il lui plongea un poignard dans le cœur. Les restes inanimés du respectable vieillard furent livrés aux chiens. Une nouvelle suite de supplices commença : il fallut exterminer tous les amis de la maison Feodorof, une des plus illustres de Russie.

Au milieu d'une nuit du mois de juillet 1568, les favoris du tsar, à la tête de leurs satellites, enfoncèrent les portes d'un grand nombre de seigneurs et de négocians qui avaient de belles femmes, enlevèrent

ces femmes et les conduisirent à un endroit où était le tsar. Il en choisit quelques-unes, abandonnant les autres à ses compagnons de débauche. Après avoir passé avec elles la nuit suivante, Iwan fait le tour des murs de Moscou, détruit les maisons et jardins des boïars, rentre en ville et fait reconduire les femmes chez elles.

Enfin, ne pouvant plus supporter la présence du métropolite, qui avait eu le courage de l'apostropher publiquement, un jour qu'il avait interrompu le service divin en entrant dans l'église avec ses prétendus moines, tous affublés de leur costume ridicule, il le fit accuser par un religieux de crimes qu'il devait avoir commis anciennement dans son couvent, destituer par une assemblée tumultueuse de prêtres, et dépouiller publiquement des habits pontificaux, le 8 novembre 1568, au moment où il disait la messe. Depuis cette époque, ce ne furent plus quelques boïars, ce ne furent plus des familles seulement qui tombèrent victimes de la tyrannie; elle s'étendit sur des villes entières. Les habitans de Torjok et Kolomna furent déclarés rebelles et noyés en masse.

Nous touchons à la quatrième période de la démence d'Iwan. Avant d'en raconter les événemens déplorables, jetons un coup d'œil en arrière sur les affaires politiques.

Guerre de Lithuanie, 1562–1568.

Après le refus de Sigismond-Auguste de donner la main de sa sœur à un prince dont le caractère forcené avait commencé à se développer, et après le traité que Sigismond-Auguste conclut avec l'ordre des chevaliers

Porte-glaives pour se faire céder la Livonie, la guerre avait commencé en 1562. Le 15 février 1563, Iwan IV prit Polotsk, ville enrichie par le commerce; il s'intitula depuis ce moment grand-duc de Polotsk, et y institua un archevêché. En 1563, Pierre Iwanowitsh Chouiskoï fut défait à Eznaïki par Nicolas Radzivil. En 1564, une armée de 70,000 Polonais, commandée par le transfuge Kourbsky et le vayvode Radzivil, envahit la Russie du côté de Polotsk, tandis que Dewlet Gueraï, à la tête de 60,000 Tatars, pénétra dans la province de Riaisan. Après avoir fait une tentative infructueuse sur la capitale de cette province, le khan se retira précipitamment quand il apprit que les Russes marchaient contre lui. L'expédition de Kourbsky et Radzivil n'eut pas plus de succès. L'année suivante, il fut conclu une trève de trois ans entre les deux états.

Assemblée des notables, 1566.

On traitait même de la paix, mais il fut impossible de s'entendre à cause des prétentions exagérées qu'on fit des deux côtés. A cette occasion la Russie vit un spectacle dont elle n'avait jamais joui sous les gouvernemens les plus paternels. Le terrible Iwan convoqua, au mois de juillet 1566, une assemblée des notables de l'empire pour les consulter sur l'admissibilité des propositions faites par les Lithuaniens. Elle était composée de trois cent trente-neuf évêques, boïars, nobles, marchands et propriétaires. Tous répondirent au tsar comme il l'avait désiré, en rejetant les conditions des ennemis et déclarant nécessaire la continuation de la guerre. Le spectacle d'une pareille réunion dans ce

siècle et dans ce pays serait bien imposant s'il était possible de penser qu'elle fût libre.

Quatrième période de la démence d'Iwan IV, 1570.

C'est en vain qu'au moment d'entrer dans l'époque de crimes où nous sommes arrivés, nous avons reculé d'effroi. Il faut se lancer dans cette carrière de sang et raconter des événemens qui surpassent tout ce que l'histoire ancienne et moderne dans les autres pays offre de plus horrible. Ils ont été décrits avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle est plus simple et plus destituée d'ornemens, par le dernier historien de la Russie. Nous allons lui emprunter quelques tableaux.

Comme la mort de l'angélique Anastasie avait été le signal des premiers excès de la tyrannie, celle de la féroce Marie, qui arriva le 1er septembre 1569, fut celui de leur redoublement. La rage d'Iwan eut son quatrième paroxysme; ce fut le plus fort de tous.

Depuis seize ans Wladimir Andréiéwitsch avait mérité par sa conduite déloyale [1] le courroux du tsar qui paraissait avoir ignoré les intrigues de ce parent ambitieux. En 1569, Iwan lui confia encore un commandement important. Il l'en rappela subitement pour l'accuser d'avoir voulu le faire empoisonner, et, sans autre examen, le força, lui, son épouse et ses fils de boire d'une coupe empoisonnée. Iwan fut témoin de l'agonie et de la mort de cette famille. Euphrosine, mère du prince, qui vivait comme religieuse dans un couvent, fut noyée.

Massacre de Nowgorod.

Immédiatement après, un fourbe dénonça les habi-

[1] Voy. p. 270 de ce vol.

tans de Nowgorod d'intelligence avec les Lithuaniens. Depuis long-temps cette ville et celle de Pskoff inspiraient des soupçons au tyran. Au printemps de 1569 il avait fait transporter à Moscou cinq cents familles de Pskoff et cent cinquante de Nowgorod. Au mois de décembre 1569, le tsar, accompagné du tsaréwitsch Iwan, qui avait alors quinze ans, et de la légion de ses élus, quitta Alexandrowa et se rendit à Klin dans la principauté de Twer. Les habitans de cette ville furent massacrés sans distinction d'âge ni de sexe. Twer fut pillée; les soldats mirent le feu à ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les prisonniers de guerre polonais qu'on y trouva, furent égorgés. Quelques autres villes furent saccagées, tous les individus qu'on rencontrait sur la route de Nowgorod étaient massacrés, parce que l'expédition d'Iwan devait être un secret.

Le 2 janvier 1570, son avant-garde entra dans Nowgorod, après avoir entouré la ville de barrières, afin qu'il n'en pût échapper personne. On commença par garotter les moines et les prêtres et on en exigea vingt roubles par tête : quelques jours après, tous ceux qui n'avaient pas pu se racheter de cette manière furent mis à mort. Le 8, le tsar fit son entrée dans la ville ; il traita de perfide l'archevêque Pimen qui, à la tête de son clergé et avec les images miraculeuses, l'attendait sur le pont. Iwan le fit arrêter et l'envoya à Moscou. Son palais et l'église de Ste Sophie furent livrés au pillage.

Un tribunal fut érigé ensuite, et le tsar et son fils

commencèrent à juger les habitans. Tous les jours on en conduisit devant leur tribunal cinq cents à mille. Dès qu'ils paraissaient, ils étaient battus, torturés, brûlés par de l'eau ou de l'huile bouillante qu'on versait sur eux, attachés par la tête ou les pieds à des traîneaux, et traînés à un endroit du fleuve où il ne se couvre jamais de glace; de la hauteur du pont on les précipitait dans l'eau, par familles, les maris avec leurs femmes, les mères avec leurs enfans à la mamelle; des soldats se promenaient en bateau sur le fleuve et mettaient en pièces avec des lances et des haches ceux qui surnageaient. Ce massacre dura cinq semaines et fut suivi d'un pillage général, qui ensuite s'étendit sur les environs. Soixante mille individus furent massacrés. La famine et les maladies vinrent achever la vengeance d'Iwan.

Le sort de Nowgorod était réservé à Pskoff, dont l'armée s'approcha. Le tsar, arrivé aux portes de la ville, résolut de coucher dans un couvent situé dans un village voisin; c'était un samedi, et les habitans passèrent la nuit en prières : ils croyaient que c'était leur dernière. Le tyran ne dormait pas. A minuit, le son des cloches de toutes les églises de Pskoff retentit à ses oreilles; tout son corps frémit, un rayon de pitié est entré dans son âme. Il dit à ses généraux : Émoussez vos glaives sur la pierre, afin qu'il n'y ait plus de carnage. Le lendemain, il entra dans la ville. Par le conseil du prince Tokmakoff, leur gouverneur, les habitans avaient dressé devant toutes les maisons des tables couvertes de mets : ils offrirent à leur seigneur

le pain et le sel, en signe d'amour et de fidélité. Dieu permit que cette âme endurcie éprouvât encore une fois un sentiment d'humanité. Pskoff était sauvée. Cette ville renfermait un ermite pieux et simple jusqu'à une apparente imbécillité. La dévotion du tsar le porta à visiter la cellule du solitaire. Nicolas, c'était son nom, lui offrit un morceau de viande crue comme un mets convenable à celui qui se nourrissait de sang et de chair humaine. Il lui annonça d'un ton prophétique la colère céleste, et l'effraya tellement, que sur-le-champ il quitta la ville.

D'horribles massacres eurent lieu après son arrivée à Moscou. Les victimes furent innombrables. On ne les choisit pas seulement parmi les innocens : cette fois-ci les indignes favoris du tsar, le prince Athanase Wiazemsky, l'impudent Alexis Basmanoff, le plus atroce instrument de la tyrannie, furent massacrés.

Journée du 25 juillet 1570.

Le 25 juillet 1570, dix-huit potences furent érigées sur le marché de Kitaïgorod (un des quartiers de Moscou); on y étala des instrumens de torture, on alluma un grand bûcher, au-dessus duquel un énorme chaudron rempli d'eau était suspendu. A ces épouvantables apprêts, les habitans croyant que leur dernier jour était arrivé, et éperdus de terreur, se cachèrent partout où ils trouvèrent une retraite. Dans un instant, les rues étaient désertes; la peur n'avait pas laissé le temps de fermer les boutiques : on y voyait les marchandises étalées à côté de tas d'argent. Outre une troupe d'opritschnik, occupés à dresser les potences et à entretenir le feu, on ne voyait pas une

âme. Tout à coup le silence est interrompu par le bruit de la musique militaire qui annonce l'approche du tsar. Il arrive à cheval avec son fils et ses boïars, accompagné de ses kromeschnik, marchant en ordre de bataille; après eux, se traînent des spectres, des hommes meurtris de coups, déchirés, couverts de sang; c'étaient les victimes, au nombre de 300 à 400. Iwan s'arrête auprès des potences; ses yeux cherchent les spectateurs auxquels il veut donner une fête; n'en voyant pas, il ordonne aux soldats de chercher les habitans et de les amener sur la place. Lui-même parcourt les rues, appelant les Moscovites au divertissement dont il veut les régaler, et les rassure. On les vit sortir des caves et des trous où ils s'étaient cachés; ils arrivent tremblant de frayeur; en peu d'instans, la place, les maisons, les toits, se remplissent de spectateurs. Le tsar leur adresse la parole, et demande si le peuple trouve juste que la vengeance frappe les traîtres; le peuple répond par des acclamations. Iwan accorde la vie à cent quatre-vingts personnes, comme étant les moins coupables; les autres furent exécutées de différentes manières : les uns furent égorgés, d'autres pendus ou hachés en morceaux. Il y en avait auxquels on versait alternativement sur le corps de l'eau bouillante et de l'eau glacée. Deux cents hommes furent mis à mort dans l'espace de quatre heures.

Iwan se reposa trois jours, après lesquels la boucherie recommença avec un raffinement de cruauté. La fureur du tyran retombant sur les familles entières, exterminait non-seulement les enfans avec leurs pères,

les femmes avec leurs époux, mais souvent jusqu'au dernier parent du prétendu criminel. Nous épargnons à nos lecteurs l'énumération des instrumens de tourmens qu'on imagina; mais nous dirons qu'au milieu de ces exécutions, le tsar se livrait aux plaisirs de la table, s'amusait avec des histrions, et, dans ses momens de fureur, se servait d'ours pour faire la chasse aux hommes.

Incendie de Moscou, 1571.

Nous avons rapporté ailleurs la tentative que Sélim II, empereur ottoman, fit en 1569, pour s'emparer d'Astrakhan. Dewlet Gueraï, khan de la Crimée, qui avait contribué à la faire manquer, entreprit cette conquête pour son propre compte, en 1571. A la tête de plus de 100,000 hommes et avec une incroyable promptitude, il envahit les contrées méridionales de la Russie, et se dirigea vers Moscou. Les princes Belsky, Mstislawsky, Worostynsky, ramassèrent en toute hâte des troupes, et se placèrent à un point où l'on attendait le khan; mais il les trompa, en marchant sur Serpoukhoff, où était le tsar avec son opritschnina. A leur approche, il se sauva en toute hâte jusqu'à Iaroslawl, abandonnant Moscou qui était sans troupes, sans chef, sans moyens de défense. Les boïars qui avaient attendu le khan sur un autre point, eurent le temps d'arriver avant lui à Moscou, et en occupèrent les faubourgs. Le 24 mai 1571, Dewlet fit sa première attaque, et mit le feu aux faubourgs. L'incendie se répandit dans un instant sur toutes les parties de la ville; toutes furent réduites en cendre, à l'exception du Kreml qui était défendu par de hautes murailles,

et n'avait qu'une porte qu'on mura. La violence du feu ne permit pas même le pillage aux Tatars. Au bout de trois heures, Moscou n'existait plus. Il périt dans cette fatale journée plus de 120,000 soldats ou citoyens, sans compter les femmes, les enfans et les habitans des campagnes qui avaient cherché un réfuge à Moscou : la perte totale fut estimée à 800,000 individus.

Dewlet Gueraï se hâta de quitter ce théâtre d'horreurs, emmenant plus de 100,000 prisonniers. On ne put inhumer qu'un petit nombre de cadavres ; le reste fut jeté dans la Moskwa, dont le cours fut interrompu et les eaux furent empoisonnées, de manière que les débris de la population succombèrent à la soif, avant qu'on pût prendre des mesures suffisantes pour débarrasser la rivière.

Troisième mariage d'Iwan IV.

Moscou fumait encore, lorsqu'Iwan commit une action qui, d'après les préceptes de sa religion, était aux yeux de sa nation et aux siens un péché mortel. Il convola en troisième noces. Après avoir fait amener à Alexandrowa de toutes les parties de la Russie plus de deux mille jeunes filles, sans distinction de naissance, il se les fit présenter toutes séparément et en choisit d'abord vingt-quatre ; ce choix fut ensuite réduit à douze que les médecins et les sages-femmes examinèrent. Il les compara long-temps entre elles, et fixa enfin son choix sur deux, Marfa Sabakin, fille d'un marchand de Nowgorod, pour lui, et Alexandra Sabouroff pour son fils âgé de dix-sept ans. Soit effroi, soit accident, Marfa commença dès ce moment à dé-

périr d'une manière inconcevable; cependant, le 28 octobre, le tsar l'épousa; elle mourut quinze jours après, sans que le mariage eût été consommé.

Cinquième période de la démence d'Iwan.

La mort des épouses d'Iwan fut funeste à la Russie: à celle de la tsarine Marfa la fureur du tyran qui paraissait avoir fait place à une extrême lâcheté, se réveilla. Ce fut la cinquième période de sa maladie. Une foule de boïars, accusés d'avoir empoisonné Marfa, ou d'avoir montré à Dewlet Guéraï le chemin de Moscou, furent empalés ou tués à coups de knout ou mis à mort d'une autre manière. Les parens des deux premières tsarines furent tous du nombre des victimes.

Quatrième mariage d'Iwan IV, 1572.

Au commencement de l'année 1572, Iwan donna à sa nation un scandale bien plus grand encore que celui de son troisième mariage; il contracta une quatrième union avec Anne Koltowskoï, d'une naissance obscure. Il ne demanda pas même pour ce mariage la bénédiction épiscopale; mais immédiatement après l'avoir célébré, il convoqua un concile et sollicita l'absolution et la bénédiction des saints évêques. Il fut décrété, le 29 avril 1572, que le mariage serait confirmé en faveur du fervent, de l'humble repentir du monarque, et à condition qu'il se soumît à certaines pénitences.

Journée de Molody du 1 août 1572.

Prévoyant, sans doute, une nouvelle irruption du khan de la Crimée, Iwan, sous prétexte de pousser la guerre de Livonie, partit pour Nowgorod avec sa famille et avec 450 chariots chargés de trésors, et confia la défense de sa capitale aux princes Takinatof et Dolgoroucky. Le premier de ses généraux, le prince

Mikhaïl Worotynsky, à la tête de l'armée, attendait le khan dans un camp retranché sur l'Occa, près de Serpoukhoff. Dewlet Gueraï y arriva bientôt après, mais trompant les Russes par une fausse attaque, il passa la rivière sur un autre point et se trouva ainsi entre Moscou et l'armée russe. Worotynsky le suivit, l'atteignit à Molody, à douze lieues de Moscou, et le força à livrer bataille le 1er août 1572. Ce fut un combat à mort; il avait déjà duré fort long-temps lorsque, par une manœuvre hardie et habile, Worotynsky le décida. Dans cette journée, une des plus célèbres de l'histoire de Russie, la capitale fut sauvée, l'incendie de Moscou fut vengé et la domination sur Astrakhan et Kasan affermie. Dewlet abandonna ses bagages et son camp, et ne ramena en Crimée qu'environ 20,000 cavaliers.

Suppression de l'opritschnina, 1572.

Cette victoire fit sur Iwan IV une impression qui produisit des effets inattendus. Rentré à Moscou, il supprima l'opritschnina et la division de l'empire en deux parties. La Semschtnina reprit le nom de Russie. Les calomniateurs du métropolite Philippe furent punis, et si le plus grand scélérat dont Iwan IV ait été entouré, Maliouta Skouratoff, conserva la faveur du tsar, cette circonstance, par un effet du hasard, produisit un résultat fort important. Par affection pour Maliouta le tsar avait distingué son gendre, Boris Godounoff, jeune homme de la plus belle figure, auquel la nature avait prodigué les dons les plus précieux, et qui aurait possédé toutes les vertus qui forment le grand homme, si elles n'avaient été déparées par une ambition sans bornes qui ne craint jamais de commettre un crime

Commencement de la faveur de Boris Godounoff.

quand il peut la conduire à son but. Un autre scélérat, conseiller d'Iwan, inventeur de crimes et de nouveaux genres de supplice, le médecin Bomélius, survécut aussi à cette persécution. Iwan avait encore besoin de son ministère infernal; mais sa punition était écrite dans les décrets du ciel.

Sixième période de la démence d'Iwan IV, 1577.

La maladie du tsar se réveilla encore une fois au bout de cinq ans. Il venait de terminer sa campagne de Livonie, où dans trois mois de l'année 1577 il avait pris vingt-sept villes. Quoique, dans ce pays, ses armées eussent commis des horreurs, il s'était personnellement couvert de gloire, et il avait donné une preuve insigne de clémence, en pardonnant à un illustre traître, Magnus, qu'il avait créé roi de Livonie. Déjà, il est vrai, il s'était passé une chose que peut-être on devait regarder comme le prélude d'une rechute. Le séjour de Wolmar lui rappela tout-à-coup le souvenir de Kourbsky, et il lui adressa une lettre insultante, farcie de passages bibliques et d'ironies grossières, sans objet, vrai monument de délire. Revenu dans sa solitude d'Alexandrowa, il s'aperçut soudain qu'un homme d'un nom illustre, le premier serviteur du monarque, le sauveur de Moscou, Mikhaïl Worotynsky, avait échappé à sa fureur. Il le fit accuser par un esclave fugitif et voleur, de sortilèges et d'entrevues avec des sorcières, dans le dessein d'attenter à la vie du tsar. Iwan le fit brûler vif, et s'amusa lui-même à attiser le feu. Ce premier meurtre fut, comme à l'ordinaire, le commencement d'une série d'exécutions. Les boïars et les anciens élus

furent confondus dans cette sixième proscription.

Cinquième et sixième mariages d'Iwan.

La tsarine Anne Koltowskoï n'avait pas fixé long-temps l'inconstance d'Iwan : elle avait été obligée de se retirer dans un monastère, où, sous le nom de Darie, elle vécut encore cinquante ans. Aussitôt après, en 1575, sans demander l'absolution, Iwan se maria pour la cinquième fois à Anne Wassiltchikof, qui ne vécut pas long-temps. La sixième épouse fut une belle veuve, Basilissa Mélentief : ce mariage fut simplement béni par le confesseur d'Iwan.

Concile de Moscou de 1580.

L'année 1579 fut une année de deuil et de malheurs pour la Russie, par la tournure désastreuse que prit la guerre avec Étienne Bathory, roi de Pologne, et ses alliés. Il en sera question plus tard. Les défaites et les pertes que la Russie éprouva, épuisèrent les finances d'Iwan, et, au commencement de l'année 1580, il s'avisa, pour les rétablir, d'un moyen remarquable, et parce que ce fut la première fois que les souverains de Russie l'employèrent, et par les suites qu'il produisit. Le tsar convoqua un concile à Moscou et exposant au clergé les besoins de l'état, l'exhorta à faire un sacrifice pour la chose publique. Le concile décréta par un acte formel, que les domaines des princes concédés à une époque quelconque aux églises et aux monastères, retourneraient dès ce moment à la couronne, et que le clergé ne ferait plus d'acquisition d'immeubles ni par donation ni par contrat; décret qui aurait été digne d'illustrer une autre époque que celle de Jean le Terrible.

Septième mariage d'Iwan IV.

La campagne de 1580 fut aussi sérieuse que la pré-

cédente. Pendant que les Russes se battaient avec un courage héroïque, sinon pour leur tyran au moins pour la patrie, que faisait Iwan Wassiliéwitsch? Fuyant les dangers, caché dans sa triste retraite d'Alexandrowa, il célébrait des fêtes. Il maria son second fils, Feodor, âgé de vingt-trois ans, avec Irène, sœur de Boris Godounoff. Lui-même contracta son septième mariage avec Marie, fille de Feodor Nogaï, union maudite sans doute du ciel, car elle devint la source de longs désastres. On ne sait si le septième mariage d'Iwan fut, comme ses précédentes unions, suivi de massacres, ou si la fureur du tsar, ne trouvant plus de victimes illustres, épargna les serviteurs qui lui restaient, parce que, dans sa détresse, il en avait besoin. Peu de temps avant ce mariage, Bomélius, l'empoisonneur du tsar fut puni de ses crimes.... non! tomba l'innocente victime d'une calomnie. Le peuple de Moscou eut l'inexprimable plaisir de le voir brûler vif sur la place publique.

Bientôt nous verrons l'orgueil insensé d'Iwan humilié jusqu'au point de devoir solliciter, comme un bienfait, la paix avec ses ennemis les plus acharnés; mais auparavant, la colère divine se répandra sur sa tête coupable et le plongera dans un abîme de maux si grands que peut-être il excitera notre commisération. Il était écrit dans les décrets de la Providence que la punition le frapperait dans le seul endroit où son cœur était sensible, et qu'elle lui serait infligée par sa propre main.

Iwan IV tue son fils, 1582.

Son fils aîné, Iwan, était âgé de vingt-sept ans.

Il était le conseiller affidé de son père et son compagnon de débauches et de meurtres. Déjà il en était à son troisième mariage sans avoir été veuf une seule fois. Alexandra Sabourof et Proscovie Salowoï avaient été forcées de prendre le voile pour qu'il pût épouser Hélène Chérémetieff. Ce prince, dont la mauvaise éducation et l'exemple de son père avaient endurci le cœur, ne manquait pas d'esprit, et était sensible à l'ignominie dont la patrie s'était couverte dans les négociations pour la paix. Dans un mouvement généreux il alla trouver son père et sollicita la faveur d'être envoyé contre les Polonais pour rétablir l'honneur de la Russie. C'était un moment où le mauvais esprit du tsar s'était rendu maître de ses sens. Rebelle, s'écria-t-il, tu t'es accordé avec les boïars pour me détrôner. En disant ces mots, malgré les efforts que fit Boris Godounoff pour le retenir, en recevant les premiers coups, il frappe le tsaréwitsch sur la tête d'un bâton ferré qu'il tenait à la main, et le renverse baigné dans son sang. Aussitôt une lueur de raison éclaire son esprit. Frappé de terreur, il tombe sur son fils, et pousse ce cri de désespoir : Malheureux! j'ai tué mon fils! Il essaie d'arrêter le sang qui coule à grands flots, appelle le secours des médecins, implore la miséricorde divine et le pardon de son fils. La miséricorde divine! la justice divine avait accompli ses décrets. Le tsaréwitsch, dans l'âme duquel le bon naturel avait repris le dessus, ne sentit que la pitié; il baisa les mains de son père, le consola par des expressions d'amour et de fidélité; il mourut quatre jours après,

le 19 novembre 1582. Au milieu des murs de l'horrible Alexandrowa, qui, pendant tant d'années, avait été arrosés du sang des innocens, Iwan IV, couvert de celui de son fils, resta pendant plusieurs jours suivis de nuits horribles, assis près du cadavre de son fils, immobile, son œil mourant attaché sur le seul objet de ses affections, sans prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil, sans qu'une larme vînt soulager son cœur, objet d'horreur et de pitié pour ceux qui le voyaient. Le seul être qui aurait pu verser sur son cœur déchiré le baume de la consolation, celui qui peut-être aurait pu ramener à la raison ce prince, jadis les délices de sa nation, aujourd'hui un objet d'horreur pour tous, Boris Godounoff n'y était pas. Couvert de blessures qu'il avait reçues en se jetant entre le père et le fils, il était couché dans son lit, pleurant sur le sort de la patrie, peut-être nourrissant déjà des espérances coupables.

Le 22 novembre, les officiers de la maison tsarienne, les princes et les boïars vêtus de robes noires portèrent le corps du prince à Moscou. Le tsar le suivit d'un pas chancelant jusqu'à l'église de l'archange Michel. Les funérailles furent magnifiques et touchantes. On pleurait le sort d'un jeune prince que la nature paraissait avoir appelé à la vertu, et qu'un père barbare avait d'abord corrompu et ensuite précipité au tombeau. L'humanité était vengée, mais quel spectacle que celui d'un père qui dépouillé des ornemens royaux, couvert d'habits de deuil, présentant l'image d'un pécheur réprouvé, se jetait sur

le cercueil en poussant des hurlemens de désespoir.

Son désespoir se prolongea quelques jours; enfin il fit appeler les boïars et leur dit que la main du Tout-Puissant s'était appesantie sur lui et qu'il allait finir ses jours maudits dans la solitude d'un cloître; que Feodor, le seul fils qui lui restait, n'étant pas capable de gouverner, il les invitait à choisir un monarque auquel il remettrait sur-le-champ le sceptre. Les grands, soupçonnant une ruse, sollicitèrent Iwan de reprendre son autorité. Cédant enfin à leurs prières, il consentit à supporter encore le fardeau du gouvernement. On dit même que le temps calma son agitation et qu'il vint des momens où il put se livrer à la gaîté. Si c'est vrai, de quel réveil le sommeil de son âme dut être suivi! Il commit même de nouvelles cruautés; mais c'en est assez; qu'on nous dispense de les redire.

Nous venons de voir Iwan IV Wassiliéwitsch accablé d'un malheur que peu d'hommes ont éprouvé; voyons le fier tsar boire jusqu'à la lie le calice de l'humiliation : il faut pour cela retourner en arrière de quinze à vingt ans.

Alliance de Mojaïsk de 1562.

Iwan Wassiliéwitsch était depuis long-temps en guerre avec tous les souverains qui avaient pris part à la dépouille de l'ordre de Livonie, à l'exception du Danemark auquel il permit de posséder l'île d'OEsel et le district de Wieck ou Habsal. Le roi de Suède, comme possesseur de Réval et de l'Esthonie, était du nombre de ses ennemis. Le 7 août 1562, Iwan conclut avec le roi de Danemark, à Mojaïsk, une alliance offensive et défensive contre la Suède aussi bien que

contre la Pologne. Cette alliance ne reçut pas d'exécution, et, en 1563, le tsar conclut avec Éric XIV une trêve de sept ans.

Trêve de 1563 avec la Suède.

Catherine Jagellonne, cette princesse polonaise dont la main avait été refusée à Iwan IV, avait épousé, le 4 octobre 1562, le duc de Finlande, frère d'Éric, et lorsque ce prince eût été enfermé dans une prison, elle l'y avait généreusement suivi. On ne sait quel caprice d'amour ou quelle rage inspira au tsar l'idée de se faire livrer la captive. Peut-être disait-il vrai lorsque par la suite il prétendit qu'au moment où il faisait cette démarche, il croyait que le duc de Finlande ne vivait plus et ignorait que Catherine lui eût donné en prison deux enfans. Quoi qu'il en soit, le vil Éric consentit à la demande d'Iwan; à ce prix le chancelier Nils Gyllenstiern, qui fut envoyé, au mois de février 1567, à Alexandrowa, obtint la conclusion d'une alliance contre la Pologne et la renonciation du tsar à l'Esthonie.

Les ambassadeurs que le tsar dont la seconde épouse, Marie Temrukowna, vivait encore, envoya à Stockholm pour recevoir sa future épouse, furent amusés pendant une année, parce qu'Éric dont le trône vacillait n'osait remplir son engagement. Ils furent témoins de la catastrophe qui, en 1568, porta le duc et la duchesse de Finlande sur ce trône. Faut-il s'étonner que ces ambassadeurs n'essuyèrent pas un traitement favorable de la part de la nouvelle cour? On les laissa partir enfin, et, au mois de juillet 1569, Iwan IV apprit que l'épouse ou la victime qu'il attendait était reine de Suède.

Il dissimula son ressentiment et consentit à laisser entrer en Russie Paul Iuusten, évêque d'Åbo, et les autres ambassadeurs que le nouveau roi lui envoyait; mais quand ils furent arrivés à Nowgorod, on les dépouilla et ils furent enfermés à Mourom. En 1571, Iwan les fit venir à Nowgorod, et leur dicta les conditions auxquelles ils voulaient faire la paix avec la Suède. Il demanda la cession de l'Esthonie et des mines d'argent de Finlande (cette province n'en a pas), une alliance contre la Pologne et le Danemark; il exigeait encore qu'on lui donnât le titre de souverain de la Suède et qu'on lui envoyât les armes de Suède pour être gravées sur le sceau du tsar. On laissa partir les ambassadeurs avec ces étranges propositions.

Magnus, roi de Livonie.

Parmi les folies d'Iwan IV on peut compter l'engouement qu'il prit à une certaine époque de sa vie pour les Allemands. Quoiqu'il se vantât quelquefois de son alliance avec les Comnènes dont il se regardait comme l'héritier par son aïeule [1], et qu'on lui eût fabriqué une généalogie qui le faisait descendre d'Auguste, il voulait qu'on le regardât comme Allemand, parce qu'en vertu de je ne sais quel arbre généalogique que des Allemands lui avaient fait voir, il appartenait à la maison de Wittelsbach. En 1565, il chargea Vettermann, ministre de Dorpat, homme vertueux qu'il aimait beaucoup, de mettre sa bibliothèque en ordre : elle renfermait beaucoup de livres grecs apportés par son aïeule. Plusieurs Allemands entrèrent à son service; ils le réconcilièrent au culte

[1] Marie ou Sophie Paléologue.

luthérien que jusqu'alors il avait détesté. Deux Livoniens, Jean de Taube et Élert de Kruse, gagnèrent surtout sa confiance et furent nommés ses ministres. Ils lui inspirèrent l'idée d'ériger la Livonie, cette pomme de discorde entre la Suède, le Danemark, la Russie et la Pologne, en royaume particulier sous la dépendance immédiate de la Russie; ils l'assurèrent que c'était un moyen de terminer tous les différens et de faire des Livoniens des sujets russes sur la fidélité desquels il pourrait compter.

Le trône de Livonie fut offert à Magnus, frère cadet de Frédéric II, roi de Danemark, auquel on avait donné pour apanage l'île ou l'évêché d'OEsel et l'évêché de Pilten ou Courlande. Ce prince se rendit, en 1570, à Moscou; le tsar le proclama roi et futur époux d'Euphémie, fille de l'infortuné Wladimir Andréiéwitsch [1], et par conséquent nièce (à la mode de Bretagne) d'Iwan, qui lui promit une dot de cinq cent mille écus. Il fut arrêté qu'à défaut de Magnus et de ses descendans le royaume de Livonie serait conféré à un autre prince de la maison de Holstein, mais que jamais il ne pourrait appartenir à un Russe.

Le nouveau roi partit à la tête de 25,000 Russes pour la conquête de son royaume. Il échoua devant Weissenstein et Réval, et fut obligé de se retirer à Oberpahlen, ville que le tsar lui avait abandonnée pour en faire sa résidence : car il ne fut mis en possession d'aucune place de la Livonie appartenant aux Russes. La princesse Euphémie, sa fiancée, étant

[1] Voy. p. 291 de ce vol.

morte, Iwan lui proposa, aux mêmes conditions, la main de Marie, sœur de cette princesse, encore en bas âge, lui renouvelant la promesse de conquérir à son profit la Livonie. Magnus accepta avec des démonstrations de reconnaissance ces offres bienveillantes.

Guerre de Livonie de 1572.

Ayant vainement attendu une réponse aux propositions avec lesquelles il avait renvoyé à Stockholm les ambassadeurs du roi Jean, Iwan se mit, en automne 1572, à la tête de son armée, forte de 80,000 hommes, et, ayant à ses côtés le roi Magnus, entra en Esthonie, et commença une guerre de dévastation. A la prise de Wittenstein, le 5 janvier 1573, le tsar perdit son ami, l'exécrable Maliouta Skouratof [1], qui y mourut de la mort des braves.

Revenu à Nowgorod, Iwan célébra, le 12 avril 1573, les noces de Magnus et de Marie qui avait treize ans. Il se livrait à la joie avec ses Allemands, et après avoir présidé aux danses, il se mêlait souvent parmi les moines pour chanter des hymnes. Au lieu des villes livoniennes occupées par les Russes, il ne céda à Magnus que la petite ville de Karkus. La dot promise ne fut pas payée; comme Taube et Kruse étaient entrés en liaisons avec les Polonais, leur trahison servit de prétexte au tsar pour garder son argent.

Après le départ du tsar pour Nowgorod, Claus Tott, avec un détachement de 700 hommes, défit près de Lode un corps russe de 16,000 dont il tua 7,000; tant les Russes, manquant de toute discipline, étaient peu redoutables en rase campagne. La guerre avec la

1 Voy. p. 286 de ce vol.

Suède fut suspendue pour deux ans, et seulement du côté de la Finlande, par une trève qui fut signée sur les rives de la Sestra, le 20 juillet 1575. Ce traité a quelque chose de remarquable en ce que, pour la première fois, des ambassadeurs suédois furent admis à négocier avec des plénipotentiaires du tsar et ailleurs qu'à Nowgorod. Jusqu'alors les Russes, par morgue, n'avaient voulu négocier avec cette nation que par l'entremise des lieutenans du tsar à Nowgorod. La guerre continua en Livonie.

Iwan IV prétend au trône de Pologne, 1573.

Depuis le 1er juin 1572, la maison de Jagellon s'était éteinte; la Pologne n'avait pas de roi, ni la Lithuanie de grand-duc. Iwan IV se mit sur les rangs pour briguer cette double couronne. Il la demandait tantôt pour lui-même, tantôt pour son fils; il aurait cependant préféré la couronne grand-ducale seule, à celle de Pologne réunie avec l'autre. Il promettait de maintenir les prérogatives de la noblesse, il voulait se soumettre aux conditions qu'on attacherait à son élection, pourvu qu'on n'exigeât pas qu'il se fît couronner par un prélat catholique.

Les Polonais nommèrent, le 9 mai 1573, Henri de Valois, et après sa désertion, Étienne Bathory, prince de Transilvanie, qui fut proclamé le 14 décembre 1575. Ce choix fit perdre à Iwan IV l'espoir d'obtenir la Livonie polonaise par des négociations : avec un homme ferme comme Bathory, il fallait la guerre. Le tsar la recommença, en 1577, avec la Pologne, et résolut de pousser en même temps avec vigueur celle de Suède. Cinquante mille Russes ouvrirent, le 23 jan-

vier, le siège de Réval; ils furent obligés de le lever le 15 mars suivant. Les paysans de l'Esthonie prirent alors les armes contre les Russes. Ayant à leur tête Ive Schenkenberg, fils d'un bourgeois de Réval, surnommé l'Annibal de l'Esthonie, ils vengèrent par d'impitoyables massacres les cruautés des Russes, et en provoquèrent ainsi de nouvelles.

Révolte et soumission de Magnus, 1577.

La grande armée russe à laquelle le tsar se trouvait en personne et que commandait Siméon, grand-duc de Twer, arriva à la fin de juillet, et enleva en un clin d'œil la Livonie polonaise, Marienhausen, Rositten, Dunabourg, etc. Siméon s'appelait proprement Séhim-Boulat, et avait été, sous le titre pompeux de tsar de Kassimof, un de ces petits princes de Riaisan qui avaient si long-temps maintenu leur indépendance. Le baptême avait changé son nom en Siméon; Iwan avait métamorphosé son titre.

Pour sortir de l'état humiliant où son protecteur le tenait, Magnus s'était mis secrètement sous la tutèle des Polonais. Il engagea par des moyens de persuasion les villes de Kokenhausen, Ascheraden, Lehnward, Ronnebourg, Wenden et Wolmar à reconnaître sa domination. Fier de ces succès peu importans, il requit Iwan de ne plus inquiéter les Livoniens, devenus sujets fidèles de leur roi. Sur-le-champ Iwan envoya des détachemens pour s'emparer de toutes ces villes, et ordonna à son présomptueux vassal de se rendre au camp russe. Magnus obéit, fut traité avec le plus grand mépris et enfermé dans un cachot. Au grand étonnement de tout le monde et probablement de Mag-

nus lui-même, le tsar arrivé à Dorpat pardonna à son prisonnier, en exigea un serment de fidélité, et l'engagement de payer 40,000 ducats, et lui rendit Oberpahlen, Karkus et quelques autres villes. Il lui laissa aussi le titre de roi de Livonie, prenant pour lui celui de souverain de ce pays.

Magnus ne tint pas long-temps son serment. En 1578, il se sauva dans son évêché de Courlande avec sa jeune épouse, renonça au titre de roi de Livonie et mourut, en 1583, laissant une fille, nommée Marie.

Guerre de Pologne et de Suède.

Étienne Bathory, occupé à forcer la ville de Dantzig à la soumission, avait laissé faire à Iwan des progrès en Livonie ; au commencement de 1578, il envoya même des ambassadeurs à Moscou pour négocier la paix. L'art des négociateurs polonais, russes, suédois à cette époque, consistait à faire des demandes exagérées et à se fatiguer réciproquement par une grande persévérance à les soutenir, jusqu'à ce que la lassitude et le besoin forçassent une partie à céder. Il en arrivait ordinairement que jusqu'à ce que ce besoin devînt urgent, la paix ne se faisait pas, et qu'on se contentait de conclure des trèves. La même chose eut lieu en 1578, entre les Russes et les Polonais, et l'on finit par s'accorder sur une trève de trois ans. Les Russes crurent faire un coup de fine politique, en glissant dans l'instrument russe une phrase qui ne se trouvait pas dans le polonais, et par laquelle Étienne renonçait à la Livonie. Cette supercherie fut bientôt découverte, et reprochée plus d'une fois au tsar dans les manifestes ; la guerre continua.

Campagne de 1579.

Après la fuite de Magnus, Wenden et Oberpahlen s'étaient données aux Suédois. Le tsar ordonna à ses généraux de les reprendre. Le siège de Wenden donna lieu à un événement qui, avec une foule d'autres du même genre, prouve que le tyran Iwan fut servi avec une fidélité et un dévouement qui seraient admirables même sous un prince juste et bon. Ce siège réussit très-mal; les Russes y éprouvèrent une grande défaite; quand les vainqueurs se précipitèrent sur leurs batteries, ils furent arrêtés subitement, non par le feu de l'artillerie, mais par un spectacle horrible. Les canoniers moscovites, voyant qu'ils ne pourraient pas sauver l'artillerie qui leur était confiée, s'étaient tous pendus aux pièces.

L'année 1579, un violent orage éclata sur la Russie. Étienne qui avait soumis Dantzig résolut d'attaquer Iwan avec toutes les forces de la Pologne et de la Transilvanie, et s'allia étroitement pour le même but avec le roi de Suède. Néanmoins toutes les troupes que le roi de Pologne put réunir, en ouvrant la campagne, ne passèrent pas 40,000 hommes; les armées du tsar étaient infiniment supérieures, mais sous les ordres de mauvais généraux; les Chouiskoï, les Sérébrianoï, les Worotynski n'existaient plus; sa rage les avait immolés.

Étienne mit, le 2 août, le siège devant Polotsk, pendant que les Suédois entrèrent en Carélie et en Ingrie. Iwan qui était à Pskoff, détacha le général Schein pour sauver Polotsk; mais n'osant combattre Étienne, Schein occupa la forteresse de Sokol, annon-

çant qu'il y attendait le tsar avec la grande armée. Cette fable engagea le roi de Pologne à presser le siége de Polotsk : il ordonna l'assaut que les troupes russes repoussèrent avec une grande bravoure. Schein aurait pu sauver la place si dans ce moment il avait attaqué le camp polonais ; car de Sokol il voyait l'incendie de la citadelle à laquelle l'ennemi était parvenu à mettre le feu. Abandonnée à elle-même, la garnison fut obligée de capituler le 29 août 1579. Polotsk resta séparée de la Russie près de deux cents ans. Le 25 septembre, Étienne prit d'assaut Sokol où périrent 4,000 Russes avec leur général. Maîtres de ces deux places, les Polonais portèrent la désolation jusqu'à Smolensk et Starodoub et incendièrent plusieurs milliers de villages, pendant que le tsar ne bougeait pas de Pskoff. Ses troupes eurent quelques succès en Livonie ; elles repoussèrent les Suédois qui assiégeaient Narwa et firent prisonnier le fameux bandit Annibal qui fut supplicié à Pskoff.

Campagne de 1580.

Étienne prépara pendant l'hiver de nouveaux moyens d'attaque, et Iwan auquel les revers avaient fait perdre toute sa fierté, le supplia de lui accorder la paix ; il condescendit même à traiter hors de Russie, ce que son orgueil avait regardé jusqu'alors comme un outrage. Bathory demanda la cession de Nowgorod, Pskoff, Weliki-Louki avec tout le territoire de Witepsk et de Polotsk et la Livonie entière. Par des routes qu'il fallut percer dans les bois, sur des ponts qu'il fallut établir, le roi de Pologne pénétra à Welije (sur la Duna) et Ousiviat, et assiégea Weliki-Louki :

cette ville presqu'entièrement détruite par l'explosion d'un magasin à poudre, tomba entre ses mains le 15 septembre 1580. Les Polonais prirent ensuite Nebel, Okherrtche et Sawolotchie. Pendant l'hiver, ils soumirent encore Kholm et poussèrent jusqu'à Staraïa-Russa qu'ils brûlèrent.

Les Suédois de leur côté eurent des avantages : Ponce de la Gardie, gendre du roi Jean III, prit, le 4 novembre 1580, Kexholm, dont la possession le rendit maître de la Carélie russe, et avant la fin de l'année le fort de Padis, important à cause du voisinage de Réval et Wesenberg.

Les revers des Russes et les humbles supplications de leur tyran furent cause qu'Étienne Bathory haussa ses prétentions : il ne consentit à accorder la paix qu'en ajoutant à ses précédentes demandes celle de Smolensk et de la Sévérie et d'une contribution de 400,000 ducats.

Campagne de 1581.

L'année 1581 est célèbre dans les annales de Russie par le siège de Pskoff. Cette ville renfermait 30,000 Russes commandés par Iwan Chouiskoï, auxquels le tsar avait fait prêter un serment solennel de mourir plutôt que de se rendre. Le 25 août, les Polonais cernèrent Pskoff, et le 7 septembre le bombardement commença. Les Russes tinrent parole, et, après d'incroyables efforts faits des deux côtés, les Polonais furent obligés de changer le siège au mois de novembre en blocus : il dura jusqu'au 17 janvier 1582 qu'il y eut une trève entre les puissances belligérantes.

L'honneur dela campagne appartenait aux Suédois.

En l'absence de La Gardie, Charles Horn prit Léal, Lode, Habsal; et, le 6 septembre, La Gardie s'empara par force de Narwa; dans l'assaut de cette place 7,000 Russes furent passés au fil de l'épée. La conquête de l'Ingrie, province de l'ancienne Russie, fut achevée par la prise d'Iwangorod, d'Iambourg et de Koporié. Le 26 décembre, le défaut de vivres força Wittenstein de capituler.

Négociations pour la paix.

Dans son découragement, Iwan IV s'était jeté entre les bras de l'empereur et du pape, dont il implora la protection et la médiation. Rodolphe II ne se laissa pas déranger par cette requête dans les travaux de son laboratoire; mais Grégoire XIII à qui, à ce qu'on prétend, le tsar fit entrevoir la possibilité de la réunion des deux Églises, envoya en Pologne et en Russie le P. Antoine Possevin, jésuite et un des membres les plus habiles et les plus fins de son ordre. Revêtu de la qualité de nonce du saint-siège, Possevin entama une négociation entre les deux souverains. On convint d'assembler un congrès à Jamus-Zawolski, village situé sur la frontière des deux états, entre Porkhoff et Zawolski. Cet endroit s'étant trouvé entièrement ruiné par les Cosaques, le congrès fut transféré à deux lieues de là, dans un village appelé Kiwerowa-Horka; les conférences s'y ouvrirent le 31 décembre 1581.

Le point le plus difficile de cette négociation fut la cession de la Livonie, que les Polonais exigeaient impérieusement; ils prétendaient aussi conserver les châteaux et les villes dont ils avaient fait la conquête pendant la guerre.

Le tsar qui désirait avec passion de s'ouvrir la mer Baltique, pour pouvoir contracter des liaisons de commerce et de politique avec les puissances de l'Europe, avait beaucoup de peine à renoncer à l'espoir de conquérir la Livonie; mais il lui importait également d'arrêter les progrès ultérieurs du roi de Pologne, et de recouvrer les places dont ce prince l'avait dépouillé, et qui, depuis Polotsk à Kholm, et de là jusqu'à Pskoff, embrassaient une étendue de pays de soixante à quatre-vingts lieues. Il enjoignit donc à ses ministres au congrès de faire les plus grands efforts pour lui procurer la restitution de ce qu'il avait perdu du côté de la Pologne, et pour lui conserver une partie au moins de ses possessions de Livonie, afin qu'il eût un titre sur cette province et la libre communication avec la Baltique. Il lui importait notamment de garder la ville de Dorpat, où il avait introduit la religion grecque et institué un évêché de ce rit.

L'histoire du congrès de Kiwerowa-Horka a été écrite par le Père Possevin qui y joua le rôle de médiateur. Son récit est d'autant plus intéressant, qu'il a été composé à une époque où les historiens, se bornant au rôle d'annalistes, n'avaient pas l'habitude de consigner dans leurs chroniques des détails diplomatiques. L'ouvrage du P. Possevin nous fait connaître les premières communications solennelles d'un peuple barbare avec l'Europe civilisée. Sous ce double rapport, il nous a paru instructif de donner ici un extrait du journal tenu par cet habile Jésuite [1].

[1] *Acta in conventu legatorum ser. Poloniæ regis Stephani*,

Les conférences commencèrent le 13 décembre 1581 ; elles se tinrent dans l'appartement du médiateur. Les ambassadeurs russes logeaient à Kiwerowa-Horka, ceux de Pologne dans un village distant de quelques lieues. Les derniers étaient Janus Zbaraski, palatin de Braclaw, Albert Radzivil, grand maréchal de la Lithuanie, et Michel Araburd, secrétaire du roi, qui avait été employé pour différentes missions auprès du grand-duc et auprès des Tatars. Les ambassadeurs russes étaient Dmitri Pétrowitsch Iéletzki, Romain Wassiliéwitsch Olférief, garde-des-sceaux, avec les secrétaires Nikita Basonka et Zacharie Suiaseva. A la demande du P. Possevin, Christophe Warsawritz assista aux conférences. Ce négociateur était destiné à se rendre de là en Suède pour concilier les différends entre les rois de Suède et de Pologne, et pour travailler au rétablissement de la religion catholique en Scandinavie.

Une première difficulté se présenta à l'échange des pleins-pouvoirs. Ceux des ministres russes étaient conçus en peu de mots très-vagues, de manière que les Polonais les rejetèrent comme insuffisans. Les Russes prétendirent que ces pouvoirs étaient conformes à l'usage de leur pays : ils observèrent qu'il était inutile que les délégués du tsar fussent munis de pouvoirs plus détaillés, puisque les objets de la négociation étaient tels qu'ils exigeaient, par leur nature, une

hujus nominis primi, *et Joannis Basilii*, *Magni Moscoviæ ducis*, *præsente* ANTONIO POSSEVINO ; dans ANT. POSSEVINI *Moscovia et alia opera* (Coloniæ), 1595, in-fol., p. 82.

prompte exécution. Possevin ayant sommé les ministres russes de jurer qu'ils n'avaient aucune connaissance que leur souverain eût jamais donné à ses ministres des pouvoirs rédigés dans une autre forme, ils prêtèrent ce serment; après quoi les Polonais consentirent à traiter avec eux, en protestant toutefois contre le préjudice qui pourrrait résulter de cette irrégularité pour leur souverain.

Les ministres de la république firent la première proposition; ils demandèrent la cession de toute la Livonie, et offrirent à titre de compensation, de restituer les villes et châteaux d'Ostroff, Krasnoe, Weliki-Louki et Woronetsch, dans la province de Pskoff, et de renoncer à la prise de Pskoff même, dont ils pressaient le siège, ainsi qu'à l'espoir de s'emparer de Nowgorod.

Les ambassadeurs russes se récrièrent contre l'exagération de ces prétentions; ils offrirent la cession de quelques châteaux en Livonie; savoir, Pernau, Païda, Perkol, Kurslow, Korstin et Huntecz, et demandèrent la restitution de Weliki-Louki, Newel, Wielitsch, Sawoloczi, Kholm et des autres conquêtes des Polonais. Les ministres de Pologne voulurent rompre le congrès dès la seconde conférence, parce qu'il leur était défendu de continuer à traiter, si la cession de la Livonie n'était pas admise comme base et condition préliminaire. Ils se laissèrent néanmoins persuader d'assister à la troisième conférence qui eut lieu le 15 décembre; ils ajoutèrent même Kholm aux endroits dont ils avaient offert la restitution. Ils demandèrent

aussi que le roi de Suède fût compris dans le traité qu'on signerait; mais les ministres russes déclarèrent que cela était contraire à leurs instructions.

Comme le P. Possevin vit l'impossibilité de rapprocher les plénipotentiaires des deux parties, il expédia un courrier au grand chancelier Zamoïski, qui commandait l'armée polonaise devant Pskoff, pour l'engager à se désister de la demande d'une renonciation absolue, de la part du tsar, à tous ses droits à la Livonie. Le grand-chancelier envoya à Kiwerowa-Horka son cousin Stanislas Zolkiewski, chargé d'instructions verbales. Il offrit de laisser au tsar Nowgorod-de-Livonie et deux autres châteaux, au moyen desquels les Russes pourrraient conserver, du côté de Narwa, la communication de la mer, pourvu que Weliki-Louki, Zawoloczi, Newel et Wielitsch restassent à la Pologne; il consentit néanmoins à rendre Weliki-Louki, si les Russes n'obtenaient rien en Livonie. Zolkiewski n'ayant aucun mandat écrit, et les instructions dont il se trouvait muni étant en contradiction avec un décret de la diète polonaise, ni le médiateur qui se défiait de la versatilité des Polonais, ni les ambassadeurs de la république eux-mêmes, n'osèrent faire de ces propositions la base d'une négociation. Cela engagea le grand-chancelier à envoyer, le 19 décembre, une double proposition, rédigée par écrit, en ces termes :

1°. A condition que Weliki-Louki, Sawoloczi, Wielitsch et Newel restent au roi, et que le tsar lui cède Sobiesch, le grand chancelier prendra sur lui de

concéder aux Russes les châteaux de Nowgorod-en-Livonie, de Serenesz, de Laïs, ainsi qu'Ostrow, Kholm, Krasnoï, Gorodek, Woronetsch et Wielia.

2°. Si les ambassadeurs du tsar ne sont pas autorisés à traiter sur cette base, le roi gardera toute la Livonie, et Sebiesch lui sera remis ou au moins rasé; il gardera de même Sawoloczi, Newel et Wielitsch; mais il restituera Weliki-Louki, Kholm, Ostrow, Krasnoï, Gorodek, Woronetsch et Wielia.

Les ambassadeurs russes observèrent que Sebiesch était situé dans la province de Polotsk, et ne se trouvait par conséquent en aucun rapport avec la Livonie; ils offrirent de brûler ce château, si le roi de Pologne voulait de même détruire Drissa.

On traitait encore sur cet objet, lorsqu'une dépêche du grand-chancelier apporta son *ultimatum*. Il demanda toute la Livonie, y compris les châteaux dont la cession avait été offerte par la première proposition, y compris aussi Wielitsch et Sebiesch, qui pourrait être démoli; il offrit par compensation Weliki-Louki, Sawoloczi, Newel, Kholm, Ostrow, Woronetsch, Krasnoï, Gorodeck et Wielia.

Le médiateur convint avec les ministres de la république qu'on laisserait ignorer à ceux du tsar le contenu de cette dépêche, pour ne leur offrir que successivement les concessions qu'elle accordait.

Comme les ministres russes avaient déclaré en particulier au P. Possevin qu'ils seraient satisfaits si on leur abandonnait seulement Nowgorod-en-Livonie, contre lequel ils donneraient Wielitsch, les ministres

de la république offrirent Weliki-Louki, et soit Newel, soit Sawoloczi, en s'en remettant, pour cette alternative, au choix du médiateur.

Le 27 décembre, les plénipotentiaires polonais annoncèrent que l'armée polonaise s'étant tenue tranquille, depuis deux mois, devant Pskoff, parce que le médiateur avait promis d'amener la Russie à une paix conforme aux circonstances, ils ne pouvaient prolonger plus long-temps les négociations, sans s'exposer à la responsabilité la plus grave. Le P. Possevin ayant alors prononcé qu'on donnerait Sawoloczi au tsar, ou, comme il s'exprimait toujours, au grand-duc, voulut en même temps engager les ambassadeurs polonais à accorder aux Russes un délai de dix jours pour demander à leur maître de nouvelles instructions; mais ces ambassadeurs n'accordèrent aux Moscovites qu'une seule nuit pour se décider. Pendant cette nuit les ministres du tsar déclarèrent au nonce du pape qu'il ne dépendait absolument pas d'eux de céder Wielitsch, mais qu'ils renonceraient à toute la Livonie, à l'exception de Nowgorod, pourvu que les Polonais leur abandonnassent Wielitsch, sauf la ratification qu'on demanderait aux deux souverains, et sans que cette concession mutuelle, faite sous cette réserve, pût préjudicier à l'une ou l'autre partie. Ils protestèrent en versant des larmes, qu'il y allait de leur vie s'ils cédaient Wielitsch; ils ajoutèrent toutefois qu'ils craignaient également de s'exposer au courroux de leur maître, si, d'accord sur tous les autres points, ils empêchaient la conclusion de la paix pour

ce seul château. Le médiateur offrit alors de leur donner un certificat portant qu'il leur avait arraché cette concession, et d'aller porter lui-même sa tête au tsar s'il désapprouvait sa conduite. Les ambassadeurs russes finirent par remettre leur vie et le château de Wielitsch entre les mains du nonce, lui permettant d'en disposer à son gré, de manière cependant que, si leur prince ne devait pas garder ce château, il serait rasé.

Cette proposition ayant été communiquée, le 28 décembre, aux Polonais, ils répondirent qu'ils n'avaient aucun pouvoir de céder ce château, mais qu'ils rendaient le P. Possevin le maître, pourvu qu'il se chargeât, envers le roi et la république, de toute la responsabilité qui en résulterait pour eux. Les conférences ayant alors été reprises, les ministres polonais revinrent à la demande qu'ils avaient déjà formée relativement à Sebiesch : sur quoi les Russes offrirent de leur abandonner Wielitsch non rasé, s'ils renonçaient à Sebiesch; en ajoutant que si Dorpat restait au tsar, ils consentiraient à ce que Sebiesch fût détruit, pourvu que Drissa le fût également. On convint de demander sur ce point de nouvelles instructions au grand-chancelier de la république.

Une question importante fut alors agitée. Les ambassadeurs du tsar, interpellés de déclarer s'ils étaient autorisés à renoncer, au nom de leur maître, à toutes ses prétentions sur la Livonie, déclarèrent qu'ils ne pouvaient renoncer qu'à ce que le tsar tenait effectivement, puisqu'il n'était pas en leur pouvoir de céder

ce qui était occupé par la Suède. Les ambassadeurs de la république ne furent nullement satisfaits de cette réponse évasive; ils observèrent qu'une cession, telle que les Russes en offraient, laissait subsister le germe d'une nouvelle guerre. Si le tsar renonce à tous ses droits sur la Livonie, dirent-ils, ce sera au roi de Pologne, ami et allié de celui de Suède, de se faire céder par celui-ci la partie de la Livonie dont il est le maître, tandis que le tsar se croira en droit d'enlever de force aux Suédois les villes et les châteaux qu'ils avaient occupés en Livonie; ce qui forcerait la république à lui faire de nouveau la guerre pour les reprendre. On adopta enfin l'expédient suivant. Il fut convenu que, dans l'instrument de la paix, on ferait l'énumération de toutes les villes et de tous les châteaux auxquels le tsar renonçait, et que les ministres polonais réserveraient à la république, par des protestations formelles, remises tant aux ambassadeurs russes qu'entre les mains du médiateur, ses droits sur toute la Livonie, déclarant n'en connaître aucun au tsar de Russie.

Dans la nuit du 31 décembre 1581 au 1er janvier 1582, les ambassadeurs russes eurent avec le médiateur une conversation remarquable. Ils le prièrent de faire en sorte que, dans l'instrument de la paix, on donnât à leur maître le titre de *tsar*, auquel, disaient-ils, ce prince attachait une plus grande importance qu'à la possession des châteaux qu'il était question de céder. Le nonce leur expliqua alors la doctrine de la cour de Rome, d'après laquelle il n'existait qu'un seul

empereur chrétien auquel le pape avait confirmé ce titre; il leur dit que si leur maître désirait être légitimement revêtu d'une dignité nouvelle, il fallait qu'il en traitât avec le souverain Pontife, ainsi qu'avaient coutume de faire les autres princes chrétiens. Cette exhortation amena les ambassadeurs russes à raconter au père jésuite que les empereurs Honorius et Arcadius avaient envoyé la couronne impériale à leur grand-duc Wladimir, et que le souverain Pontife lui avait confirmé le titre impérial par l'entremise d'un certain évêque nommé Cyprien. Possevin leur apprit qu'Honorius et Arcadius avaient vécu cinq cents ans avant leur Wladimir; mais la découverte de cet anachronisme ne les déconcerta pas; ils repliquèrent que ceux dont ils parlaient étaient deux autres empereurs contemporains de Wladimir. Ils demandèrent ensuite que leur souverain pût conserver le titre de Livonie; le médiateur rejeta cette prétention comme inadmissible.

Dans la conférence du 1er janvier, les ambassadeurs de la république, qui avaient reçu de nouvelles instructions du grand-chancelier, renoncèrent à Sebiesch. On entama alors une nouvelle question; il s'agissait de s'accorder sur le temps pour lequel la paix serait conclue. Les Russes proposèrent huit années, auxquelles ils en ajoutèrent encore une dans la conférence du 2 janvier.

Il s'éleva ensuite des difficultés sur l'élargissement des prisonniers réciproques. Les Polonais qui comptaient au nombre de ceux qui se trouvaient en leur

pouvoir beaucoup de personnages distingués par leur rang et leur naissance, ne voulurent pas consentir à ce que l'échange se fît en masse, comme les Russes l'avaient demandé ; ils disaient qu'il était indécent que le sang chrétien fût rançonné. On ne put jamais s'accorder sur ce point qui resta indécis.

Le 6 janvier, les ambassadeurs russes reçurent de nouveaux pleins-pouvoirs dans la forme de ceux dont les ministres d'Étienne étaient munis ; mais le lendemain ils tentèrent de faire donner à leur maître le titre d'empereur, ou au moins celui de tsar de Kasan et d'Astrakhan. Les Polonais refusèrent de reconnaître ce titre, par le motif qu'il n'avait jamais été donné au grand-duc. Le médiateur reprocha aux ambassadeurs russes d'avoir réservé ces prétentions jusqu'à la fin de la négociation où le temps ne permettait plus de s'en occuper, tandis que lors de l'entrevue qui avait eu lieu avant l'ouverture du congrès, leur maître était entré dans tout le détail de ce qu'il croyait pouvoir demander. Ainsi on ne donna pas suite à cette affaire.

Toutes les difficultés paraissant aplanies ou écartées, les ambassadeurs russes en élevèrent deux qui faillirent à faire rompre le congrès. Ils demandèrent qu'indépendamment des villes et des châteaux que le tsar cédait au roi de Pologne, on nommât aussi parmi ces cessions la ville de Riga et la Courlande. Comme les Russes n'avaient jamais possédé cette ville ni ce duché, la demande inattendue des ambassadeurs paraissait cacher un motif secret. On pensait que leur intention

était de réserver ainsi à leur maître quelque droit sur la Livonie, en se donnant l'air de n'y renoncer que pour dix ans ; car on était convenu que telle serait la durée de la paix. Les ministres de la république ayant hautement rejeté cette idée vraiment extraordinaire, les ambassadeurs russes l'abandonnèrent ; mais ils demandèrent qu'en nommant les villes et les châteaux auxquels le tsar renonçait, on ajoutât qu'il cédait ainsi une partie de ses domaines. Cette rédaction ayant été rejetée, la paix fut enfin signée le 15 janvier 1582 et confirmée par le baiser de la croix, conformément à l'usage russe.

La forme du traité est singulière : ce n'est pas un seul instrument signé par les ministres des deux parties contractantes ; chaque partie dressa un instrument en forme de déclaration, revêtu des signatures des secrétaires ou notaires, et les deux déclarations furent échangées.

Trève de Kiwerowa-Horka, 1582.

Par ce traité, le tsar céda au roi de Pologne tout ce qu'il tenait encore en Livonie, ainsi que Witepsk avec Wielitsch sur la Dwina ; le roi de Pologne restitua Weliki-Louki, Newel, Sawoloczi, Kholm, et les endroits de la province de Pskoff dont il s'était emparé. Polotsk n'est pas nommé dans le traité ; ainsi cette ville resta au pouvoir des Polonais. La trève est signée pour dix ans. Quoiqu'elle fût conclue à Kiwerowa-Horka, cependant l'instrument est daté de Jamus-Zawolski pour être d'accord avec les pleins-pouvoirs. Après la trève, le P. Possevin resta encore quelque temps en Russie. Le tsar lui montra sa reconnaissance

du bienfait de la paix qu'il lui avait procurée, et le combla d'attentions, sans toutefois lui permettre de parler de l'union entre les deux Églises.

Trève de Plusamünde, 1583.

La Suède, abandonnée par son allié, continua seule la guerre; elle fut même menacée d'une attaque de la part d'Étienne Bathory qui, maître de la Livonie, voulait aussi conquérir l'Esthonie. Le refus des magnats polonais de prendre part à cette entreprise, força le roi d'y renoncer. Iwan IV, voulant relever aux yeux des peuples de l'Europe l'honneur des armes russes, porta ses forces en Ingrie où elles remportèrent plusieurs avantages considérables sur les ennemis, et forcèrent la Gardie de renoncer à une tentative qu'il avait faite sur Orechek ou Nœtebourg. Cependant, voyant que les Polonais ne prendraient pas part à la guerre, et que même il se préparait une nouvelle brouillerie entre la Russie et la Pologne sur l'exécution de la trève de Kiwerowa-Horka, il entra en négociations, et, le 26 mai 1583, il fut conclu, sous des tentes dressées à l'endroit où la Plusa se jette dans la mer, à quelques lieues de Narva (endroit appelé en allemand Plusamünde, c'est-à-dire bouche de la Pluse), un armistice, et, le 10 août suivant, une trève de trois ans, par laquelle les Suédois conservèrent leurs conquêtes en Livonie, en Ingrie et en Carélie.

Conquête de la Sibérie.

Il nous reste à parler d'un événement important du règne d'Iwan IV. C'est la conquête de la Sibérie, pays jusqu'alors presque inconnu aux Européens.

Le nom de Sibérie ne désignait pas originairement l'immense pays qui le porte aujourd'hui : il apparte-

nait seulement à la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk, aux contrées où demeurent les Wogouls, les Ostiaks et les Barabinzes, entre le pays des Samoïèdes au nord, et la steppe d'Ischim au sud, entre l'Ob à l'est et les monts Oural à l'ouest. La ville d'Isker, dont les Russes ont fait Sibir, située sur la rive orientale de l'Irtisch, a fait nommer tout le pays Sibérie (proprement Sibirie). La Sibérie ou le khanat de Tourof était, comme nous l'avons dit [1], un démembrement du grand khanat du Kaptchak. Chibani descendant de Dgenghiskhan en fut le fondateur. En 1555, Iédiguer, khan de Sibérie ou de la partie de la Sibérie située, au nord, sur la Soswa et vers l'embouchure de l'Ob, se rendit tributaire d'Iwan IV, à condition que celui-ci maintiendrait la tranquillité dans son pays. Il avait 30,700 sujets, et s'engagea à payer pour chacun un tribut annuel d'une peau d'écureuil et d'une de zibeline. Vers la même époque, un usurpateur de la nation des Kirghis, nommé Koutchoum, s'empara de la domination et prit le titre de tsar de Sibérie. Anica Stroganoff, négociant établi à Solvytschegodzka en Permie, ouvrit un commerce lucratif avec la Sibérie. Iwan IV concéda à ses fils Jean et Grégoire, à perpétuité, les terres incultes situées sur les bords de la Kama, depuis la Permie jusqu'à la rivière de Sylva, ainsi que des rives de la Tchoussoviéia [2].

[1] Voy. vol. X, p. 291.

[2] La Sylva tombe dans la Tchoussoviéia, et celle-ci dans la Kama.

Il leur accorda ce pays avec le droit d'y construire des forteresses, d'avoir une artillerie et des gens de guerre, de prendre à leur service tout individu pouvant disposer de sa personne, et d'exercer sur tout ce monde une juridiction indépendante : le tsar se réserva les mines de métal qu'on découvrirait. Les Stroganoff bâtirent Kankarra et plusieurs autres villes, et formèrent dans ces contrées une espèce d'état souverain.

En 1573, Mahmetkoul, neveu du tsar Koutchoum et son général, ayant envahi le territoire des Stroganoff, ceux-ci obtinrent d'Iwan IV la permission de faire la guerre au tsar de Sibérie, et de le rendre tributaire de la Russie : pour ce service ils obtinrent le droit d'exploiter les mines de métal qu'ils avaient trouvées et quelques autres privilèges. Ce furent Maxime et Nicétas, leurs fils, et Siméon, leur frère cadet, qui exécutèrent la commission du tsar de la manière que nous allons dire.

Quoique les Cosaques du Don se fussent soumis à la Russie, le brigandage qu'ils continuaient d'exercer et qui troubla le commerce entre l'Asie et l'Europe, força plus d'une fois Iwan IV d'envoyer des troupes pour les châtier. En 1577, six mille de ces brigands, ayant à leur tête l'ataman Iermolaï ou Iermak Timoféeff, fuyant devant Iwan Maraschkin, général du tsar, quittèrent les bords du Don, marchèrent vers le nord et jusqu'à la Kama, répandant partout l'effroi. Les Stroganoff proposèrent à Iermak et à ses quatre compagnons, Iwan Koltzo, Jacques Mikhaïloff, Nicé-

tas Pan, et Mathieu Meschtériak, de changer leur métier de brigands contre celui de soldats, en entrant à leur service, et par ce moyen dans celui du tsar dont ils mériteraient ainsi le pardon. Ils acceptèrent avec joie cette proposition et arrivèrent avec 540 camarades.

Après avoir repoussé, en 1581, le mourzi Begouli qui, à la tête des Wogouls et des Ostiaks, était venu piller les établissemens des Stroganoff, Iermak et ses camarades se laissèrent persuader d'entreprendre la conquête de la Sibérie. Le nombre des guerriers avec lesquels Iermak se mit en marche, était de 840. Par la disproportion des forces que la supériorité des armes à feu sur les armes des Asiatiques compensait cependant, par le courage des aventuriers qui l'exécutèrent, et sous plusieurs autres rapports, cette expédition rappelle celle de Pizarre et de ses amis en Pérou. Nous ne suivrons pas l'intrépide Iermak : le récit de ses aventures romanesques serait trop long pour notre cadre. Son souvenir s'est conservé dans les traditions nationales. La rivière de Toura qui tombe dans le Tobol, conduisit, en 1580, les Cosaques à Djingidan l'ancienne résidence dont ils s'emparèrent ; l'année suivante ils prirent la ville de Karadjim et enfin Isker ou Sibir, résidence de Koutchoum qui fut défait dans une grande bataille : car nous pouvons nommer grande une bataille livrée par 800 hommes à 10,000 ennemis.

Iwan IV avait été fort irrité contre les Stroganoff, quand il sut qu'ils avaient engagé les Cosaques rebelles; mais son mécontentement, se changea en satisfaction,

et l'on fit à Moscou de grandes réjouissances quand Iermak envoya un de ses camarades faire hommage de sa conquête au tsar, en lui demandant des renforts et des munitions. Iwan envoya, en 1484, un commandant et 500 hommes; mais ce secours était insuffisant. Iermak étant tombé, en 1584, dans une embûche, les cent cinquante Cosaques ou soldats qui restaient s'en retournèrent en Russie. Ainsi se termina l'expédition des Cosaques : elle n'avait pourtant pas été infructueuse; elle avait fait connaître le pays et ses ressources; Iwan y envoya de nouvelles troupes en 1586 et 1587, et Tobolsk fut bâtie. La guerre avec les indigènes continua jusqu'en 1598, que Koutchoum fut entièrement défait.

Projet d'un huitième mariage.

Depuis que les Anglais avaient découvert la Mer Blanche [1], il y eut de fréquentes communications entre eux et les Russes. La reine Élisabeth entretint soigneusement les relations entre les deux nations: elles devinrent très-avantageuses à ses sujets au point d'exciter la jalousie des autres états européens. Iwan favorisait beaucoup les Anglais, et Élisabeth affectait une considération particulière pour ce prince. Il eut tant de confiance dans l'amitié de la grande reine qu'il lui demanda l'assurance d'un asile en Angleterre, si jamais il était chassé par ses sujets; car le souverain contre lequel il se forma le moins de conspirations et qui eut les sujets les plus dociles, craignait sans cesse les complots des parens de ses nombreuses victimes. Il eut même l'idée bizarre de s'allier par un mariage à la

[1] Voy. vol. XIII, p. 194; XV, p. 296.

reine d'Angleterre. Ayant entendu vanter le mérite de Marie Hastings, fille du comte de Huntingdon et appartenant par sa mère à la famille de Pole [1], et par conséquent à la maison royale d'York ; il demanda la main de cette parente d'Élisabeth, qu'on lui avait dit être la nièce de la reine. Il y eut même des pourparlers au sujet de ce mariage ; mais la naissance d'un fils, que Marie Nogaï, septième épouse du tsar, lui donna en 1583, y mit fin. Il paraît qu'en Angleterre on avait cru le tsar veuf.

Mort d'Iwan IV.

Iwan IV, à l'âge de cinquante-quatre ans, jouissait de toutes ses forces, et pouvait espérer une longue vie. Mais les passions qui tourmentaient son âme, la soif du sang qui paraissait inextinguible en lui, les remords, les terreurs, les excès de débauche avaient miné sa santé. Il tomba malade au mois de février 1584 ; et mourut le 19 mars, après avoir déclaré son héritier son fils Feodor, âgé de vingt-sept ans. Sa mort (la chose est certaine) excita les plus vifs regrets, et les larmes coulèrent comme si la Russie eût perdu un bon prince.

Ce sont ces regrets inexplicables qui ont fait douter des critiques modernes de la vérité des récits de Guagnini, d'Oderborn, de Pétreïus, Blomberg et autres écrivains contemporains et étrangers. Il est certain qu'il faut reléguer dans le règne des fables plusieurs traits de cruauté et d'extravagance qu'on a rapportés

[1] Marie était fille de François Hastings, comte de Huntingdon, dont il a été question vol. XVIII, p. 216, et de Catherine, fille de Henri Pole, lord Montague.

d'Iwan, comme d'avoir fait clouer sur la tête d'un ambassadeur le chapeau qu'il n'avait pas voulu ôter en sa présence; mais depuis que M. de Karamsin, puisant dans des sources authentiques, et discernant avec un esprit de critique parfait le vrai du faux, a confirmé toutes les horreurs que nous avons rapportées d'Iwan, et mille autres extravagances pareilles auxquelles nous ne nous sommes pas arrêtés; on ne pourra plus comparer le terrible Iwan au sévère Pierre Ier, qui, voulant corriger les vices de son peuple, a employé quelquefois des moyens plus dignes d'un tyran que d'un réformateur.

Pour expliquer les regrets que la mort d'Iwan a excités, on pourra citer l'exemple du peuple romain qui, au dire de Tacite, a regretté Néron. Le peuple, en général, ne hait pas les princes qui, en sévissant contre les grands, paraissent ne donner que des exemples d'une justice rigoureuse.

Malgré ses fureurs, qui ne tombèrent le plus souvent que sur les personnes distinguées par leur naissance, Iwan IV possédait des qualités qui pouvaient le faire chérir. Aux yeux du peuple, le conquérant de trois vastes royaumes, de Kasan, d'Astrakhan et de Sibérie, était un très-grand prince auquel on pardonnait facilement les revers que, dans la dernière partie de son règne, il éprouva du côté de la Pologne; on pouvait avec raison les attribuer à l'incapacité de ses généraux : il est vrai que sa fureur jalouse avait massacré tous ceux dont les talens auraient peut-être épargné à la patrie les humiliations qu'elle éprouva.

Jamais la Russie ne jouit à l'étranger d'une considération pareille à celle qu'elle devait à Iwan IV ; jamais elle n'avait prospéré dans son intérieur comme sous lui. Ce prince sentait parfaitement ce qui manquait à son peuple pour prendre rang parmi les nations civilisées de l'Europe, et il se donna beaucoup de peine pour lui procurer cet avantage. Ce fut sous son gouvernement que la première imprimerie fut établie à Moscou, et il enrôlait dans toute l'Europe des artistes et des artisans, dont son pays avait plus besoin que de savans.

Nouvelle organisation de l'armée par Iwan IV.

Il nous reste à rapporter un réglement publié par Iwan IV en 1556 : il est relatif à l'organisation de l'armée qu'il a entièrement changée à cette époque. La manière peu claire dont les écrivains nationaux rendent compte de ce changement, et peut-être notre ignorance en affaires militaires ne nous mettent pas en état de dire en quoi consistait proprement l'amélioration.

Nous voyons seulement que l'obligation du service militaire fut attachée à une possession territoriale, et que néanmoins tous les militaires recevaient une solde de campagne. « De cette manière, dit M. de Karamsin, on connut par l'arpentage des terres la consistance réelle de la force guerrière du pays, en procurant aux militaires une subsistance assurée en temps de paix, ainsi que les moyens de s'entretenir en campagne ; on put exiger d'eux une plus grande régularité dans le service, et sévir contre les mauvais citoyens qui cherchaient à s'en dispenser. Les annalistes

rapportent à cette disposition l'augmentation de l'armée de 150,000 à 300,000 tant infanterie que cavalerie. Les fantassins qu'on nommait *strélitz* étaient pris parmi les habitans de la campagne; ils formaient une armée permanente, séjournaient habituellement dans les villes et étaient surtout employés aux sièges.»

SECTION IV.

Successeurs d'Iwan IV jusqu'en 1619.

Feodor Iwanowitsch, fils d'Iwan IV Wassiliéwitsch de sa première épouse, lui succéda. Le père qui connaissait la débonnaireté et la faiblesse de ce prince, lui adjoignit, par sa disposition testamentaire, trois boïars, hommes de mérite, savoir le prince Iwan Petrowitsch Chouiskoï, qui s'était illustré par la défense de Pskoff; Iwan Fedrowitsch Mstislawski, descendant par sa mère du grand-duc Iwan III Wassiliéwitsch, et Nikita Romanowitsch Iourieff Sakhariin, frère d'Anastasie, mère du tsar. Iwan IV avait donné pour tuteur et gouverneur à son second fils Dmitri, âgé de deux ans seulement, Bogdan Iaroslawitsch Belskoï, qui, dans les derniers temps, était son favori. Comme le bruit se répandit que Belskoï voulait porter sur le trône son pupille à l'exclusion de Feodor, ou s'y placer lui-même, le peuple de Moscou s'attroupa, cerna le Kreml et exigea la destitution du tuteur. Feodor l'exila à Nijeni Nowgorod.

Feodor Iwanowitsch, 1584-1598

L'homme que nous avons déjà désigné comme devant jouer un grand rôle dans l'histoire de Russie, Boris Godounoff, dont Feodor Iwanowitsch avait épousé la sœur, trouva bientôt moyen d'exclure les trois boïars de toute influence sur le gouvernement. Jamais peut-être depuis Jules César aucun ambitieux n'a mieux su masquer sous des dehors vertueux la

Influence de Boris Godounoff.

passion qui le dévorait. Son beau-frère lui accordait une confiance illimitée. Boris commença par écarter les personnes dont la présence pouvait contrarier l'exécution de son plan. La tsarine douairière et son fils, le jeune Dmitri, furent honorablement exilés à Ouglitsch, douaire de Marie. La veuve de Magnus, roi de Livonie, et sa fille, furent invitées à se rendre à Moscou; aussitôt qu'elles arrivèrent, la mère fut forcée d'entrer dans un couvent, et la fille mourut, en 1588, d'une mort violente, à ce qu'on assure. Le prince Mstislawski fut arrêté, accusé de trahison, et métamorphosé en moine de Bolosero.

Chouiskoï et le métropolite Denys se coalisèrent contre Godounoff, et supplièrent le tsar de se séparer de son épouse dont il n'avait pas d'héritier. Le rusé favori esquiva le coup en faisant croire au métropolite qu'il allait faire reconnaître le jeune Dmitri successeur de son frère. Pour perdre Chouiskoï qui était bien plus redoutable, on gagna un de ses esclaves qui l'accusa de haute trahison. Il fut exilé, en 1587, dans ses terres, et bientôt après tué. Denys fut déposé sous quelqu'autre prétexte, et Job, archevêque de Rostoff, fut nommé à sa place.

Assassinat du tsaréwitsch Dmitri, 1591.

Il ne restait plus qu'un seul individu dont l'existence contrariât les vues de Godounoff; c'était le jeune frère du tsar. On essaya, dit-on, mais sans succès, de le faire périr par le poison. Deux scélérats, Kleschnin et Mikhaïl Bitiaigowski, se chargèrent de le tuer : ils s'associèrent Marie Wolokhowa, bonne de l'enfant, le fils de cette femme, un certain Nikita Kat-

khaloff et une dixaine d'autres personnes. Le 15 mai 1591, pendant que la tsarine faisait sa méridienne, la perfide Wolokhowa, sous prétexte de faire jouer le prince avec Daniel (c'était le nom de son fils) le fit entrer dans une cour fermée du palais; les assassins tombèrent sur lui et le tuèrent. Daniel lui porta le premier coup. Le crime n'aurait pas eu de témoin, si le sacristain de la cathédrale ne s'était trouvé par hasard sur la tour de l'église. Dès qu'il vit par-dessus les toits ce qui se passait, il sonna le tocsin. La tsarine, ses frères, le peuple accoururent. Bitiaigowski qui s'était caché, fut trouvé et lapidé; onze de ses complices eurent le même sort.

Godounoff intercepta le rapport qui devait annoncer au tsar la mort de son jeune frère; il en substitua un autre d'après lequel le prince avait péri par un accident. Des commissaires envoyés à Ouglitsch en confirmèrent la vérité. La tsarine fut enfermée dans un couvent pour expier la négligence qu'on lui reprochait; ses frères furent exilés en divers endroits. Ceux des habitans qui avaient fait périr Bitiaigowski furent punis de mort ou transférés comme colons à Pelim, ville qui fut fondée, en 1593, sur la Tawda en Sibérie. Ce fut ainsi que l'obstacle qui se trouvait entre Boris et le trône fut écarté.

Paix de Teusin, 1591.

La trève de Plusamünde, de 1583, renouvelée en 1586[1], ayant expiré, la guerre entre la Russie et la Suède recommença. Iambourg se rendit aux Russes dès qu'ils se présentèrent. Le 4 février 1590, le tsar

[1] Voy. p. 328.

parut en personne devant Iwangorod où commandait Charles Horn. Celui-ci soutint un premier assaut, mais le 25 février, il rendit cette place et celle de Koporie à des conditions honorables, et conclut une trève jusqu'au 5 janvier 1591 pour négocier la paix. La guerre se renouvela ensuite avec aussi peu de succès pour les Suédois; on s'accorda sur une seconde trève, le 20 janvier 1595, et, le 18 mai 1595 des plénipotentiaires russes et suédois signèrent la paix à Teusin, village situé près de Narva. La Suède conserva l'Esthonie avec Narva, ainsi que l'Ingrie dont le traité ne fait pas mention; sans doute parce que cette province était toujours censée appartenir aux Suédois; Kexholm fut rendu à la Russie. Les limites du côté de Wibourg et Kexholm, de Wibourg et Nœtebourg, et de Nyslot et Kexholm furent réglées dans les années suivantes par des conventions particulières.

Premier patriarche de Russie.

Jusqu'à la fin du seizième siècle l'Église russe reconnaissait pour chef le patriarche de Constantinople. Cette dépendance d'un siège si ancien et si respectable n'avait pas d'inconvénient, aussi long-temps que le patriarche de Constantinople vivait sous la protection d'un empereur chrétien; mais elle devint humiliante quand ce prélat fut devenu l'esclave d'un despote musulman. Feodor résolut d'y mettre fin. On se procura le consentement du patriarche, et, en 1589, Job, métropolite de Moscou, fut nommé, le premier, patriarche de l'Église russe. Les quatre archevêchés de Nowgorod, Kasan, Rostoff et Krutizi [1] furent élevés au rang de métropoles.

[1] C'est-à-dire de Moscou, qui résidait au village de Krutizi,

Extinction de la maison de Rourik, 1598.

Boris Godounoff resta pendant toute la vie du tsar à la tête du gouvernement. L'empire fut tranquille et florissant sous son administration ; il perdit Feodor Iwanowitsch le 7 janvier 1598. Avec lui s'éteignit la maison de Rourik.

Le plus proche parent du dernier tsar était Feodor Nikitisch Romanoff, son cousin-germain du côté de sa mère Anastasie Romanowa ; mais cette alliance ne pouvait donner à Romanoff aucun droit à la couronne, et il n'est pas constaté que Feodor Iwanowitsch, sur son lit de mort, l'ait désigné son successeur ; au moins les circonstances dont on prétend que cette disposition fut accompagnée, paraissent entièrement fabuleuses. Il y eut un interrègne de six semaines, pendant lesquelles la tsarine Irène, sœur de Godounoff, quoique retirée dans un couvent près de Moscou, eut la direction des affaires. Elle convoqua les principaux boïars à Moscou pour élire un chef de l'empire. Les mouvemens que se donna le patriarche Job, créature de Boris Godounoff, firent tomber le choix sur son protecteur. Mais, nouveau Tibère, Boris refusa long-temps le don qui avait été le but de tous ses crimes, et ne l'accepta qu'après les instances du clergé et des boïars. Ce fut au mois de février en 1598.

Boris Fedrowitsch Godounoff, 1598-1605.

A cause du carême, la cérémonie du couronnement fut ajournée après Pâques; quand on en fit les apprêts, on reçut la nouvelle que Gazy Gueraï, khan de la

tandis que le métropolite avait son siège à Moscou même. L'archevêque n'avait pas de diocèse; il était simple suffragant du métropolite.

Crimée, avait envahi l'empire. Aussitôt le tsar rassembla une armée formidable à Serpoukhof. On remarque que les cinq généraux qui, d'après l'usage russe, commandaient les cinq divisions de l'armée, c'est-à-dire, le centre, les deux ailes, l'avant-garde et l'arrière-garde, étaient des tsaréwitsch. On appelait ainsi les descendans des tsars de Kasan, d'Astrakhan, de Sibérie et ceux de quelques peuplades tatares qu'Iwan IV et son fils avaient engagés à se fixer en Russie et à se faire baptiser; ils avaient été comblés d'honneur et de biens, et les souverains de Russie pouvaient compter sur leur fidélité. On apprit bientôt qu'au lieu d'une armée de Tatars, c'étaient des ambassadeurs du khan qui étaient entrés sur le territoire de Russie. Le tsar les attendit à la tête de son armée et leur donna audience le 29 juin. On les avait logés exprès à deux lieues de la tente de Boris pour pouvoir les faire passer par toute l'armée qui garnissait les deux côtés du chemin par lequel ils arrivèrent. Les historiens attribuent à l'effet que la vue d'une force armée si considérable fit sur les ambassadeurs, la tranquillité dont les Tatars de la Crimée laissèrent jouir la Russie depuis cette époque. Ces mêmes historiens entrent en beaucoup de détails sur la magnificence que le tsar déploya pendant ce campement, et sur la libéralité avec laquelle il traita l'armée, pour se la rendre dévouée.

Le règne de Boris fut glorieux et utile à la Russie, à la civilisation de laquelle il travailla avec beaucoup de zèle, encourageant les lettres et les arts, appelant des hommes de mérite dans le pays et protégeant le com-

merce. La sagesse de son gouvernement aurait peut-être fait oublier le crime qui l'avait conduit au trône, si, pour s'y maintenir, il n'avait commis des injustices et des cruautés dignes de Tibère. Ce qui acheva sa ressemblance avec ce modèle ce fut le moyen qu'il employa pour perdre ses ennemis : c'était de corrompre les serfs pour faire des dénonciations contre leurs maîtres, et de donner à ces délations l'autorité de preuves juridiques. Il évita cependant les exécutions publiques à l'aspect desquelles Iwan IV avait accoutumé la nation : les victimes de Boris furent ordinairement exilées ou forcées d'embrasser la vie monastique; rarement il les fit égorger, et ce fut toujours secrétement.

Persécution de la famille de Romanoff.

Ses soupçons jaloux tombèrent surtout sur la nombreuse famille de Romanoff, dont l'existence lui causait beaucoup d'ombrage. Feodor Nikititsch Romanoff et ses quatre frères, leurs épouses, leurs sœurs et leurs beaux-frères, furent tous enveloppés dans une prétendue conspiration, exilés et en partie tués à l'endroit de leur exil. Feodor, l'aîné, le plus redoutable de tous, fut obligé de se faire moine au couvent de Sitzkoi, dans le district d'Arkhangel : il prit le nom de Philaret, sous lequel nous le verrons reparaître sur la scène du monde. Boris laissa échapper un enfant de six ans, qui devait justifier, quoiqu'après lui, les craintes que les Romanoff lui inspiraient : c'était Mikhaïl, fils de Philaret. Sa mère, condamnée à la vie religieuse, le prit avec elle dans son couvent.

Famine de 1601.

L'année 1601 est célèbre dans les annales de Russie

par la famine qui désola Moscou et une partie de l'empire, et qui surpassa tous les fléaux de ce genre qu'on ait jamais connus. Elle fournit au tsar une occasion de déployer son activité et surtout sa libéralité et sa charité : il répandit à pleines mains des aumônes; mais pendant long-temps on ne put se procurer des vivres avec de l'argent. On recueillit dans les rues de Moscou 127,000 individus que les aumônes du tsar avaient attirés dans la capitale, et qui n'y trouvèrent que la mort : on porte à 500,000 le nombre de personnes qui ont péri de faim à Moscou.

Doubles fiançailles d'Axénie.

Depuis 1599, Gustave, prétendant au trône de Suède, comme fils d'Éric XIV, légitimé par un mariage subséquent, se trouvait à Moscou, destiné à épouser Axénie, fille du tsar. Il est probable que son séjour en Russie fit craindre aux rois de Danemark, de Pologne et de Suède, qu'on ne voulût s'en servir un jour, comme anciennement de Magnus, pour faire revivre des prétentions sur la Livonie. Il arriva à Moscou des ambassades des trois monarques. Celle de Danemark, qui vint en 1601 ou 1602, avait pour prétexte la rectification des frontières du côté de la Laponie, sur lesquelles, depuis vingt-cinq ans, il existait des contestations. Les limites ne furent pas rectifiées; mais le mariage de Gustave fut rompu, et le tsar renvoya ce prince à Ouglitsch qu'il lui accorda comme un apanage. La princesse Axénie fut fiancée, le 28 septembre 1602, à Jean, frère de Christian IV, roi de Danemark, qui était venu à Moscou pour cette cérémonie; il y mourut, le 29 octobre suivant, d'une fièvre chaude.

que des excès lui avaient attirée : la princesse Axénie resta sans époux. Le sort la réserva pour un grand outrage. Les ambassades polonaise et suédoise qui, vers la même époque, arrivèrent à Moscou, n'eurent pas de résultat politique.

Premier faux Démétrius.

Depuis douze ans, Dmitri Iwanowitsch, second fils d'Iwan IV, n'existait plus, lorsque le destin permit que sa mort fût vengée par un imposteur qui joua la personne du tsaréwitsch, prétendant que sa mère et sa bonne, craignant pour ses jours, l'avaient éloigné à temps d'Ouglitsch, où un enfant étranger, substitué à sa place, avait été tué. L'auteur de cette fable fut un jeune moine, Grégoreï (ou Grischka) Otrépieff, qui, après avoir plusieurs fois changé de couvent (ce qui était toléré en Russie), finit par jeter le froc, en 1602, et se donna pour Dmitri. Il se rendit à Bratchin, auprès du prince Adam Wisniowiecki, qui se laissa tromper par son récit mensonger. Ce Polonais le fit connaître à sa famille et à Stanislas Mniszek, Palatin de Sendomir, qui lui promit la main de Marina, sa fille. L'imposteur signa un instrument par lequel il s'engagea à épouser cette demoiselle dès qu'il serait assis sur le trône de Russie; à payer à son beau-père un million de ducats; à donner à son épouse la principauté de Nowgorod et de Pskoff en toute souveraineté et propriété, pour en jouir elle et ses héritiers, quand même elle n'aurait pas d'enfant de son mariage avec le soi-disant Démétrius; enfin à se donner toutes les peines pour ramener la nation russe dans le giron de l'Église latine.

Le faux Démétrius fut présenté au roi de Pologne, qui, sans lui fournir lui-même des secours, encouragea les magnats à soutenir l'imposteur ou au moins ne fit rien pour les en empêcher, s'excusant envers Boris de ce que la constitution polonaise ne lui en fournissait pas le moyen. L'armée des magnats se réunit à Kieff: elle n'était que de 5,000 hommes lorsque, le 15 août 1604, elle se mit en marche; mais Otrépieff et son futur beau-père savaient qu'ils pouvaient compter sur beaucoup de partisans en Russie. En effet, la fable qu'on avait imaginée, afin de faire passer un mauvais moine pour le fils d'un tsar, était trop miraculeuse pour que la multitude, toujours avide de nouveautés, n'y ajoutât foi. D'ailleurs Korela, ataman des Cosaques du Don, avait promis son assistance au prétendu tsaréwitsch.

Ce ne fut que le 26 novembre qu'Otrépieff arriva dans la première ville de Russie, à Moromesk. Le peuple de Tchernigoff, où il vint ensuite, ainsi que les habitans de Putiwl, Rylsk, Kursk, Belgorod, Oskol-Welyki et Zarew-Borissowgorod, arrêtèrent les vayvodes ou officiers du tsar, les livrèrent à l'imposteur, et le proclamèrent leur souverain. Nowgorod-Seversky fut la première ville qui lui ferma ses portes. La garnison fit même une sortie, et tua 4,000 Polonais. Le prince Feodor Iwanowitsch Mstislawskoï arriva avec l'armée du tsar pour délivrer Nowgorod qu'Otrépieff bombardait. Celui-ci l'attaqua le 21 décembre 1604 avec des forces inférieures, et remporta une victoire complète. L'historien de Thou, qui avait

de bonnes sources, raconte qu'avant de livrer bataille, Otrépieff, placé à la tête de son armée, adressa à haute voix cette prière au ciel : « Grand Dieu, vous savez si l'ambition et la fourbe sont les mobiles de ma conduite ; si elles le sont, que votre foudre m'écrase, en épargnant le sang de ces Chrétiens; mais vous connaissez la justice de ma cause, et j'espère votre secours et la protection de la reine des cieux. » L'historien ajoute : « Si ce récit est vrai et que cet homme ne fut pas Démétrius, il faut qu'il ait été un imposteur bien impudent et un comédien bien habile, ou bien que la fortune ait voulu faire de lui un jouet de ses caprices, puisque, pour le confirmer dans son illusion, elle l'a d'abord favorisé, afin que, trompé lui-même, il pût d'autant mieux tromper les autres, et fournir l'exemple d'une fin tragique. » Il serait possible, en effet, qu'Otrépieff lui-même fût la dupe d'une fable inventée par l'homme qui l'avait élevé.

Le prince Wassileï Iwanowitsch Chouiskoï, envoyé par Boris pour assister Mstislawski, rallia l'armée battue, et remporta, le 30 janvier 1605, à Sewsk, une victoire décisive. Otrépieff perdit toute son artillerie, ses bagages et 8,000 hommes; il se sauva à Rylsk, et de là à Putiwl. L'armée russe fit une première attaque sur Rylsk, d'où le prince Grégoire Dolgoroucki, partisan d'Otrépieff, la repoussa, et ensuite sur Kromi, où se trouvait Korela avec 6,000 Cosaques. La désunion des généraux de Boris, dont quelques-uns étaient du parti du faux Démétrius, fut cause que l'armée, dont les forces sont portées par les

historiens à 200,000 hommes, passa trois mois devant cette petite ville. Ce retard ruina entièrement la cause du tsar; partout le peuple se déclara pour l'imposteur ou désobéit aux ordres de Boris, et celui-ci, tourmenté de remords, s'empoisonna le 23 avril 1605.

Mort de Boris Godounoff.

Feodor Borissowitsch, 1605.

Le patriarche et les boïars qui ne s'étaient pas laissés entraîner par l'erreur populaire, reconnurent pour tsar son fils *Feodor Borissowitsch*, âgé de seize ans, sous la tutelle de sa mère; mais Pierre Fedrowitsch Basmanoff, que la tsarine, comptant sur sa loyauté, envoya à l'armée devant Kromi, trahit sa confiance, et se déclara pour le soi-disant Démétrius. Toute l'armée suivit son exemple, et, le 27 mai, le nouveau tsar arriva de Putiwl, pour se mettre à sa tête. Les habitans de Moscou arrêtèrent le tsar Feodor et sa mère, les conduisirent dans le palais Godounoff, et proclamèrent Dmitri Iwanowitsch. Celui-ci envoya à Moscou l'ordre d'étrangler les deux prisonniers, qui fut exécuté le 12 juin 1605. Le patriarche Job, qui avait excommunié Otrépieff, fut destitué et exilé à Staritza. Le 20 juin, Dmitri fit son entrée à Moscou, aux acclamations générales des habitans. Le seul prince Wassileï Iwanowitsch Chouiskoï refusa de le reconnaître; il fut condamné à mort : déjà sa tête était posée sur le bloc, lorsqu'il reçut sa grâce, et fut exilé avec ses frères. Cet acte d'humanité fut une faute de politique; il tourna à la perte du nouvel empereur.

Le faux Démétrius généralement reconnu, 1605.

Le patriarche Job fut remplacé par Ignace, natif

de l'île de Chypre, archevêque de Riaisan, catholique secret, qui, le 29 juin, couronna l'usurpateur. Celui-ci ordonna que la princesse Axénie, fille de Boris Godounoff, qui avait été arrêtée, fut transférée à son palais. Après l'avoir déshonorée, il la fit enfermer dans un couvent, où elle vécut jusqu'en 1622, sous le nom d'Olga.

Comme la tsarine Marie, mère du véritable Démétrius, vivait encore, il fallait que l'imposteur se fît reconnaître par elle. Il la fit venir à Moscou. Soit peur, soit esprit de vengeance, Marie déclara qu'Otrépieff était son fils : on lui assigna dans le monastère Wosnesensk une demeure conforme à son rang. Les Romanoff furent rappelés de leur exil et rétablis dans la possession de leurs biens; Philaret fut nommé métropolite de Rostoff.

Pour remplir les engagemens qu'il avait pris, le Pseudo-Démétrius accorda aux Pères Nicolas Czernikowski et André Lavicki, Jésuites, l'exercice de la religion catholique : ce fut la première imprudence qui lui fit perdre l'affection de la nation. La prédilection pour les mœurs polonaises et le mépris qu'il affectait pour les coutumes et les préjugés des Russes, amenèrent une révolution et le précipitèrent du trône. On lui reprocha avec raison l'établissement d'une garde étrangère composée de Livoniens et d'Allemands, ainsi que de quelques Français, Anglais et Écossais, et commandée par trois chefs étrangers, parmi lesquels nous remarquons le Français Jacques Margeret, auteur très-passionné et partial de l'État et de l'Em-

pire de Russie [1], source impure où de la Rochelle a puisé son roman du Zar Démétrius [2]. Le faux Démétrius poussa l'imprudence jusqu'à montrer sans gêne son mépris pour le clergé russe; il n'observait pas les jeûnes, ne faisait pas le signe de la croix en passant devant les saintes images; et ce qui, aux yeux du peuple, prouva sans réplique qu'il n'était pas issu du sang des tsars, il ne s'entourait pas d'un domestique nombreux; il montait à cheval sans tabouret; il aimait la chasse; on exécutait de la musique pendant qu'il était à table; il ne faisait pas de méridienne; il ne fréquentait pas les bains publics. D'ailleurs il ne manquait pas d'esprit, quoiqu'il fût imprudent; il avait quelqu'instruction; il s'occupait à fondre des canons et les essayait lui-même. La volupté était son plus grand vice; il n'y mettait pas de borne : on ne peut pas louer sa libéralité, parce qu'elle ne fut pas dirigée par le jugement.

On fut très-mécontent en Russie quand on apprit qu'il allait placer sur le trône une Polonaise et une Catholique. Affanasseï Iwanowitsch Wlassieff fut envoyé comme ambassadeur en Pologne pour demander au roi la main de la jeune Marina, et pour conduire cette dame en Russie. Le mariage fut célébré à Cracovie le 22 novembre 1605 et la tsarine fit son entrée à Moscou le 1er mai 1606. On fut fort étonné en Russie de voir que sa suite se composait de 4,000 hommes qui pouvaient être armés dans un instant, et encore plus lorsque les ambassadeurs du roi de Pologne

[1] Paris, 1607, in-8o. [2] Paris, 1714, in-12.

exigèrent la restitution de Smolensk. Il est probable qu'Otrépieff l'avait promise et qu'il feignit seulement de partager l'indignation que cette proposition inspirait à la nation.

Le faux Démétrius est tué.

Pendant que la cour s'abandonnait aux réjouissances, Wassileï Iwanowitsch Chouiskoï qui avait obtenu la permission de revenir à Moscou, trama une conspiration contre la vie du faux Démétrius. Elle éclata le 17 mai. Pendant que le tsar, son épouse et Pierre Basmanoff, leur plus zélé adhérent, étaient encore livrés à un profond sommeil, les cloches appelèrent les citoyens aux armes : Chouiskoï se mit à leur tête; portant la croix dans une main et l'épée dans l'autre, il s'avança vers le palais. On en força les portes; Otrépieff se jeta au milieu du peuple et, pendant quelque temps, frappa à droite et à gauche de son épée; puis, voyant le petit nombre de soldats qui s'étaient joints à lui, il se retira dans son appartement, d'où il sauta par une fenêtre dans une cour. Il se blessa à la tête en tombant et se cassa une jambe. Marina trouva moyen dans le premier moment de se cacher. Otrépieff fut reporté au château et interrogé. Les Russes prétendent qu'il avoua sa tromperie; les historiens étrangers disent qu'il persista à se dire fils d'Iwan IV. La tsarine douairière affirma, par un serment solennel, qu'il n'était pas son fils, et que les menaces lui avaient arraché auparavant une déclaration mensongère. Les conspirateurs abandonnèrent le malheureux à la furie du peuple qui le tua. Son cadavre resta pendant trois jours exposé à la curiosité publique. La

révolution du 17 mai coûta la vie à 2,000 hommes. Les trésors de l'usurpateur furent pillés.

Wassileï Iwanowitsch Chouiskoï, 1606-1610.

Pendant quatre jours l'empire fut sans chef. Le 19 mai, le patriarche Ignace avait été déposé; le 20, les boïars et le peuple étant assemblés sur la grande place, Chouskoï leur proposa d'élire un nouveau chef de l'Église. Toutes les voix lui répondirent qu'avant tout il fallait un tsar, et que personne n'était plus digne de cette élévation que lui-même. Ainsi *Wassileï Iwanowitsch Chouiskoï* fut nommé tsar de Russie.

Le palatin de Sendomir, sa fille, le reste de sa famille et les Polonais qu'on avait pu soustraire à la fureur du peuple furent arrêtés, en attendant qu'on décidât de leur sort.

Le second faux Démétrius.

Pendant que le nouveau tsar négociait avec la Pologne pour se faire reconnaître, et avec la Suède pour s'assurer son assistance, un second imposteur faillit à le détrôner. Un certain prince Chakhoffski, un des adhérens du faux Dmitri, s'étant sauvé à Putiwl, répandit le bruit que Démétrius était échappé à ses meurtriers et allait revenir pour punir les rebelles. Il n'avait pourtant pas trouvé encore l'individu qui pût jouer le rôle de Dmitri, et il était peut-être dans un grand embarras à cet égard, lorsque les Cosaques du Don l'en tirèrent. Ils avaient déterré, non un faux Dmitri, mais un prétendant qui avait plus de droits au trône que Dmitri même, puisqu'il était fils de Feodor Iwanowitsch. L'épouse de ce tsar, après avoir été long-temps stérile, avait eu une fille qui fut nommée Théodosie et mourut dans le berceau. On inventa une

fable d'après laquelle cette enfant n'était pas fille de Feodor, mais avait été substituée par Godounoff à un tsaréwitsch dont la tsarine était, disait-on, véritablement accouchée. On produisit ce prince qui se nommait Pierre Feodrowitsch. Après la mort d'Otrépieff, les Cosaques marchèrent vers Moscou, escortant leur tsar. Chakhowski se réunit à eux et se déclara pour Pierre. Wassileï eut beaucoup de peine à étouffer cette rebellion; enfin, au mois d'octobre 1607, Chakhowski, qui s'était enfermé à Toula, fut obligé de se rendre. Le prétendu tsaréwitsch qu'on y trouva fut pendu.

Le troisième faux Démétrius.

Aussitôt que le second imposteur eut disparu de la scène du monde, les Polonais y produisirent un nouveau Dmitri. Ce troisième Dmitri était le fils d'un maître d'école de Sokol en Russie-blanche. Adam Wisniowiecki et Roman Rozinski se déclarèrent pour cet aventurier, et si les historiens polonais n'exagèrent pas, ils lui procurèrent une armée de 60,000 Polonais et 8,000 Cosaques Zaporogues. A leur tête, le Pseudo-Dmitri envahit la Russie au mois de mai 1608, défit les troupes de Wassileï Iwanowitsch en deux batailles près de Bolkow et sur la Khodinka, approcha de Moscou et l'assiégea le 29 juin. Le tsar donna alors la liberté à ses prisonniers, à condition qu'ils désavoueraient l'imposteur qui se faisait passer pour Démétrius, et négocieraient une paix avec Sigismond. Marina tomba entre les mains d'un détachement de l'armée du prétendu Dmitri et fut conduite dans son camp. Il la reçut avec de grandes démonstrations de joie

comme son épouse; Marina, d'abord étonnée, se ravisa sur-le-champ, témoigna publiquement sa satisfaction de retrouver son époux qu'elle avait cru mort, et traita l'imposteur comme tel. Cette comédie en imposa tellement au peuple, qu'à l'exception de Moscou et de Smolensk, toute la Russie se déclara pour l'imposteur. Smolensk fut assiégée par les Polonais, comme l'était Moscou.

Alliance de Wibourg, 1607.

Dans l'embarras extrême où se trouvait le tsar, il implora le secours du roi de Suède. Charles IX lui vendit chèrement son alliance. Par un traité qui fut signé, le 28 février 1609, à Wibourg, le tsar non-seulement renouvela sa renonciation à la Livonie, mais aussi abandonna Kexholm et la Carélie russe, et s'engagea à payer de gros subsides pour un corps de 5,000 hommes que la Suède promit de lui fournir. Ce corps, commandé par le comte Jacques de la Gardie, se réunit à Mikhaïl Wassiliéwitsch Chouiskoï Skopin, cousin du tsar, qui, le 16 février 1610, remporta à Dmitroff une victoire sur les Polonais, commandés par Jean Sapiéha. Le siège de Moscou, où le tsar souffrait depuis long-temps la plus grande détresse, fut levé. Skopin et le général suédois entrèrent dans cette ville, le 12 mars.

Ce ne fut pourtant pas la bataille de Dmitroff qui causa la délivrance de Moscou. Sigismond III, en faisant la guerre à la Russie, avait d'autres vues que de lui donner pour souverain le fils obscur d'un maître d'école. Ne voulant pas que la capitale tombât au pouvoir de cet imposteur, il avait rappelé sous quelque

prétexte les troupes polonaises qui servaient sous ses ordres; ce rappel avait obligé le prétendu Dmitri de se sauver à Kalouga, où Marina le suivit.

Les Russes et les Suédois réunis sous Dmitri, frère du tsar, et le comte de la Gardie, marchèrent ensuite à la délivrance de Smolensk. Ils rencontrèrent près de Clusin le général polonais Zolkiewski, et essuyèrent une entière défaite. La défection de ses troupes, composées en grande partie d'étrangers, força le comte de la Gardie à signer, le 4 juin, une capitulation par laquelle il promit de ne plus servir Chouiskoï; il se retira avec 400 Suédois qui lui restaient.

Wladislas de Pologne est nommé tsar.

Zolkiewski marcha sur Moscou, dont les habitans se soulevèrent le 10 juillet 1610, et forcèrent Wassileï Iwanowitsch à se faire moine. Il y eut pendant deux mois un interrègne, époque de troubles et de confusion. Le faux Dmitri entreprit encore une fois le siége de Moscou. Zolkiewski le chassa, s'empara du Kreml, et, le 4 août, fit élire tsar *Wladislaw*, fils du roi de Pologne. L'imposteur fut tué, le 27 décembre de la même année, par un Cosaque qui avait une injure personnelle à venger sur lui.

Guerre de Suède, 1611.

Le changement de maître attira à la Russie la guerre avec la Suède qui avait été l'alliée de Chouiskoï. Le 2 mars 1611, la Gardie prit Kexholm. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, il s'empara par surprise de Nowgorod. D'autres corps suédois enlevèrent successivement les principales places de l'Ingrie, telles qu'Iwangorod, Iambourg, Koporie et Nœtebourg.

Quatrième faux Démétrius.

A peine Wladislaw fut-il élu tsar, qu'il se présenta

un quatrième faux Démétrius qui prétendit avoir échappé trois fois à ses meurtriers, à Ouglitsch, à Moscou et à Kalouga : il joua son rôle avec beaucoup d'adresse et peu de bonheur. De faux partisans l'enchaînèrent et l'envoyèrent à Moscou, où il fut pendu.

Cependant le fils du roi de Pologne était généralement reconnu ; mais on lui avait imposé la condition de faire profession de la religion grecque. Cette condition empêcha Sigismond de l'envoyer à Moscou, où les troupes polonaises avaient été reçues en amies. Néanmoins Sigismond continua toujours le siége de Smolensk que son intention était de réunir à la Pologne. Il prit enfin cette ville le 13 juillet 1611.

Incendie de Moscou, 1611.

La haine nationale qui divisait les Russes et les Polonais ne put pas long-temps être réprimée. L'insolence des Polonais qui se conduisirent à Moscou comme vainqueurs, occasiona un grand tumulte : les deux partis se battirent, et les Polonais perdirent 6,000 hommes. Par esprit de vengeance, ceux qui survécurent à leurs camarades mirent, le 30 mars 1611, le feu aux quatre coins de la ville, et, pendant le désordre causé par l'incendie, ils en massacrèrent plus de 100,000 habitans. Moscou n'étant plus qu'un monceau de cendres, ils placèrent une garnison dans le Kreml, et se retirèrent avec les trésors qu'ils avaient enlevés des églises.

Dans cette confusion, les habitans de Nowgorod résolurent de se détacher de la Russie : ils demandèrent pour souverain Charles-Philippe, frère de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Le roi promit de le leur en-

voyer, mais ne tint pas parole, parce que, sans doute, son intention était de réunir à la couronne de Suède l'Ingrie et les autres conquêtes faites du côté de la Russie.

Avénement de la maison de Romanoff.

Enfin quelques patriotes se réunirent pour sauver la patrie. Zakharie Lippenoff, Kosma Minin, négociant de Nijeni Nowgorod et ancien soldat; un Tcherémétieff, et les princes Dmitri Mikhaïlowitsch Pokharskoï et Sergeï Timoféïewitsch Troubetzkoï, ramassèrent une petite armée avec laquelle ils assiégèrent le Kreml. La garnison, après avoir fait quelques sorties, se rendit par capitulation, le 22 octobre 1612. C'était, outre Smolensk, la dernière place qui restait aux Polonais.

Après avoir employé quatre mois à rétablir entièrement la tranquillité dans le pays, les boïars résolurent de choisir un nouveau tsar. Les hommes les plus influens représentèrent à la multitude combien il était nécessaire de faire un choix vraiment conforme à l'intérêt national, de faire taire l'égoïsme et de n'avoir égard à aucun lien du sang. Il pourrait être utile, lui dirent-ils, de choisir un prince étranger; mais comme par un tel choix on risquait aussi bien d'attirer à la patrie des guerres que de lui procurer un appui, ces patriotes pensaient qu'il serait plus prudent de choisir un indigène; ils conseillaient de ne pas le prendre dans une famille trop nombreuse, ni parmi les personnes qui avaient joué un rôle dans les derniers troubles.

Mikhail Fé-

Plusieurs candidats ayant été successivement pro-

drowitsch, 1613-1619.

posés et rejetés, on se réunit enfin sur un jeune homme de dix-sept ans, que personne ne connaissait, mais qui, d'après tous les indices, possédait les qualités requises pour être placé à la tête du gouvernement dans un temps si difficile, et qui pouvait trouver, dans les conseils d'un père respectable l'expérience et la prudence qui lui manquaient à lui-même. Ce candidat, que tous les suffrages appelèrent au trône, fut le prince *Mikhaïl Fedrowitsch Romanoff*, fils de ce Feodor Nikititsch que Godounoff avait forcé de se faire moine, et que le faux Démétrius avait nommé ensuite métropolite de Rostoff. Feodor n'eut aucune influence sur l'élection de son fils, parce qu'il était absent; envoyé, en 1610, en Pologne, par les boïars, il avait été retenu par Sigismond III. Le jeune Mikhaïl se trouvait auprès de Xénie Iwanowna, sa mère, dans un couvent de Kostroma; cette dame, avertie du projet des boïars, leur adressa des protestations et des supplications pour les empêcher d'y donner suite; ce fut en vain : le 21 février 1613, Romanoff fut proclamé tsar de Russie, et maître absolu, pour lui et tous ses descendans.

Avec Mikhaïl Fedrowitsch commence à la fois une nouvelle époque de l'histoire de Russie et une nouvelle dynastie dont le dernier descendant mâle est mort en 1730; mais dont la postérité occupe encore aujourd'hui le trône. La souche de la maison de Romanoff est Zacharie qui fut connu vers 1430. A une époque où les noms de famille n'étaient pas encore usités, il arrivait souvent que le nom d'un aïeul dis-

tingué, légèrement altéré dans la terminaison, passât à ses descendans; c'est ainsi que les descendans de Zacharie ou Sacharii et de ses fils Iacob et Iourieff furent nommés tantôt Sachariin, tantôt Iacowleff ou Iourieffs; Feodor Nikititsch Iourieff, père du tsar Mikhaïl, et ses frères, portaient le nom de Romanoff, en commémoration de leur aïeul Roman Iouriéwitsch Sachariin, et dès-lors le nom de Romanoff est resté à la famille.

Nous renvoyons à la période suivante l'histoire du règne de Mikhaïl Fedrowitsch qui dura jusqu'en 1645; nous parlerons seulement ici de la double guerre dans laquelle il trouva l'empire enveloppé, celle de Pologne et celle de Suède, et des efforts qu'il fit pour les terminer.

La guerre avec la Suède dura encore quatre ans, et l'avantage en fut du côté de cette puissance. Le 14 juillet 1614, la Gardie défit les Russes à Bronitz et à Staraïa-Russa, et, en 1615, Gustave-Adolphe en personne mit le siége devant Pskoff.

Paix de Stolbowa, 1617. La Russie renonce à l'Ingrie.

Le tsar avait eu recours à la médiation de la Grande-Bretagne et des États-généraux. Le chevalier Jean Merick et Jean Wolpert baron de Brederode, envoyés par les deux puissances médiatrices auprès de Gustave-Adolphe, le disposèrent à consentir à une trève et lui fournirent ainsi un prétexte pour lever honorablement le siége de Pskoff où il avait trouvé une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu. La trève fut suivie d'une négociation pour la paix dont les préliminaires furent signés, le 20 novembre 1616,

à Selischtche dans le gouvernement de Moscou. La paix définitive fut conclue, le 27 février 1617, à Stolbowa, village situé entre Ladoga et Tikhfina. Nowgorod, Starïa-Russa, Porkhoff, Ladoga et Gdoff furent restitués à la Russie; le tsar céda Iwangorod, Iambourg, Koporie, Nœtebourg, en un mot, toute l'Ingrie, et paya à la Suède une somme de 20,000 roubles. La cession de Kexholm et de la Carélie faite par le tsar Wassileï Iwanowitsch fut confirmée.

Par ce traité la Russie que la paix de Teusin avait déjà dépouillée de la Livonie, perdit toute communication avec l'Europe par la mer Baltique, redevint une puissance asiatique et fut obligée de renoncer à ses projets de commerce maritime. Il n'y eut que l'embarras que le tsar éprouvait dans ce moment qui put le décider à consentir au sacrifice douloureux de l'Ingrie.

Trève de Diwilina, 1619. Smolensk et la Sévérie restent à la Pologne.

Wladislaw de Pologne s'avisa, en 1617, de faire valoir son élection comme tsar de Russie; il se mit à la tête d'une armée, força les Russes de lever le siège de Smolensk qu'ils avaient entrepris, et s'empara de Dorogobouje et de Wiaisma. Le 26 septembre 1618, il arriva à Tousin, à quelques lieues de Moscou. Il essaya même une attaque sur cette ville qui fut repoussée. On entra en négociations auprès de la rivière de Presna. Les Polonais insistèrent long-temps à faire reconnaître leur prince tsar de Moscou, malgré le mauvais état de leurs troupes mal payées et mal disciplinées, dont le mécontentement dégénérait à chaque instant en sédition et leur faisait quitter leurs drapeaux par bandes. Les conférences furent rompues,

ensuite reprises, et on signa enfin, le 11 décembre 1618, au village de Diwilina, dans le voisinage du camp polonais, une trève qui devait durer depuis le 3 janvier 1619 jusqu'au 3 janvier 1633. Les Polonais restèrent en possession de Smolensk, Roslaw, Dorogobouje, Nowgorod Sewerskoi, Starodoub, Newel, Toropez et Wielisch [1].

[1] Nous donnerons plus de détails sur cette paix au chap. XXII.

Remplissage.

Note de M. le baron de Zach [1]:

Cicéron, ce grand homme d'état, raconte dans son VIe chapitre *De Senectute*, que dans une comédie de Nævius on demande : « Cedo, qui vestram rempublicam tantam amisistis tam cito? » La réponse fut : « Proveniebant oratores novi, stulti adolescentuli. »

L'abbé d'Olivet de l'académie française a traduit ainsi ces phrases latines :

« Comment vous êtes-vous sitôt précipités du faîte de votre puissance ?

« En nommant aux emplois de jeunes éventés, sans cervelle, et sans connaissances. »

[1] Ce fut probablement l'élection du jeune tsar Mikhaïl qui a engagé M. de *Zach* à placer ici cette note. (*Note de l'auteur du Cours.*)

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DE

LA MAISON DE HABSBOURG-AUTRICHE;

LIGNE ALLEMANDE.

LA MAISO

omte de Habs

uison, en 128

LBERT II LE
AGE, † 1358.

LÉOPOLD-LE-P

LAUME, D. de
et de Stirie, †

CINQ TABLES GÉNÉALOGIQUES DES SOUVERAINS DE RUSSIE.

TABLE I.

GRANDS-DUCS DE RUSSIE,

ANTÉRIEURS AU SCHISME POLITIQUE.

TABLE II.

GRANDS-DUCS DE KIOVIE,

JUSQU'EN 1241.

TABLE III.

PRINCES DE HALITSCH,

WLADIMIR, LUZK,

DE LA RACE DE ROURIK.

DE R

c, † 87

4. OL

F IGORÉ

3-980.

VIAITOP

I IARO

OLK II I

ds-

SUITE DES TABLES GÉNÉALOGIQUES DES SOUVERAINS DE RUSSIE.

TABLE IV.

GRANDS DUCS DE WLADIMIR ET DE MOSCOU, TSARS DE RUSSIE, JUSQU'A L'EXTINCTION DE LA MAISON DE ROURIK.

TABLE V.

TSARS DE RUSSIE DE DIFFÉRENTES MAISONS.

)SCOU,

'adimirowi

imir, † 11

DANIEL, 12(
·ésidence à I

1326, † 13,

3-1359.

, 1362-138

es de Galitsc

r, 1426-146

2-1505.

533. *Georg*
troff.

Russie. *Io*

GRANDS-DUCS DE LITHUANIE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU XIV[e] SIÈCLE

JUSQU'EN 1440.

ROIS DE POLOGNE,

DE LA MAISON DE WASA, 1581—1668.

IE,

12.

1

Gr.-
Pr.

6.IA
'oy.T
uivar

savc

OLC

(Vo
Cill.

1440

, R.

ROIS

ET ADMINISTRATEURS DE SUÈDE,

DEPUIS 1418

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA MAISON

DE WASA.

ROIS DE SUÈDE,

DES

MAISONS DE WASA ET DE DEUX-PONTS.

SUÈDI

hassé 14

: 1497, 1

1520.

ÈDE D

ristierson

Johanssor

490, R. d.
rguerite L

2.
. JEAN III
. 1. *Cath*

TABLEAU GÉNERAL

DE LA MAISON D'OLDENBOURG,

DANS

TOUTES SES BRANCHES.

ROIS DE DANEMARK,

DE

LA MAISON D'OLDENBOURG.



LA MA

Adélaïde

ick et C.

XXI. 25

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VINGT-UNIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

FIN DU TOME VINGT-UNIÈME.





